This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

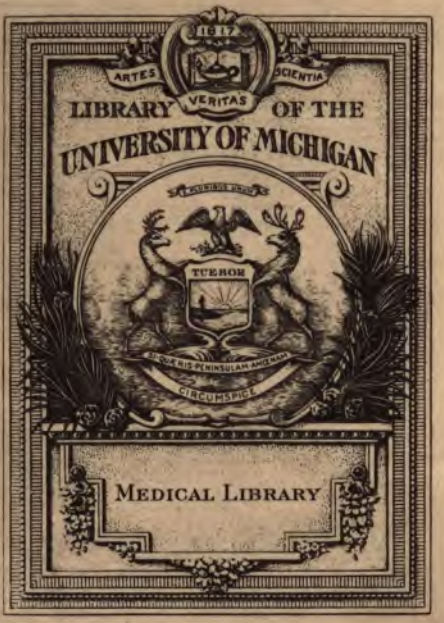
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
MEDICAL LIBRARY

610.5
J86
G32

JOURNAL

GÉNÉRAL

DE MÉDECINE,

DE CHIRURGIE ET DE PHARMACIE;

OU,

Recueil Périodique de la Société de Médecine de Paris;

Rédigé par M. SÉDILLOT (JEAN), D. M.,

Secrétaire-général de la Société, Membre d'un grand nombre de Sociétés et Académies nationales et étrangères.

DOUZIÈME ANNÉE.

TOME VINGT-HUITIEME.

A PARIS,

Chez { CROULLEBOIS, rue des Mathurins, n°. 398;
Théophile BARROIS, rue Hautefeuille, n°. 22.

AN 1807.

8-12-38
35237

JOURNAL

GÉNÉRAL

DE MÉDECINE,

DE CHIRURGIE, DE PHARMACIE, etc.

OU

Recueil Périodique de la Société de Médecine de Paris.

OBSERVATIONS de petites-véroles malignes, survenues pendant le développement de la vaccine; par M. SÉDILLOT (*Jean*).

Lues à la Société de Médecine de Paris, le 6 Janvier 1807.

Petites-véroles malignes survenues pend. le développement de la vaccine.

Il sembleroit, au premier apperçu, que la vaccine comme préservative de la petite-vérole devroit, lorsqu'elle se rencontre avec elle, en améliorer le caractère. Et quelques

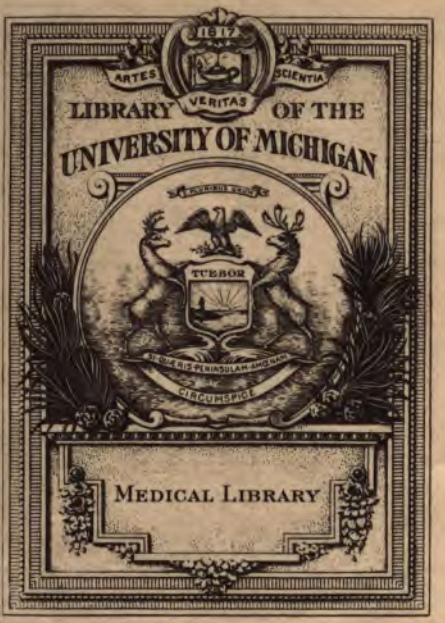
Petites-vérolles malignes survenues pend. le développement de la vaccine.

exemples de varioles bénignes, survenues en pareille occurrence, ont accrédité cette opinion, qui pourtant n'est pas appuyée sur des bases solides, et que l'expérience ne confirme pas toujours.

Si même on porte sur cette question une attention plus réfléchie, on est disposé à penser que la vaccine ne peut exercer aucune sorte d'influence sur la variole, qui est une maladie générale, tant qu'elle n'est pas devenue elle-même générale, et qu'elle n'a pas modifié toute l'économie. La vaccine, jusques-là, ne paroît être qu'une affection locale, dont la sphère d'activité est très-circonscrite et ne s'étend pas au-delà des aréoles qui environnent les boutons. Les médecins anglais, Jenner, Voodville sur-tout, qui, dans les hôpitaux d'inoculation, ont souvent vu la variole se déclarer pendant le travail de la vaccine, ont remarqué que ces deux maladies suivoient constamment leur marche et leurs périodes, sans jamais se mêler ni se confondre; et que chacune d'elles pouvoit même se transmettre séparément par une nouvelle insertion.

Les médecins français, parmi lesquels on peut citer MM. Valentin, Voisin et Coulon, ont de même toujours vu la petite-vérole et

610.5
J86
G32


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
MEDICAL LIBRARY

610.5
J86
G52

Petites-véroles malignes survenues pend. le développement de la vaccine.

Prince Fortier, âgé de trois ans, demeurant rue de Grétry, n°. 1. La vaccine, chez tous les deux, suivit sa marche accoutumée : mais au quatrième jour de son développement, la variole se déclara chez la petite Diot; et au neuvième jour chez Fortier, avec des caractères bien différens. Elle fut bénigne chez la première, et parvint au terme de la guérison en conservant le caractère qui lui est propre : elle fut maligne chez l'autre, et entraîna la perte du sujet le huitième jour de son invasion, et le 17 de la vaccine; sans qu'on ait pu observer aucun changement dans la marche des pustules vaccinales, qui sont toujours restées séparées des pustules varioliques par leurs disques ou aréoles.

Dans cet exemple, la petite-vérole survenue au quatrième jour de la vaccination a été bénigne; celle survenue au neuvième, époque beaucoup plus avancée, a été maligne. Le contraire seroit arrivé infailliblement, si la vaccine pouvoit affoiblir la petite-vérole.

Dernièrement le docteur Menuret, en rendant compte à l'Académie de Médecine des maladies qui règnent à Paris, a dit :

« Du 14 au 28 octobre, la petite-vérole » a été grave et fort répandue. Des enfans,

» tirés d'un air contagieux, qu'on devoit » même juger délétère d'après l'issue fu- » neste de cette maladie, ont été vaccinés. » La petite-vérole et la vaccine se sont dé- » veloppées en même-tems, et ont fait en- » semble leur cours; mais la petite-vérole » a paru moins grave que chez d'autres en- » fans non vaccinés ».

Petites-véroles malignes survenues pend. le développement de la vaccine.

« Du 28 octobre au 9 novembre, mal- » gré le développement satisfaisant de la » vaccine, et à la fin de sa dernière pé- » riode, nous avons vu survenir chez des » enfans qui vivoient au milieu de la con- » tagion, des petites-véroles confluentes, » dont la terminaison a été funeste. L'im- » partialité, dit l'auteur, doit recueillir ces » observations, et en tirer de nouveaux mo- » tifs de ne pas différer trop long-tems l'u- » sage de cette opération *préparative*, et de » ne pas attendre que le levain contagieux » ait porté dans la masse des humeurs un » principe de destruction invincible ».

Le praticien habile, d'après lequel je cite ces faits, qui portent avec eux le cachet de l'authenticité, m'a promis de me les communiquer en détail. Ils serviront de plus en plus à démontrer que la vaccine, marchant de concert avec la petite-vérole, n'exerce au-

Petites-véroles malignes survenues pend. le développement de la vaccine.

cune influence sur celle-ci jusqu'à l'époque où elle a modifié toute l'économie animale, au point de rendre impossible le développement de la variole.

Mais quelle est l'époque où la vaccine a un effet préservatif ? Beaucoup d'auteurs ont abordé cette question ; et parmi eux M. Husson est celui qui l'a traitée avec le plus d'étendue, tout en la laissant indécise. C'est bien vers le 10e. ou le 11e. jour que se manifestent ordinairement ce qu'il appelle impressions constitutionnelles spécifiques de la vaccine sur l'économie animale : mais d'une part les exemples de varioles survenues aux douzième, treizième, quatorzième et même quinzième jour, comme l'a observé Stromeyer, détruisent toutes les conséquences qu'on pourroit tirer de ce phénomène ; d'une autre part, des observations assez nombreuses et assez faciles à rassembler de varioles et de vaccines, dont le cours a été retardé, suspendu des jours, des semaines, des mois entiers, jettent sur la question une grande obscurité. Laissons donc au tems à préparer la solution de ce problème. En attendant, le vaccinateur prudent, qui ne voudra pas compromettre son pronostic, fixera cette époque au moment où la dessication des pustules vaccinales sera commencée.

Observation sur le Croup; par M.* Poilroux, *médecin à Aix, département des Bouches-du-Rhône.*

Extrait et Rapport, par F. J. Double, lus à la séance du 16 septembre 1806.

Sur le Croup.

Le sujet de cette observation est le fils du médecin même, qui l'a recueillie pour la communiquer à la Société. Cette considération, que je ne fais que noter ici en passant, donnera lieu à des réflexions qui pourront trouver leur place plus bas.

L'enfant, à l'époque de l'invasion de la maladie, étoit âgé de quatre mois et demi. Nourri à la campagne, dans un lieu humide, il avoit été sujet depuis sa naissance à de petits boutons, qui paroissoient sur-tout aux époques de la pleine lune, et dont l'éruption se faisoit principalement sur les avant-bras.

Il fut vacciné à l'âge de trois mois, la vaccine parcourut ses périodes avec régularité; mais depuis, les boutons de l'éruption habituelle dont nous avons parlé se montroient plus gros.

Au commencement de juillet dernier, époque de l'invasion de la maladie, l'enfant éprouva d'abord une diarrhée avec écoule-

Sur le Croup.

ment de matières verdâtres; il avoit jusques à six selles par jour : cette indisposition dura une semaine. Du 20 au 30 de ce même mois, on remarquoit sur les bras et les jambes des taches couleur de rose, tandis que les boutons étoient dissipés.

Le 30 au soir, l'enfant fut exposé à l'air froid; et un quart d'heure après, on le trouva se débattant dans son berceau, sans pouvoir crier, et ayant le visage cramoisi. Il rendit deux gorgées de glaires légèrement sanguinolentes, et refusa de téter : on le transporta aussitôt chez ses parens.

La respiration étoit libre, la voix rauque, et telle que, lorsque l'enfant pleuroit, on eût dit que deux enfans pleuroient en même-tems.

Le 31 au matin, la déglutition étoit libre, mais la voix encore rauque et la respiration gênée et bruyante. La double voix ne se faisoit plus entendre; le visage et les bras offroient une grande quantité de petits boutons rouges; du reste l'enfant, qui paroissoit tranquille, prenoit le sein et tétoit.

Dans la nuit, il refusa de téter; la dyspnée augmenta.

Le 1er. août, même état; déjections alvines de matières verdâtres. De concert avec un de

rut être l'unique et la dernière ressource dans cet état de crise.

Quatre grains de phosphore avoient été dissous dans environ six onces d'éther : l'on ajouta un gros de cet éther phosphoré à neuf onces de la potion ammoniacale déjà prescrite ; et l'on donna de cette mixture par cuillerées à café.

Nous remarquerons que l'on a vu, à la première administration de ce mélange, le liquide se montrer lumineux dans la bouche, au point d'effrayer les assistans. Ce phénomène, qui s'est présenté plusieurs fois dans la pratique, nous paroît cependant ici mériter quelque attention, à raison de la petite quantité de phosphore qui avoit été administrée : chaque cuillerée de potion ne pouvoit renfermer qu'$\frac{1}{864}$ de grain de phosphore ; et alors comment la combustion en auroit-elle été sensible à ce point : mais le mélange avoit été probablement mal opéré, ou peut-être même le pharmacien qui l'avoit préparé s'étoit-il trompé sur les doses.

Quoi qu'il en soit, cette potion eut les plus heureux résultats ; et quelque petite que soit d'ailleurs la quantité du phosphore avalé, ce résultat n'a rien d'étonnant : l'éther seul, à la dose à laquelle il a été employé,

Sur le Croup.

pouvoit bien l'opérer dans une maladie de la nature de celle qui nous occupe.

Il se fit un mouvement dans les intestins de l'enfant; les yeux devinrent plus ouverts et plus brillans. Deux heures après, la couleur du visage étoit naturelle; et le malade avaloit facilement et avec plaisir; cependant il y avoit encore de l'oppression.

On réitéra l'administration de la potion à neuf heures du soir, et à deux heures après minuit : cette fois l'exacerbation fut moindre; mais elle eut lieu, et présenta même quelques accidens graves. Les principaux furent les mouvemens convulsifs des yeux surtout, et la grande quantité de matières muqueuses qui sortoient péniblement par la bouche : il falloit les détacher avec les doigts; sans compter qu'on chercha à en favoriser l'éjection par les odeurs fortes, par le vinaigre, par l'alkali volatil et par l'insufflation de l'air dans la poitrine. Plusieurs fois l'enfant fut sur le point de mourir suffoqué par ces matières glaireuses.

Cependant les mouvemens de la respiration se rétablirent insensiblement; et l'enfant, qui n'avoit pas tété depuis trente-six heures, prit le sein avec avidité.

Le 5 août, sixième jour de la maladie,

quelle on a donné avec juste raison le nom de voix croupale.

Sur le Croup.

L'affection catarrhale du larynx a bien lieu dans le croup; mais elle n'en est point le caractère univoque, puisque cet état catarrhal a également lieu dans une foule de cas, et particulièrement dans la scarlatine angineuse. Sans doute la concrétion muqueuse membraniforme du larynx n'est que l'effet de la maladie; mais c'est cet effet qui en fournit les principaux symptômes, qui en constitue les plus grands dangers, et qui demande les plus prompts secours. Et comme on ne peut assurer que le croup existe que lorsque la voix croupale a été reconnue; comme c'est la présence de la mucosité organisée en quelque sorte dans le larynx qui donne lieu à ce son particulier de la voix, il en résulte que la présence de la concrétion membraniforme est le principal caractère du croup: jusques-là il n'y a eu que lésion, inflammation catarrhale de la membrane du larynx et des parties voisines. C'est pour n'avoir pas distingué le mode particulier de l'inflammation catarrhale du larynx dans le croup; c'est pour l'avoir confondue avec les autres inflammations catarrhales qui ont lieu, sur cette partie, dans une infinité d'autres cas, que l'on a cru obser-

Sur le Croup.

les yeux devinrent caves, et la respiration prit de la fréquence. Deux larges vésicatoires furent appliqués aux jambes : on tint sur le front une compresse imbibée de vinaigre. Peu après l'oppression diminua.

Le 6, à trois heures du matin, l'enfant souffroit beaucoup et s'agitoit ; il commençoit cependant à tenir les yeux ouverts et à avaler. Les vésicatoires ayant bien agi, ils furent enlevés, et le calme se rétablit. A six heures, le malade s'éveilla et téta bien ; la respiration étoit encore fréquente et irrégulière : durant la journée, on détacha quelques phlegmes du gosier ; il y eut aussi une selle.

La nuit suivante, la toux fut très-fatigante ; elle céda à quelques gouttes de la teinture phosphorée.

Le 7, une once de syrop de rhubarbe fit rendre quatre selles de matières jaunes. Le soir, il y eut à deux reprises vomissement de mucosités ; la toux fut modérée ; l'enfant dormit peu.

Le 8, la journée fut assez calme, mais la nuit agitée.

Le 9, des phlegmes engouoient la trachée-artère et sortoient avec peine. Trois petites cuillerées de potion phosphorée facilitèrent la sortie de ces mucosités ; l'enfant toussoit chaque

que fois qu'il tétoit ou qu'il prenoit quelque boisson ; la nuit fut assez bonne. Sur le Croup.

Le 10, on réitéra le purgatif avec le syrop de rhubarbe; il produisit le même effet que le premier. Le soir, on remarqua cependant quelques mouvemens convulsifs dans les yeux et les bras ; et comme ils ne cédèrent pas entièrement à des lotions d'eau tiède faites sur tout le corps, et qu'ils se continuèrent même avec un peu plus d'intensité les deux jours suivans, on fit prendre trois bains ; et dès-lors l'enfant fut parfaitement guéri.

Réflexions.

« Voilà, ajoute M. Poilroux, une maladie que tous les médecins appelleront une angine trachéale ; mais est-ce bien le croup ? »

Ce passage, rapproché de celui que nous avons cité plus haut, dans lequel l'auteur dit : « Mon confrère avoit nommé le croup, etc. », indique d'abord que le praticien observateur qui nous communique ce fait, doute déjà si c'étoit vraiment là le croup. Mais il observe plus bas que « M. Joubert, qui a vu le malade une fois, et M. Roccas, qui l'a suivi pendant le cours de sa maladie, tous deux anciens praticiens très-recommandables par leurs lumières, n'ont pas hésité à donner

Sur le Croup.

ver un plus grand nombre de croups qu'il n'en a réellement existé.

La maladie, si bien décrite par M. Poilroux, nous paroît d'ailleurs avoir un caractère autre que celui du croup, malgré qu'on ait pu facilement la confondre avec celui-ci.

Si l'on fait attention aux taches couleur de rose que l'on a remarquées les premiers jours de la maladie sur les bras et les jambes; à la couleur cramoisie du visage; et à la grande quantité de petits boutons rouges qui recouvroient les diverses parties du corps; si l'on rapproche sur-tout ces considérations de l'ensemble des symptômes observés; alors, sans confondre cette éruption avec celle à laquelle l'enfant avoit été sujet aux époques de la pleine lune, on ne doutera plus que la maladie n'ait été une scarlatine angineuse catarrhale, dont l'affection spasmodique, fixée sur la gorge, s'est montrée ici à un très-haut degré.

La maladie de cet enfant a été la suite de l'impression du froid : elle a eu lieu durant une épidémie d'affections catarrhales : elle offroit une exacerbation toutes les nuits : elle a présenté d'ailleurs le type continu : on a remarqué dans le principe tous les symptômes de l'enrouement : or, ces circonstances me

semblent suffisantes pour justifier l'opinion que je viens d'émettre.

Les succès des principaux moyens que l'on a employés pourroient encore me servir d'autorité. L'éther phosphoré, vu la très-petite quantité de phosphore qu'il contenoit, ne paroît guères devoir être pris en considération que sous le rapport de l'éther, qui se trouvoit dans la potion à la dose d'un gros pour neuf onces de liquide. Or cet éther, outre qu'il a ranimé les forces, a dû combattre encore avec efficacité l'état spasmodique fixé sur la gorge; et cet état spasmodique est un des principaux symptômes de la scarlatine angineuse.

L'auteur a encore employé les frictions d'eau-de-vie camphrée avec avantage; et il faut, je pense, en concevoir les heureux effets de la même manière.

Je remarquerai à ce sujet que dans les fortes convulsions de l'enfance, où il est si difficile et quelquefois impossible d'employer les anti-spasmodiques à l'intérieur, l'usage du camphre en frictions, joint d'ailleurs aux lavemens camphrés, offre de grandes ressources au praticien : ce moyen m'a bien réussi plusieurs fois. Je l'emploie le plus or-

Sur le Croup.

dinairement sous forme de liniment volatil camphré.

Quoi qu'il en soit de ces réflexions sur la nature de cette maladie, dans laquelle on a d'ailleurs employé la méthode thérapeutique appropriée aux circonstances, et quoiqu'il paroisse bien que ce n'étoit pas là un vrai croup ; cependant le tableau parfaitement bien tracé de l'observation ne mérite pas moins d'être recueilli, aussi bien que les autres réflexions sur le croup, que l'auteur y a ajoutées ; aussi allons-nous les rapporter ici en entier.

« Home, Rosen, Cullen ont avancé trop généralement que le croup étoit une maladie inflammatoire. L'utilité des saignées, l'existence de la fausse membrane leur ont suggéré cette conclusion, qui s'accorde fort peu avec l'âge des individus atteints de cette maladie. Ce sont des enfans depuis la naissance jusqu'à 12 ans, sujets bien plus à une pléthore lymphatique que sanguine. Or, la convergence des humeurs pendant cette période ayant lieu vers la tête, il n'est point étonnant que le larynx et quelquefois le pharynx soient affectés par le croup. Le docteur Eller a dit que cette maladie s'étendoit quelquefois sur le pharynx ; et je l'ai observé sur mon fils

le premier jour de sa maladie, et après les convulsions du sixième. Sur le Croup.

» D'ailleurs ces mêmes auteurs, qui veulent établir la nature inflammatoire de cette maladie, conviennent qu'elle ne se termine point par suppuration ni par gangrène comme les autres inflammations. Pourquoi donc assigner à l'une et aux autres une cause commune, *les effets* étant aussi différens?

» Si l'on veut absolument admettre une inflammation, elle sera de la nature de celles qui affectent les membranes muqueuses, comme dans la blennorragie et les catarrhes. Un centre d'irritation s'étant établi sur une de ces membranes, toutes les humeurs analogues du corps s'y rendent, *ubi dolor, ibi tractio*; il s'y fait une sécrétion abondante de mucosité. Dans le croup, les excrétions muqueuses sont si fortes qu'elles produisent la suffocation. A la vérité le spasme est une cause concomitante très-efficace de cet accident.

» Si après trois suffocations mon fils ne succomba pas, c'est que les convulsions ayant déplacé le foyer morbifique, le spasme du larynx cessa, et que les vésicatoires aux jambes opérèrent une révulsion salutaire.

» Le traitement est une pierre de touche.

Sur le Croup.

qui aide à classer les maladies. Le docteur Home recommande la saignée : elle devient nécessaire lorsque le pouls est dur et fréquent, le visage bouffi et la soif considérable. Le spasme de la trachée s'est alors communiqué aux vaisseaux sanguins, il est devenu général. Pour le combattre il faut un anti-spasmodique aussi puissant que la saignée, d'autant plus qu'un état pléthorique peut coïncider. Or, ces symptômes ne se font pas remarquer communément; Millar a guéri ses malades sans la saignée. Le docteur Becher a observé le croup neuf fois en 20 ans, pendant le règne de la constitution catarrhale, dans les lieux bas et humides, sur des enfans d'une fibre lâche, dont la trachée étoit inondée par des phlegmes épais, et sans nul signe de phlogose. Toutes ces circonstances se sont réunies sur mon fils. Depuis le commencement de juillet, la constitution catarrhale étoit prononcée dans Aix; les maladies ne présentoient aucun signe de phlogose; mon fils principalement avoit si peu de disposition à cette dégénération humorale, que la fièvre ne put s'établir chez lui : son pouls, il est vrai, fut quelquefois irrégulier et la paume des mains toujours chaude, ce qui ne suffit point pour carac-

briser la fièvre. Il étoit plus mal pendant la nuit; la fièvre régnante présentoit aussi des exacerbations nocturnes. Sur le Croup.

» Le vomitif sera utile dans les cas de complication gastrique; mais le donner pour forcer l'expulsion de la fausse membrane, ce seroit fatiguer inutilement l'estomac. Il est bien plus simple de provoquer la toux avec la barbe d'une plume, et d'aider la fonte des phlegmes avec des fumigations résolutives, ou avec des remèdes internes.

» Le vésicatoire est un remède héroïque contre les affections catarrhales, et il est très-recommandable dans le croup. Celui que j'appliquai à la nuque le troisième jour de la maladie, parut ne produire aucune amélioration dans l'état des symptômes. Il seroit pourtant imprudent d'affirmer son inutilité, parce qu'il a pu évacuer une portion du levain morbifique, et exciter l'énergie vitale. Il étoit d'autant plus indiqué ici, que nous en étions à la pleine lune, une des époques où l'enfant avoit éprouvé des éruptions cutanées; et que le premier jour de la maladie, il avoit apparu de petits boutons rouges au visage et aux bras. A la vérité, les vésicatoires du septième jour produisirent un effet plus sensible, et détournèrent un nouvel orage : c'est

Sur le Croup.

qu'à la fin des maladies la matière est préparée et mobile.

» L'effet le plus sensible, j'ose le dire, le plus étonnant, fut produit par la teinture phosphorée donnée le sixième jour. Elle ranima la nature épuisée; mais doit-on lui attribuer les convulsions qui précédèrent les trois suffocations survenues dans ce jour? Je croirois plutôt que les convulsions étoient un effort de la nature pour expulser les mucosités qui obstruoient la trachée. A la vérité, les mouvemens convulsifs qui se répétèrent les onzième et douzième jours de la maladie sembleroient indiquer une autre cause, les phlegmes n'étant plus alors aussi abondans. A cette seconde époque, la nature achevoit la dépuration des humeurs qui devoient être irritantes, puisque les bains répétés en corrigèrent le caractère vicieux, ainsi que la disposition aux convulsions, amenée par les premières attaques. Les selles poisseuses qui parurent dans ce même tems, indiquent la dépuration qui se faisoit à cette seconde époque.

» La teinture phosphorée n'a donc été que bienfaisante, quoique donnée à un enfant aussi jeune; d'autant plus que la dose en étoit très-modique; la cuillerée de potion

ne renfermoit qu'$\frac{1}{16}$ de grain de phosphore.

Sur le Croup.

» Ce remède n'a-t-il agi que comme excitant, ou bien possède-t-il une vertu particulière contre les affections catarrhales? Pendant que mon fils étoit si mal, je devins enroué; m'étant gargarisé avec une gorgée de la potion phosphorée, j'en éprouvai un soulagement prompt et sensible.

» A la même époque, une petite fille de quatre mois étoit très-émaciée par une diarrhée séreuse, avec coliques; quelques cuillerées de la potion susdite dans l'eau miélée modérèrent la diarrhée et les coliques; l'enfant alla mieux et vit encore.

» J'ai donné un gros d'éther phosphoré, dans une potion, à un hemiplégique, pendant quelques jours; il en étoit résulté de la rougeur et de la cuisson aux yeux, beaucoup d'agitation pendant la nuit, une diarrhée abondante, tandis qu'il étoit constipé auparavant; la langue avoit repris toute sa liberté; mais les extrémités gauches étoient toujours privées de mouvement.

» Il faut des observations ultérieures pour bien apprécier le phosphore, qui paroît avoir une action particulière sur les yeux, sur les organes de la génération et sur les membranes.

» Le carbonate d'ammoniaque si heureu-

Sur le Croup.

sement employé par M. Réchou, et la décoction de polygala prônée par les médecins des États-Unis auroient pu prévenir les dangers qu'a courus mon malade, si j'avois plutôt reconnu sa maladie, et qu'on les eut donnés de bonne heure. J'associai [illegible]lontiers ces deux remèdes, parce que le polygala fort utile contre les phthisies pituiteuses me paroît très-ami de l'organe pulmonaire spécialement attaqué dans le croup ».

En lisant l'observation communiquée par M. Poilroux, on est frappé de l'exactitude et de la vigilance avec laquelle chaque symptôme est tour-à-tour noté et combattu. Quelquefois même on y voit une série assez nombreuse de moyens, tous également efficaces, dirigés contre tel ou tel symptôme, et avec d'autant plus d'énergie, que le danger a dû paroître plus pressant. On sera peu surpris sans doute de cette inquiète activité, lorsqu'on aura réfléchi sur la nature des accidens qu'il falloit combattre; et lorsqu'on aura fait attention sur-tout qu'ici ce n'étoit pas seulement un médecin occupé du salut de son malade, mais encore un père veillant sur la vie de son fils : tâche aussi difficile que pénible à remplir, et dont M. Poilroux n'auroit pas pu se charger sans être répréhensible, jusques

à un certain point, s'il n'avoit eu la prudence de s'environner des conseils de ses confrères.

C'est sur-tout dans l'exercice de la médecine, et dans les décisions que la pratique nécessite, qu'il faut apporter le calme de la raison, la tranquillité de l'ame et le sang-froid du caractère, sans lesquels on ne sauroit juger sainement. Or, comment ces circonstances pourroient-elles se réunir dans un homme tour-à-tour agité par la crainte ou par l'espérance, et dont toutes les idées se concentrent sur les dangers qui menacent les jours d'un être qui lui est cher? Nous sommes trop près de nous pour nous juger nous-mêmes, a dit un philosophe. Les médecins peuvent dire avec autant de vérité : nous sommes trop près de nous pour soigner les maladies qui nous atteignent nous-mêmes; ou pour traiter celles qui nous attaquent dans les individus que nous chérissons le plus.

C'est d'après ces considérations susceptibles sans doute de bien plus grands développemens, que l'on doit apprécier la vérité et la justesse de cet axiôme, prononcé d'abord pour la première fois avec un ton dédaigneux, et qui depuis a été répété dans tous les sens et par presque tout le monde:

Medice, sana te ipsum.

Hépatite aiguë terminée par un abcès au foie; par François-Marie MERCIER, *docteur en médecine à Rochefort, département du Puy-de-Dôme.*

Lue à la Société le 4 novembre 1806.

Hépatite aiguë.

Joseph Hugon dit Crocque, voiturier, âgé de 24 ans, d'un tempérament athlétique, complaisant à faire parade de ses forces, sujet à de fréquentes hémorragies nasales, voyagea dans le courant de janvier 1806 par des chemins de traverse encombrés de neige, et par un tems affreux.

Le 16 du même mois, il éprouva des frissons, du mal-aise, et se plaignit d'une douleur fixe à l'hypocondre droit, avec gêne de la respiration. Il se mit au lit, et but du vin chaud dans l'intention d'exciter la sueur. Il sua effectivement, fut soulagé, et se crut guéri. Le lendemain et le surlendemain il fut dans un état douteux de santé ou de maladie. La nuit du 18 au 19 fut très agitée; la douleur du côté droit se fit sentir avec toux et difficulté plus grande de respirer. Le 20, il ne put se tenir debout. On continua le vin chaud et on chargea le malade de couvertures. Je fus appelé le 23 au soir, huitième jour de la maladie.

Je trouvai le pouls petit et serré, la langue limoneuse et blanchâtre, l'abdomen endu, la région du foie élevée et rénittente. Hugon ne pouvoit se coucher autrement que sur le dos, il avoit les pommettes d'un rouge vif. La respiration courte, pénible, étoit entrecoupée par une toux petite, fréquente, abdominale et sans expectoration. La constipation avoit été constamment opiniâtre; les urines étoient rares, foncées; la peau aride et brûlante; la douleur de l'hypocondre droit profonde et gravative. On n'appercevoit aucune trace d'ictère. Saignée du bras, de trois palettes; lavement émollient qui amena une grande quantité de matières durcies; fomentations émollientes sur l'abdomen; pour boisson, eau de chiendent édulcorée avec le syrop de limon; diéte sévère. Hépatite aiguë.

Les 9e. et 10e. jours, diminution notable de tous les symptômes, sommeil à diverses reprises.

Le 11e., le malade avoit été réveillé pendant la nuit, par un froid intense des extrémités inférieures, suivi de chaleur, de soif et du retour des autres phénomènes; la douleur de l'hypocondre se propageoit jusqu'à l'épaule du même côté; l'agitation étoit extrême, le pouls petit et concentré. Une

Hépatite aiguë.

seconde saignée du bras détermina une syncope; mêmes moyens; prescription de deux lavemens qui ne furent pas rendus.

Les 12 et 13, amélioration, mais nauzées fréquentes; un lavement fit rendre des matières sèches et durcies.

Les 14 et 15, exaspération des symptômes; tension plus considérable de l'abdomen; rehaussement de l'hypocondre; mêmes moyens et application de huit sangsues sur le point douloureux; sueurs pendant la nuit.

Le 16, rémission de la douleur et de l'état fébrile, mais nausées plus prononcées, langue jaune, bouche amère. Un grain de tartrite antimonié de potasse dans trois verres d'eau de tamarins fait vomir trois fois, et procure des déjections alvines, muqueuses, filantes, blanchâtres; sommeil de deux heures pendant la nuit, sueurs copieuses.

Le 17, mieux être; on espère que la maladie se terminera par résolution.

Le 18 matin, ces espérances sont accrues par une apyrexie complette, et par la disparition presqu'entière de la douleur. A deux heures du soir, le malade est pris d'un vrai froid fébrile, accompagné de chaleur, de soif et de la série des symptômes déjà énumérés; la nuit est très-laborieuse, les douleurs

douleurs de l'hypocondre droit se propagent à l'épaule, au rein et à la cuisse du même côté; les forces morales et physiques sont abattues; le pouls est concentré; la langue brune et sèche; la face grippée; un rouge livide colore les pommettes; refus de toute espèce de boisson, le jus aqueux de pruneaux excepté; les fomentations ne soulagent point; un lavement n'est pas rendu. Hépatite aigue.

Le 19 matin, le sang coule abondamment de l'une et de l'autre narine; cette hémorragie se renouvelle après midi, elle amène la détuméfaction de l'hypocondre, la cessation du paroxisme, et une foiblesse générale extrême.

Le 20 dans l'après-midi, le malade dort paisiblement; à huit heures du soir, frissons et bouffées de chaleur; le foie est proéminent, l'hypocondre gonflé et légèrement rouge.

Le 21 matin, une troisième hémorragie nazale est suivie de la solution du paroxisme; mais la région du foie reste proéminente et légèrement enflammée.

Les 22 et 23, point de paroxisme; hémorragie de la narine droite.

Le 24 vers quatre heures du soir, paroxisme plus violent que les précédens; l'hypocondre prend un volume plus prononcé;

Hépatite aiguë.

la tuméfaction se propage à l'épigastre jusques sous l'aisselle et jusqu'aux lombes; les douleurs deviennent plus intenses elles ne sont soulagées que par la position arquée, que le malade est obligé de prendre et de garder; la langue est brune et sèche, la face grippée, le pouls petit et comme enfoncé : large cataplasme émollient sur le côté.

Le 25, un confrère fut appelé en consultation; il insista sur la nécessité de dégorger le système de la veine-porte, par les veines hémorrhoïdaires; en conséquence, huit sangsues furent appliquées à l'anus; le sang coula abondamment; il y eut deux syncopes; du reste mêmes moyens. Le soir, la nuit et le lendemain beaucoup de foiblesse.

Le 26 à six heures du soir, frissons et retour de tous les autres phénomènes; l'hypocondre offre plus de gonflement et de rougeur qu'auparavant : un lavement détermine des déjections muqueuses et blanchâtres; continuation des cataplasmes émolliens; petit lait clarifié et tartarisé, pour boisson. Dans la nuit, solution du paroxisme par une hémorragie nazale.

Le 27e., détumescence de l'hypocondre, apyrexie; bouillons.

Depuis le 28e. jour de la maladie jusqu'au 40e., la fièvre garda constamment le type tierce; les douleurs et le gonflement de l'hypocondre, la toux, la difficulté plus ou moins grande de respirer, etc, revenoient avec l'accès et se dissipoient avec lui. On ne douta plus de la terminaison de l'inflammation par la suppuration ; terminaison, en quelque sorte, indiquée par l'intermittence plus ou moins irrégulière de la fièvre symptomatique. Du 40e. au 60e. jour, la fièvre devint hectique, avec des redoublemens irréguliers, qui se prononçoient toujours davantage le soir; les urines furent rares et limpides, la constipation opiniâtre ; la tumeur fit des progrès successifs et ne rétrograda plus; cependant le sujet arrivoit au marasme, mais conservoit l'espérance et toute l'intégrité de ses facultés intellectuelles.

Hépatite aiguë.

Le 60e., la rougeur occupa tous les tégumens du rebord cartilagineux des fausses côtes ; l'empâtement environnant devint beaucoup plus considérable; on commença à sentir une fluctuation profonde, obscure à la vérité, mais assez caractérisée pour confirmer le diagnostic déjà porté; une traînée de pierre à cautère fut appliquée sur la partie la plus saillante de la tumeur.

Hépatite aiguë.

Le 61e., le caustique tomba de lui-même on remplaça les cataplasmes émolliens, des cataplasmes maturatifs.

Les 62e., 63e. et 64e., la tumeur avoit beaucoup plus de volume; la rougeur é devenue phlegmoneuse et couvroit tout côté.

Le 65e., l'escarre se détacha et laissa ulcère qui suppura une quinzaine de jou sans diminuer le volume et l'inflammati de la tumeur.

Le 80e. jour, les fausses côtes semblo soulevées; la tumeur occupoit toute la moiti latérale droite de l'abdomen et de la poitrine Sa partie la plus saillante, et où la fluctuatio étoit le plus manifeste, se trouvoit à trois tra vers de doigts à côté de l'épigastre, immédiate ment au-dessous du rebord cartilagineux de fausses côtes; la peau étoit par-tout d'u rouge phlégmoneux très-foncé. Le mala de, arrivé au dernier degré de marasme souffroit continuellement, mais d'une ma nière obtuse, profonde; le pouls étoit petit capillaire; la face grippée; la langue sèche rougeâtre et quelquefois fuligineuse : voi presque éteinte; urines tantôt limpides, t tôt jumenteuses : *decubitus* impos trement que

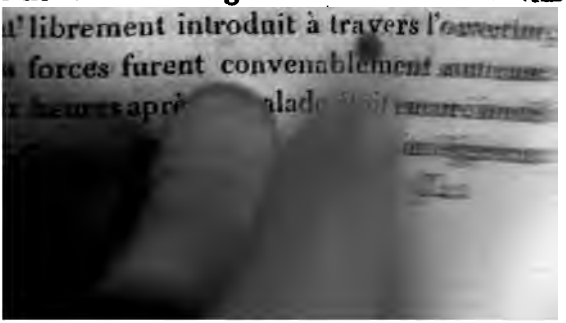
opiniâtre; fièvre lente avec des redouble- Hépatite
mens tantôt prononcés, tantôt obscurs; point aiguë.
de jaunisse.

Le 82e. jour, je proposai d'ouvrir l'abcès avec le bistouri; le malade et ses parens s'y refusèrent.

Le 83e., la même proposition étant rejetée, je me déterminai à l'application d'un second *caustique*; je le plaçai comme la première fois sur la partie la plus saillante de la tumeur, c'est-à-dire, à trois travers de doigts e l'épigastre, un peu au-dessous du rebord es fausses côtes, et immédiatement au-dess de la cicatrice qu'avoit laissée le premier.

Le 84e., chûte de l'escharre, fluctuation us prononcée; la peau paroît luisante et nincie.

Le 85e, le pus se fit jour de lui-même au ilieu de l'endroit où j'avois appliqué le sc- nd caustique; l'ouverture fut convenable- ent aggrandie, il sortit près d'un litre de is; le premier jet ressembloit au pus du su cellulaire, le reste étoit comme de la e de vin. Un linge effilé et enduit de cera



Hépatite aiguë.

le foyer de l'abcès détermina la sortie d'une quantité considérable de grumeaux de diverses grosseurs, ayant l'aspect de parcelles de foie bonilli; le pus étoit une sérosité roussâtre, trouble, épaisse, telle qu'est à-peu-près une forte décoction de café. Introduction d'une nouvelle mèche enduite de cérat, soutenue par une compresse et par un bandage de corps médiocrement serré; vin et bouillons.

Le 86e., matin et soir, l'appareil, la chemise et le lit étoient baignés de pus, ressemblant encore à une décoction trouble et épaisse de café; il avoit charrié une infinité de fragmens granuleux, pareils à ceux de la veille, et appartenant évidemment au parenchime du foie; il y eut une selle spontanée pendant la journée. Régime restaurant.

Le 87e., le pus, ou plutôt la sérosité roussâtre épaisse et trouble, avoit un caractère onctueux; il ressembloit à de la lie d'huile *amurca;* les fragmens hépatiques étoient en moins grande quantité; le pouls avoit repris de la force, et la tumeur s'étoit affaissée.

Du 88e. au 92e., l'état du malade s'étoit amélioré; le pus avoit progressivement diminué de quantité.

Le 92e. au soir, sans cause connue, il y

ent des alternatives de chaud et de froid; la soif, l'aridité de la langue, la concentration du pouls, la toux et la difficulté de respirer, une douleur générale de tout le côté droit, firent craindre de nouveaux accidens; les glandes axillaires et mammaires du même côté prirent tout-à-coup beaucoup de volume; le mammelon devint gonflé et d'une sensibilité exquise; des petites glandes mobiles, dures et douloureuses, se développèrent dans l'épaisseur du grand pectoral; le pus, en moindre quantité que les jours précédens, n'avoit plus le même aspect; c'étoit un liquide clair et jaune, qui tachoit fortement le linge de cette couleur: région de la vessie tendue; urines rares d'un rouge noir, rendues avec peine et à de longs intervalles. Tout l'abdomen et tout le côté furent couverts de fomentations émollientes; un lavement est retenu; diète sévère, boisson abondante d'une tisane de chiendent édulcorée avec le syrop de limon, avec addition d'un gros d'acétite de potasse par litre.

Hépatite aiguë.

Cet état persista le lendemain et le surlendemain; mêmes moyens.

Le 95e., la difficulté de respirer fut plus grande, la face plus grippée, l'abdomen plus tendu; le pouls devint capillaire, les urines

Hépatite aiguë.

furent entièrement supprimées ; des quintes avec suffocation menacèrent la vie. On avoit quelques raisons d'attribuer tous ces phénomènes à l'irruption d'une partie de la matière purulente de l'abdomen dans la poitrine, ou à l'ulcération du diaphragme. Après de mûres réflexions, je m'arrêtai à l'idée qu'ils pouvoient bien n'être que sympathiques, ou que la nature travailloit à quelque grande crise qu'il ne falloit pas troubler, et je pris le parti de l'expectation ; néanmoins, pansemens ordinaires et continuation des moyens précédens ; un autre lavement ne fut point rendu.

Le 96e., à quatre heures du matin, sorte de rémission ; urines copieuses, d'abord d'un rouge sale, puis jaunes. A huit heures, mieux-être plus prononcé ; urines plus copieuses encore, déposant un sédiment onctueux et jaunâtre ; la foiblesse étant extrême, on soutint convenablement les forces. Le soir les urines continuoient d'être copieuses avec le même sédiment ; le pus redevenu semblable à de la lie d'huile *amurca* étoit aussi plus abondant. La nuit fut calme ; sommeil par intervalles.

Le 97e., une partie des accidens avoit disparu ; les urines continuoient d'être abondantes et critiques.

Le 98e., le malade étoit assez bien; le ventre s'ouvrit de lui-même; continuation de la crise par les urines, avec sédiment onctueux, mais moins jaune; on n'appercevoit sur le sein, dans l'épaisseur du grand pectoral, sous l'aisselle, aucune trace de glandes; il n'y avoit que de l'empâtement sans douleur, à l'hypocondre; la suppuration étoit toujours comme de la lie d'huile; elle charria quelques parcelles de l'organe, ce furent les dernières. Hépatite aiguë.

Le 100e., le malade se leva pendant deux heures; les urines étoient comme dans l'état naturel; l'appétit se fit sentir; la vaste cavité de l'abcès paroissoit moins considérable.

Du 105e. au 115e., le sommeil, les forces et les excrétions se rétablirent; il falloit modérer l'appétit; la cavité de l'abcès s'effaçoit progressivement; l'*amurca* étoit mélangé de pus louable. On supprima le séton.

Le 120e., il n'y avoit plus de suppuration, les tégumens étoient comme enfoncés dans la cavité du parenchime du foie; le malade put se promener.

Le 150e., l'hypocondre étoit comme dans l'état naturel; on sentoit cependant des duretés et des brides formées sans doute par les adhérences de la partie convexe de l'or-

Hépatite aiguë.

gane hépatique, avec le péritoine, et par celles de cette membrane avec les tégumens; adhérences salutaires, suite de l'inflammation, qui ont si puissamment contribué au salut du malade.

Celui-ci reprit bientôt ses travaux; et il les a continués depuis avec autant de vigueur qu'auparavant.

Divers médecins se sont occupés des maladies du foie; on trouve dans plusieurs des faits plus ou moins ressemblans à celui que je présente à la Société. Ce qu'ont publié Morgagni (1) et Bertrandi (2) sur cette matière, intéresse sous une multitude de rapports; mais le travail qui a plus particulièrement trait à l'objet qui m'occupe, et qui a sur-tout fixé mon attention, est celui du célèbre Morand (3): qu'il me soit permis de faire quelques rapprochemens et d'ajouter quelques réflexions.

« Dans la formation des dépôts au foie, dit M. Morand, les adhérences des points extérieurs enflammés de ce viscère avec les

---

(1) *Epist.* 51 *de Morb. Chir.*

(2) Mémoire sur les abcès du foie.

(3) Sur les abcès du foie. Mém. de l'Acad. Roy. de Chir.

arties qui l'environnent, peuvent les rendre susceptibles d'une cu[illegible]resque certaine..... Mais il faut, pour céla, que le dépôt se présente en des endroits favorables à l'évacuation de la matière au-dehors; et tous les malades ne sont pas assez heureux, pour que cela arrive toujours ».

Hépatite aiguë.

Les deux conditions ont évidemment eu lieu dans le cas que je viens de rapporter; il y a eu des probabilités et non pas une presque certitude pour la cure.

« Si le dépôt se fait à la partie convexe et inférieure du foie, la matière amassée peut former au-dehors et dans un point quelconque de l'hypocondre droit ou de l'épigastre, une tumeur plus ou moins saillante. ».

C'étoit sans doute la circonstance où se trouvoit mon malade.

« Les grands abcès du foie, à un seul foyer, que l'on ouvre et que l'on guérit, fournissent une matière de la consistance et de la couleur de la lie de vin..... On y reconnoît des lambeaux de la substance du viscère ».

L'auteur n'avoit obtenu ces lambeaux, que par le lavage du pus; je n'ai pas eu besoin de recourir à son procédé, parce que ceux que j'avois sous les yeux, étoient assez volu-

Hépatite aiguë.

mineux et en assez grande quantité pour être bien examinés, et [illegible] être bien reconnus pour des parcelles du parenchime du foie.

« Ce qui est étonnant, c'est la quantité de cette matière qu'un malade peut perdre par un abcès de cette espèce, et néanmoins recouvrir la santé ».

La quantité de la propre substance du foie qu'a perdue Hugon, est véritablement étonnante.

« Rien à mon gré n'est plus digne d'admiration, que la réparation de cette substance, que j'attribue à la vertu systaltique des vaisseaux. Je suis bien tenté d'expliquer par ce phénomène ce que l'on appelle la *régénération* des chairs, dans le cas de plaies en général; et si l'exemple est juste, il faut conclure que le mot *régénération* emporte une idée fausse, et n'est qu'une extension, un développement des vaisseaux ».

Je demeure bien convaincu que l'énorme déperdition de la substance du foie chez mon malade a été réparée. Comment auroit été remplie autrement la vaste capacité du dépôt? Le retour sur elles-mêmes des parties distendues, et soulevées par le pus, a contribué à l'effacer; mais il n'a pu tout faire. Comment le viscère plus qu'à moitié détruit

auroit-il pu, dans cet état de délabrement, remplir par la suite ses fonctions avec autant d'intégrité qu'avant la maladie? Au reste, quoi qu'il en soit de la manière dont M. Morand explique ce phénomène, il n'est pas moins digne d'admiration qu'il l'annonce. Les physiologistes peuvent en tirer parti. Hépatite aiguë.

« Quoique la matière des abcès du foie soit dans le foie même, elle répond si parfaitement à la tumeur, que le dépôt prononce en dehors, que cette matière devient sujette à l'action des topiques capables d'améliorer la formation et la collection du pus ».

Malgré que l'application des topiques eut pu paroître précaire, j'ai suivi les conseils de M. Morand, et je ne les ai point négligés. Non-seulement ils ont plusieurs fois adouci les souffrances du malade, mais encore ils m'ont paru avoir une part très-active à la maturité de l'abcès.

« L'on a eu assez de peine à se détacher de l'ancien usage, d'ouvrir ces abcès par l'application de la pierre à cautère sur la partie la plus saillante de la tumeur. La réflexion n'explique point le bénéfice que le malade peut tirer de cette brûlure, etc. »

Je ne partage point le sentiment de l'auteur. La pierre-à-cautère, lorsqu'on en fait usage en tems opportun, est le plus puis-

Hépatite aiguë.

jections, quoique faites légèrement et da
quelques cas particuliers seulement, po
voient-elles produire quelqu'avantage, o
plutôt ne pouvoient-elles pas être nuisible

Le séton auquel j'ai eu recours, et que j
toujours eu soin d'introduire sans efforts
dans l'intention d'empêcher l'ouverture d
l'abcès de se fermer, jusqu'à ce que son
fond se fût élevé au niveau des tégumens
n'a eu aucun inconvénient, et a parfaitem
rempli le but que je m'étois proposé.

Extrait d'un Mémoire sur la manière la plus commode d'assister les malad quand il s'agit de panser une fractu grave des extrémités inférieures, pr senté à la Société de Médecine dans séance du 5 août dernier, par M. L REY, au nom de M. RICHARD, ch rurgien-aide-major de la Grande-Armée

Et rapport par M. LÉVEILLÉ, D. M. P., lus l novembre 1806.

Manière d'assister les malades dans les pansemens des fractures des extrém. inf.

C'est aux chirurgiens instruits, qui exercen dans des armées actives, qu'il appartient d prononcer sur les inconvéniens attachés aux méthodes ordinaires recommandées pour le pansement des fractures les plus graves des extrémités

extrémités inférieures ; ces praticiens seuls peuvent reconnoître des difficultés qu'on n'avoit pu prévoir ; leur génie leur fournit sur-le-champ les moyens de les faire disparoître ; et, lorsque le tems leur permet de méditer, ils coordonnent leurs idées, et proposent des moyens qui, quelqu'imparfaits qu'ils soient, remplissent complettement leurs vues. C'est sous ce rapport qu'il faut considérer le travail de M. Richard, chirurgien-aide-major de la Grande-Armée : je vais essayer de le faire connoître à la Société.

Manière d'assister les malades dans les pansemens des fractures des extrém. inf.

L'auteur n'a eu d'autre objet que de vaincre les difficultés qu'on éprouve à panser commodément les fractures compliquées des extrémités inférieures, et d'épargner les douleurs que le malade en ressent le plus souvent. Pour cela, il suppose un malade aussi gravement blessé, pansé et couché, lorsqu'une suppuration abondante, une hémorragie dangereuse, des douleurs vives produites n'importe par quelle cause, exigent une nouvelle application de l'appareil. Il faut changer le malade de lit ; le transporter dans une autre salle ; ou bien, faute de lit, on a besoin de renouveler les fournitures de celui sur lequel il est couché. On en viendra à bout de la manière suivante : après avoir

Manière d'assister les malades dans les pansemens des fractures des extrém. inf.

passé entre le corps du malade et le drap de ce même lit autant de sangles que la taille du sujet en exigera ; après avoir enlevé toutes les pièces de l'appareil à fracture sans déranger aucune de ces mêmes sangles, un aide maintiendra le pied sur lequel il fera une extension légère, tandis que d'autres fixeront le malade sous les aisselles. Le chirurgien aura sous sa main toutes les pièces nécessaires dont la réunion doit constituer un brancard parfait. Les deux plus longues, parallèles aux côtés du malade, seront placées de manière que la face externe porte autant de petits crochets qu'il y aura de bouts de sangles correspondans. Ceux-ci seront engagés dans ces petits crochets à l'aide de petites ouvertures ; en sorte que la face inférieure de cette branche du brancard appuie sur le plat de la sangle. Cette disposition prise, on retournera ces branches latérales du brancard de dehors en dedans, de manière que la face externe devienne supérieure. Les sangles seront alors tendues. On soutiendra cette tension en plaçant deux traverses qui s'adapteront à des mortaises existant à l'extrémité de la face interne de chaque branche latérale du brancard, et dans lesquelles seront engagées des chevilles de fer ou de cuivre.

Jusques-là nous n'avons qu'un chassis sanglé, commodément passé sous le malade, sans qu'il ait été besoin de faire aucun mouvement. La traverse qui répond aux pieds présente deux trous, l'un à droite, et l'autre à gauche, destinés à recevoir une vis mobile qui arrêtera une semelle propre à assujétir le pied. Outre les bouts qui terminent le brancard, on établit encore deux petits bras situés sur la face externe vers l'union du tiers supérieur avec les deux inférieurs. C'est à l'aide de ceux-ci que deux infirmiers soulèvent le malade, d'intelligence avec deux autres, lesquels saisissent les bouts de ce brancard qui répondent aux pieds, et s'élèvent à la hauteur nécessaire pour que l'opérateur puisse panser commodément. S'agit-il de renouveler l'appareil? On adapte, aux faces inférieures des jumelles du brancard, quatre pieds qui peuvent être ôtés et remis à volonté, eu égard à leur mobilité. On pose le malade à terre, et pendant ce tems on s'occupe de son lit, et de la disposition de toutes les pièces d'appareil nécessaires pour son pansement. Cette opération étant terminée, les infirmiers soulèvent doucement le malade; on ôte les pieds du brancard, et on reporte le tout sur le lit, de manière que l'appareil corresponde bien à la

Manière d'assister les malades dans les pansemens des fractures des extrém. inf.

Manière d'asister les malades dans les pansemens des fractures des extrém. inf.

fracture; puis on démonte la machine avec beaucoup de précaution, et tout se trouve préparé sans qu'on ait exécuté aucun mouvement pénible, sans qu'on ait provoqué la moindre douleur : rien ne sera plus facile que de retirer toutes les sangles sans occasionner le déplacement d'aucune pièce d'appareil.

Si, après le pansement, il étoit besoin de transporter le malade dans un autre endroit, sur un autre lit, il faudroit adapter de nouveau le brancard, et se conduire de la même manière qui vient d'être exposée. Cette mécanique, assez simple, peut avoir aussi de grands avantages, quand il s'agit de transports d'un lieu à un autre, d'une évacuation: elle pourroit même rester en position sur une voiture, en prenant d'ailleurs toutes les précautions nécessaires pour assujétir le membre blessé : il seroit facile de tout disposer pour que le malade fût à-peu-près couché comme sur un lit. Ce même brancard peut avoir des avantages dans les cas de fracture du col du fémur, dans lesquels le repos absolu est si nécessaire, et où le malade ne peut se dispenser de quelques mouvemens, lorsqu'il a besoin d'aller à la selle. Ce brancard ne doit pas avoir plus de cinq pieds et demi de

longueur, sur deux et demi, ou trois pieds de largeur.

Manière d'assister les malades dans les pansemens des fractures des extrém. inf.

Remarques. L'exposé que je viens de faire ne sera pas suffisant sans doute, pour que l'on connoisse bien la forme et la disposition de la mécanique dont il s'agit. La méditation peut aisément y suppléer; et je pense en avoir dit assez pour qu'on conçoive bien tous *les avantages* qu'elle promet. Comme je l'ai dit plus haut, cette machine n'est point parfaite, il s'en faut de beaucoup; mais son utilité est incontestable. Il est facile de la rendre d'une application plus facile et moins embarrassante. Je ne pense pas qu'elle soit nécessaire seulement pour élever le malade à la hauteur du chirurgien qui doit le panser; car les lits doivent avoir la hauteur nécessaire pour la commodité de tous ceux qui assistent un tel blessé. En second lieu, je crois que c'est économiser le tems et ne pas faire moins bien que de toujours panser sur le lit qu'on doit quitter avant de transporter sur un autre, et qu'il sera toujours tems de placer ce brancard lorsqu'on voudra effectuer ce transport. M. Richard dit que, s'il est besoin de changer toutes les pièces de l'appareil, il faut placer le malade sur le brancard, le poser à terre, en attendant

Manière d'assister les malades dans les pansemens des fractures des extrém. inf.

que le même lit soit prêt, ainsi que toutes les pièces d'appareil nécessaires au pansement; puis reporter le malade sur ce même lit, dégager le brancard, panser et réapposer le brancard, s'il y a nécessité de transporter le malade ailleurs. Il n'est pas douteux que dans ce cas on ne doive disposer d'abord le nouveau lit, ainsi que tout l'appareil, et y porter directement le blessé pour le panser, et ne plus le remuer ensuite. Cette conduite est sans doute plus mesurée, plus régulière et plus efficace.

On trouvera, je crois, ce brancard trop compliqué. Peut-être vaudroit-il mieux avoir deux jumelles carrées, arrondies à leurs extrémités, et creusées sur leur surface interne d'une gouttière dans laquelle glisseroient facilement les deux traverses jusqu'au point où l'on jugeroit nécessaire de les fixer au moyen de chevilles. Ces jumelles, appliquées sur le plat de sangles larges, ne changeroient pas de position; on ne seroit pas obligé de les tourner dans aucun sens. Sur la face externe de l'une seroient des crochets pour fixer un des bouts des sangles; et sur la face externe de l'autre, il y auroit des agraffes dans lesquelles on arrêteroit l'autre bout des mêmes sangles en leur don-

nant un égal degré de tension. Je supprimerois les bras latéraux qui gênent les infirmiers ; car les poignées supérieures du brancard suffiroient pour transporter directement de la tête aux pieds ; et on adapteroit les quatre supports mobiles, s'il falloit poser le malade à terre pour quelques instans. M. Danjou a imaginé un brancard qui présente à-peu-près ces mêmes avantages ; mais il y a fait une addition d'une grande importance, en plaçant sous la tête et les épaules un chassis sanglé, auquel on peut donner tel degré d'inclinaison nécessaire : nous sommes forcés de convenir qu'il n'est pas moins utile que celui de M. Richard.

Manière d'assister les malades dans les pansemens des fractures des extrém. inf.

Quoi qu'il en soit, notre confrère semble avoir imaginé depuis long-tems cette mécanique, avant qu'on connût celle du sieur Danjou : elle peut suppléer utilement le lit mécanique proposé par ce dernier, et a l'avantage de la facilité du transport, n'importe où ; ce qu'on ne peut espérer du lit en question. A ce titre, le travail de M. Richard mérite de fixer l'attention de la Société de Médecine, qui ne peut que l'accueillir favorablement.

Observation d'une fracture du pariétal gauche, s'étendant depuis la suture sagittale jusqu'à la temporale, à la suite d'une chûte de dix pieds de haut sur une pierre de taille; guérie par une prompte opération du trépan, chez un garçon de huit ans, teigneux et cacochyme depuis sa naissance; communiquée par M. Px., médecin de l'hôpital de Narbonne.

Fracture du pariétal gauche.

Le 11 floréal dernier, je fus appelé à huit heures du soir pour voir le fils du citoyen Sibade, âgé d'environ huit ans, teigneux et cacochyme depuis sa naissance, lequel venoit de faire, deux heures auparavant, une chûte de dix pieds de haut et à la renverse sur une pierre de taille. Le malade sans connoissance offrit à ma vue une forte contusion avec empâtement, échimose du cuir chevelu et enfoncement en plusieurs endroits du pariétal. Le pouls étoit presqu'éteint, malgré plusieurs prises d'un cordial très-animé qu'avoit fait préparer M. Caffort fils aîné, chirurgien, appelé avant moi. Le malade eut en ma présence plusieurs grincemens de dents et des vomissemens.

Mes premiers soins furent de chercher à

ranimer les forces de la vie prêtes à s'éteindre, et je prescrivis en conséquence l'application des sinapismes au gras des jambes, de fréquentes inspirations d'ammoniaque (alkali volatil), et de tems en tems quelques cuillerées de vin de Malaga. Le malade resta comme asphixié, ayant de tems en tems quelques grincemens de dents, jusqu'à deux heures du matin que M. le chirurgien, qui passa la nuit auprès de lui, s'apperçut d'une augmentation sensible dans la chaleur naturelle du corps, comme dans le pouls.

Fracture du pariétal gauche.

Le 12, à cinq heures du matin, nous vîmes le malade MM. Caffort père et fils et moi, et nous trouvâmes en effet le pouls assez ranimé pour nous permettre d'examiner ce qui se passoit en-dessous de la forte contusion. M. Caffort fils, après avoir rasé la tête, fit sur le cuir chevelu de la partie contuse et échimosée une incision cruciale, qui en dégorgeant l'empâtement laissa entrevoir une fracture énorme. Le pouls continua de se ranimer, et le débridement ainsi que la ratissure du péricrane furent renvoyés à l'après-dîné. Le malade ne montra presque point de sensibilité à cette première opération; nous prescrivîmes une tisanne avec les espèces vulnéraires, et un lavement avec

trois dragmes de séné et une once d'extrait de catholicum. A deux heures après-dîné, malgré le bon effet du lavement, qui avoit procuré de copieuses déjections, nous trouvâmes le malade dans un état comateux, avec un pouls convulsif très-irrégulier. Les grincemens de dents avoient souvent lieu. M. Caffort fils débrida les lambeaux du cuir chevelu qui avoient été incisés le matin; et par la ratissure de l'os il découvrit une fracture qui s'étendoit depuis la suture sagittale jusqu'à la temporale, à environ six lignes de distance de la suture du coronal. Les parties fracturées présentoient intérieurement un écartement qui permettoit d'y introduire une sonde crénelée ordinaire; la table interne des environs de la fracture laissoit voir un enfoncement qui comprimoit la dure-mère, sans qu'il y eut aucune esquille apparente. L'enfant montra à cette seconde opération un peu plus de sensibilité qu'à celle du matin; le pouls se releva, mais l'état comateux persista. Nous fîmes une convocation de plusieurs de nos confrères pour quatre heures du soir, à l'effet de décider si l'opération du trépan étoit indispensable. MM. Calmettes père et fils, MM. Caffort père et frère, chirurgiens, et M.

Fracture du pariétal gauche.

Martin, médecin, se rendirent à notre invitation; et, après une assez mûre discussion, il fut décidé à l'unanimité de placer de suite une couronne de trépan; ce qui fut très-adroitement exécuté, en présence de l'assemblée, par M. Caffort fils aîné. La couronne d'os enlevée fournit issue à une once environ d'un sang très-vermeil, extravasé entre la dure-mère et le crâne; le sujet ne donna aucune marque de sensibilité; au contraire, à l'état comateux ordinaire vint se joindre un léger ronflement. Le pansement se fit méthodiquement; et la tisanne vulnéraire, ainsi qu'un lavement stibié furent prescrits pour la nuit qui laissa entrevoir au chirurgien de garde quelques momens lucides.

Fracture du pariétal gauche.

Le 13 à sept heures du matin, l'appareil du pansement levé en notre présence, nous trouvâmes la dure-mère un peu phlogosée, mais point de sang à l'extérieur; toutes fois, dans l'idée de nous assurer des autres points de dépression, il fut passé un élévatoire entre la dure-mère et le crâne; et, par le seul effet de la compression, nous vîmes sortir une assez grande quantité de sang. Ce moyen, répété plusieurs fois, nous ayant toujours fourni un peu de sang, nous sentîmes la nécessité d'une nouvelle couronne de trépan.

Fracture du pariétal gauche.

de fougère mâle émétisée. (L'enfant, tout assoupi qu'il étoit, avoit porté avec sa main un lombric sur les couvertures de son lit.) A cinq heures du soir, le malade fut trouvé dans son même état de léthargie, ayant de tems en tems quelques grincemens de dents, et un pouls pauvre et convulsif.

Alors le médecin fixa l'attention de ses collègues sur la commotion générale qu'une chûte aussi grave avoit dû déterminer, et il leur manifesta, au grand étonnement de tous, l'intention qu'il auroit d'administrer l'opium au malade, dans la vue de faire cesser l'irritation nerveuse qu'une secousse aussi violente avoit nécessairement dû produire sur l'organe encéphalique principalement. Son avis parut d'abord n'être pas goûté; mais lorsqu'il l'eut étayé de l'autorité du célèbre Barthez, et sur-tout des belles observations qui constatent l'heureux emploi que ce savant praticien a fait de ce remède dans des cas analogues à celui-ci (1), son opinion

(1) Qu'on lise au 3e. tome des Mém. de la Société Méd. de Paris, pag. 420, le bien que M. Barthez a retiré de l'opium dans la chûte de M. D. Gaulegeac de Béziers; et dans les Annales de la Soc. de Méd. Prat. de Montpellier, n°. 7, pag. 26 et 27 de mon Mémoire sur les bons effets de l'opium, le bien qu'il retira aussi

fut adoptée; et l'on donna de suite au malade douze gouttes de laudanum dans une demi-cueillerée d'eau de fleurs d'oranger, avec recommandation d'en donner huit gouttes, six heures après la première dose. Trois heures après l'administration de ce premier remède, l'on vint me prier de venir vîte voir l'enfant éveillé, et voulant manger comme ses parens qu'il voyoit à table dans sa chambre (le père et la mère, ébaïs de ce réveil inattendu, s'étoient déjà empressés de lui apporter une orange, que l'enfant dévora sur-le-champ). J'arrive, et je trouve le malade assoupi. Je l'appelle, il s'éveille, me touche la main; et, sur ma demande, me montre sa langue à demi sans pouvoir parler; ce qui me fit reconnoître une paralysie de cet organe. Plusieurs fois je lui montre une orange; plusieurs fois il cherche à la manger; mais je l'en détourne. Il tomba dans son assoupissement au bout de quelques minutes. Je me retire, en défendant qu'on lui donnât rien autre que des crêmes de riz, et avec recommandation de le tenir souvent éveillé, et de donner à dix heures du soir une seconde dose de huit gouttes de laudanum.

Fracture du pariétal gauche.

---

de la thériaque dans la chûte terrible que fit ma fille, alors âgée de cinq ans et demi.

Fracture du pariétal gauche.

Le 15 au matin, nous trouvâmes, M. Cafort et moi, le malade assoupi comme la veille, ayant le pouls serré, convulsif et irrégulier; mais nous apprenons qu'on n'a eu qu'à l'appeler pour le voir s'éveiller et prendre ce qu'on a voulu. Nous prescrivons de suite un lavement avec le séné et l'extrait de catholicum; et pour huit heures de la matinée, huit gouttes de laudanum : nous nous retirons dans l'intention de venir lever l'appareil à onze heures. L'appareil levé, M. Cafort, fils aîné, sonda l'interstice des deux couronnes du trépan, et il suinta environ demi-once de sang d'entre la dure-mère et le crâne. Le malade s'éveilla à notre présence, nous fixa librement, se moucha plusieurs fois, et nous fit signe, faute de pouvoir parler, qu'il vouloit boire. L'eau de tilleul et de feuilles d'oranger pour boisson, et un verre d'eau de racine de valériane, où l'on délaya six grains de camphre et autant d'assa-fétida en lavement, toujours dans la vue de combattre l'irritation nerveuse générale, furent les remèdes que nous prescrivîmes pour le jour. A six heures du soir, même état qu'à onze heures; même rithme du pouls irrégulier et convulsif. Nous prescrivîmes la continuation du laudanum pour minuit, et

de

de l'eau de tilleul ; et des reniflages avec l'eau de poirée, à cause d'une morve abondante, mais difficile à fluer, à raison de son épaississement.

Fracture du pariétal gauche.

Le 16 au matin, nous sûmes que le malade avoit été quelque tems sans pouls, et toute la nuit sans connoissance ; il avoit été impossible de lui faire rien avaler qu'à l'aide d'une cuiller ; encore même n'étoit-ce qu'avec peine. Nous le trouvâmes dans un affaissement extraordinaire, avec un pouls serratile et tendant à l'intermittence. Les grincemens de dents étoient plus rapprochés ; la plaie de la tête se trouva en pleine suppuration. Nous ouvrîmes un dépôt qui s'étoit manifesté depuis quelques jours au côté de la tête opposé à celui de la fracture. (Cette plaie du reste suppura autant de tems que la plaie du trépan). Un lavement avec l'eau de pariétaire et le miel, et un grain d'émétique dans deux verres d'eau, à prendre à doses réfractées, furent notre prescription. A quatre heures du soir, l'on nous dit que le malade avoit poussé plusieurs selles copieuses, très-fétides. Même affaissement, même état du pouls. Nous appliquâmes des vésicatoires aux jambes, et nous ne fîmes donner toute la nuit au malade que de bons bouillons.

Fracture du pariétal gauche.

Le 17 au matin, le malade sortit de l' soupissement. Les vésicatoires avoient a L'enfant avaloit facilement. Interrogé, nous toucha la main; mais il ne put que h butier, à cause de sa paralysie. Le serrem convulsif de l'angle de la bouche du c malade existoit toujours; et nous reconnûr de plus un état d'engourdissement dans bras droit. Un lavement simple et la tis vulnéraire furent toute notre prescription p le jour; les deux plaies de la tête, ainsi les deux vésicatoires aux jambes se tr vant en pleine suppuration. L'enfant r assis et éveillé en notre présence au mo l'espace de trois minutes. La fièvre se tro déclarée, et le pouls fut bien réglé tout jour.

Le 18 au matin, nous apprîmes que malade avaloit plus difficilement, et q avoit été constamment assoupi. La fiè fut continue, et le pouls bien réglé comm veille. Nous prescrivîmes un lavement la tisane d'arnica pour boisson. A la vi du soir, le malade étoit dans le même aff sement, avec son même état de fièvre c tinue. Nous ordonnâmes un pédiluve si pisé et la continuation de la tisane d'arni Quoique le malade eût poussé deux ou t

Fracture du pariétal gauche.

...elles dans le jour, nous trouvâmes les hypocondres météorisés; ce qui nous fit conseiller des linimens avec l'huile rosat camphrée. Les vésicatoires donnèrent une suppuration des plus fétides.

Le 19 au matin, nous sûmes que le malade avoit fait beaucoup de résistance pour prendre son bain de pieds, comme pour boire dans la nuit, et qu'il avoit rendu un autre ver par les selles. Il étoit d'ailleurs toujours fort assoupi, quoiqu'avec un pouls modérément fiévreux. Les plaies, tant de la tête que des jambes, avoient fourni une suppuration abondante. Prescription d'un grain de tartrite antimonié de potasse dans six onces d'eau de racine de fougère mâle. A la visite du soir, le malade avoit poussé trois selles copieuses. Il éprouva sur les quatre heures un froid, reconnu par les assistans, au bout du nez et des extrémités. Nous le trouvâmes avec une augmentation de fièvre, changeant souvent de situation, se plaignant beaucoup sans jamais s'exprimer, à cause de sa paralysie de la langue, mais tenant les yeux toujours fermés.

Le 20 au matin, on nous apprit que l'enfant avoit été très-agité toute la nuit, et en moiteur vers le point du jour.

Fracture du pariétal gauche.

Nous lui trouvâmes peu de fièvre; mais le ton plaintif, et par intervalles de l'affaissement. Il avoit de loin en loin quelques grincemens de dents. Prescription d'une potion avec les eaux de menthe poivrée et de fleurs d'orange, le syrop de limon, le camphre et l'helmintocorton en poudre; et de la tisane de fougère. Au pansement d'onze heures, les plaies de la tête et des vésicatoires étoient belles. A six heures du soir, nous trouvâmes un pouls plein, le visage animé, le ton plaintif. On nous dit que le malade avoit eu froid, comme la veille, aux extrémités, sur les trois heures de l'après-midi. Me rappelant alors les belles observations que renferme l'excellent mémoire de M. Dumas sur la nature et le traitement des fièvres rémittentes qui compliquent les grandes plaies (1), je n'hésitai pas de proposer l'usage du quinquina à mon collègue, qui n'opposa d'autre difficulté que celle de pouvoir le faire prendre; mais cette difficulté fut bientôt levée, en l'administrant en lavement, à la dose de quatre gros dans un verre et demi d'eau de têtes de pavot blanc, vers le déclin de la fièvre.

(1) Mém. de la Soc. Méd. d'Emul. de Paris, t. IV, pag. 1—43.

Le 21 au matin, on nous rapporta que le malade avoit eu beaucoup de fièvre toute la nuit; qu'il avoit été plus affaissé que de coutume; et qu'il avoit sué deux chemises. Nous trouvâmes la fièvre tombée et le malade se plaignant beaucoup, lorsque nous voulions le toucher. Les plaies des vésicatoires furent sèches et rouges; tandis que celles de la tête montrèrent une bonne suppuration. On avoit déjà donné un lavement de quinquina à cinq heures. Nous en prescrivîmes un second pour neuf heures. L'invasion du redoublement, qui eut lieu plutôt qu'à l'ordinaire, se déclara à la suite du second lavement par un froid, avec tremblement bien sensible : troisième lavement de quinquina à cinq heures du soir. Le malade, qui commençoit à cette heure à entrer en moiteur, sua jusqu'à minuit; alors un quatrième lavement de quinquina ayant été donné dans l'eau simple, sans addition de tête de pavot, il fut rendu une heure après. La fièvre, quoique modérée, se soutint le reste de la nuit.

Fracture du pariétal gauche.

Le 22, à six heures du matin, le malade avoit encore un reste de fièvre, mais sans agitation. Autre lavement de quinquina dans l'eau de tête de pavot, qui fut gardé. Au pansement qui se fit sur les neuf heures, l'en-

Fracture du pariétal gauche.

fant étoit tout en sueur. Il s'éveilla, regarda dant les assistans, tenant la tête plus ferme que de coutume, touchant la main et faisant signe à quiconque le lui demandoit que son mal étoit à la tête. A onze heures, il étoit toujours suant, et avoit une fièvre légère. Il s'éveilla en ma présence, me montra la langue, et proféra quelques mots assez distinctement; ce qu'il n'avoit pu faire encore. Les vésicatoires, presque secs la veille, étoient en suppuration. Prescription d'un lavement de deux gros de quinquina dans l'eau de pavot blanc pour midi; point de redoublement.

Le 23 au matin, fièvre continue, mais modérée; le malade plus éveillé, mais extraordinairement craintif; lavement de deux gros de quinquina à sept heures du matin, et la tisane d'arnica pour boisson dans la journée : nuit bonne, accompagnée de légères sueurs.

Le 24 au matin, l'enfant fut très-éveillé et toujours craintif, s'effarouchant au moindre bruit; pouls bon; continuation de la tisane d'arnica; plus d'assoupissement. A la visite du soir, la plaie du trépan, mise à découvert, fut trouvée plus rouge que de coutume, et annonça le besoin d'être touchée avec le nitrate d'argent; l'exfoliation de la partie incisée de la dure-

mère se fit. Comme le pourtour de la plaie avoit besoin d'être rasé de nouveau, l'enfant s'inquiéta beaucoup ; et j'observai que la partie du cerveau qui occupoit l'interstice des deux couronnes osseuses en forme de hernie, rentra subitement dans sa place naturelle : l'enfant se trouva plus affaissé pendant quelques heures, preuve de l'influence qu'un acte d'inquiétude ou de colère peut avoir pour produire un état apoplectique. Fracture du pariétal gauche.

Le 25 au matin, tout alloit bien, à cela près que l'enfant ne vouloit rien prendre. Il n'avoit pas été à la selle depuis trois jours ; mais je le desirois ainsi, pour que le quinquina fût gardé. Toutefois l'assoupissement se trouvant plus prononcé le soir, je prescrivis un lavement ordinaire, et deux verres et demi d'eau émétisée à prendre en petite quantité à-la-fois dans la matinée du lendemain.

Le 26, à huit heures du matin, je trouvai qu'on n'avoit pu donner en plusieurs fois que demi-verre de l'eau émétisée. Il fallut tout le jour pour faire boire le reste. Inquiétude alternée, avec l'assoupissement tout le long du jour. Un lavement donné le soir procura deux selles copieuses dans la nuit suivante.

Fracture du pariétal gauche.

Le 27, même état d'anxiété, avec assoupissement. La plaie, mise à découvert, laisse voir une plus grande portion de cerveau à dehors (il en paroissoit de la grosseur d'un œuf de pigeon), et plusieurs caillots de sang venant de l'intérieur du cerveau. Pouls petit, profond et irrégulier. Lavement purgatif.

Le 28 au matin, pouls plus relevé, mais irrégulier; même affaissement que la veille, ton moins plaintif lors du pansement, même quantité de sang caillé que la veille. Il en étoit sorti plein une petite noix. Un grain de tartrite de potasse antimonié dans deux verres d'eau à doses réfractées. A six heures du soir, au pansement, nous vîmes sortir, M. Caffort et moi, une bonne quantité de sang non caillé, mais détérioré (il étoit couleur de lie de vin), de l'intérieur du cerveau. L'eau émétisée n'avoit rien produit; on donna un lavement.

Le 29 au matin, amélioration du pouls et moindre affaissement. L'enfant se leva tout seul, et changea d'appartement. Refus de sa part de prendre aucune boisson autre que du bouillon, et desir souvent manifesté de manger. Un lavement de quinquina pour tout remède, dans la vue de prévenir la rechûte de la fièvre rémittente.

Le 30 au matin, pouls bon quoiqu'ir-

gulier ; presque pas d'assoupissement ; bel état de la plaie qui ne fournissoit plus de sang depuis 24 heures. A notre insçu, on accorda une cuillerée de soupe aux herbes et une cuisse de caille, avec un peu de croûte de pain, au malade qui pleura de ce qu'on ne lui en donnoit pas davantage : à quatre heures du soir, cette nourriture avoit bien passé ; il lui en fut accordé d'autre. La nuit fut bonne.

Fracture du pariétal gauche.

Le 1er. prairial, continuation du bon état de la plaie ; connoissance entièrement recouvrée, mais impossibilité de parler ; pleurs réitérés à la vue sur-tout de ses camarades. Continuation d'une nourriture solide, mais modérée ; et tisane d'arnica ; mastication de la racine de pyrèthre. A quatre heures du soir, la mère s'apperçut d'une réfrigération avec foiblesse dans les mouvemens du bras opposé à celui de la fracture. Nous trouvâmes à notre visite de huit heures une paralysie de tout le bras droit, le malade ne pouvant rien prendre ni retenir entre ses doigts. Nous prescrivîmes des frictions locales avec le liniment volatil huileux, la tisane d'arnica et cinq grains de sel ammoniac avec trois grains de poudre de fleurs d'arnica, trois fois le jour. Suppression de toute nourriture solide et un lavement.

Le 2 au matin, nuit bien passée ; chaleur

Fracture du pariétal gauche.

et mouvement du bras lésé récupérés. Le soir, cris plaintifs du malade, même état paralytique du bras que la veille, avec propagation de la paralysie à la cuisse du même côté. Continuation des mêmes remèdes.

Le 3 au matin, hémiplégie complète, éveil prompt et soutenu pendant quelques minutes; soupirs fréquens, assoupissement profond à la suite. Vésicatoire au bras affecté; mêmes remèdes d'ailleurs. Le soir, quantité de pus émané de la plaie de tête, froid, pouls intermittent, syncopes. Cordiaux pour ranimer les forces vitales.

Le 4 au matin, pouls meilleur; le malade avoit pu prendre quelque peu de bouillon bien restaurant; il jouissoit du sentiment dans le côté paralysé, pleurant pour peu qu'on le lui touchât; mais, à part ces instans, il étoit toujours assoupi. Après le pansement du matin, il fut plus éveillé par intervalles tout le jour, prenant tout ce qu'on lui présentoit avec vîtesse. Le soir, un lavement avec le séné et l'extrait de catholicum fut suivi de copieuses déjections; meilleur état des choses après cette évacuation; tisane d'arnica pour boisson; poudre de sel ammoniac et de fleurs d'arnica, trois fois le jour.

Le 5 au matin, pouls fièvreux, légère

ment irrégulier. Le malade avoit été agité toute la nuit; la déglutition étoit toujours difficile; mêmes remèdes (le malade n'en prenoit que peu, préférant l'orangeade ou des tranches d'orange à tout). Le soir, même état avec un peu d'angoisses; la plaie de la tête se trouva sèche; les eaux de Balaruc pour boisson. Fracture du pariétal gauche.

Le 6 au matin, nous sûmes que le malade, constamment assoupi, n'avoit pu rien prendre; qu'il avoit été à plusieurs reprises froid du nez et des extrémités, et sans pouls, et qu'en d'autres momens on lui avoit reconnu de la chaleur et de la fièvre: lavement stibié. Le soir, meilleur état, pouls fièvreux, mais régulier; plaie de la tête plus humectée.

Le 7 au matin, nous apprîmes que le malade n'avoit voulu que boire du bouillon, et sucer des tranches d'orange. La nuit avoit été assez bonne; tisane vineuse pour boisson. Le soir, nul accablement; l'enfant présentoit sa main droite à quiconque venoit le voir; il s'en servoit pour porter à son oreille une montre en mouvement, pour indiquer la joie qu'il ressentoit d'avoir recouvré la liberté de ses organes.

Le 8 au matin, on nous annonça que la

Fracture du pariétal gauche.

nuit avoit été des meilleures; au pansement nous vîmes suinter quantité de matières purées de l'intérieur du cerveau; pour faciliter la sortie, M. Caffort enleva avec bistouri la portion du cerveau qui faisoit hernie. Nous prescrivîmes un lavement purgatif.

Le 9, fièvre, moindre assoupissement, plus de liberté dans la cuisse et la jambe paralysées.

Le 10, fièvre, même état de veille prolongé tout le jour.

Le 11, même état que la veille, continuation du suintement des matières putrides de l'intérieur du cerveau.

Le 12, grande inquiétude sur le soir au pansement d'un vésicatoire qui avoit été mis à la cuisse, celui de la jambe se trouvant presque sec; plus grand affaissement à la suite pendant toute la nuit.

Le 13, fièvre avec grande chaleur à la peau, plus grand affaissement que le jour précédent, ventre tendu. Prescription d'un lavement purgatif et de deux verres d'eau émétisée à prendre dans la journée.

Les 14, 15 et 16, même état de fièvre continue, avec saillie de pus de l'intérieur du cerveau; (en faisant moucher le malade,

on le voyoit jaillir au loin). Par intervalles, inquiétudes, anxiétés, et à la suite affaissement comateux: dans la nuit du 15 au 16, plaintes et cris du malade qui portoit souvent ses mains au menton et le tenoit fortement serré; mouvemens convulsifs. Dans la crainte du tétanos, je donnai huit gouttes de laudanum, et fis des frictions avec la teinture anodine sur l'angle de la mâchoire. Fracture du pariétal gauche.

Le 17 au matin, moindre fièvre que la veille; la plaie de la tête étoit en pleine suppuration, et il exudoit toujours du pus de l'intérieur du cerveau : prescription d'une tisane faite avec le quinquina et les tamarins. Le soir on nous dit que le malade n'avoit pas voulu prendre le remède; la fièvre avoit augmenté; nous nous contentâmes dès-lors de tenir le malade à l'usage des lavemens journaliers, sachant que depuis une douzaine de jours, il ne prenoit aucun remède; on ne tarda pas même à lui accorder une nourriture légère, et sous peu de jours nous vîmes disparoître la fièvre, et l'enfant recouvrer ses forces de plus en plus.

Il continua de sortir des matières de suppuration de l'intérieur du cerveau jusqu'au 30 prairial. A cette époque, par l'effet de l'exfoliation, la totalité de l'os qui se trouvoit

Fracture du pariétal gauche.

entre la suture coronale et les deux co
ronnes osseuses, se sépara du coronal, et f
retirée en trois esquilles, dont une de l
grandeur d'une pièce de trente sous, pa
M. Caffort; dès-lors le suintement putrid
diminua; l'hémiplégie se dissipa par de-
gré, de même que la paralysie de la lan
gue qui s'étoit manifestée dès le commence
ment. Toutefois, pour remédier à un res
de foiblesse dans l'articulation de la main d
bras paralysé, je conseillois depuis plus d
trois semaines, sans jamais pouvoir l'obteni
le voyage aux bains de Balaruc, pour y pre
dre des douches; et finalement, après u
mois et dix-neuf jours d'un état bien portant
le départ pour ces bains étoit fixé au 19 the
midor, quand, ce même jour, l'enfant q
avoit rendu la veille un ver par les selle
fut pris, à la suite de son déjeûné, d'une ind
gestion qui s'accompagna de mouveme
convulsifs, avec vomissement et affaisseme
comateux : j'eus beau donner l'émétique e
lavage, des potions vermifuges et anti-spasmo
diques, des lavemens purgatifs, et en venir
l'application des vésicatoires; le malade fut,
dans vingt-quatre heures, victime de ses con
vulsions qui dûrent déterminer une conges
tion soit séreuse, soit sanguine dans la tête.

Fracture du pariétal gauche.

; me fut nullement possible d'obtenir des
ns l'autopsie cadavérique, pour m'as-
r de la nature de l'épanchement (1).

) M. Py, dans des réflexions qu'il a ajoutées
n observation, demande si, après quarante-
jours de la plus belle apparence de guérison, la
t doit être attribuée à l'état pathologique du cer-
, ou à la présence des vers? Et c'est à cette der-
cause qu'il l'attribue.

ne puis être de son avis. L'expérience prouve
la suite des plaies de tête, les blessés paroissent
de la plus parfaite santé; et que presque toujours
te époque à-peu-près ils périssent en peu d'heures,
elquefois subitement; chez eux on trouve un foyer
lent, placé la plupart du tems sous la dure-mère
ans la substance cérébrale. Il y a lieu de croire, ce
l'autopsie cadavérique auroit démontré, que la
uite dépuration n'a pas eu lieu; que le pus s'est
ssé très-lentement dans le foyer qui paroissoit
sé, ou aux environs; et que cette cause a terminé
jours du malade. La difficulté persistant dans le
vement du poignet semble venir à l'appui de mon
ion. Je ne regarde point les convulsions et l'indi-
ion comme causes de la mort de l'enfant, mais
me les effets du désordre mortel auquel le malade
omptement succombé. (*Note extraite du rapport à la Société sur cette observation, le 3 novembre* 6, par M. Deschamps.

Histoire de la constitution médicale du dernier trimestre de l'an 1806, *observée à Paris; par* F. J. DOUBLE.

Communes morbi necessariò habent causam in aeris infectione; quiâ sola ea est omnibus hominibus communis causa.

VALLES. in Hipp. Epid. lib. II, *s.* I.

Constitut. médic. du dern. trim. de l'an 1806

Nous avons avancé ailleurs, d'après un ensemble de considérations suffisantes pour amener la conviction, que l'histoire physique et médicale des divers peuples, étudiée comme elle doit l'être, réduiroit de beaucoup l'influence que l'on a attribuée aux climats sur la production des maladies. Ce travail donneroit en effet pour résultat cette proposition assez éloignée de la manière ordinaire de voir que, généralement parlant, toutes les maladies peuvent se présenter dans tous les pays et sous tous les climats; que l'influence du sol et des climats n'agit que pour augmenter ou pour diminuer la fréquence et l'intensité de ces lésions; que les maladies sont les mêmes par-tout, quant à leur nature ou à leur essence; et qu'enfin l'influence des climats, que l'on a beaucoup trop préconisée de nos jours, ne doit être notée que comme un des agens nombreux

q

qui déterminent la quantité et la fréquence d'action des causes occasionnelles des maladies (1).

Constitut. médic. du dern. trim. de l'an 1806

Ces idées qui tendent à réduire à leur juste valeur les influences du climat, ne détruisent point l'idée de l'action des constitutions des saisons sur la production des maladies. Cette action, qui ne sauroit être contestée, a aussi été exagérée par quelques médecins; elle se trouve consignée dans son entier et avec toute l'extension dont elle est susceptible, dans cette sentence du vieillard de Cos. *Morbi autem omnes quidem in omnibus temporibus fiunt; non-nulli verò in quibusdam ipsorum magis aut fiunt et exacerbantur.*

C'est en nous tenant dans les bornes prescrites par Hippocrate, que nous avons constamment cherché à donner dans nos tableaux des constitutions médicales la juste mesure de l'influence des saisons.

Octobre. Le trimestre dont nous allons nous occuper, a débuté par un état très-tempéré de l'atmosphère; et durant tout le premier mois on n'a guères vu de feu stable

(1) Voyez tome XXVII, pag. 3 et suiv. du Journal Général de Médecine.

Constitut. médic. du dern. trim. de l'an 1806

que dans les appartemens des malades. C pendant on se chauffoit volontiers le matin le soir.

Dans le jour il faisoit très-beau; le ci étoit complettement et constamment serei et le soleil très-chaud; le vent soufloit d nord-est.

Cet état de l'atmosphère a duré pendan presque tout le mois. Quelquefois il se mon troit le soir et le matin d'épais brouillar qui obscurcissoient l'horizon, et qui se ré voient assez souvent en pluie. Mais vers milieu du jour le soleil paroissoit, et s rayons n'en étoient que plus ardens. No avons aussi noté à cette époque quelques g lées blanches le matin, à la suite de nu sereines.

Ce n'est guères que vers le 20 ou 25 d'o tobre que l'on a été obligé de faire constam ment du feu dans les appartemens; encor devenoit-il souvent inutile dans la journée.

En résumé, la constitution de la saison du rant ce mois a été tempérée et sèche.

Novembre. Le commencement de ce mo a été remarquable par une température très- humide; le vent a constamment soufflé du sud-ouest. Dès les cinq premiers jours il a plu assez abondamment.

Le 5, le tems a changé; l'air est devenu froid; le vent a soufflé du nord-ouest, et puis du nord-est. A cette époque, nous avons eu quelques gelées blanches un peu fortes; le ciel a été serein, et dans le jour il faisoit un très-beau soleil.

Constitut. médic. du dern. trim. de l'an 1086

Le 12 au matin, il s'est élevé un brouillard épais qui a obscurci l'horizon; le vent a soufflé du nord-ouest; l'atmosphère est devenue humide, quoique encore froide; et le 14 il a plu abondamment; alors le vent soufloit du sud-ouest.

Cet état de la constitution de l'air s'est soutenu le même jusques au 22; alors nous avons noté deux jours seulement de beau soleil et de gelée blanche le matin; mais passé ce tems, le brouillard et la pluie n'ont pas discontinué; en sorte que durant ce mois c'est le froid humide qui a prédominé.

Décembre. L'humidité, dont nous avons tenu compte pendant le mois précédent, n'a fait qu'augmenter durant le mois de décembre; elle est même devenue extrême. Il a plu presque constamment, et souvent par de fortes averses. Il y a eu aussi plusieurs ouragans; le vent a soufflé continuellement du sud-ouest. Le soleil n'a paru que rarement, et nous n'avons eu que quatre à cinq belles

journées dans tout le mois. Du reste, peu de froid ; la constitution de l'air pendant mois a été tempérée et humide, ou même chaude et humide.

Constitut. médic. du dern. trim. de l'an 1086

Les eaux de la Seine ont été constamment très-hautes ; la végétation sembloit vouloir entrer en pleine activité. Nous avons eu des violettes comme au commencement du printems.

Quant aux maladies régnantes, nous avions oublié de noter pour la fin du dernier trimestre un assez grand nombre de petites-véroles, ayant exclusivement lieu parmi la classe des individus qui négligent de faire vacciner leurs enfans, ou qui refusent opiniâtrement de croire aux bienfaits de la vaccine ; et le nombre n'en est malheureusement que trop grand. Pendant le trimestre que nous occupe, et sur-tout durant les deux premiers mois, la petite-vérole a continué d'exercer ses ravages ; et elle s'est montrée si constamment confluente et si souvent funeste que sans les secours de cette découverte il y a bien apparence que nous aurions eu encore cette année une épidémie variolique aussi désastreuse que celles qu'on observoit autrefois.

Les accidens graves dont la plupart des petites-véroles étoient accompagnées, dépen-

sient d'une tendance vicieuse des mouve- Constitut. médic. du dern. trim. de l'an 1806
ens vers la tête, et souvent aussi de com-
lication d'ataxie ou de malignité. Contre le
remier de ces deux épigénomènes, nous
ons employé avec avantage les pédiluves
dministrés avec les précautions convena-
les durant les différentes périodes de l'érup-
ion, et sur-tout vers la fin. Ce moyen, outre
u'il a combattu efficacement la direction des
ouvemens vers la tête, a encore contribué
favoriser l'éruption variolique des extrémi-
s inférieures, de la plante des pieds sur-tout,
ez les adultes : la difficulté de l'éruption
r ces parties, dont la sympathie avec la
itrine, l'estomac et la tête, est assez con-
ue, donne lieu le plus souvent à des acci-
ens dont l'issue peut devenir funeste. L'u-
ge des lavemens a encore heureusement
ontribué à remplir cette indication ; sans
mpter que par ce moyen nous avons eu
vantage de maintenir la liberté du ventre ;
nsidération importante dans le plus grand
mbre des petites-véroles.

C'est très-probablement par la raison de
lle indication remplie, que l'on doit con-
voir en grande partie l'action comme spé-
fique du mercure doux dans la petite-vé-
le, soit qu'on l'administre à titre de pro-

Constitut. médic. du dern trim. de l'an 1806

philactique, d'après les conseils du do Desessartz (1), soit qu'on le donne en lité de moyen curatif, conformément doctrine du docteur Reil (2).

Durant cette sorte d'épidémie de p vérole, nous avons administré le mer doux à deux enfans attaqués de petite-v confluente : ils étoient tous deux âgés de à dix ans. Chez l'un et l'autre, la malad présentoit d'une manière alarmante. I avons fait prendre de deux jours l'un grains de mercure doux trituré avec du su et dans les deux cas la maladie s'est term de la manière la plus heureuse.

On a eu occasion d'étudier pendant c mestre, et d'éclairer par de nouveaux diverses questions relatives à la coïncid de la vaccine et de la petite-vérole. I arrivé quelquefois de vacciner au milie l'épidémie des individus déjà infectés germe de la petite-vérole ; et alors les éruptions suivoient leur marche ordin On a vu la variole se manifester jusqu neuvième jour de la vaccination ; celle

(1) Voyez à ce sujet l'excellent mémoire de M sessartz, tom. VI, pag. 321 de ce journal.

(2) Voyez un exposé très-bien fait de la métho docteur Reil sur cette matière, par M. Duval, to du supplément de ce journal.

ayant paru d'ailleurs avec la plus grande régularité. Nous possédons déjà dans les Annales de la Science plusieurs faits de ce genre. M. Tarbès en a communiqué un à la Commission de vaccine de la Société (1), dans lequel l'éruption variolique a eu lieu le onzième jour de la vaccination. Et comme l'éruption variolique peut ne survenir que plus ou moins long-tems après que l'individu a contracté le germe de cette maladie, et que d'après les faits cités la vaccine ne paroît exercer sa faculté préservative que lorsqu'elle a parcouru ses diverses périodes et quand elle est arrivée à l'acte de la desquamination, il convient de ne regarder comme sûrement préservés de la contagion variolique que les enfans chez lesquels la vaccine a parcouru toutes ses périodes (2). La réserve, recommandée ici, devient sur-tout indispensable pendant les épidémies varioliques.

Constitut. médic. du dern. trim. de l'an 1806

Déjà un grand nombre de faits de cette sorte de coïncidence de la vaccine avec la petite-vérole, et dans lesquels celle-ci s'est généralement montrée bénigne, avoient

(1) V. le Rapport fait par M. Emonnot, t. 11, p. 113, et t. 15, p. 274.

(2) Voyez plus haut page 3 et suiv. l'observation rapportée par M. Sédillot.

amené à regarder dans ces cas la vacci[ne] comme diminuant l'intensité de la vario[le]

Constitut. médic. du 2e trim. de l'an 1806

Il est possible sans doute que cette conclu[sion] sion trop précipitée soit en partie le fru[it] de la prévention; mais les faits en que[stion] tion ne restent pas moins constans. Dura[nt] l'épidémie qui a eu lieu cette année, on a noté un grand nombre de ces petites-véro[les] qui, coïncidant avec la vaccine, se termi[noient] noient d'une manière heureuse, quoique l'épi[démie] démie fût généralement très-meurtrière; ma[is] il faut observer aussi qu'on a vu quelqu[es] cas où, malgré cette coïncidence, la petite v[é]role a été mortelle, et d'autres où elle a été grave. MM. Menuret et Sédillot en ont noté des exemples (1). Les Annales de la Vaccination en offrent de semblables; et la Commission de vaccine de la Société entr'autres en a également recueilli et publié plusieurs (2).

Néanmoins ces faits négatifs, qui ne sont qu'en petit nombre comparativement aux faits contraires positifs, ne pourroient point détruire l'assertion dont il s'agit, si celle-ci se trouvoit suffisamment appuyée, parce que la mort qui a lieu à la suite de quelques cas

(1) Voyez page 3 et suiv. l'observation déjà citée.

(2) Voyez le Rapport cité plus haut.

de petite-vérole coïncidant avec la vaccine, peut être l'effet d'une des complications des fièvres primitives qui se joignent trop souvent à la petite-vérole; telles sont la fièvre inflammatoire, la putride, l'ataxique ou maligne, etc.; et certainement la vaccine ne peut avoir aucune action sur ces sortes de complications. Les accidens qui arrivent dans la petite-vérole, dépendent en partie de l'éruption qui peut être difficile, incomplette, irrégulière, trop nombreuse, etc.; et c'est sur ces accidens-là seulement que la vaccine peut avoir quelque influence : ou bien ils dépendent (et ceux-ci sont les plus graves) des diverses fièvres primitives ou essentielles, qui viennent compliquer l'éruption variolique.

Constitut. médic. du dern. trim. de l'an 1806

Durant ce trimestre il y a eu plusieurs asphyxies occasionnées par la vapeur du charbon, et nous nous empressons de les consigner dans notre tableau des maladies régnantes, autant pour engager les praticiens à tenir le public en garde contre ces sortes d'accidens, que pour réunir ces faits à la chaine des affections de la constitution de la saison, par une réflexion que nous consignerons ici. Nous avons remarqué que ces accidens, toujours plus communs en hiver qu'en été, et la raison en est facile à saisir,

Constitut. médic. du dern. trim. de l'an 1806

sont aussi plus fréquens dans les jours nébuleux et lorsque l'air se trouve surchargé d'humidité, de brouillards, etc. Alors la vapeur du charbon ne pouvant point se répandre dans l'atmosphère et y être absorbée en quelque sorte aussi vîte qu'elle se dégage, elle se concentre dans les appartemens d'autant plus que ceux-ci se trouvent plus exactement clos; et elle produit l'asphyxie des individus que le sommeil, ou l'action subtilement énervante de la vapeur elle-même retient sous son influence délétère.

La remarque que nous faisons ici, nous la trouvons également consignée, du moins en partie, dans une dissertation de J. B. Buxtorf, ayant pour titre *De curâ valetudinis religiosorum*; *Basileæ*, 1768. *Ut taceam*, dit l'auteur, *carbones accensos sulfuris crassi copiam exhalantes, qui fortè brumali frigore urgente nonnunquam in cubiculis clausis adhibentur, quorum halitus nisi per quamdam viam patulam exitum inveniat, hominibus præsentaneum suffocationis aut soporis aliquando lethalis periculum creare valet, sicut tristia multorum exempla testantur.*

Les maladies régnantes ont été toutes de nature catarrhale; c'étoit des rhumes assez

intenses et souvent rebelles, des angines catarrhales, des rhumatismes soit aigus, soit fébriles, quelques pleurésies rhumatismales, des gouttes vagues et des fluxions de diverse nature. Constitut. médic. du dern. trim. de l'an 1806

Nous avons eu aussi à noter un grand nombre d'éruptions de divers caractères, ainsi qu'on l'observe ordinairement pendant les épidémies de petite-vérole.

Enfin, nous avons tenu compte de quelques rechûtes de fièvres intermittentes et de quelques invasions nouvelles de fièvres de la même nature, particulièrement dans les premiers tems du trimestre. En général, les convalescences, soit après ces fièvres, soit à la suite d'autres maladies, se sont montrées longues, pénibles, mais sans accidens.

De toutes ces maladies, celles qui ont le plus mérité l'attention des praticiens sont les affections rhumatismales que l'on a pu étudier simultanément, et à l'état aigu, et à l'état chronique. Quelques-uns de ces rhumatismes étoient simples; le plus grand nombre se montroient sous la dépendance de l'état gastrique; enfin il y en avoit, et c'étoit le plus petit nombre, qui présentoient pour complication un état inflammatoire plus ou moins prononcé.

Constitut. médic. du dern. trim. de l'an 1806

Les plus communes de ces affections, et celles aussi qui cédoient le plus promptement aux méthodes thérapeutiques bien entendues, c'étoient les fièvres rhumatismales gastriques. Un émétique ou un éméto-cathartique donné dans le principe a souvent suffi pour procurer une guérison complette; quelquefois on a été obligé de réitérer ce remède; mais c'est sur-tout dans le commencement de la maladie qu'on l'a employé avec avantage, et lorsque la turgescence se manifestoit vers le haut par l'état saburral de la langue alors humide, par les nausées, par les vomituritions, etc.; plus tard l'effet n'étoit plus le même. Dans ce dernier cas, l'action de l'émétique contrarioit les vues de la nature, dont le travail préparoit une coction ultérieure et disposoit aux évacuations alvines, aux sueurs, etc.; l'émétique produisoit plus ou moins d'irritation; et cette irritation, dont le résultat n'étoit pas seulement le vomissement, occasionnoit des déplacemens, des métastases d'irritation et de douleurs rhumatismales, ce qui donnoit lieu à des accidens plus ou moins graves.

Nous avons dit que quelques-uns des rhumatismes qui ont été observés, présentoient pour complication le caractère inflammatoire:

ceux-là avoient lieu sans aucun symptôme de gastricité. Les malades se plaignoient de mal intense et de douleurs plus aiguës que dans les autres cas de rhumatismes; la fièvre étoit forte et le pouls dur; les douleurs rhumatismales, moins vagues, s'accompagnoient de plus de rougeur, et en général d'une irritation plus considérable. Dans ces cas qui se sont présentés rarement à l'observation, il a fallu dans le principe employer la saignée et recourir ensuite aux boissons légèrement acidulées, aux tisanes émulsionées et nitrées, aux bains, aux lavemens. Constitut. médic. du dern. trim. de l'an 18.6

Le sang obtenu par les saignées se couvroit promptement de la couenne appelée pleurétique; mais il ne faut pas considérer, ainsi qu'on l'a avancé, ce caractère comme indiquant un état inflammatoire plus ou moins prononcé. On l'observe également dans les saignées des femmes grosses, dans toutes les espèces de rhumatismes et dans tous les cas où de violentes douleurs affectent l'économie.

Il faut en dire autant de la dureté et du serrement du pouls; ce caractère peut appartenir à la période d'irritation fébrile, à la période d'irritation de la maladie elle-même, etc.; et alors il est entièrement étranger à

Constitut. médic du dern. trim. de l'an 1806

l'état inflammatoire. Nous avons observé plusieurs fois le pouls dur, serré et pleurétique, comme on le dit dans les écoles, au commencement de fièvres gastriques simples, qui cédoient entièrement aux évacuans.

La fièvre rhumatismale aiguë avoit pour symptôme local, le plus ordinaire, des douleurs sciatiques; mais on l'a vue aussi souvent accompagnée de fortes céphalalgies, d'odontalgies, d'angines, d'otalgies, et quelquefois aussi de pleurésies.

Remarquons ici, par rapport à ces sortes de pleurésies rhumatismales, que l'inflammation qui en est la suite, quoique fixée sur le même siège, est bien différente de l'inflammation qui a lieu dans les pleurésies dites vraies. Cette remarque toute pratique réduit à sa juste valeur l'importance du siège des maladies; considération à laquelle on s'attache beaucoup trop de nos jours, ainsi que nous l'avons déjà fait observer plusieurs fois. Cette remarque infirme encore singulièrement la distinction des inflammations, suivant l'ordre des membranes qu'elles affectent: on n'a pas eu assez d'égard ou plutôt on a entièrement négligé la différence des causes qui déterminent ce genre de lésion, et la médecine clinique révoque

relève à chaque instant cette erreur nosologique.

Constitut. médic. du dern. trim. de l'an 1806

Ainsi l'inflammation rhumatismale est pour l'ordinaire, et toutes choses égales d'ailleurs, bien moins dangereuse que l'inflammation vraie : la première se termine le plus souvent, et sans danger, par une résolution favorable; elle ne suit point les lois ordinaires de la coction et des crises. L'inflammation vraie des intestins est presque toujours funeste, et l'entérite rhumatismale est très-rarement mortelle, etc.

Mais attachons-nous particulièrement à donner les caractères qui doivent faire distinguer la pleurésie rhumatismale de la pleurésie inflammatoire ou vraie.

Des douleurs rhumatismales vagues, soit aux extrémités, soit au tronc, précèdent la pleurésie rhumatismale; tandis que la pleurésie vraie attaque subitement et sans aucun signe précurseur. Celle-ci débute le plus souvent par un froid très-intense et continu pendant plusieurs heures; tandis que dans l'autre il y a à peine quelques frissons vagues. Les douleurs rhumatismales des membres accompagnent presque toujours la première; ce qui n'a jamais lieu dans la seconde. Dans la pleurésie rhumatismale, la douleur pleu-

Constitut. médic. du dern. trim. de l'an 1806

rétique s'étend ordinairement et se propa
sur la région précordiale, sur l'abdomen
entre les épaules, souvent même elle chan
de place; tandis qu'elle est circonscrite et fi
dans la pleurésie vraie. Dans l'une, la do
leur diminue par le tact ou par la pressio
et cette douleur est au contraire exaspér
dans l'autre par les mêmes moyens. Les sym
tômes principaux, tels que la douleur, l'o
pression, la difficulté de respirer et de se co
cher sur le côté affecté, sont bien moins i
tenses dans la pleurésie rhumatismale que da
l'inflammatoire : presque toujours la langu
est rouge et aride dans celle-ci; tandis qu'el
est blanchâtre, humide et comme légèreme
saburrale dans l'autre, etc. Dans le nombre d
ces affections rhumatismales fébriles, on en
vu quelques-unes se terminer par la paraly
sie, avec atrophie de la partie; cet accide
arrivoit sur-tout lorsque dans les fièvres rhum
tismales gastriques, au lieu des évacuans, o
insistoit sur la saignée, sur les sudorifiques, etc.

En général, on a été frappé de l'opiniâtret
de ces fièvres rhumatismales, et du retou
fréquent des douleurs rhumatiques, après
la guérison de la maladie; cela avoit lieu parti-
culièrement lorsqu'on n'avoit pas donné un
attention suffisante au genre de complication
qu'affectoit

qu'affectoit la maladie, et qu'on ne lui avoit pas opposé une méthode thérapeutique appropriée.

Constitut. médic. du dern trim. de l'an 1806

Lorsque la fièvre rhumatismale étoit simple, ce qui arrivoit bien rarement, le traitement devoit se composer de sudorifiques, de bains, de frictions locales, soit sèches, soit médicamenteuses, de vésicatoires secs ou volans, etc. Nous avons eu à traiter une affection rhumatismale chez un jeune homme dont la poitrine étoit l'organe relativement foible. Les douleurs occupoient la région dorsale, presque tout le long de l'épine du dos. Nous fîmes recouvrir la partie d'un long emplâtre de poix qui rubéfia la peau, et donna lieu à une éruption considérable de boutons ou vésicules : le malade s'en est très-bien trouvé.

Nous avons aussi donné avec avantage les pilules d'aconit-napel. Quelques-uns de nos confrères se sont très-bien trouvés de l'extrait de ciguë; notre confrère Emonnot a employé avec succès ces deux extraits combinés ensemble.

C'est sur-tout dans les cas d'angine rhumatismale que l'on emploie avec avantage les linimens d'huile volatile de corne de cerf,

Constitut. médic. du dern. trim. de l'an 1806

d'après la méthode des Anglais : nous avons déjà parlé plusieurs fois.

Contre les fièvres rhumatismales, soit triques, soit inflammatoires, il a fallu empl les moyens appropriés à chacune de ces d complications : il est inutile d'en parler détails.

Nous remarquerons, en terminant cet ticle sur le rhumatisme, qu'à la suite maladies longues en général, de celles sur- qui ont porté leurs ravages sur le système voies digestives, dans les maladies sco tiques, et après les fièvres intermitte contre lesquelles on a [redacted]né beaucou quinquina, il se manifeste des douleurs con rhumatismales, qu'il ne faudroit pas con dre avec les rhumatismes. Ces douleurs sont probablement ce que Sydenham ap *rhumatismus scorbuticus*, constituent des symptômes des convalescences pénil et se dissipent à mesure que la guériso confirme. Le repos, les bains, les lé toniques, et tout ce qui peut rétablir l'inté d'action des organes digestifs, convien parfaitement à ce genre de lésion. On doit i ter sur le régime légèrement délayant, lor ces douleurs sont l'effet de l'administra prématurée du quinquina ou de l'abus

s de cette même substance. Ajoutons
ne faudroit pas penser pour cela que
uinquina soit, dans tous les cas, contraire
humatisme : les annales de la médecine
iennent des faits de rhumatismes pério-
ies, dans lesquels on a employé le quin-
ia avec succès. Casimir-Medicus, Stoll
'autres observateurs en ont recueilli des
mples; Stoll sur-tout, l'un des médecins
a le plus fidellement observé et le mieux
lié les différentes formes sous lesquelles
rhumatismes se présentent aux yeux du
icien.

Constitut. médic. du dern trim. de l'an 1806

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

De Décembre 1806,

Jours	Thermomètre. Maxim.	Minim.	Amid.	Baromètre. Maximum.	Minimum	Midi.
1	+ 7,2 s.	+ 5,6 ma.	+ 6,8	27,7,20 mi	27,3,40 s.	27,7,20
2	+ 9,0 mi.	+ 4,3 s.	+ 6,1	27,4,55 s.	27,0,25 ma.	27,0,75
3	+ 6,8 mi.	+ 4,7 s.	+ 6,8	27,10,35 s.	27,6,00 ma.	27,8,52
4	+ 6,6 s.	+ 5,2 ma.	+ 6,3	27,10,35 mi.	27,9,68 s.	27,10,35
5	+ 10,5 mi.	+ 8,1 s.	+ 10,5	27,9,60 mi.	27,9,10 s.	27,9,60
6	+ 9,2 s.	+ 6,1 s.	+ 8,5	27,8,27 ma.	27,7,50 s.	27,7,80
7	+ 7,5 mi.	+ 4,9 ma	+ 7,8	27,7,27 ma.	27,4,63 s.	27,6,85
8	+ 7,3 mi.	+ 5,8 s.	+ 7,3	27,4,28 s.	27,3,55 ma.	27,3,50
9	+ 6,3 mi.	+ 2,3 ma.	+ 6,1	27,7,25 s.	27,6,01 ma.	27,6,50
10	+ 5,2 mi.	+ 2,3 ma.	+ 5,2	27,7,50 ma	27,5,57 s	27,6,55
11	+ 8,3 mi.	+ 5,3 s.	+ 7,7	27,8,40 s	27,6,55 s.	27,7,18
12	+ 8,0 mi.	+ 5,6 ma.	+ 8,0	27,9,28 s.	27,7,52 ma.	27,8,25
13	+ 11,0 s.	+ 9,6 ma	+ 10,2	27,8,32 ma.	27,7,53 s.	27,7,75
14	+ 11,4 mi.	+ 8,5 s.	+ 11,4	27,10,85 s	27,9,25 s	27,9,28
15	+ 7,6 mi.	+ 4,8 s.	+ 6,6	28,1,72 s.	27,10,50 ma.	27,11,70
16	+ 8,9 s.	+ 4,8 ma	+ 8,1	28,1,30 ma	28,0,43 s	28,0,87
17	+ 7,4 mi.	+ 4,5 ma.	+ 7,4	27,11,55 s.	27,11,00s.	27,11,2
18	+ 7,2 mi.	+ 2,3 ma.	+ 7,2	27,10,80 s.	27,9,96 ma.	27,01,10
19	+ 9,3 s.	+ 3,8 ma.	+ 9,2	27,9,33 ma.	27,7,93 s.	27,8,50
20	+ 6,5 s.	+ 3,0 ma	+ 6,3	27,10,85 s.	27,6,50 mi.	27,6,50
21	+ 10,2 s.	+ 5,2 ma.	+ 8,2	27,11,77 s.	27,10,25mi.	27,10,25
22	+ 12,5 mi.	+ 9,6 s.	+ 12,5	28,4,01 s.	28,1,65 ma.	28,2,54
23	+ 10,2 s.	+ 5,2 ma.	+ 8,2	27,11,55 s.	27,11,00s.	27,11,2
24	+ 9,2 s.	+ 10,6 s.	+ 10,5	28,6,25 s.	28,4,40 ma.	28,4,75
25	+ 9,3 mi.	+ 7,9 ma.	+ 9,3	28,6,50 ma.	28,4,20 s.	28,5,30
26	+ 8,4 mi.	+ 6,2 s.	+ 8,4	28,4,78 ma.	28,4,55 ma.	28,4,72
27	+ 8,0 mi.	+ 2,2 s.	+ 8,0	28,4,00 ma.	28,2,92 s.	28,3,82
28	+ 7,0 mi.	+ 4,9 ma.	+ 7,0	28,1,56 ma.	27,11,68 s.	28,1,50
29	+ 6,3 s.	+ 3,9 ma.	+ 4,8	27,9,55 ma.	27,8,70 s	27,9,03
30	+ 8,2 s.	+ 4,4 ma.	+ 7,1	27,10,78 s.	27,9,44 ma.	27,10,0
31	+ 7,6 mi.	+ 4,7 s.	+ 7,6	28,3,40 s.	28,0,00 ma.	28,1,45

RÉCAPITULATION.

Plus grande élévation du mercure.	28,6.25 le 24
Moindre élévation du mercure.	27,0,25 le 2
Élévation moyenne.	27,0,25
Plus grand degré de chaleur.	+12,5 le 22
Moindre degré de chaleur.	+ 2,2 le 27
Chaleur moyenne.	+5,1

quelques mois après, il reparut de nouveaux tubercules durs dans le tissu cellulaire du sourcil, du même côté précédemment opéré, et il s'éleva successivement des fongosités du fond de l'orbite. Ce malheureux éprouva des douleurs continuelles de tête : il fut pris de fièvre lente, de mouvemens convulsifs généraux, au milieu desquels il cessa bientôt de vivre. Le second cas a été observé sur un homme de cinquante ans, vigoureux et sain sous tous les rapports. Un fongus cancéreux lui comprenoit le bulbe entier d'un œil, et une partie de la paupière supérieure : on sépara, le plus exactement qu'il fut possible, la paupière supérieure près de l'arcade orbitaire, où elle paroissoit très-saine, et avec elle le bulbe de l'œil, et tout ce qui remplissoit la fosse orbitaire. Le traitement consécutif parut être satisfaisant jusqu'au quarantième jour, car on voyoit la cicatrice s'avancer, par degrés, du contour vers le fond de l'orbite. Cependant au milieu des espérances les plus flatteuses, la plaie devint stationnaire ; on vit des fongosités qui se manifestoient dans différens points du fond de l'orbite. En vain on tenta de les détruire avec la poudre de sabine et la pierre caustique : le malade fut tourmenté de douleurs violentes de tête ; il eut une fièvre nerveuse, perdit l'usage de ses sens et mourut.

Maladies des yeux.

Le premier chapitre de l'ouvrage de Scarpa, et c'est celui qui contient le plus d'idées neuves et d'observations instructives, traite du flux puriforme des paupières et de la fistule lacrymale.

C'est par une erreur souvent très-préjudiciable à la pratique, que l'on a généralement cru qu'il y avoit fistule toutes les fois qu'en comprimant l'espace qui se

LITTERATURE MÉDICALE FRANÇA

Traité pratique des Maladies des Yeux, ou *riences et Observations sur les Maladies qui tent ces organes ; traduit de l'italien d'*ANT. S *professeur d'anatomie et de chirurgie pratiq l'Université de Pavie ; par* J. B. F. LÉVEIL

Premier Extrait. L'étude des maladies des Maladies des yeux. forme une des branches importantes de la ch générale ; et cette étude a de tous les tems p moins occupé les chirurgiens, soit qu'ils aient é *professo* sur cette partie, soit qu'ils l'aient traité plus ou moins de détails dans leurs ouvres cl cales.

Cependant, depuis que la chirurgie française les grands progrès dont la première et la plus impulsion remonte aux travaux de l'Académie rurgie, nous n'avions dans notre langue aucun sur les maladies des yeux, dont les préceptes portés au niveau des connoissances acquises. rapport, l'avantage restoit du côté des natio sines, entr'autres de l'Allemagne, de l'Angle de l'Italie, qui s'honoroient déjà des travaux de ter, de Plenk, de Beer, de Schmidt Himly, de de James Ware sur-tout, lequel, après avoi séparément plusieurs excellentes dissertations

(1) Seconde édition, augmentée d'un extrait de l du D. WARE, intitulé : *Chirurgical observations re THE EYE, etc. London*, 1805. Deux volumes in- Prix, pour Paris, 8 francs, et 10 francs franc de po poste. Paris, chez Arthus Bertrand, libraire, acqu fonds de Buisson, rue Hautefeuille, n°. 23.

Maladies des yeux,

tes sur différentes lésions de l'organe visuel, et par exemple de savantes remarques sur l'ophthalmie, publiées en 1780, a composé ensuite deux volumes d'observations de chirurgie sur les maladies des yeux; ce qui forme un des meilleurs traités que nous connoissions sur cette partie. Du reste, cet ouvrage en est déjà à sa seconde édition; et c'est de celle-là dont M. Léveillé a donné un extrait à la fin de sa traduction de Scarpa : on doit regreter qu'il n'en ait point fait une traduction complette. Le travail du docteur Ware ne le cède en rien à celui de Scarpa; il lui est même supérieur sous plusieurs rapports. Ainsi, il a, par exemple, l'avantage de former un traité à-peu-près complet des maladies des yeux.

Quoi qu'il en soit, parmi les richesses, sur les maladies des yeux, que les chirurgiens des nations étrangères offroient à la chirurgie française, M. Léveillé a choisi l'ouvrage de Scarpa. L'opinion publique a bien justifié le choix du traducteur, puisque sa traduction en est à sa seconde édition; et tout se réunit pour promettre à la seconde un accueil et un succès non moins heureux.

Scarpa n'a parlé dans son ouvrage que des maladies qui se sont présentées à sa pratique, de celles dont il a cru pouvoir éclairer ou le diagnostic, ou le traitement. Ceci explique comment on rencontre dans l'ouvrage de grandes lacunes, que le traducteur a cherché quelquefois à remplir. Ainsi Scarpa, ne voulant s'occuper que des faits qu'il a observés, a semblé indiquer que l'unique source et la cause première de la fistule lacrymale est la lésion des glandes de Méibomius, et de la membrane interne des paupières; lésion sur laquelle il a

Maladies des yeux.

lacrymal se distend peu-à-peu d'une manière sensible, au point de perdre son élasticité naturelle, et de représenter au-dehors une tumeur très-saillante.

Dans la troisième, la matière visqueuse, eu égard à son abondance, à sa densité, à son acrimonie, et plus encore peut-être par l'excès de tension qu'elle exerce contre les parois du sac lacrymal, en enflamme la membrane, la corrode et la fait tomber en suppuration, elle et ses dépendances. Il en résulte un ulcère des voies lacrymales, large en-dedans, étroit en dehors, d'où il sort entre l'angle interne de l'œil et le nez un mélange de matière puriforme et de vrai pus : c'est précisément à cette troisième époque que convient le mot *fistule lacrymale*, sur-tout si l'ulcère a été négligé pendant long-tems, ou mal traité.

Enfin, dans la quatrième période, l'état précédent existe ; mais il y a de plus la carie de l'os unguis.

Dans la première période de la maladie, le traitement se rapporte exclusivement au mauvais état des paupières. Les stimulans, les astringens, les injections détersives, et sur-tout la pommade de Janin, sont les meilleurs moyens à employer.

Voici la recette de cette pommade : prenez sain-doux demi-once ; oxide de zinc, bol d'Arménie, de chacun deux drachmes ; muriate de mercure ammoniacal, une drachme. Après avoir lavé à trois différentes reprises le sain-doux dans l'eau de roses, on y mêlera exactement, dans un mortier de verre, les drogues ci-dessus, qu'on aura eu soin de réduire en poudre très-fine. On est quelquefois obligé de diminuer l'activité de cette pommade ; ce que l'on fait en doublant la dose de l'axonge.

Dans la deuxième période, et sur tout lorsque la matière visqueuse des paupières est parvenue, par degrés, à distendre le sac lacrymal, au point de former tumeur, alors il n'y a d'autre ressource que dans l'ouverture même du sac et dans l'emploi des moyens propres à redonner à ses parois la vitalité qui leur manque; l'usage des caustiques remplit parfaitement cette seconde indication.

Dès que le chirurgien, ajoute Scarpa, se sera assuré que le sac est à-peu-près réduit à son état naturel, dans toutes ses dimensions, on cessera l'usage des escarotiques pour leur substituer des tampons de charpie imbibés d'eau de chaux mêlée avec le miel rosat. Ensuite la cicatrice faisant des progrès évidens depuis les contours de l'incision du sac jusques dans l'intérieur, le flux puriforme étant supprimé, on retirera la bougie, ou la tente de gomme élastique placée dans le canal nazal le jour même de l'opération, et l'on mettra en place une tente de plomb figurée de manière que son extrémité supérieure porte une petite lame de même métal, longue de quatre lignes, sur un peu plus d'une de largeur. Ce corps sera tout solide; et sa présence contribuera à maintenir le canal nazal dilaté; sans compter que par son poids il fera que la petite lame, appuyée en-dehors sur tout le trajet du sac lacrymal, comprimera continuellement celui-ci de dehors en-dedans. Cette compression, à l'époque de la maladie dont il s'agit, devient le point le plus important de la guérison.

Les troisième et quatrième périodes qui constituent ce que l'on connoît sous le nom de *fistule lacrymale*, admettent les méthodes de traitement déjà connues

Maladies des yeux.

pour cette maladie. Il faut cependant remarquer qu'on ne doit jamais perdre de vue que la fistule tire le plus souvent son origine de la lésion des membranes internes de la paupière, et de l'inflammation des glandes de Meïbomius; considérations à laquelle Scarpa, ainsi que nous l'avons déjà dit, s'est peut-être trop exclusivement arrêté.

Des détails dans lesquels l'auteur est entré au sujet du flux palpébral puriforme, il a déduit des corollaires, que nous allons rapporter.

1°. La source et la cause première de cette maladie connue sous le nom général de fistule lacrymale, distinguée par quelques observateurs plus exacts en simple et en composée, avec atonie ou dilatation du sac, et en compliquée avec carie de l'os *unguis*, doivent se reconnoître principalement dans l'accroissement morbifique de la sécrétion des glandes de Meïbomius, et de la membrane interne des paupières :

2°. Il est impossible d'obtenir une guérison parfaite de cette affection, quels qu'en soient le degré, la période ou la complication, sans travailler en même tems à corriger le vice de cette sécrétion, soit à l'aide des topiques appliqués sur le bord et sur la surface interne des paupières malades, soit à l'aide des révulsifs et des remèdes internes, propres à combattre la discrasie particulière d'où dérive cette mauvaise sécrétion :

3°. Dans le second tems du flux palpébral puriforme avec atonie et distension sensible du sac lacrymal, quelque bien détruite que soit la sécrétion morbifique des paupières, et quelque parfaitement

quelle que soit l'action du canal nasal, le larmoiement est inévitable, si le sac n'a repris sa capacité naturelle, à l'aide de l'incision pratiquée dans toute sa longueur, et de l'application, dans son intérieur, des escarotiques, des détersifs et des astringens; de manière que la proportion de cette cavité réponde au calibre du canal nasal:

4°. La fistule lacrymale avec carie, érosion et perforation de l'os unguis et de cette portion de membrane pituaire qui le recouvre dans le nez, et avec oblitération du canal nazal, est susceptible de guérison, pourvu que la carie, outre l'os unguis, ne pénètre pas trop dans les cellules ethmoïdales. Dans ce cas, il n'y a rien à craindre pour le larmoiement, en ne détruisant que les fongosités de l'intérieur du sac, en provoquant la suppuration de l'os carié et perforé, et en faisant en sorte que le sac reprenne sa capacité naturelle et se cicatrise en dedans:

5°. Dans la fistule lacrymale avec dénudation de l'os unguis et obstruction insurmontable du canal, où il est indispensable de pratiquer aux larmes une nouvelle route du sac dans le nez, le fer rouge est préférable à la simple application du troicart, puisque, sans la destruction de cette portion de la membrane pituitaire, qui recouvre l'os unguis, on ne peut obtenir que cette voie nouvelle soit assez grande et demeure constamment ouverte:

6°. A la fin du traitement du second, du troisième et du quatrième tems du flux palpébral puriforme, il est une précaution fort utile, qui veut que l'on ne ravive jamais les bords du sac lacrymal déjà cicatrisé dans son intérieur, et qu'on les laisse

Maladies des yeux.

s'adosser, jusqu'à ce que l'on soit parfaitement [illegible] que les larmes n'éprouvent aucun retard dans le [illegible] et qu'elles prennent en entier ou la voie natur[elle] du canal nazal, ou bien l'artificielle faite en cautéri[sant] l'os unguis et la portion de membrane pituitaire [qui] lui correspond. (*La suite au prochain cahier*).

Classification végétale, et Exposé d'une nouvelle m[é]thode calquée sur celle de Tournefort, d'après la[quelle] sont rangées les plantes du jardin de l'Ec[ole] de Pharmacie de Paris; par D. L. GUIART, *profes[seur] adjoint de botanique de cette Ecole* (1).

Classification végét.

Des différens ordres d'êtres dont se compose l'[ensemble] de la nature, soit vivante, soit morte, il n'[en] est point qui se prêtent mieux que les plantes, [aux] distributions et aux arrangemens que l'esprit humain [a] imaginés pour aider la mémoire; aussi il n'est aucu[ne] branche des connoissances dans laquelle la classifica[tion] des objets joue un rôle aussi important, que dan[s] la botanique, malgré que l'on ait appliqué les classifi[ca]tions à toutes les sciences. C'est sans doute par cett[e] raison que l'on a épuisé, dans l'étude des végétaux, toutes les combinaisons possibles, pour en faire la ma[tiè]re d'une division nouvelle; et de là le grand nombr[e] des systêmes et des méthodes de classification.

De tous ces systêmes et de toutes ces méthodes trois seulement ont survécu et se partagent encor[e] l'approbation des botanistes, en y comprenant toute[s] fois les changemens et les modifications sans nombr[e]

---

[1] Un vol. in-12. Paris, 1807, à l'Ecole de Pharmacie d[e] Paris.

qu'on y a successivement apportés : je veux parler de la méthode de Jussieu, du système de Linné et de la méthode de Tournefort. Le système de Linné, malgré les nombreuses imperfections qu'on lui a reconnues, est sans contredit celui qui a eu le moins de ces sortes de corrections; et pour peu qu'on y réfléchisse, on verra aussi qu'il en étoit beaucoup moins susceptible que les autres à cause de la simplicité et sur-tout de l'unité des bases sur lesquelles il se trouve établi. Le célèbre Gouan, l'un des plus habiles commentateurs de Linné, et qui fut aussi son ami, a expliqué avec beaucoup d'avantages le système du botaniste Suédois, en relevant un grand nombre de reproches mal fondés qu'on lui avoit faits. Le botaniste de Montpellier n'a cependant pas méconnu les vices de ce système, il en a le premier signalé quelques-uns. Mais de tous les auteurs qui ont travaillé sur le système de Linné, M. Richard, professeur de botanique à l'école de médecine de Paris, est celui, du moins à ma connoissance, qui ait apporté les plus grands changemens à ce système : son travail à ce sujet ne sera pas consulté sans fruit.

Classification végét.

Quoi qu'il en soit du mérite des différentes méthodes dont nous venons de parler, M. Guiart s'est attaché à celle de Tournefort, adoptée depuis longtems dans le jardin de l'école de pharmacie de Paris. En rapportant à cette méthode le résultat des nouvelles découvertes faites en botanique, en l'enrichissant des travaux nombreux dont on a tout récemment étendu le domaine de la physique végétale, l'auteur a réduit à seize les vingt-deux classes établies par Tournefort; sans compter qu'il en a aussi rectifié les caractères,

Classification végét.

et qu'il en a donné souvent de plus tranchans et plus constans que ceux sur lesquels Tournefort avait établi sa division.

Le travail de M. Guiart, à côté de ces avantages d'un grand nombre d'autres, a, en outre, celui d'avoir mis, à la place des noms adoptés par Tournefort, ceux qui composent la nomenclature linnéenne: comme celle-ci se trouve généralement adoptée, c'est un service de plus que l'auteur aura rendu aux partisans de la méthode de Tournefort. F. J. D.

LITTÉRATURE MÉDICALE ETRANGÈRE.

Christiani Theophili Sèllii liber de curandis hominum morbis; septimum vernaculâ editum latinè interpretatus est Curtius Sprengelius (1).

De curandis hominum morbis.

De toutes les productions de Selle, celle-ci est la plus essentiellement consacrée à la pratique; c'est aussi celle qui a eu le plus de vogue, malgré qu'à notre avis ce ne soit pas sur elle que se fonde principalement la réputation de l'auteur. Sa pyrétologie méthodique sera toujours regardée comme un chef-d'œuvre d'analyse; elle est jusqu'à présent ce que nous connoissons de mieux en fait de nosologie appliquée aux fièvres; nous sommes même étonnés de ne pas retrouver l'esprit de la pyrétologie dans la médecine clinique de l'auteur. Ce dernier ouvrage a cependant été publié long-tems après la pyrétologie.

La médecine clinique de Selle a eu sept éditions en langue allemande; nous avons sous les yeux celle

[1] Grand in-8°., beau pap., 626 pages. Berlin. Se trouve à Paris, chez Crochard, libraire, rue de l'Ecole de Médecine.

primée à Vienne, en 1788; et en la comparant avec la traduction latine du docteur Sprengel, nous y trouvons que de très-légers changemens. La médecine clinique de Selle a été également traduite en français par le savant docteur Coray; et peut-être le succès de cet ouvrage est-il un peu au-dessus de son mérite réel.

De curandis hominum morbis.

C'est cependant un des bons traités généraux de médecine que nous ayons. Selle a même ajouté au sien une sorte de manuel de matière médicale sous le titre de *Auswal und naehre Bestimmung der Arzneymittel*, c'est-à-dire, choix et désignation abrégés de médicamens; ce qui rend le livre encore plus commode. On trouve d'ailleurs dans cette partie des idées générales de thérapeutique, destinées à guider le praticien dans l'emploi de certains médicamens, de ceux sur-tout qui sont le plus usités, tels que l'opium, le musc, le quinquina, etc. Du reste, l'auteur ne s'est point mis en frais pour imaginer telle ou telle méthode de distribution pour les médicamens; il les a tous placés par ordre alphabétique, en mêlant ensemble les officinaux et les magistraux.

Parmi les réflexions que l'auteur a placées à la fin de chaque médicament, nous noterons celles qui suivent l'article Esprit de Mindererus. Selle avoit apperçu les inconvéniens de cette composition; inconvéniens qui disparoissent jusqu'à un certain point dans les méthodes de préparation, conseillées par MM. Parmentier et Lartigue. Voyez tome XXVII de ce journal, p. 444 et suiv.

Circumspiciendum autem, dit Selle, *ut ritè saturetur..... Neque portio ejus certò finiri potest*,

quod plurimùm refert, quanta vis insit et alkali aceto, etc. F. J. D.

Notes pratiques extraites des journaux étrangers.

Injection du tartrite antimonié de potasse dans les veines.

On lit à l'art. *Medical and physical intelligence* du *medical and physical journal*, le fait suivant relatif aux bons effets de l'injection d'une solution de tartrite antimon. de potasse dans les veines, pour faire rendre un morceau de bœuf arrêté bien avant dans le gosier.

Un homme, âgé de 60 ans, mangeoit du bœuf à son souper; et, manquant de dents, il ne pouvoit le mâcher convenablement. Un morceau de cette viande s'arrête dans son gosier, il essaye en vain de la faire descendre dans l'estomac, en le poussant avec une plume. M. Knopf, chirurgien, ayant été appelé, trouva le malade dans une situation déplorable : il pouvoit à peine respirer; il avoit la face vultueuse et bleuâtre, et il étoit sur le point d'étouffer. Après avoir inutilement employé tous les moyens imaginables, le chirurgien se rappelant les heureux effets qu'avoit obtenus M. Schmucker, de l'injection de l'émétique dans les veines en pareil cas, voyant bien qu'il n'y avoit pas de tems à perdre, il se décida à essayer de ce moyen; en conséquence, il fit dissoudre quatre grains d'émétique dans une demi-once d'eau tiède, et il l'injecta dans la veine médiane du bras droit, à l'aide d'une petite seringue armée d'un long tube. Après avoir bouché avec le doigt l'ouverture de la veine, et délié le bandage fait autour du bras, on introduisit le tube de la seringue, qui fut dirigé vers

haut. L'injection fut faite lentement, la tempé-ature de la liqueur injectée étoit à-peu-près celle u sang. Une minute après l'opération, le malade ommença à s'agiter; et bientôt après il vomit une ande quantité de matières pituiteuses, et en même ms le morceau de bœuf qui étoit de la grosseur un œuf ordinaire. Dès cet instant, le malade fut auvé. Le chirurgien ajoute que, passé le premier omissement, le malade n'a plus éprouvé d'efforts considérables, ni d'autres symptômes dangereux.

Injection du tartrite antimonié de potasse dans les veines.

Le docteur Odier de Genève avoit déjà préconisé l'oxide blanc de bismuth contre la crampe et les douleurs nerveuses de l'estomac. Le docteur A. Marcet, médecin à Londres, a publié dans les mémoires de la Société de Londres, pour l'an 1806, des observations confirmatives de ce point de thérapeutique. Le docteur Marcet donne l'oxide blanc de bismuth à la dose de cinq grains, combinés avec quinze grains de gomme adragant en poudre, à prendre tous les jours; et il a ainsi guéri des douleurs nerveuses d'estomac, qui avoient résisté à tous les moyens connus.

Sur l'oxide blanc de bismuth.

E. J. D.

NÉCROLOGIE.

*Notice sur la vie d'*Urbain-Pierre SALMON, *docteur en médecine, médecin principal des camps et armées de S. M. l'Empereur et Roi; par* R. DESGENETTES.

Urbain-Pierre Salmon naquit à Beaufort, département de Maine-et-Loire, en 176....

Sur la vie d'Urb.-P. Salmon.

Il fut reçu, avec honneur, docteur de la faculté de médecine dans l'université d'Angers, en 1790.

Lors de la formation des corps de volontaires en

Sur la vie d'Urb.-P. Salmon.

1791, Salmon entra comme grenadier dans le premi bataillon de son département; et, le 17 octobre de même année, il en fut nommé chirurgien-major.

Il fit la première campagne contre les Prussiens 1792. Le corps où il servoit se trouva à Verdun lors la reddition de cette place; il étoit commandé par Baurepaire, qui préféra la mort à l'infamie.

Salmon passa ensuite à l'armée des Alpes, et partie de l'un des corps détachés qui contribuèrent former le siége de Lyon.

Il passa dans la suite, comme médecin ordinaire, l'armée d'Italie; et c'est à cette époque, où j'avo la direction et la surveillance du service médical d la division la plus considérable de l'armée, que re montent nos rapports et nos liaisons.

Dans les immortelles campagnes des années 4 et de la République, Salmon eut le précieux avanta d'être employé dans les hôpitaux établis à Pavie, et de pouvoir cultiver et augmenter ses connoissances par la fréquentation des plus illustres professeurs de cette célèbre université.

Appelé depuis à Plaisance, à Vérone, à Padoue, par-tout il se livra avec passion à l'étude, et ne connut point d'autres plaisirs, d'autres délassemens, au milieu des fonctions pénibles de médecin militaire.

Salmon publia en 1797 la *Topographie de Padoue*. Après avoir décrit la position de cette ville antique et célèbre; après avoir exposé son histoire météorologique; après avoir parlé de son origine, de son état civil et politique, de sa population, de ses épidémies et de quelques phénomènes, il trace le tableau abrégé des maladies qui ont régné dans les hôpitaux de l'armée,

publis dans cette place pendant le trimestre de messidor an 5 : il indique l'état des météores, les rapports des maladies entre elles, et la méthode qui a paru la plus efficace pour les combattre. Ce dernier article est extrait d'un recueil d'observations rédigées chaque jour sur les maladies régnantes, avec le plus grand soin. Enfin cette topographie est dédiée, avec l'expression de la reconnoissance et du respect, à Toaldo, professeur d'astronomie et de météorologie dans l'université de Padoue, et dont les utiles travaux, pendant une longue carrière, ont été appréciés par l'Europe savante.

Suivant toujours les progrès de nos troupes, Salmon vit et admira dans ses ruines l'ancienne capitale du monde, et plus loin cette riante et fertile Campanie, délicieux séjour de ce que les beaux siècles de Rome eurent de plus poli et de plus éclairé.

Salmon lut à Rome, dans une académie, et publia un *Mémoire sur un fragment de basalte volcanique tiré de Borghetto*, dont il attribua la formation à l'action combinée de l'eau et du feu. Le spectacle du Vésuve avoit fait germer dans la tête de Salmon une foule d'idées sur ces grands mouvemens intestins qui changent souvent la face de la terre ; et il les développa depuis dans une *Lettre sur la nature des monts Euganées, et la théorie des laves compactes*, qu'il fit imprimer à Vérone en 1801.

Salmon avoit acquis à cette époque un degré d'estime et de considération qui lui fit confier l'un des grands hôpitaux militaires, celui d'Alexandrie, où il continua pendant plusieurs années ses observations cliniques journalières.

Sur la vie d'Urb. P. Salmon.

Dans l'an 12, Salmon fut nommé médecin princip[illegible] du camp d'Utrecht, aux ordres de S. Ex. le géné[illegible] Marmont.

Cette nouvelle carrière devoit faire ressortir d'u[illegible] manière brillante l'activité et les talens de Salm[illegible] L'accueil plein de bonté du général en chef l'av[illegible] investi du crédit nécessaire pour veiller à la conser[illegible]tion et au bon traitement des malades. Il poursui[illegible] donc, sur un théâtre plus étendu, avec la même m[illegible]thode et la même exactitude, ses observations ordi[illegible]naires, que l'on a trouvées dans ses manuscrits.

Leur recueil présente encore de nombreux extraits de ses lectures, et des anecdotes relatives au caractère et aux productions de presque tous les professeurs de Pavie, de Padoue, et de plusieurs savans et littérateurs des autres villes d'Italie.

Les extraits de Salmon sont bien faits, et l'on y voit briller le talent de l'analyse qu'il avoit cultivée.

Il est original, piquant, et ne manque pas de grace dans la narration de ses anecdotes, qui ont même souvent le caractère de mémoires littéraires.

Dans la rédaction de ses observations médicales, Salmon s'est montré néologue à un excès tel, qu'il est souvent énigmatique; et ses tableaux, utiles à lui et à ses malades, sont rédigés avec une brièveté et une sécheresse qui ne permettent pas d'espérer qu'ils puissent jamais servir à l'instruction des autres. Salmon avoit embrassé avec trop d'ardeur ce système moderne né en Ecosse, et qui n'a pris faveur sur le continent qu'au milieu des agitations politiques et de l'oubli des véritables sources des études médicales. Le bon esprit de Salmon, ses connoissances et sur-tout son amour

le travail le ramenoient chaque jour à la méde-
hippocratique.

Sur la vie d'Urb. – P. Salmon.

u milieu de ses travaux, Salmon, dont l'extérieur
tageux annonçoit la santé la plus robuste, sentit
à-coup ses forces s'affoiblir. La mélancolie qui
ctoit souvent augmente par degrés ; elle arrive au
: de ne lui laisser qu'une idée qui domine toutes
utres ; il se croit sans cesse entouré de déprécia-
: et d'ennemis ; il ne voit sur le front des hommes
lus purs et les plus bienveillans que le masque de
ocrisie et de la trahison ; sa raison s'égare tout-à-
il trace un testament, et c'est le retour des mêmes
es : il pardonne à ses ennemis, fantômes que son
ination avoit créés ; il proteste de sa candeur en
lu ciel ; enfin il me charge de venger après lui son
eur outragé... Malheureux ! qu'as-tu fait ?... Que
is-je près de toi pour dissiper tes sombres illusions,
ir ton cœur à l'espoir du bonheur, et désarmer tes
s homicides !... Cruel ! tu n'as laissé à l'amitié
e soin superflu de défendre ta mémoire.

fut le 14 nivôse an 13 que Salmon cessa de vivre.

CORRESPONDANCE.

e à M. Sédillot, D. M., rédacteur du Journal Général de Médecine.

ous m'obligerez, Monsieur, de vouloir bien insé-
lans un des prochains numéros de votre Journal
ttre ci-jointe, que M. Barthez de Marmorières
écrite, en m'envoyant les manuscrits qui m'ont été
s par feu son illustre frère, le professeur Barthez ;
y joindre en même tems la copie de ma réponse,
ai l'honneur de vous saluer, LORDAT, D. M. M.

Lettres au Rédacteur,

Lettres au Rédacteur.

Lettre de M. Barthez de Marmorières à M. Lord D. M. M. à Montpellier.

Vous recevrez incessamment une caisse conten tous les manuscrits de médecine qu'a laissés à P Paul-Joseph Barthez, mon frère, et qu'il vous a gués par son testament. Je sais combien ce don v est précieux, et je vous assure que je n'ai rien négl pour qu'il vous parvînt sans retard. Mais les formali exigées par les lois, le triage des papiers, la lent des transports, ont contrarié mes desirs et m'ont ca bien de l'impatience.

Pour séparer les manuscrits qui ont pour objet diverses branches de la médecine, d'avec ceux o est question de littérature, de philosophie, etc., qui doivent me revenir, j'ai eu recours à un hom dont la probité égale les lumières, et qui est digne votre confiance et de la mienne. M. Sernin fils, docte en médecine, a bien voulu se charger de ce choix p nible : c'est lui qui a mis de l'ordre dans les papi que je vous envoie, et qui en a fait le catalogue suiva

N°. 1. Un cahier de thérapeutique générale, qui d vroit contenir quarante leçons ; mais où il se trouve grandes lacunes, puisqu'il y manque la trente-hui tième leçon, et toutes celles qui sont comprises ent la cinquième et la vingt-sixième. (Il court parmi le élèves de l'école de Montpellier un cahier de thér peutique rédigé d'après ces leçons). N°. 2. Cahier d séméiotique, en français. Il devroit contenir vingt-deu leçons ; mais les deux premières, la quatrième, commencement de la septième et la seizième manquen N°. 3. Cahier de préleçons latines sur la patholog générale, qui contiendroit quarante préleçons, si

ème, la trente-unième et la trente-deuxième ne quoient. N°. 4. Trente-quatre leçons de matière icale botanique, en français. N°. 5. Vingt-deux lets et un paquet d'extraits sur la matière médi-. Ce traité est écrit en latin, et les médicamens y t classés d'après leurs vertus. N°. 6. Un cahier de te-neuf feuilles renfermant un recueil de consulta-ns de médecine, préparé pour l'impression, par M. azier, D. M., à l'insu de M. Barthez. C'est un ex-it d'un grand nombre de celles que M. Barthez avoit es avant l'année 1775. Il y en a quelques-unes ières; mais beaucoup d'abrégées. N°. 7. Cahier de ns de physiologie latines, où la 5e., la 37e., la . et la 39e. manquent. Un grand nombre sont bif-, sans doute parce qu'elles ont été refaites ailleurs. 8. Cahier de vingt-six feuilles sur les maladies ériennes, avec un paquet d'extraits y relatifs, et un e paquet de notes sur les maladies des femmes et enfans. N°. 9. Cours de matière médicale, rédigé un auditeur sur les notes prises aux leçons de M. thez. (Ce traité est exactement le même que celui se trouve manuscrit entre les mains des élèves en lecine de Montpellier). N°. 10. Paquet contenant traités physiologiques sur la mastication, la dé-ition, la digestion, la nutrition, l'accroissement, sécrétions, la circulation, la respiration et la voix. e grande quantité de notes volantes prouvent que teur devoit augmenter de beaucoup ces disserta-ns. N°. 11. Paquet renfermant un traité sur la gé-ation, avec des notes volantes. N°. 12. Traité sur sens et sur l'ame, avec des notes qui attestent com-n l'auteur avoit dessein de l'accroître. N°. 13. Qua-

Lettres au Rédacteur.

rante-six leçons de physiologie, avec des notes. Celle ci ne sont que des faits extraits de différens auteu N°. 14. Quatre petits paquets contenant l'analyse d n°. 13, destinée à servir de manuel pour ses leçon N°. 15. Douze paquets de consultations. Il est vra semblable qu'il y en a beaucoup de celles qui so rapportées au n°. 6. N°. 16. Il renferme 1°. un cahi de seize feuilles sur les méthodes de traitement; 2°. p portion d'un traité latin sur les fièvres, commenç à la feuille 7, et finissant à la feuille 35; 3°. vingt le çons d'un traité pathologique sur les fièvres, en fran çais. (Les élèves de l'Ecole de Montpellier ont depui long-tems entre leurs mains des rédactions de co traités). N°. 17. Cahiers sur les fièvres. Il paroît que c'est le premier brouillon de l'auteur. N°. 18. Hui paquets de notes et d'extraits sur la pathologie partic culière. Ce sont des canevas et des matériaux pour de leçons sur un grand nombre de maladies internes. Il y a beaucoup de lacunes entre les feuilles qui se rappor tent au même objet. N°. 19. Paquets renfermant des passages relatifs à la médecine, extraits de poëtes grecs et latins. N°. 20. Six petits paquets de notes vo lantes, qui sont pour la plupart des faits relatifs à di vers points de physiologie, et sur-tout à la partie de cette science qui a pour objet les mouvemens des ani maux. N°. 21. Un exemplaire de la *Nouvelle Méca nique des mouvemens de l'Homme et des Animaux* avec des feuillets blancs intercalés, sur lesquels s trouvent beaucoup d'additions et de notes qui éclai cissent le texte. N°. 22. Figures, avec leurs explica tions, faites par M. Lordat, à la demande de M. Ba thez, pour une 2e. édition de la *Nouvelle Mécanique*

gnore, Monsieur, s'il y a d'autres manuscrits la bibliothèque de mon frère, et je ne puis le ir que lorsque l'Ecole de Médecine de Montpellier autorisée à faire lever le scellé qu'on y a apposé. ez sûr que je m'empresserai, lorsqu'il en sera tems, aire les recherches auxquelles vous et moi sommes éressés; et que si, contre mon attente, je trouve core quelque chose qui doive vous appartenir, je ne rderai pas à vous en faire l'envoi.

Je dois éviter de vous entretenir de notre perte comune. La vue du dernier témoignage d'estime et de nfiance d'un homme qui vous fut cher, vous rappelra bien assez de souvenirs déchirans, sans que je erche à émouvoir votre sensibilité.

Réponse de M. Lordat.

Monsieur, j'ai reçu les manuscrits que vous m'avez royés, et dont la liste est contenue dans votre lettre 11 du courant. Vous ne vous êtes pas trompé sur npression que devoit produire en moi la vue de ce nier acte de bienveillance de l'homme en qui je uvois tout-à-la-fois l'objet d'une profonde admiran, d'une vive amitié, et d'une reconnoissance sans nes. Je n'ose pas vous dire tout ce que la nature ce don m'inspire pour celui qui me l'a fait; je crains un mouvement d'amour-propre ne vienne se mêler lgré moi aux sentimens plus nobles que fait naître mon cœur la confiance entière de celui qui voulut n me donner le titre d'*ami*.

a gloire de M. Barthez est trop solidement établie, r qu'il soit nécessaire d'en accroître les fondemens. ne puis donc rien pour sa mémoire. Le seul moyen me reste de lui payer un tribut de respect, c'est ervir en quelque sorte sa passion la plus ardente,

Bibliographie med.

est un bien trop précieux en matière médicale, p
qu'on puisse en méconnoître les avantages. Mais
est du quinquina comme de tous les médicamens
roïques; son abus peut être suivi d'accidens grav
s'agit de ne l'administrer que d'après des indica
mûrement réfléchies. Au surplus, ces inconvé
ont été exagérés au-delà de toute expression pa
Pomme, dont l'opinion à ce sujet est une suite d
médecine exclusivement relâchante qu'il a prof
dans ses ouvrages. Il paroît même que M. Pom
commis quelques inexactitudes dans ses citations
servations; et ce sont ces inexactitudes que M. B
eu l'intention de faire connoître. Du reste, ces
de récriminations étant jusques à un certain point
gères à la science en général, nous nous ferons
jours un devoir de ne pas nous en occuper.

Nota. C'est par inadvertence que dans le der
cahier du Journal, tome XXVII, page 438, n
avons mis au rang des accoucheurs français les n
de Smellie et de Deventer. Le premier étoit angl
et le second hollandais. Dans le prochain cahier
l'abondance des matériaux ne nous en empêche po
nous insérerons une note plus détaillée sur ce sujet.

MMISSION DE VACCINE DE LA SOCIÉTÉ.

bservations sur la petite-vérole survenue pendant le travail de la vaccine, et sur la marche simultanée de ces deux éruptions; par M. DUPLAN, D. M.

Ire. Observation. Le 17 octobre 1806, le etit T., âgé de trois ans et demi, d'une onne constitution, et appartenant à des pa- ns sains, fut vacciné. Il avoit habité pen- nt douze jours avec son frère, mort d'une tite-vérole confluente. Il l'avoit touché, et voit mangé après lui.

Coïncidence de la petite-vérole et de la vaccine.

Le 21 octobre, cinquième jour de l'inser- on du vaccin dont les boutons commen- oient à se former, il fut pris le soir d'une vre violente, avec douleur de tête, assou- ssement, envie de vomir, soif vive, agi- tion.

Le 22 et le 23, la fièvre continue; une lé- ère hémorrhagie nazale en diminue l'in- nsité.

Le 24 octobre, huitième jour, on apper- oit une éruption variolique, confluente au isage, un peu moins abondante dans le este du corps. La fièvre et le mal de tête ont cessé; l'appétit s'est rétabli; les boutons

Coïncidence de la petite-vérole et de la vaccine.

de vaccine ont acquis leur développem ordinaire au huitième jour ; ils renferm une humeur limpide dans leur bourlet, sont environnés d'une aréole inflammat de la largeur d'une pièce de trois livre peu-près.

Le 25, l'humeur des boutons de vac est devenue opaque ; l'aréole n'augm point ; les boutons de variole se dévelopr

Le 27, les boutons de variole se cou dent au visage ; la suppuration se compl dans tout le reste du corps ; les bouton vaccine restent dans le même état ; l'ar inflammatoire, au lieu d'augmenter, s'eff la partie du bras que les boutons occupent prend point l'état érésypélateux qu'on souvent au onzième jour de la vaccine.

Le 29 octobre, cinquième jour de l'é tion variolique, et treizième de la vacc les boutons de variole sont parvenus à maturité ; l'enfant a un peu de fièvre ; la fraîcheur de la langue, un bon appéti liberté du ventre éloignent toute inquiét

Le 31, la dessication qui, la veille, commencé au visage, s'étend à tout le co les boutons de vaccine sont encore p d'une humeur purulente, et ne différen ceux de la variole que par plus de lar

enfant a eu un peu de fièvre et d'agitation nuit ; mais le calme s'est rétabli le matin.

Coïncidence de la petite-vérole et de la vaccine.

Le 4 novembre, dix-neuvième jour de la ccine, onzième jour de l'éruption vario- ue, la dessication de celle-ci est générale ; boutons de vaccine présentent des croûtes platies, brunâtres, qui commencent à se tacher.

Le 8 novembre, convalescence.

IIe. Observation. La fille T., âgée de 17 s, fortement constituée, bien réglée, fut ccinée le 17 octobre en même tems que frère dont il vient d'être parlé, et fut voyée avec lui chez une tante pour éviter fection variolique qui régnoit dans la mai- paternelle. Elle y avoit couché jusqu'au uzième jour de la maladie de celui qui est rt trois jours après de la petite-vérole ; is elle évitoit de l'approcher, et passoit rs de la maison une grande partie du jour.

Le 21 octobre, elle eut le même jour que frère tous les symptômes de la fièvre ncubation de la petite-vérole ; comme chez l'éruption eut lieu le 24 ; mais elle fut abondante et bénigne. Les boutons de ccine ont présenté les mêmes particularités s leur développement, leur marche et

Coïncidence de la petite-vérole et de la vaccine.

leurs progrès, ainsi que ceux de la pe
vérole.

IIIe. Observation. Le petit P., âgé
quatre ans, d'une foible constitution,
d'un père rachitique, habitoit avec sa s
atteinte de la petite-vérole depuis sept jo
Le 17 octobre on le vaccina; il conti
d'habiter avec sa sœur.

Le 22 octobre, la vaccine, à son sixi
jour, offroit des boutons développés co
ils le sont ordinairement à cette époque; l
fant a éprouvé un léger mal-aise qu'on
tribua à la vaccine.

Le 23, le mal-aise continue; l'app
étoit diminué. Cependant l'enfant resta l
et prit ses repas comme à l'ordinaire.

Le 24, l'enfant a eu beaucoup de fièvre d
la nuit; et pendant le jour il garde le lit
plaint de mal de tête et d'autres sympto
propres à l'incubation variolique; les b
tons de vaccine offrent déjà un bourlet r
qué, dans lequel est une humeur limp
une aréole inflammatoire très-peu éte
les environne.

Le 25, neuvième jour de la vaccina
on apperçoit une éruption variolique
s'annonce bénigne par la cessation de la fi
et le petit nombre des boutons. L'hu

des boutons de vaccine devient opaque; leur aréole est peu marquée.

Coïncidence de la petite-vérole et de la vaccine.

Le 28, la petite-vérole s'est développée sans accidens; les boutons de vaccine ont perdu leur aréole et restent stationnaires.

Le 31, quinzième jour de la vaccine, les boutons sont remplacés par des croûtes prêtes à tomber; la suppuration des boutons varioliques est complette; la dessication a commencé au visage.

Le 8 novembre, dessication complette des boutons de la petite-vérole; les croûtes des boutons de vaccine sont tombées : convalescence parfaite.

IVe. Observation. Le petit P., âgé de 20 mois, frère du précédent, a été vacciné le même jour, 17 octobre, malgré qu'il fût tourmenté depuis deux mois d'un dévoiement assez considérable, de coliques et de tems en tems de quelques mouvemens convulsifs, effets du travail de la dentition. Il n'avoit que quinze dents, étoit maigre, chétif; mais comme il habitoit avec sa sœur affectée de la petite-vérole, on se décida à le vacciner.

Pendant les six premiers jours qui suivirent l'insertion du vaccin, il n'éprouva au-

Coïncidence de la petite-vérole et de la vaccine.

cun changement ni en bien ni en mal d son état.

Le septième jour, 24 octobre, des bout de vraie vaccine étoient bien formés. Il a été agité la nuit; le dévoiement avoit a menté, avec fièvre, soif vive.

Le huitième jour, le bourlet des bout étoit plein d'une humeur limpide, et e ronné d'une très-petite aréole inflammat Il parut au visage deux autres boutons solument semblables aux précédens, pa nus à leur cinquième jour; la fièvre a diminué; le dévoiement et les coliques éto modérés.

Le dixième jour, les boutons du bra sont flétris, n'offrent plus d'aréole inflam toire; le dévoiement, les tranchées, la fiè une soif vive se sont représentés avec d'intensité.

Le onzième, même état.

Le douzième jour, 29 octobre, les m accidens ont continué; les boutons du n'offrent plus que des croûtes noires, a ties; ceux du visage ont tous les carac de vrais boutons de vaccine à leur neuvi jour, mais sans aréole inflammatoire prononcée.

Le treizième jour, éruption très-abond

la petite-vérole; les accidens qui l'ont précédée persistent.

Coïncidence de la petite-vérole et de la vaccine.

Le quatorzième jour, les boutons de vaccine n'ont presque point pris de développement.

Le quinzième jour, 1er. novembre, l'enfant est très-fatigué; beaucoup de fièvre, abattement, d'altération, selles involontaires à chaque instant; la langue et les dents se couvrent d'un enduit noirâtre; la peau est sèche; le pouls vermiculaire; l'éruption ne fait aucun progrès, ainsi que les deux boutons de vaccine de la face.

Le seizième jour de l'insertion du vaccin, quatrième de l'éruption variolique, la foiblesse est extrême. L'enfant meurt à quatre heures du soir.

La mère m'a dit que les points noirs du bras, qui avoient succédé aux boutons de vaccine, s'étoient détachés et avoient laissé voir des trous profonds, d'où sortoit une humeur putride après la mort.

Réflexions.

C'est sous les auspices et la direction de M. le docteur Menuret, que j'ai suivi ces malades. Ces observations, dont il a donné un apperçu dans ses différentes notes à l'aca-

Coïncidence de la petite-vérole et de la vaccine.

démie de médecine sur les maladies régnantes, l'ont mis dans le cas de conclure 1°. que, malgré l'appui et la faveur du gouvernement, le zèle désintéressé des médecins et chirurgiens, la vaccine, trop peu répandue sur-tout parmi le peuple, avoit encore laissé un champ vaste à l'invasion aux progrès et aux ravages de la contagion variolique; 2°. que depuis plus de six mois un très-grand nombre d'individus soustraits par la routine ou le préjugé à l'opération préservatrice, quoique mise à la portée de toutes les classes, avoient été atteints de la petite-vérole; que plusieurs en avoient été la victime, sans qu'on pût citer un seul exemple de vacciné efficacement et à propos sur qui l'épidémie ait eu prise; 3°. que la vaccine est sans effets pour ceux qui, ayant habité avec des variolés, ont déjà absorbé les miasmes contagieux, dont l'action et le développement suivent de près ceux de la vaccine, et se confondent ensemble; 4°. que les allégations sur la propriété attribuée même dans ce cas à la vaccine de modifier et de mitiger le levain variolique, n'avoient point encore acquis le degré nécessaire de certitude; 5°. que ces remarques sur la simultanéité de ces deux actions, sur le non adoucissement du levain

olique par le virus vaccin, présentent motifs déterminans pour engager à rerir de bonne heure au préservatif, sans ndre qu'une contagion variolique décidée immédiate la rende inefficace.

Coïncidence de la petite-vérole et de la vaccine.

FRAGMENT DE SÉMÉIOTIQUE.

onsidérations séméïologiques sur la voix et la parole ; par F. J. Double.

On a depuis long-tems épuisé, pour ainsi re, en physiologie, les considérations diures sous lesquelles on peut envisager les ultés de la voix et de la parole. On les a udiées, ces facultés, tant dans l'homme ue dans les animaux; et c'est sur-tout d'après cette étude comparative qu'on a prétendu en déduire des inductions relatives a caractère, aux mœurs, aux habitudes, etc., oit des espèces, soit des individus. Néron, u rapport de Suétone, avoit la voix voilée; t c'est pour corriger ce défaut qu'il cultiva, lit-on, beaucoup la musique.

Sur la voix et la parole.

Tacite a dit, en parlant de Tibère : « Son ngage étoit presque toujours affecté; mais rsqu'il quittoit la dissimulation, il s'exprioit d'une manière naturelle et aisée ».

Lavater, qui a rapporté ce passage d'après

Sur la voix et la parole.

Bacon, ajoute : « Je vais plus loin et j'éte
cette remarque jusques aux sons de voix,
je partage en trois classes différentes. Ils
ront ou traînans, ou forcés, ou natur
c'est-à-dire, articulés sans effort ni pare
D'après cette distinction si simple, cha
espèce de son de voix me paroît significa
en ce qu'il indique un caractère qui est
deçà ou *au-delà*, ou *au niveau* du vrai ».

Quoi qu'il en soit de ces diverses conjectu
sur la *métoposcopie* ou la *physiognom*
de la voix, il ne nous convient pas de n
en occuper ici. La voix et la parole, com
toutes les autres fonctions ou facultés de
vie, présentent, dans les diverses malad
et sur-tout dans les différens états de
mêmes maladies, des modifications parti
lières qui, une fois constatées et justem
appréciées par de suffisantes observation
servent d'indice pour reconnoître la nat
de ces lésions, leurs différens états, et
dangers plus ou moins grands qu'elles do
vent faire craindre, aussi bien que les esp
rances plus ou moins fondées qu'elles peu
vent laisser entrevoir. Telles sont les consi
dérations relatives à la voix et à la parole
qui se rattachent essentiellement à la séméio
tique : ce sont aussi là les seules qui nous

cuperont. Elles excluent, comme on le it, toute spéculation vaine, et n'admettent e les propositions résultant d'un nombre ffisant d'observations fidèlement recueillies.

Sur la voix et la parole.

De même que le son naturel de la voix ppose l'intégrité non seulement des organes ans lesquels cette fonction se produit, mais ncore de l'ensemble des facultés vitales qui oncourent à la déterminer; de même aussi altération de cette faculté indique une lésion nalogue, soit dans ses propres organes, soit ans l'activité des forces vitales. Ainsi, dans a phthisie laryngée ou dans les cas d'ulcéra- ion soit du larynx, soit de la trachée-artère, a voix est voilée ou rauque; elle est traî- ante et foible dans les cas d'atonie géné- ale, etc.

Mais il est ensuite une foule de modifica- ions relatives à la voix et à la parole, qu'il mporte beaucoup de connoître. Toutes ces nodifications se rattachent naturellement aux livisions suivantes : La voix peut être étu- liée 1°. sous les rapports de l'intensité di- minuée ou augmentée du son; 2°. sous les apports de la nature plus ou moins et diver- ement altérée des tons; 3°. sous les rapports le la continuité ou de l'interruption des sons;

Sur la voix et la parole.

4°. enfin sous les rapports de la formation de la parole et du discours.

Chacune de ces divisions principales offre une série de modifications qui méritent les plus grandes considérations, et qu'il est indispensable d'étudier pour apprendre à les apprécier et à connoître les signes qu'elles sont susceptibles de fournir dans les diverses maladies.

Nous suivrons successivement ces quatre divisions, en ayant le soin de rapporter à chacune d'elles les signes pronostics qu'elle indiquent à l'observateur.

1°. Nous nous occuperons d'abord de l'intensité diminuée, et puis de l'action augmentée des sons de la voix : la première de ces deux modifications est généralement connue sous les noms d'extinction de la voix et d'aphonie.

L'aphonie ou l'extinction de la voix dans les maladies aiguës, est un symptôme mortel, sur-tout si elle a lieu à la fin de la maladie : elle annonce aussi la mort, lorsqu'elle se manifeste dès le début des fièvres malignes.

L'affoiblissement de la voix, qui se trouve en raison de l'affoiblissement des forces vitales dans les maladies en général, fournit les mêmes signes que la considération de l'éner-

gie vitale. *Quæ cum exsolutione aphoniæ fiunt, pessimæ. Hipp. in Prorret.*

Sur la voix et la parole.

L'aphonie qui a lieu après de grandes douleurs, est le signe d'un violent état spasmodique et de convulsions prochaines. On trouve une partie de cette prédiction dans les sentences suivantes : *Quibus ex dolore aphoniæ, moriuntur. Hipp. in Pror. Qui ex dolore muti fiunt ægri, moriuntur. Hipp. in Coac.*

L'aphonie est un mauvais signe, lorsqu'elle est accompagnée, dans les fièvres, de la respiration élevée et de douleurs à la région précordiale. *In vocis interceptione spiritus sublimis, sicut iis qui suffocantur, malum. Hipp. in Coac.*

L'aphonie arrive quelquefois pendant la grossesse ; elle se dissipe assez ordinairement à l'époque de l'accouchement, ou bien elle devient incurable. Elle est aussi quelquefois la suite de l'apoplexie et de la paralysie de la langue : dans l'un et l'autre cas, on ne la guérit que difficilement, même lorsque l'apoplexie et la paralysie, ainsi que les divers accidens qui en avoient été les conséquences, ont d'ailleurs été heureusement dissipés. J'ai par devers moi deux exemples analogues ; la langue a repris ses mouvemens, au point

Sur la voix et la parole.

de servir comme dans l'état naturel aux m
vemens de la déglutition, de la parole, e
mais l'aphonie persiste et a résisté
moyens les mieux indiqués.

La présence des vers dans le canal int
tinal, sur-tout chez les enfans; l'ivresse;
frayeur; la colère; un amour violent et s
espoir de retour produisent assez souvent u
aphonie momentanée. J'ai cependant con
un jeune paysan qui, par suite d'u
forte passion contrariée par ses paren
éprouva une extinction totale de la voi
laquelle dura dix-huit mois, et que l'on
put détruire par aucun moyen, pas mêm
après cette époque, en cédant aux ard
desirs du jeune homme.

Par rapport à l'aphonie qui est produite
l'ivresse, il y a un aphorisme d'Hippocr
qui mérite un examen particulier. Vo
comment il est conçu : *Si quis ebrius improviso mutus fiat, convulsus moritu nisi febris corripuerit, aut, ubi ad hor quâ crapulæ solvuntur pervenit, locut fuerit.*

Et d'abord il est infiniment rare que
vresse seule produise l'aphonie. Lorsq
l'aphonie a lieu dans ces cas, elle est
symptôme, non de l'ivresse, mais de l'a

plexie ou de la paralysie qui résulte de l'abus du vin. Ensuite l'aphonie alors n'est point essentiellement mortelle; les dangers qu'elle présente sont les mêmes que ceux de l'apoplexie ou de la paralysie, à laquelle l'aphonie est liée. J'ai vu un homme saoul tomber en apoplexie, avoir une extinction totale de la voix, avec des convulsions, et guérir sans fièvre, mais seulement par l'action de l'émétique administré sur-le-champ. D'un autre côté, les effets de la fièvre ne sont pas aussi constamment favorables que semble l'indiquer la sentence d'Hippocrate. Rieger rapporte l'observation d'une femme qui, étant dans l'ivresse, fut prise d'apoplexie : le lendemain, la fièvre s'alluma, et la malade mourut. Il faut remarquer aussi qu'il est bien rare que l'ivresse, portée à un certain degré, se dissipe sans un mouvement fébrile plus ou moins intense. Sous tous ces rapports, la sentence d'Hippocrate nous paroît inexacte; et cet aphorisme est un de ceux que l'on devroit peut-être supprimer, ou du moins corriger.

Sur la voix et la parole.

Les plaies de tête, particulièrement lorsqu'elles intéressent la substance même du cerveau, donnent lieu à l'aphonie; celle-ci cède le plus ordinairement à une bonne ci-

Sur la voix et la parole.

catrisation de la plaie; et dans tous le elle suit les dangers attachés à la natu la blessure.

Il n'est pas rare de voir l'aphonie se senter comme un symptôme des violen cès d'hystéricie; j'ai même remarqué dans ces cas, tant que l'aphonie per l'attaque n'est point entièrement term et l'on doit toujours en craindre de nouv retours.

L'aphonie qui a lieu dans les angines la fin de la maladie, est un signe m On en voit un exemple entre autres d quatrième livre des épidémies d'Hippoc

Nous avons dit plus haut que l'aph suite de l'affoiblissement proportionné forces vitales, étoit un signe mortel. trouve dans les épidémies d'Hippocrate sieurs observations qui confirment la de cette sentence.

La femme de Philinus de Thase, aff par l'acconchement, par la fièvre, par lire, et par les convulsions qu'elle eut sieurs reprises, perdit la parole le di septième jour de sa maladie, et mou vingtième.

Philinus, après avoir perdu ses force dant une fièvre ardente bilieuse rém

s-intense qui dura six jours, et dans laquelle observa des sueurs abondantes, le délire, s nuits très-agitées, etc., perdit la parole point du jour, et mourut à midi, le ième jour de la maladie.

Sur la voix et la parole.

Remarquons en passant que dans cette servation les redoublemens avoient lieu s jours pairs, et que la maladie s'est aussi rminée un jour pair; ce qui confirme cette tence du vieillard de Cos : *Quorum accessiones imparibus aut paribus diebus unt, ea imparibus aut paribus judicantur.*

Silenus, le deuxième malade du premier re des Epidémies, après avoir éprouvé la me maladie, perdit la parole le huitième ur, et mourut le onzième.

Nous pourrions citer encore l'observation e la femme de Thase, proche la fontaine ide, aussi bien que celle de la femme de place des Menteurs, consignées l'une et utre dans les Epidémies d'Hippocrate.

L'aphonie qui a lieu soit avec des convulions générales, soit avec le délire ou même vec ces deux symptômes réunis, est presue toujours mortelle. *Aphoniæ quæ conulsivo modo fiunt pernitiosum. Gal.* -- *Inaniæ vehementes cum vocis interceptione, thales. Hipp. in Coac. sect.* 2.

Sur la voix et la parole.

La femme de Philinus de Thase, que nous avons déjà citée, eut des mouvemens convulsifs dans tout le corps, vers le quatorzième jour de la maladie; le dix-sept, elle éprouva une aphonie complette, et elle mourut le vingtième.

Le frénétique, du troisième livre des Epidémies, éprouva à-la-fois et des convulsions générales, et le délire; le deuxième jour de sa maladie, la voix lui manqua; il mourut le quatrième.

La sœur d'Hippias fut prise, pendant l'hiver, de frénésie, avec convulsions et délire; elle chassoit aux mouches et s'égratignoit elle-même: les 5e. et 6e. jours de la maladie, l'aphonie se manifesta pendant la nuit; il y eut de l'assoupissement; et le 7e. jour, la malade mourut. *Epid.*, *l.* 7, *n°.* 62.

L'aphonie qui a lieu au moment d'une crise, est un signe de convulsions et de mort. Quand la crise n'est pas complette, elle confirme l'insuffisance présumée des mouvemens de la nature pour le jugement de la maladie: *Quibus vox intercepta in febre sine judicatione, in tremore moriuntur. Hipp. in Prorret.*

L'aphonie peut, dans quelques circonstances, bien rares il est vrai, servir elle-même

Sur la voix et la parole.

le crise à la maladie. J'ai vu une fièvre puride qui n'a point eu d'autre crise qu'une extinction de voix qui a duré trois ans.

Sunt et aliquæ etiam aphoniæ criticæ, quas evacuatio aliqua sequitur, quæ non sunt lethales, a dit Fienus. On trouve dans la Collection des Médecins de Breslau, page 602, l'observation d'une fièvre continue qui se termina, chez un jeune homme, par l'aphonie suivie de fortes hémorrhagies nazales et de vomissemens.

Les évacuations par haut et par bas peuvent aussi faire cesser l'aphonie, lors même qu'elle est réunie à d'autres symptômes fâcheux, et qu'elle semble annoncer ainsi une fin prochaine.

Le fils d'Hermophile, dont l'observation est consignée dans les Epidémies d'Hippocrate, fut malade pendant onze jours. Il avoit la fièvre; il ne pouvoit avaler aucun aliment. Le premier jour, il délira; le deuxième jour, il eut une extinction de voix complette; sa respiration devint stertoreuse; ses yeux étoient tous contournés (*distorti*). A l'aide des barbes d'une plume, on provoqua le vomissement de matières atrabilaires : un lavement produisit d'abondantes évacuations alvines; et le malade fut guéri.

Sur la voix et la parole.

La perte de la voix, survenue au milieu d convulsions plus ou moins fortes, prévie quelquefois une violente maladie, si la vo se rétablit dans un jour impair. *Sæpè n mero*, a dit Gruner d'après Hippocrate, *convulsionibus vox amissa, die impari r vertens, à gravi morbo vindicat.*

Quant à l'intensité augmentée du son de la voix, il est vrai de dire en général que l'act vité vitale est en raison directe de la force d la voix. *Quibus copiosus inest calor, ii max mâ voce præditi sunt. Hipp. lib. VI, Epid.* Vallesius, en commentant ce passage, ajoute *Argumento est, quod experimento cogn vimus, plurimos talium esse voraces, ut qui cum plurimùm habeant calidi innati, indi gent plurimo alimento.* Nous avons également par devers nous plusieurs observations qui confirment cette assertion (1), laquelle d'ailleurs est entièrement conforme aux lois physiologiques; sous ce rapport que la force de la voix suppose une activité proportionnée dans les organes de la respiration, et par suite

(1) Aristote avoit aussi reconnu cette vérité; car il demande, sect. II, problême 3, pourquoi ceux qui ont le tempérament chaud sont doués d'une forte voix? *Cur qui temperamentum calidum habent sint voce magnâ.*

dans la faculté de l'irritabilité, et dans les fonctions de la digestion et de la nutrition : mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

Sur la voix et la parole.

La voix est assez ordinairement augmentée dans les inflammations essentielles de la poitrine ; et cela se conçoit aisément, d'après ce que nous venons d'avancer. On entend souvent alors dans la poitrine un bruissement considérable, et qui est toujours de mauvais augure. *Strepitus ille infelix in pectore pleuriticorum vel index est sanguinis in arteriâ pulmonis subsidentis, vel denunciat inflammationem in abscessum abiisse. Klein Int. Clin. p.* 238.

2°. Les différens sons de la voix, considérés quant à leur nature, doivent être rapportés à trois divisions principales, qui sont la voix naturelle, la voix aiguë et la voix rauque ou voilée. Nous ne dirons rien de la voix naturelle ; elle est un des signes de la santé ; et à cet égard nous ne devons pas nous en occuper ici.

Quant à la voix aiguë, elle se présente sous diverses modifications que nous allons désigner. Elle est simplement aiguë, *acuta ;* plaintive, *querula ;* pleureuse, *ploratrix ;* perçante, *stridula ;* glapissante, *clangosa ;* et enfin crowpale ou semblable aux cris des

Sur la voix et la parole.

jeunes coqs. Cette dernière modification de voix aiguë, qui appartient exclusivement croup, est la plus mauvaise : lorsqu'elle bien confirmée, elle est le signe du dern degré de la formation du croup; et il est b rare alors que la maladie ne se termine p par la mort.

La voix légèrement aiguë, et sans auc autre symptôme morbifique dangereux, l'apanage des femmes, des jeunes gens n pubères, et des eunuques. Ce caractère la voix dépend beaucoup de la dureté et d resserrement des cartilages du larynx. Ain l'anatomie nous apprend que les cartilag du larynx chez la femme sont plus dur et plus petits; tandis que chez l'homme i sont plus mous et plus grands : tout c qui peut dans les maladies rétrécir le l rynx, comme l'état spasmodique qui accom pagne certaines angines, rend la voix aiguë.

Du reste, toutes ces diverses modifications de la voix aiguë, lorsqu'elles se rencontrent dans les fièvres et les maladies aiguës, sont un très-mauvais signe. *Vox acuta clangosa, mala est*, dit *Hipp. in Pror.*, et plus bas il dit dans le même sens : *Ex vomitu gravi fastidiosoque vox clangosa oculique concretum pulvisculosum habentes, insaniam osten-*

unt, ut Nermozigœ uxori quæ vehemen-
ter furens muta obiit.

Sur la voix et la parole.

Nous avons dit ailleurs que nous avions observé la voix glapissante chez une femme attaquée de phthisie laryngée, et qui avoit rendu par les crachats des fragmens des cartilages bronchiques. Nous ajouterons ici que Bonnet (liv. I, sect. 22, obs. 5) a consigné un fait analogue dans son *Sepulchret. Anat.* d'après *Jac. Bontius : Henrico N. in dextro latere thoracis inventa sunt fragmenta bronchiorum, de substantiâ pulmonum pulsa, qualia dum viveret in magna quantitate excreaverat; vox illi fuerat clangosa.*

La voix rauque ou voilée dans l'état sain rend son caractère de la mollesse ou de excessive sécheresse des cartilages du larynx, aussi bien que du plus grand développement de la capacité de cet organe. Ce caractère de la voix se rencontre sur-tout chez les hommes, chez les adultes, et même chez les femmes qui usent habituellement de liqueurs spiritueuses.

La voix rauque, excepté dans les cas de rhume, est un des signes qui annoncent la formation d'une ulcération dans le larynx. Elle suit assez souvent la grossesse, se dissipe avec l'accouchement. La rau-

Sur la voix et la parole.

cité qui provient de l'abus du mercure guérit rarement; elle est presque toujo suivie de phthisie laryngée. La raucité dépend d'un vice vénérien ou scorbutiq qui est symptomatique de la colique peintres, d'une affection histérique, de présence des vers dans les intestins, des ladies catarrhales et des fièvres putrides, n dique pas d'autre danger que celui qui inhérent à la maladie primitive. En génér les enrouemens qui durent plus d'un an sont guères susceptibles de guérison; finissent presque toujours par la consompti La raucité qui survient au dernier degré la phthisie pulmonaire, est le signe d' mort très-prochaine. L'enrouement sert moyen de mutation à plusieurs maladies. *insaniâ in raucedinem cum tussi, fit sec sio*, a dit Hippocrate. Klein rapporte l' servation d'une raucité très-forte et chr que survenue chez un individu d'ailleurs et robuste qui avoit été sujet au flux hém roïdaire : la raucité se dissipa par l'app tion et l'écoulement des hémorroïdes.

La voix rauque peut enfin être un si d'affoiblissement du côté des forces vit en général. Fienus en avoit fait la rem que. *Raucedo etiam*, dit-il, *aliquandò i est debilitatem facultatis motivæ : sic sè*

ppè loquuntur raucâ voce, et valdè ægri debiles. Parva enim expiratio confert ad raucedinem faciendam; et ideò qui raucam habent vocem, majorem habent raucedinem, debiliter loquantur quam si magnam vocem edere conantur : nam forti locutione raucedo non parùm superatur.

Sur la voix et la parole.

3°. La voix étudiée dans les diverses modifications qu'offrent la continuité et l'interruption des sons, leur intégrité ou leur altération ne présente qu'un petit nombre de modifications : telles que les voix tremblante, cassée ou entrecoupée, qui sont autant de signes dans les maladies.

La voix tremblante, qui se joint à une forte diarrhée chez des individus malades depuis long-tems, est un signe mortel. *Cum voce tremulâ alvi præter rationem solutio, in iis longiore tempore corpus malè habentibus, lethale. Hipp. in Coac.*

La voix tremblante, entrecoupée ou cassée, est un signe ou de débilité générale, ainsi qu'on l'observe souvent dans le principe des convalescences pénibles à la suite de longues maladies, ou d'un état convulsif spasmodique fixé sur un des organes de la voix.

4°. On a dit trop généralement que parler c'étoit articuler des sons ; chacun est dans le

Sur la voix et la parole.

cas d'expérimenter sur lui-même qu'il possible de parler sans qu'il y ait la moin production du son, pas plus que dans mouvemens ordinaires d'expiration. C considération générale ne nous empêc cependant pas de regarder la parole com une sorte de modification de la voix, et consigner ici la partie séméiotique qui partient à la parole. La proposition d'A tote reste dans tout son entier, malgré n observation: *Quibus locutio eis etiam n at quibus vox non omnibus locutio. V. E Anim.*

La langue n'est pas, comme on pour le croire au premier abord, l'organe pa culier de la parole, et sur-tout elle n'en pas l'organe exclusif; toutes les voyelles p vent se prononcer sans le secours de la l gue, et il en est de même d'un grand nom de consonnes. Ceci explique comment il fait qu'on a vu des individus parler s langue. De pareilles observations ne sont rares. Tulpius, Blankard, Buxtorf, Parso Bartholin et d'autres en ont recueilli exemples. On lit dans l'Histoire de l'Aca mie Royale des Sciences, année 1771, p. « Le 13 avril 1771, il est venu à l'acadé une fille sans langue, et qui parloit très-b

fait n'est pas unique. Feu M. de Jussieu a en Espagne un phénomène semblable ; oit encore une fille ». Louis, t. V des Mé- ires de l'Académie de Chirurgie, a publié mémoire très-intéressant sur cet article. is malgré ses conclusions, tout en conve- nt que la parole peut avoir lieu sans lan- ue, il paroîtra toujours étonnant, sinon mpossible, que la locution puisse être par- ite, comme on a voulu le faire croire, lors- ue la langue a été entièrement extirpée.

Les diverses modifications que présente la arole, considérée séméïotiquement, sont ction de parler continuellement entre les nts, *mutitio*, la parole prompte ou lente, re ou fréquente, la taciturnité, le silence stiné, le grasseyement, le bégayement, etc.

L'action de parler continuellement entre les nts, de balbutier, *mutitio*, s'observe assez équemment dans les fièvres malignes et dans s fièvres putrides ; elle accompagne presque ujours le délire dans ces maladies, et les ignes qu'elle fournit sont les mêmes que eux du délire, auquel elle est unie. Nous vons vu plusieurs malades guérir après avoir résenté ce phénomène dans le cours de eur maladie. —La précipitation du discours it connoître ou que le malade est dans le

Sur la voix et la parole.

délire, ou que sa respiration est consid blement gênée. Dans ce dernier cas, le lade ne peut tenir un long discours ; sa role est sensiblement plus précipitée à l de chaque phrase qu'au commencement. l autre côté, on reconnoît que ce sympt est un effet du délire par les caractères appartiennent à cet épiphénomène.

C'est encore un signe de délire les malades parlent plus qu'à l'ordin qu'ils prononcent des mots obscènes, ayant pas l'habitude; que dans leurs disc ils s'éloignent plus ou moins de la rai et qu'enfin ils ne parlent pas comme il coutume de le faire. *Ferox responsio i mine modesto, atque in feroci modesta lirium significat; et garrulitas in tacit ac silentium in garrulo. Hipp. in Pro*

La parole plus brève qu'à l'ordinair les réponses très-promptes sont un sig délire furieux dans les fièvres malignes. aussi un signe de délire que les ma oublient de répondre à ce qu'on leu mande, et qu'ils y répondent mal ou l ment : ce caractère de la parole a so été suivi de la mort.

Le silence obstiné dans les maladies a est ordinairement un très-mauvais signe ;

pe, ainsi considéré, peut cependant se pré-
ter sous trois points de vue différens: il peut
pendre de l'aliénation de l'esprit, du délire ;
rs le malade pourroit parler, mais il ne
t pas : c'est dans ce cas que le silence est
-tout mortel. *In febribus insaniæ vehementes silente ægro, sed non etiam privato voce lethale. Hipp.* Le silence peut tenir ensuite à l'affoiblissement produit par une longue maladie ; et celui-ci n'offre pas d'autres dangers que ceux attachés à la difficulté du rétablissement. Enfin le silence peut dépendre de l'aphonie ou de la difficulté de pousser des sons ; et alors les signes pronostics sont les mêmes que ceux de l'aphonie.

Le silence et la taciturnité ne se montrent plus souvent que comme symptômes d'affections mélancoliques plus ou moins graves.

Quant au grasseyement, au bégayement et d'autres modifications analogues de la parole, comme elles sont presqu'exclusivement du ressort de la physiologie, nous ne nous occuperons pas ici. Nous ferons cependant remarquer, par rapport à ce dernier vice de la parole, au bégayement, que ceux qui en sont atteints chantent bien mieux qu'ils ne parlent, sur-tout lorsqu'ils savent bien l'air et les paroles de ce qu'ils veulent chanter. Le bé-

Sur la voix et la parole.

gayement est aussi fortement augmenté
les contrariétés, par la colère, et en gén
par les violentes passions de l'ame : on p
aisément, à l'aide de ces caractères, dis
guer le bégayement vrai d'avec celui qui
roit simulé : *Balbutientes meliùs cant*
quam loquuntur, a dit Klein; et nous av
plusieurs fois constaté la vérité de cette
servation.

Observation d'une fièvre intermittente
sidieuse du genre des ataxiques, gu
par l'usage du quinquina; par M. B
TRAND, *doct.-méd. à Pont-du-Châtea*

Lue à la Société le 18 mars 1806.

Fièvre intermittente insidieuse.

Guillaume Arneuf, chapelier, âgé de
rante-neuf ans, d'une forte constitution,
d'un tempérament bilioso-sanguin, a ess
peu de maladies en sa vie, excepté to
fois celles qui sont propres à l'enfance; q
que cependant il s'adonne aux liqueurs
koolisées, et qu'il soit souvent exposé
vicissitudes de l'atmosphère par de fréqu
voyages qu'il est obligé de faire pour
état. Arneuf avoit joui d'une bonne santé j
qu'au 29 prairial an 13, jour où le therm
mètre marquoit seize degrés, et le baromè

ngt-huit pouces, quand tout-à-coup et sans
use connue il fut pris d'un frisson violent
i dura plusieurs heures, et qui fut accom-
é de chaleur et de sueur. Pendant la pre-
ière stade, ou celle du frisson, il y eut perte
connoissance. Le lendemain se passa dans
calme; le surlendemain le frisson fut lé-
er, et le malade éprouva de la lassitude;
ressentit des douleurs contusives dans les
membres inférieurs. Le premier messidor,
neuf se trouvoit assez bien, quoique un
u fatigué. Le 2, il se mit en voyage;
revint avec le frisson; et peu après son
our chez lui, la stade de chaleur fut si
olente, qu'il s'ensuivit une sueur considé-
ble qui l'obligea à changer de chemise cinq
is pendant la nuit. Le 3 et le 4, le malade
oit dans une alternative de santé et de ma-
die.

Fièvre intermittente incidieuse.

Le 5, au contraire, l'invasion de l'accès
t lieu d'une manière plus orageuse; car le
isson dura près de quatre heures, et fut
compagné de révasseries et d'évacuations
volontaires, soit par les urines, soit par les
elles. Pendant la chaleur, le malade s'agi-
oit violemment, sortoit de son lit, et tenoit
des discours qui annonçoient la plus grande
onfusion dans les idées. Enfin la sueur, qui

Fièvre intermittente incidieuse.

fut très-abondante, calma l'orage de cet cès. Le 6, le malade parut foible et fatigué. Le 7, jour où je le vis, le paro me se montra plus violent; soit dan période de froid, soit pendant celle de cha car dans cette dernière Arneuf sortoit de lit malgré les assistans, à qui il tenoit propos très-incohérens.

Je prescrivis l'eau de chicorée avec le sy de vinaigre. Le 8, je fis prendre six gro quinquina jaune en poudre, en trois pr de deux en deux heures. La journée fut a calme; cependant j'observai que l'état g ral du malade présentoit un grand aff tissement des forces, et que son état pa culier offroit un sentiment pénible de pe teur à la tête, avec soif très-grande : m boisson. A mon grand étonnement, l'a revint le soir avec toute la véhémence des cédens; la stade de chaleur, la même d ses effets, n'eut fini le lendemain qu'à heures du matin; et alors une sueur ab dante de plusieurs heures lui succéda. pouls avoit 90 pulsations par minute dant la chaleur. Le reste du jour se p dans la plus grande lassitude; il y eut sieurs déjections alvines.

Le 10, j'ordonnai de nouveau six gro quinq

quinquina jaune en poudre, en trois prises, aux mêmes intervalles. J'insistai sur même boisson, et je permis plusieurs bouillons pour toute nourriture. La tête étoit pesante; il y avoit de la soif; la respiration n'offroit rien de remarquable dans ses phénomènes; le pouls étoit un peu plus vîte que dans l'état naturel; les urines paroissoient toujours claires, limpides et peu abondantes : un lavement fit rendre plusieurs selles. Le 11, l'accès n'eut point lieu; le pouls étoit naturel; le malade avoit le desir de prendre des alimens; je lui permis l'usage d'une soupe qu'il mangea avec appétit. Fièvre intermittente insidieuse.

Le 12 au matin, le malade avoit un peu reposé pendant la nuit; le pouls étoit naturel; je donnai encore six gros de quinquina à prendre cette fois dans du bon vin.

Le 13 au matin, le malade avoit bien reposé; et la sueur légère qu'il éprouvoit alors étoit seulement produite par la température de la journée, qui étoit de 20 degrés. Le malade avoit bon appétit; ce qui m'engagea à lui permettre des alimens légers. Le 14, le malade entra en pleine convalescence, et il n'a point été sujet aux rechûtes; sans doute parce que j'ai eu le soin d'insister pendant encore quelques jours sur l'usage du vin de

Fièvre intermittente insidieuse.

quinquina, en diminuant pour lors gra lement la dose de cette écorce; mai l'administrant sur-tout aux jours paro ques, d'après les belles observation Werlhoff.

Observation sur deux anévrismes au tères fémorales d'un même sujet, ris l'un spontanément, et l'autre l'opération; par M. FLEURY, *médec professeur à l'école de médecine marine du port de Toulon.*

Anévrismes.

M. Leterrier, officier de marine, au port de Cherbourg dans les jours co mentaires de l'an 4, une fièvre intermit irrégulière qu'il conserva pendant quatre et à laquelle il n'opposa aucun moyen cu Promenant machinalement ses mains s cuisses dans un des derniers accès, i étonné de trouver à leur partie moyenn térieure et interne des tumeurs grosses co des châtaignes, qui ne lui causoient au douleur, et qui avoient des pulsation chrones. L'attention qu'il mit à les exa souvent, lui ayant fait reconnoître q augmentoient journellement de volu s'empressa de consulter.

Lorsque je fus appelé, je trouvai que ces tumeurs étoient d'une grosseur inégale. La droite avoit à-peu-près le volume d'un œuf de poule, et la gauche étoit de moitié plus grosse. L'une et l'autre élevées, circonscrites et indolentes, occupoient la partie moyenne antérieure et interne des cuisses. La peau qui les recouvroit étoit libre, et conservoit sa couleur naturelle. Dans le principe, disoit le malade, elles étoient exactement rondes; mais déjà elles s'alongeoient obliquement de haut en bas, et de dehors en-dedans. Elles avoient un battement de totalité et de développement qu'on faisoit cesser en les comprimant au-dessus dans un point quelconque de l'artère fémorale. On les faisoit même disparoître presque complettement quand on continuoit pendant quelques minutes cette compression. On y réussissoit également et plus vîte, quand on les comprimoit directement; et dans ce dernier cas, le malade éprouvoit un frémissement douloureux dans la direction du reste de l'artère fémorale, et dans celle de l'artère poplitée.

Anévrismes.

Cet officier, d'une constitution sanguine fortement prononcée, âgé de 38 ans, naviguoit depuis son enfance. Jamais sa santé

Anévrismes.

n'avoit été altérée que par des maladies v
riennes. Il conservoit même depuis plusi
années une gonorrhée habituelle et une d
culté d'uriner qui, suscitée par un rétréci
ment de l'urètre, et sujette à de grandes
riations, augmenta beaucoup pendant la
rée et vers le déclin de la fièvre intermitte
dont il est parlé plus haut. Le malade ne ren
alors ses urines qu'en faisant de grands effo

On ne peut guères attribuer les tume
anévrismatiques qui nous occupent, qu'à
disposition constitutionnelle du sujet; d
nion que justifient, jusqu'à un certain poi
la force, le tempérament sanguin, et la
très-active de cet officier.

La Soc. de méd. de Paris venoit, à l'épo
où je vis ce malade, d'offrir à la médita
des médecins une méthode curative, pr
nisée par M. Guérin. Pouvant être facilem
associée au traitement débilitant de Valsa
je fis saigner plusieurs fois ce malade, d
lui prescrivis un grand repos et un rég
très-sévère. Il fut ainsi mis à l'usage des b
sons acidulées, et on appliqua sur les
meurs des compresses trempées dans un
lange d'eau et de vinaigre, qu'on reno
loit aussitôt qu'elles perdoient de leur
midité et de leur température froide.

Nonobstant ces moyens, la maladie fit des progrès. Convaincu de leur inefficacité, je leur substituai la compression qui fut faite au-dessus et sur chaque tumeur. Le malade la supporta d'abord très-bien; mais éprouvant quelques jours après des douleurs vives dans toute l'étendue des membres abdominaux, et sur-tout un sentiment de chaleur dans la direction bien désignée des artères fémorales et poplitées qu'il comparoit à un liquide bouillant qui passoit sous la peau, il en exigea la cessation. Je me bornai alors à lui prescrire les saignées, la diéte et le repos. Anévrismes.

Les douleurs ayant cessé, je le décidai à me laisser encore tenter la compression, afin d'user tous les moyens de guérison indiqués dans cette maladie, avant que de recourir à l'opération qui, toujours hasardeuse, l'étoit doublement dans ce cas-ci. La compression parut promettre cette fois-ci un peu plus de succès; au moins le malade put la supporter, et les tumeurs n'augmentèrent pas.

L'espérance que j'avois conçue de cet état stationnaire, ne fut pas de longue durée; dans une seule nuit, et d'une manière subite, la tumeur gauche prit un accroissement considérable. C'est alors qu'en recherchant la

Anévrismes.

cause de cet événement inattendu, le malade me fit l'aveu de la difficulté qu'il éprouvoit depuis longtems à uriner, et des efforts multipliés qu'il avoit faits dans la nuit précédente; efforts qui lui avoient causé d'autant plus d'inquiétude, qu'ils aboutissoient dans les tumeurs anévrismales. L'indication étoit évidente et pressante. N'ayant pu introduire une sonde de gomme élastique, je fus assez heureux pour parcourir l'urètre et arriver dans la vessie avec une algalie d'argent d'un très petit diamètre, que je maintins en place avec les précautions connues, jusqu'à ce qu'une dilatation suffisante me permit de recourir à une plus grosse ou à une plus flexible. Hors le régime, le repos et les débilitans, tout traitement avoit été délaissé. Les réfrigérans n'avoient rien produit, et c'eût été en vain qu'on les eût appliqués sur des tumeurs qui avoient acquis le volume d'un œuf d'autruche. La compression n'étoit plus un moyen sur lequel je pusse compter. Il n'y avoit donc d'autre parti à prendre que l'opération; et déjà j'avois l'espoir d'y décider le malade.

Le huit ventose, à son réveil, M. Leterrier ressentit, dans la tumeur gauche, des douleurs vives qui bientôt s'étendirent dans toute la cuisse. Il s'apperçut même que la cuisse étoit

nflée, et se trouva très-foible. En effet, la tu- Anévrismes.
eur avoit au moins triplé de volume; elle s'é-
ndoit du ligament crural à la partie inférieure
e la cuisse, occupoit à-peu-près les deux tiers
e sa circonférence, et n'offroit ni pulsation, ni
émissement. A mon arrivée, je trouvai le
isage décoloré, la voix éteinte et le pouls
rès-foible; des syncopes survinrent et se suc-
édèrent, de manière à faire craindre pour la
ie. La jambe gauche étoit enflée et froide;
a tumeur droite n'avoit point changé; les
ulsations suivoient l'état du pouls.

J'employai quelques cordiaux, et sur-tout
e vin, pendant tout le tems que durèrent les
éfaillances. Elles diminuèrent dans la nuit,
t le lendemain la chaleur et le pouls se rani-
nèrent de manière à ne pouvoir reconnoître
es traces du danger que le malade avoit couru
a veille. La tumeur étoit restée sans pulsa-
ion et sans frémissement; et la jambe, pres-
qu'entiérement désenflée, avoit repris sa cha-
eur naturelle. Dès que le malade put se ren-
re raison des sensations qu'il éprouvoit, il
e plaignit de picottemens, foibles d'abord,
t bientôt plus forts, le long de la partie ex-
erne de la cuisse, et autour de l'articulation
u genou, lesquels se changèrent même
n douleurs assez vives qui durèrent plu-

Anevrismes.

sieurs jours. On ne fut pas long-tems s'appercevoir que la tumeur diminuoit de lume, sans cependant perdre de sa rénite et de sa dureté. Les spiritueux, le mur d'ammoniaque et le camphre furent emplo comme résolutifs.

Il étoit impossible de méconnoître, à c série d'accidens, la rupture du sac anév mal gauche et la diffusion du sang dan tissu cellulaire environnant. Les syncc furent la suite d'une déplétion subite de fluide, ainsi qu'il arrive dans les grai hémorragies. La peau qui avoit perdu sa souplesse naturelle, mais qui n'étoit encore assez altérée pour éprouver le m déchirement que les parois artérielles, une digue utile qui, en réagissant sur le s le fit servir à la compression même du tı artériel, y fit cesser toute circulation, et séquemment toutes pulsations, et contr à le faire passer dans les artères collatéra probablement prêtes à le recevoir, pui la jambe ne fut enflée et froide que pen la durée de l'état alarmant suscité par pèce d'hémorragie occulte qui avoit eu Cette tumeur continua de diminuer pro sivement, et rien ne vint troubler l'es d'une guérison spontanée, d'autant plus

e qu'elle ne laissoit plus au malade qu'une le opération à supporter; opération qui, que jour, devenoit plus indispensable, ause de l'accroissement graduel de la tu- ur anévrismale droite.

Cette opération, contrariée par les sacri- es que la chirurgie civile entraîne, fut enfin idée, et faite le vingt-neuf ventôse. La meur étoit alors élevée, circonscrite, alon- de haut en bas et de dehors en dedans, et platie dans son milieu; elle avoit un dia- tre vertical de six pouces, un transversal de q, et offroit des pulsations très-fortes. Le cédé opératoire qu'on suit en pareil cas est p connu pour en donner ici l'histoire; il e suffira de dire que j'incisai les légumens le sac dans la direction de l'artère; que je e servis d'éponges pour étancher le sang; ue je passai sous la partie supérieure de l'ar- ère, au moyen d'une aiguille, plusieurs li- atures, dont une fut laissée libre pour servir au besoin; et que j'exécutai cette même ma- œuvre sur le bout inférieur, qui versoit une quantité de sang assez abondante pour me gêner dans mes recherches et retarder le pla- cement des ligatures. L'artère crurale fut com- primée sur la branche transversale des os pu- is, pendant ce travail.

Anévrismes.

Les ligatures, disposées et serrées, la p
mise à sec, et le malade ayant repris des f
ces, le pansement fut fait de manière à n'ex
cer aucune compression sur la cuisse, e
n'être que contentif et absorbant; du reste
employa les moyens tant prophilactiques
curatifs indiqués en pareil cas et généralem
usités. Tout annonçoit la plus heureuse is
nul accident, nul signe même équivo
n'étoient venus troubler mon espoir; il s
toit seulement de dessous l'angle supérieur
la plaie une quantité assez considérable
pus qu'on évacuoit facilement, qui n'av
point d'odeur, et qui m'inquiétoit d'aut
moins que la chûte des ligatures devoit
tarir la source, ou laisser les moyens de
faire avec succès.

Une hémorragie inattendue et assez co
sidérable, qui eut lieu à la fin du dix-se
tième jour, à l'angle inférieur de la pla
fut facilement arrêtée par une foible compre
sion exercée sur l'artère fémorale, à sa so
tie de l'abdomen. Elle se renouvella le di
neuvième, et céda au même moyen. Les lig
tures supérieures tombèrent dans les pans
mens de cette journée, sans nulle effusion d
sang; les inférieures, autour desquelles l'hé
morragie se faisoit, offroient encore beau

de résistance ; l'hémorragie reparut le lendemain, elle fut plus abondante et plus difficile à arrêter. Chaque jour, jusqu'au vingtième, le sang coula avec plus ou moins de force, cédant tantôt à une compression exacte et foible, et tantôt résistant à l'agaric, au tourniquet, à l'application de la main, etc... L'insuffisance de ces moyens me décida à faire de nouvelles ligatures ; l'hémorragie cessa deux jours sans reparoître ; son retour me fit recourir à une ligature d'attente que j'avois passée, et dont une légère construction cousoit ce qu'elle contenoit dans son anse. L'imminence du danger et l'insuffisance des moyens employés, me parurent exiger d'aller chercher l'artère fémorale, sur le tendon du troisième adducteur, ou ischio-fémoral, et même au-delà, s'il y avoit nécessité, pour la lier, de manière à prévenir des accidens qui alarmoient le malade et exposoient sa vie. D'amples incisions mirent à découvert une grande quantité de sang coagulé, caché sous le muscle couturier ou ileo-prétibial, dont nul signe extérieur n'indiquoit la présence. C'étoit à travers cette masse qu'avoient passé mes dernières ligatures, et c'étoit aussi là que se trouvoient les anses des premières ; ce qui me fit croire que l'artère avoit été coupée,

Anévrismes.

Anévrismes.

et que son défaut d'oblitération avoit
cet épanchement et les hémorragies
pliées qui m'avoient conduit à ces nou
incisions. Je débarrassai la partie de t
sang, et je reconnus l'ouverture de l'a
dont le fluide sortoit encore par un jet
L'indication étoit tracée; il ne falloit p
ligature, et la compression devoit suff
la fis avec de l'agaric et de la charpie,
manière tellement heureuse, qu'il n'y e
d'hémorragie et que nul accident ne r

La marche de la plaie vers la cicatr
fut rapide et n'offrit rien d'extraord
Le malade reprenoit des forces à mes
son régime étoit plus fortifiant. Enfin
rison fut complette cent vingt jours ap
pération.

Il marcha bientôt avec facilité. Les
mens du genou droit d'abord un pe
se rétablirent promptement, et l'ex
opérée reprit graduellement son volun
force naturelle. Il en fut de même
tre extrémité. La tumeur avoit dimi
manière à n'avoir plus que le volume d'
de poule. Elle le conserve encore à p
et a la même dureté et la même rénite
que lorsqu'elle a eu acquis sa plus gra
minution.

Cette observation présente trois choses im- Anévris-
portantes, l'insuffisance des réfrigerans, la mes.
nécessité de lier le bout inférieur de l'artère
dans toute opération de l'anévrisme où on
ouvre le sac, et la guérison spontanée de cette
maladie à la suite de la rupture du sac et de
la diffusion du sang dans le tissu cellulaire
environnant. Les caractères de cette maladie
étoient trop évidens pour commettre une mé-
prise; et elle a eu trop de témoins pour qu'elle
puisse être révoquée en doute. La cessation
des pulsations, au moment de la rupture,
l'accroissement énorme et subit de la tumeur,
la diminution graduelle, la nodosité qui sub-
siste encore en ce moment au milieu de l'ar-
tère fémorale, l'absence totale de ses pulsa-
tions dans le lieu correspondant de la cuisse,
et les autres phénomènes cités dans ce mé-
moire indiquent quelles ont été les ressour-
ces de la nature dans cette occasion, et éta-
blissent peut-être le mécanisme de la guérison
de quelques anévrismes qu'on a attribuée aux
traitemens débilitans, aux réfrigerans, etc....
Il y a sur-tout entre cette observation et une
de celles de M. Guérin, contenues dans le
Recueil périodique de la Société de Médecine,
des rapprochemens qui me permettent de
croire que son malade ne fut point atteint

Anévrismes.

d'un *tiphus*, mais éprouva les mêmes
dens que le mien, et fut tout aussi heu

Pendant long-tems M. Leterrier a joui d
bonne santé. Il avoit même repris l'exe
de son état. Il étoit aussi entièrement dé
rassé de sa difficulté d'uriner et de sa go
rhée habituelle. Après deux années
éprouvé des maux de tête très-violens. I
sont renouvelés à plusieurs reprises, et
que fois l'application des sangsues au cou
saignées du pied, les boissons acidulées l
guéri. Maintenant ces accidens ont un
ractère plus nerveux et cèdent moins à
moyens. Il a fallu même proscrire enti
ment la saignée qui le jettoit dans un éta
foiblesse alarmant. L'expérience m'a app
ne lui donner maintenant qu'une infusio
fleurs de tilleul coupée avec le vin, pour
liciter des sueurs abondantes qui ne m
quent jamais d'avoir lieu. J'ai long-tems c
nue disposition anévrismale dans les
seaux du cerveau; mais à présent je croi
reconnoître dans cette maladie qu'une
vrose dont les suites sont difficiles à pré

pport sur cette Observation, par M. DESCHAMPS ;

Fait à la Société le 16 décembre 1806.

Anévrismes.

l paroît, d'après ce que dit l'auteur, qu'il pas été le maître de pratiquer d'abord l'opéion à la cuisse droite ; que préalablement il allu employer la compression, et mettre en age les refrigerans alors nouvellement éconisés dans les journaux de médecine.

Quant au premier moyen, la compression, xpérience prouve que, mise en usage sur la meur, elle la fatigue plus qu'elle ne lui est ile pour en opérer la diminution. L'expéence semble prouver encore que, si la comession sur un point seul de l'artère peut nihiler un anévrisme de la poplitée, elle a pas le même succès pour opérer la guérin d'un anévrisme de la fémorale : il paroît u'elle détermine à la cuisse, ainsi qu'à la mbe, un engorgement redoutable ; toutes s fois que je l'ai tentée, elle ne m'a pas réus-

Quant aux réfrigerans, j'ai eu plueurs fois occasion d'en reconnoître l'inutié. Dans les différens mémoires qui ont été résentés à la société sur ce sujet, j'ai maifesté mon opinion à cet égard; et il n'étoit pas

Anévrismes.

trop nécessaire que cette observation vî
core à son appui.

Qu'un chirurgien, qui nombre de fois
occasion de voir pratiquer, et de prat
lui-même l'opération de l'anévrisme, ch
à perfectionner un procédé qui lui est
lier, rien de si raisonnable. Mais qu'un
rurgien qui à peine a vu pratiquer une
ration aussi importante, quitte la ligne t
avec succès pour en suivre une autre a
de son imagination, c'est ce qui a lieu
tonner; et c'est cependant ce qui arrive
que toujours. M. Fleury n'a point eu la
nie de vouloir faire mieux; en opérateur
et prudent, il a suivi le procédé qui se
tique avec succès à l'hôpital de la Charit
son malade s'en est bien trouvé. Il paroî
la ligature inférieure n'a pas eu d'actio
l'artère. Différentes hémorragies se sont
cédées; il les a enfin maîtrisées. L'expéri
prouve tous les jours que le mouvemen
trograde du sang par l'embouchure inféri
de l'artère dans le sac anévrismatique,
nit des hémorragies redoutables; et ce
dant on trouve des auteurs qui rejettent
ligature, fondés sur des raisons cons
ment démenties par l'expérience. Et
dis qu'ils craignent de molester l'artère

le ligature, ils conseillent, dans le procédé Hunter, d'isoler cette artère, de la sou- Anévrismes.
ır et de la couper entre les deux ligatu- ; et voilà des perfections ajoutées à un cédé qui n'en a pas besoin.

)n demandera pourquoi, quant à l'ané- me de la cuisse gauche, M. Fleury n'a pas ı le même parti, celui de l'opération; il ait entendre en disant que le malade ayant ouvé la première opération avoit la ré- nance la plus décidée à se soumettre à seconde. D'ailleurs, la rupture du sac vrismatique a été si précipitée, que l'on pas eu le tems de la prévoir. C'étoit alors noment de procéder promptement à l'o- ation; mais les accidens graves qui en nt précipitamment la suite, ont peut-être ı à M. Fleury une contre-indication; et ffet, étoit-il prudent d'opérer au milieu ı engorgement inflammatoire? En tempo- nt, M. Fleury s'apperçut d'un mieux sen- e; c'étoit donc le cas de différer encore et suivre la nature pas à pas. L'événement a ifié la prudence de M. Fleury, et le suc- inattendu a été complet. Je connois peu emples d'une guérison de cette nature; e chercherai point à en expliquer le mé- ısme; c'est au tems et aux observations

ultérieures à dévoiler ces mystères. Peut-

Anévrismes.

être plus instruits par la suite, pourrons-nous un jour avoir sur cette matière des clartés qui nous manquent encore.

Ces deux observations sont intéressantes particulièrement sous le rapport de la cure spontanée qui a eu lieu dans l'un des deux faits. Du reste, l'un et l'autre font honneur à la prudence et à la sagacité de l'auteur.

Sur une occlusion de la pupille, avec complication de cataracte; par M. FARDEAU, *chirurgien-major du* 64e. *régiment de ligne, membre de la Légion d'honneur, etc.*

Occlusion de la pupille avec cataracte.

En l'an 9, je fus consulté à Voghera, en Piémont, par un paysan, qui par suite d'un coup de fléau qu'il avoit reçu à la tête, six ou sept ans auparavant, portoit une cataracte à l'œil droit, et une obturation de la pupille à l'œil gauche sur lequel le coup avoit principalement frappé. La cataracte étoit susceptible d'opération. En faisant des frictions sur l'autre œil, l'iris éprouvoit un mouvement manifeste.

De concert avec le directeur, je fis entrer ce malheureux à l'hôpital. J'opérai la cataracte avec succès: après trois semaines,

malade s'en alla sans aucun secours, et surtout sans nous prévenir.

Occlusion de la pupille avec cataracte.

Un mois après, il me pria de l'opérer de l'autre œil.

Je le fis replacer dans son même lit. Le lendemain j'ouvris la cornée transparente, comme pour la cataracte; je n'avois qu'un seul élève, que je chargeai de tenir mon *speculum*. Je pinçai l'iris dans son centre, et avec des ciseaux j'en enlevai une portion: l'ouverture qui en résulta fournit un rond parfait, ayant environ trois lignes de diamètre. Cette pupille artificielle me fit découvrir, à ma très-grande surprise, une cataracte (1).

Je laissai le malade se reposer un moment: j'allai chercher le cristallin qui, ayant contracté quelques adhérences avec l'iris, ne sortit que difficilement; j'en fis l'extraction, en l'accrochant par derrière avec l'aiguille de scarpa; mais la pupille prit la forme de celle des chats.

Je ne pus retenir ce malade indocile plus de huit jours à l'hôpital; je le voyois de tems en tems dans les rues, avec son bandeau placé

(1) J'ai donné, il y a trois ans, à la Société de Médecine, l'observation d'une pupille artificielle pratiquée sur un boucher de ce même pays.

Occlusion de la pupille avec cataracte.

le plus souvent à côté de l'œil ; l'hiver été pluvieux et assez doux.

Le succès a été complet : j'ai vu cet homme dans le meilleur état pendant plus d'un an.

Réflexions.

Je me suis convaincu, par cet exemple et par bien d'autres, que les excessives précautions que l'on prend pour retenir les opérés de la cataracte dans l'obscurité la plus profonde, sont au moins inutiles, pour ne pas dire dangereuses.

Quand nous nous exposons brusquement à la lumière, en nous réveillant le matin, quelle sensation n'éprouvons-nous pas ? cependant il n'y a que quelques heures que nous sommes privés de la lumière ! nos yeux d'ailleurs sont sains.

On aura beau alléguer que *l'intention de l'art est que le blessé ne revoie la lumière que par degrés*, cette intention est en général déçue. Le malade ennuyé, impatient, curieux, commet presque toujours des imprudences ; et il en est sévèrement puni. L'effet de la lumière qui surprend l'œil après une si longue privation, est terrible : rappelons-nous celui que nous ressentons le matin en ouvrant nos fenêtres. J'ai vu des opérés tomber comme foudroyés, à la suite

de ces sortes d'imprudences : des inflammations, des céphalalgies, des vomissemens, des fièvres en étoient souvent la suite.

Occlusion de la pupille avec cataracte.

On pourroit presque dire que l'œil, dans ses rapports avec la lumière, ne jouit pas seulement de la faculté de transmettre les images au cerveau ; mais qu'il s'approprie en même tems le fluide lumineux, dont il s'alimente en quelque sorte ; considération bien plus importante qu'on ne pourroit le penser d'abord, et qui s'applique également aux autres organes des sens, relativement aux substances solides, fluides ou aëriformes, avec lesquelles ils sont en rapport : tel est le son pour l'organe de l'ouïe, etc.

Dans les hôpitaux militaires, où les précautions d'usage sont impossibles, tant à cause de la disposition des lieux, qu'à cause des individus, j'ai opéré un assez grand nombre de cataractes ; elles ont réussi tout au moins aussi bien, et même mieux, je l'assure, que celles que j'ai faites, ou vu faire chez les particuliers.

Cette opération m'est devenue asses facile à la faveur d'un *ophtalmostat* qui fixe l'œil un peu moins mal que tous les autres ; mais l'utilité principale de cet instrument concerne les paupières. Les écarter largement et

Occlusion de la pupille avec cataracte.

invariablement, voilà l'indication pour o
rer sur l'œil, non-seulement lorsqu'il s'agit d
cataracte, mais encore dans beaucoup d'aut
circonstances. Cependant l'œil s'agite qu
quefois; il tournoie; il va se cacher da
l'angle nasal; il cherche à échapper à l'i
trument qui le touche sur la sclérotique,
deux ou trois lignes au-delà de la cornée tr
parente : mais par ses mouvemens il se
en contact avec celle-ci qui est la seule
sible, et qui se trouve dans un cercle d
tous les points la menacent de douleur.

Mon *speculum* exige de l'habitude p
s'en servir, il est vrai; mais le couteau sim
destiné à cette opération si délicate, la l
cette même en exigent beaucoup aussi.

Fort d'une expérience de neuf ans, j'assu
contre un homme de mérite, qui l'a co
damné d'emblée, qu'il n'a jamais occasion
*de ces ophtalmies si graves, qui devoi
très-certainement détruire tout succès.*

Cet instrument a été démontré à l'école so
le nom de MM. Pelletan et Giraud. Ce de
nier m'a fait l'amitié de m'en préveni
M. Thillaye, dont l'affabilité et la complai
sance sont d'un si grand prix pour les élèves
me promit de me rendre cette petite pro
priété; les titres en furent déposés par m

y a neuf ans, à la Société médicale d'ému-
tion. Une commission qui l'examina, et qui
essaya sur les fous à l'Hôtel-Dieu, en fit un
rapport favorable.

Occlusion de la pupille avec cataracte.

Je donnerai dans le tems un mémoire sur les moyens d'*opérer tout seul* la cataracte.

La plupart des accidens qui ont lieu dans cette opération viennent des aides qui ne savent pas, ou qui ne peuvent pas porter des secours méthodiques.

Un fauteuil d'une forme particulière sera décrit, ainsi que mon instrument, et j'indiquerai la position de l'opérateur, qui ne devra se trouver en aucun contact immédiat avec le malade : la mauvaise position des jambes et du coude, conseillée et pratiquée par Winsel, s'oppose aux succès que semble promettre la méthode de cet artiste.

J'ai opéré l'an dernier à Boulogne deux cataractes d'après la méthode qui m'est propre : il y avoit au moins trente chirurgiens de tout grade. M. Chappe, chirurgien-major d'un régiment de la garde, et en chef du quatrième corps d'armée, qui fait fort délicatement cette opération, voulut me dissuader d'employer ce moyen ; j'opérai cependant comme je l'avois projetté, et mon collègue M. Chappe fut surpris agréablement,

ainsi que tous les assistans, des avantages
cette sorte de procédé opératoire. Le succ
a été complet.

Observation d'une fracture de la jam
d'un mulet, réduite au huitième jour
l'accident; par M. Noyez, vétérinair

Extrait et Rapport faits à la Société par M. Tarra
professeur de chirurgie, le 3 février 1807.

Fracture de la jambe chez un mulet.

Le mémoire dont vous m'avez chargé
vous rendre compte, contient l'histoire tr
circonstanciée d'un cas de fracture de l'
unique composant l'avant-bras du mulet,
que M. Noyez appelle *cubitus* (1), d'apr
Bourgelat. Ce mémoire est terminé par d
réflexions très-judicieuses de l'auteur.

---

(1) Il est bien vrai que dans la plupart des grands quadrupèdes l'avant-bras est formé par un seul os; mais dans le plus grand nombre on distingue des traces du second. Ainsi, dans les pachydermes, comme le rhinocéros, le cochon, le tapir, on voit que le radius est antérieur, et le cubitus postérieur. Ils font ensemble un seul mouvement de ginglyme dans une poulie unique; la petite tête de l'humérus est tout-à-fait effacée par en bas; le radius est au bord interne, et le cubitus au bord externe de l'avant-bras. Dans l'éléphant, la tête inférieure du cubitus est plus grande que celle du radius; ce qui est unique parmi les mammifères. Mais, ainsi que nous l'avons dit, dans la plupart des

me suffira de vous faire connoître succinctement les circonstances principales du dont il s'agit, et d'apprécier les réflexions M. Noyez, pour vous mettre à même de er, avec moi, un jugement sur cette ervation.

Fracture de la jambe chez un mulet.

Un mulet, âgé de sept ans, bien constitué bien portant, eut l'avant-bras (c'est-à-e la jambe antérieure) fracturé près de ticulation cubito-humérale, par un coup pied d'un autre mulet; cette fracture étoit compliquée par le gonflement considéle et le raccourcissement du membre. Les idens locaux firent ajourner jusqu'au huine jour la réduction et l'application des yens qui devoient la maintenir.

L'emploi des saignées, des émolliens à

---

drupèdes, le cubitus n'est qu'une appendice imile du radius; et sa cavité sygmoïde, une continuaı de la faculté articulaire de la tête du radius, qui décrit sur une poulie unique qu'un mouvement de glyme. Le cubitus est soudé au radius dans presque toute sa longueur chez les rhuminans. On ne l'en ingue que par un sillon qui laisse cependant une te en haut et en bas chez la giraffe, les cerfs et lques gazelles; en haut seulement dans les vaches es moutons; et nulle part dans le chameau, le drolaire et le mulet. *Voy.* Anat. comp. de M. Cuvier.

Fracture de la jambe chez un mulet.

l'intérieur et à l'extérieur, dissipa bientôt le gonflement, et disposa la fracture à être réduite dès le second jour ; quoique, dans les premiers momens, il fût impossible de la tenter.

Le bandage roulé ordinaire, accompagné de deux atelles, qu'on appliqua dans les premiers jours, s'étant d'autant plus relâché que le gonflement diminuoit davantage, il en résulta un très-grand chevauchement des pièces fracturées, et une parfaite inutilité de bandage qu'on surveilloit et resserroit en vain.

M. Noyez imagina alors un appareil très ingénieux, consistant en douelles de bois de saule très-sec, creusées en gouttière pour mieux s'adapter à la forme de la jambe fracturée, lesquelles étoient maintenues par des courroies et des espèces de colliers, placés à diverses distances, et susceptibles d'être serrés ou relâchés à volonté.

Cet appareil, que l'auteur a d'ailleurs décrit avec le plus grand détail, resta appliqué pendant cinquante-trois jours, au bout desquels la fracture étoit consolidée.

Trois semaines après, ce mulet fut employé au labourage, et le mois suivant on le mit au *limon* comme avant sa maladie.

Le pied du membre fracturé fut d'abo

mé d'un fer, prolongé sur les talons, à sse et à crampon à la branche externe seument.

Fracture de la jambe chez un mulet.

Ce fer débordoit beaucoup en dehors; on avoit disposé ainsi dans l'intention d'augmenter la base de cette colonne, de lui ménager les douleurs qu'occasionnent les réactions, de lui donner plus de stabilité, et surtout de redresser peu-à-peu, par l'usage de cette ferrure, la jambe qui étoit un peu torse.

A peine restoit-il quelque trace de cette fracture, lorsqu'au bout de quelque tems il survint une légère claudication.

Cinq années après, l'animal mourut de phthisie, offrant une légère torsion de sa jambe dont le volume étoit un peu augmenté (1).

La fracture se fût consolidée sans raccourcissement, et peut-être même sans gonflement ni torsion, selon M. Noyez, si elle eût eu lieu dans le milieu de la longueur de l'os, parce qu'alors l'efficacité du bandage n'eût point été contrariée d'une manière invincible.

Il pense qu'une fracture ne doit pas être

(1) M. Noyez auroit dû faire l'examen anatomique de l'extrémité fracturée, et décrire l'état de la réunion des pièces, la nature et la solidité du cal, etc.

Anévrismes.

trop nécessaire que cette observation vîn
core à son appui.

Qu'un chirurgien, qui nombre de fois
occasion de voir pratiquer, et de prati
lui-même l'opération de l'anévrisme, che
à perfectionner un procédé qui lui est fi
lier, rien de si raisonnable. Mais qu'un
rurgien qui à peine a vu pratiquer une
ration aussi importante, quitte la ligne tr
avec succès pour en suivre une autre au
de son imagination, c'est ce qui a lieu
tonner; et c'est cependant ce qui arrive p
que toujours. M. Fleury n'a point eu la
nie de vouloir faire mieux; en opérateur
et prudent, il a suivi le procédé qui se
tique avec succès à l'hôpital de la Charité
son malade s'en est bien trouvé. Il paroît
la ligature inférieure n'a pas eu d'action
l'artère. Différentes hémorragies se sont
cédées; il les a enfin maîtrisées. L'expérie
prouve tous les jours que le mouvement
trograde du sang par l'embouchure inféri
de l'artère dans le sac anévrismatique, fo
nit des hémorragies redoutables; et cep
dant on trouve des auteurs qui rejettent c
ligature, fondés sur des raisons consta
ment démenties par l'expérience. Et
dis qu'ils craignent de molester l'artère

c

LITTÉRATURE MÉDICALE FRANÇAISE.

Traité pratique des Maladies des Yeux, ou *Expériences et Observations sur les Maladies qui affectent ces organes ; traduit de l'italien d'*ANT. SCARPA; *par* J. B. F. LÉVEILLÉ.

IIe. extrait (1). Les préceptes thérapeutiques que nous avons fait connoître dans le premier extrait de cet ouvrage, relativement au flux palpébral puriforme et à la fistule lacrymale, se trouvent développés et éclairés, par l'application clinique, dans neuf observations particulières très-bien rédigées. Nous nous contenterons d'en citer deux. Maladies des yeux.

Ire. Obs. « Une jeune demoiselle de Pavie, âgée de dix-sept ans, de fibre délicate et sensible, commença à éprouver quelques difficultés d'ouvrir l'œil droit, à cause d'un engorgement contre nature des paupières de ce côté : il y avoit larmoiement, et, le matin sur-tout, ces parties étoient agglutinées par une abondante chassie. Il fut prescrit de se laver fréquemment l'œil avec l'eau de fleurs de sureau : quatre mois après, la maladie avoit fait de rapides progrès. Je fus consulté ; et en comprimant le sac, je vis qu'il reflouoit par les points lacrymaux une grande quantité de matière puriforme. Les paupières du côté droit, principalement l'inférieure, étant renversées, on mit à découvert toute leur surface interne. Proche l'ourlet, près de l'insertion des cils, il existoit de l'engorgement, et tout le reste offroit une substance comme veloutée : les glandes de Meïbomius, plus volumineuses, plus

(1) Voyez plus haut page 102.

sur la même matière, rapporte avoir vu
Fracture de la jambe chez un mulet.
cheval et un mulet qui avoient eu la jam
fracturée, que l'on traita en conséquence
qui servirent ensuite plusieurs années.

Peut-être conviendroit-il de relater ici t
ce qui peut faire voir que la chirurgie vét
naire se perfectionne beaucoup, sur-tout
France? Qu'il nous suffise de dire qu'il y a q
ques années qu'un professeur de l'école vé
naire d'Alfort, près Paris, a pratiqué sur
vache l'amputation de la jambe, et que
animal a vécu long-tems après sa guéris
tout en n'ayant plus que trois extrémités p
marcher.

malade s'en alla sans aucun secours, et surtout sans nous prévenir.

Occlusion de la pupille avec cataracte.

Un mois après, il me pria de l'opérer de l'autre œil.

Je le fis replacer dans son même lit. Le lendemain j'ouvris la cornée transparente, comme pour la cataracte; je n'avois qu'un seul élève, que je chargeai de tenir mon *speculum*. Je pinçai l'iris dans son centre, et avec des ciseaux j'en enlevai une portion: l'ouverture qui en résulta fournit un rond parfait, ayant environ trois lignes de diamètre. Cette pupille artificielle me fit découvrir, à ma très-grande surprise, une cataracte (1).

Je laissai le malade se reposer un moment: j'allai chercher le cristallin qui, ayant contracté quelques adhérences avec l'iris, ne sortit que difficilement; j'en fis l'extraction, en l'accrochant par derrière avec l'aiguille de scarpa; mais la pupille prit la forme de celle des chats.

Je ne pus retenir ce malade indocile plus de huit jours à l'hôpital; je le voyois de tems en tems dans les rues, avec son bandeau placé

(1) J'ai donné, il y a trois ans, à la Société de Médecine, l'observation d'une pupille artificielle pratiquée sur un boucher de ce même pays.

FAITES A L'OBSERV. IMP. Par M. BOUVARD, as
nome, membre de l'Institut national.

Jours	Hyg. à mid	Vents.	VARIATIONS DE L'ATMOSPHERE
1	78,0	N. N. O.	Beau ciel, quelques lég. n., ciel tr. néb. brou
2	85,0	Calme.	Brouill. à l'hor., beau ciel.
3	88,0	N.	Brouillard, tems couvert de givre.
4	95,0	O.	Ciel couvert, pluie fine, brouillard.
5	86,0	N.	Ecl par int., brouill., ciel ass. b., ciel trou
6	91,0	N.	Ciel couv., brouillard très-épais.
7	91,0	T calme.	Tems couvert de givre par le brouillard.
8	91,0	N.	Brouillard très-épais, beaucoup de givre.
9	97.0	S. E.	Brouill. à l'hor., beau ciel, nuages çà et là.
10	89,0	S. E.	Lég. vap., beau ciel, léger brouillard.
11	95.0	T calme.	Beau ciel, léger brouillard, gel. blanche.
12	96,0	N.	Brouillard humide et puant.
13	98,0	O S O.	Ciel couv, tems pluv., pluie fine par int.
14	75,0	O. N. O.	Nuages épars çà et là, ciel couv.
15	90,0	O.	Ciel couvert.
16	91,0	O. N. O.	Ciel couv., quelq. g d'eau, ciel ass. b., lég.
17	100,0	O.	Ciel couv., quelq. g. d'eau, vent O. tr.-fort.
18	90,0	S. O fort	Ciel couv, pluie, beau ciel, quelq. lég. nua
19	89,0	S. O. f.	Gresil avant le jour, nuages à l'h., pluie.
20	90,0	S. fort.	Pluie abondante, ciel très-nuageux.
21	93,0	S. fort.	Ciel couvert, pluie fine et abondante.
22	98,0	S. O.	Gros nuages bord l'hor ciel couv. pl. fine.
23	91,0	O. fort.	Ciel couv, très-nuageux, pluie par int.
24	90,0	N O.	Nuag. épars çà et là, beauc. d'écl., ciel tr-
25	72,0	N. N. E f.	Ciel ass. b. par int., lég brouill., ciel vap.
26	80,0	N O.	Ciel très-nuag., brouill à l'h., assez b. ciel.
27	95,0	N. N. E.	Quelq. floc. de n. par int, br. et pl. fine, b.
28	86,0	N. E.	Ciel couv. par int, ciel tr.-nuag., beau ci
29	96,0	O.	Ciel couvert, nuageux, pluie fine.
30	92,0	N. N. E.	Ciel très- ouvert.
31	90,0	S. O.	Ciel couvert par int.

Récapitulation.

Nomb. de jours beaux. .	14	Le vent a s. du N. . .	9 fo
de couvert	17	N. E. . . .	5
de pluie.	12	E. . . .	0
de vent.	28	S-E. . . .	2
de gelée.	13	S. . . .	2
de tonnerre.	0	S-O. . . .	5
de brouillard.	15	O. . . .	6
de neige.	2	N-O. . . .	4

Eau de pluie tombée dans le c. du mois 1 pouc. 2 lig. 6 dixièm.

[TTÉRATURE MÉDICALE FRANÇAISE.

aité pratique des Maladies des Yeux, ou *Expé-iences et Observations sur les Maladies qui affec-ent ces organes ; traduit de l'italien d'*ANT. SCARPA; *>ar* J. B. F. LÉVEILLÉ.

IIe. extrait (1). Les préceptes thérapeutiques que us avons fait connoître dans le premier extrait de t ouvrage, relativement au flux palpébral puriforme à la fistule lacrymale, se trouvent développés et airés, par l'application clinique, dans neuf observa-ns particulières très-bien rédigées. Nous nous con-nterons d'en citer deux. Maladies des yeux.

Ire. OBS. « Une jeune demoiselle de Pavie, âgée de e-sept ans, de fibre délicate et sensible, commença prouver quelques difficultés d'ouvrir l'œil droit, à nse d'un engorgement contre nature des paupières ce côté : il y avoit larmoiement, et, le matin r-tout, ces parties étoient agglutinées par une abon-ante chassie. Il fut prescrit de se laver fréquemment eil avec l'eau de fleurs de sureau : quatre mois après, maladie avoit fait de rapides progrès. Je fus con-ulté ; et en comprimant le sac, je vis qu'il refluoit par es points lacrymaux une grande quantité de matière uriforme. Les paupières du côté droit, principalement inférieure, étant renversées, on mit à découvert oute leur surface interne. Proche l'ourlet, près de insertion des cils, il existoit de l'engorgement, et tout le reste offroit une substance comme veloutée : les glandes de Meïbomius, plus volumineuses, plus

(1) Voyez plus haut page 102.

Maladies des yeux.

relevées que de coutume, étoient entrelacées de v
seaux variqueux ; on ne voyoit rien, ou presque
de tout cela sur les paupières du côté gauche.
plus, cette demoiselle avoit, depuis plusieurs mo
l'aile droite du nez très-rouge et gonflée ; la na
interne correspondante étoit même croûteuse et sèch

« Après avoir fait refluer toute la matière purifo
que contenoit le sac, j'injectai de l'eau par les poi
lacrymaux ; et à la quatrième tentative elle passa
nez dans la gorge. Comme le sac n'étoit pas sen
blement plus distendu que dans l'état naturel, je
m'occupai que de détourner la fluxion, de dimin
ou de corriger la sécrétion morbifique des paupièr
et en même tems de fortifier les vaisseaux variqu
de leur membrane interne ».

« J'ordonnai à la malade d'user journellement, e
plusieurs reprises, d'une livre de petit-lait dépu
d'une drachme de tartrite acidule de potasse, et d
demi-grain de tartrite de potasse antimonié : ce
mède ne fatiguoit point l'estomac, procuroit
selle, et quelquefois deux pendant le jour ».

« Pour remède local, je plaçai entre les paupiè
une petite portion de l'onguent de JANIN, exactem
préparé d'après la formule. Telle fut, dans ce c
l'action stimulante de ce remède, qu'une heure ap
les paupières s'engorgèrent et s'enflammèrent én
mément, malgré les lotions fréquentes avec le l
Durant l'inflammation pendant quatre à cinq jou
le flux palpébral puriforme cessa tout-à-fait, et
ne sortit rien par les points lacrymaux, lorsqu'
pressoit le sac à certains intervalles ».

« L'inflammation disparut, et l'écoulement du fl

bral puriforme eut lieu comme auparavant : alors
térai l'application du même onguent, que j'avois
i moins fort, en ajoutant une double dose de
se de porc. La portion que j'employois matin et
équivaloit au volume d'un grain et demi de fro-
; mais avant j'avois toujours soin de laver les
i lacrymales avec l'eau de plantain animée d'un
d'esprit-de-vin : la malade ensuite s'injectoit cha-
jour trois ou quatre fois l'œil avec le collyre vi-
lique ».

Maladies des yeux.

Trois semaines après, on remarqua de la diminution
i le flux palpébral puriforme, et ce n'étoit plus
ne mucosité mêlée avec les larmes ; l'aîle droite
ez étoit dans son état naturel ; il n'y avoit plus de
ite. La membrane interne des paupières devint suc-
ivement lisse et pâle ; les glandules de Meïbomius
éduisirent à leur volume ordinaire ; les vaisseaux
queux disparurent : je suspendis alors l'usage du
t-lait émétisé ».

Vers le quarantième jour, en comprimant le sac,
larmes limpides sortoient par les points lacry-
ix, à travers lesquels mon injection passoit facile-
it dans le nez. Les larmes continuoient cependant à
ouver quelque obstacle ; car la malade étoit souvent
igée de s'essuyer les yeux lorsqu'elle s'exposoit à
r frais, ou qu'elle lisoit à la chandelle. Je ne pou-
s rapporter cet inconvénient à l'atonie du sac : selon
tes les apparences, elle n'existoit pas ; mais la ma-
e se plaignoit toujours de quelque embarras de la
mbrane pituitaire de la narine droite, ce qui occa
noit dans l'extrémité du canal nazal quelque degré
resserrement. Je prescrivis de respirer de ce côté,

ainsi que tous les assistans, des avantages de cette sorte de procédé opératoire. Le succès a été complet.

Observation d'une fracture de la jambe d'un mulet, réduite au huitième jour de l'accident; par M. Noyez, vétérinaire.

Extrait et Rapport faits à la Société par M. Tartra, professeur de chirurgie, le 3 février 1807.

Fracture de la jambe chez un mulet.

Le mémoire dont vous m'avez chargé de vous rendre compte, contient l'histoire très-circonstanciée d'un cas de fracture de l'os unique composant l'avant-bras du mulet, et que M. Noyez appelle *cubitus* (1), d'après Bourgelat. Ce mémoire est terminé par des réflexions très-judicieuses de l'auteur.

---

(1) Il est bien vrai que dans la plupart des grands quadrupèdes l'avant-bras est formé par un seul os; mais dans le plus grand nombre on distingue des traces du second. Ainsi, dans les pachydermes, comme le rhinocéros, le cochon, le tapir, on voit que le radius est antérieur, et le cubitus postérieur. Ils font ensemble un seul mouvement de ginglyme dans une poulie unique; la petite tête de l'humérus est tout-à-fait effacée par en bas; le radius est au bord interne, et le cubitus au bord externe de l'avant-bras. Dans l'éléphant, la tête inférieure du cubitus est plus grande que celle du radius; ce qui est unique parmi les mammifères. Mais, ainsi que nous l'avons dit, dans la plupart des

grosse croûte blanchâtre ou couenneuse, qui parut plus manifeste toutes les fois que, dans le cours de trois semaines, je fis usage de la poudre d'oxide de mercure rouge, dont je remplissois la cavité du sac lacrymal. Après ce tems, et moyennant l'usage réitéré de la poudre caustique, non-seulement la fongosité de la membrane interne du sac commença à s'applanir, mais encore sa capacité se resserra. Je retirai, pour la première fois, la bougie du canal nazal, afin de la nettoyer, et je la replaçai aussitôt ».

Maladies des yeux.

» Je continuai le même traitement pendant vingt autres jours, en augmentant quelquefois l'action stimulante et corrosive de l'oxide de mercure rouge par l'addition d'un peu de sulfate d'alumine. Je maintenois écartés les bords du sac ouvert, en interposant exactement de la charpie, et souvent de l'éponge simple. Mes succès furent les mêmes qu'auparavant, relativement à la destruction des fongosités et au resserrement de toute la capacité du sac atonique et ouvert. Par la suite, le pansement consista à remplir avec précision tout le sac lacrymal avec de la charpie trempée dans l'eau de chaux mêlée de miel rosat. Enfin je retirai, pour la seconde fois, du canal nazal, la bougie que je nettoyai et que je replaçai comme auparavant ».

» La cicatrice commença à s'étendre des bords de l'ouverture extérieure du sac vers sa surface interne qui, un mois après cette époque, se trouva presque réduite à son étendue naturelle. Il restoit néanmoins çà et là des points non encore cicatrisés, où des fongosités sembloient encore vouloir repulluler; mais cette

Maladies des yeux.

portion du sac lacrymal, qui se trouve au-dessous tendon du muscle orbiculaire, et qui n'étoit comprise dans l'incision, ne s'étoit pas encore ab sée et resserrée en proportion de tout le reste. L'ap cation successive du nitrate d'argent fondu et de la c pie sèche a enfin terminé le traitement trois semai après ».

« Ce tems écoulé, je retirai pour toujours la bo du canal nazal, et j'y substituai une tente de plomb montée d'une petite lame destinée à comprimer la roi antérieure du sac lacrymal. Je la fis porter mois entier à la malade, avec le soin de la netto tous les jours, et de laver ses yeux avec l'eau de pl tain animée avec l'esprit-de-vin ».

« Les paupières du côté malade, étoient déjà gué dès le principe; j'avois usé matin et soir de l'ongu ophthalmique de Janin, et il ne sortoit plus que larmes très-limpides par les points lacrymaux. Enfin supprimai encore la tente de plomb. La lame qui termine avoit si bien comprimé le sac de dehors e dedans, qu'il s'étoit plus enfoncé qu'à l'ordinaire d son sillon particulier, loin de faire craindre une no velle élévation. Les bords de l'ouverture externe qui déjà calleux, s'étoient adossés autour du cylindre d la tente de plomb, se rapprochèrent immédiatemen Ils ne furent pas ranimés ni excisés; et lorsqu'ils furo cicatrisés, on distinguoit à peine la trace de l'incisi qui avoit été faite de toute l'étendue du sac; les larm descendirent aussitôt dans le canal nazal ».

«On doit remarquer qu'à l'exception des quinze p miers jours de l'opération, cette dame ne cessa de

quer à ses affaires de famille, avec autant d'activité qu'auparavant ; et qu'il y a déjà cinq ans qu'elle jouit de la meilleure santé, sans qu'elle ait été jamais incommodée, ni par le larmoiement, ni par le flux palpébral puriforme ».

Le deuxième chapitre traite de l'orgelet. L'orgelet est un véritable furoncle fixé sur le bord des paupières, et le plus fréquemment vers le grand angle de l'œil.

L'inflammation est entièrement *furonculaire*, bien différente de l'inflammation phlegmoneuse. La première commence par la peau, gagne le tissu cellulaire par degrés, et frappe pour ainsi dire de mort une partie plus ou moins grande de celui qui est au-dessous. Dans la seconde, au contraire, le tissu cellulaire est primitivement affecté sans perdre sa vitalité, puis ensuite la peau. L'inflammation *furonculaire* se borne bientôt et forme une petite tumeur circonscrite, dure, assez douloureuse qui, bien que saillante sur la peau, ne contient qu'une lymphe coagulable extravasée, attendu que tout est rempli par la cellulaire mortifiée ou désorganisée. Il n'en est pas de même de l'inflammation phlegmoneuse ; elle est disposée à se propager au loin dans le tissu celluleux, entre les mailles duquel elle verse assiduement une quantité considérable de lymphe concrescible qui cause son engorgement. Par la même raison le furoncle étant tout rempli de substance cellulaire mortifiée et désorganisée, la suppuration ne s'y forme pas, ou du moins ce n'est que d'une manière très-incomplette, et jamais dans le centre de cette petite tumeur, mais sur son contour. Dans le phlegmon, la suppuration vraie et complette a

Maladies des yeux.

précisément lieu dans le centre. La substance laire enflammée, qui revient spontanément s même, reprend son action et son état naturel le pus est une fois évacué. Dans la seconde pé furoncle, au contraire, la peau qui le recou cère, s'ouvre dans un ou plusieurs points qui issue à un peu de sérosité : enfin il sort u étranger, qui est le bourbillon ou morceau de t lulaire mortifié, formant le corps et la base de tumeur; après quoi il y reste un vide qui se se cicatrise en peu de tems. Tous ces phé propres et particuliers à l'inflammation furo sont communs à l'orgelet, dont la nature n point par la suite de celle du furoncle, et don tement est en tout semblable.

Lorsque l'orgelet n'intéresse que la peau, chercher à en opérer la résolution. Dans le traire, il faut, à l'aide des émolliens, favori verture spontanée du dépôt et en déterminer puration : on est quelquefois obligé de cau tissu cellulaire mortifié, qui a été le siége de ladie. Du reste, il ne faut point négliger les cations gastriques et saburrales très-ordinai ces sortes de lésions.

CHAP. III. *Tumeurs cystiques des paupiè* tumeurs, de diverses grandeurs, toujours se leur, situées dans la propre substance des pa se trouvent ordinairement plus à la surface qu'à la surface externe des paupières. La résol est inutile à tenter; l'excision est le seul m guérison. Il faut la pratiquer du côté de la pau la tumeur est le plus à découvert.

CHAP. IV. *Trichiase, ou cils qui irritent l'œil.* Cette maladie a lieu de deux manières. La première consiste dans la direction des cils en-dedans, le tarse conservant sa position et sa direction naturelles : celle-ci est très-rare; elle ne peut d'ailleurs céder qu'aux mêmes moyens de guérison de la seconde, puisqu'il est démontré qu'arracher les cils, brûler le lieu de leurs racines, sont des moyens de guérison insuffisans. Il faut cependant remarquer que le renversement du tarse en-dehors, contre sa position naturelle, fait courir au malade le risque d'un larmoiement continuel, avec un engorgement chronique de la membrane interne de la paupière.

La seconde forme de cette lésion consiste dans une inclinaison vicieuse du tarse, et conséquemment des cils contre le globe de l'œil. Ici la rescision d'une portion de la peau des paupières, de manière à ramener le tarse dans sa position naturelle, est une condition indispensable pour la guérison de la maladie.

A ces deux espèces de trichiase, dit Scarpa, les écrivains en chirurgie joignent la distichiase comme une troisième; ils la supposent formée contre l'ordinaire d'un double rang de poils. Mais elle n'existe réellement pas : et ce qui a donné lieu à cette subdivision, est sans doute le peu d'attention que l'on a fait à ce qu'ont déjà dit depuis long-tems Winslow et Albinus sur la disposition naturelle des cils, c'est-à-dire que leurs racines, quoiqu'en apparence disposées sur une seule ligne, en forment néanmoins deux ou trois, et même quatre dans la paupière supérieure; leur situation est irrégulière, et, comme on le dit, confuse. Chaque fois cependant qu'à raison d'une maladie

Maladies des yeux.

quelques poils s'écartent en sens contraire les autres et s'éparpillent, il semble qu'il s'est fo nouvelle rangée de cils, lorsqu'il n'y a vérita aucun changement quant au nombre, à l'ori l'implantation naturelle. Du reste, cette rem trouve consignée dans le Traité des Maladies de Maitre-Jean.

CHAP. V. *Relâchement de la paupière su*

L'excision de la paupière est quelquefois dans cette maladie; mais comme cette lésion le plus souvent de la paralysie du muscle relev paupière, on la guérira par les moyens cap faire cesser cet état paralytique.

A tout ce que Scarpa a dit sur cette mal joindra avec avantage les détails pratiques très tifs qui font partie de la belle observation de bonnardière, médecin à Crémieu, insérée t. page 22 de ce Journal. Ce praticien, auss mandable par ses lumières que par son expé employé dans un cas de cette nature un m consistoit à dépouiller les paupières de leur épi l'aide de languettes vésicatoires; à mettre leu nerveuses à nu; et à y entretenir un stimu fréquemment répété, en tâchant de prémunir de l'œil contre l'âcreté de l'écoulement et des tiques, avec de la charpie employée soit sèch absorbante, soit humectée d'eau de guimauve

CHAP. VI. *Ectropion, ou éraillement et ment des paupières.* De même que l'excessif ment des tégumens des paupières, le raccourc morbifique de leur membrane interne proch libre, par suite d'ulcères rongeans et de

sécutives, occasionnent l'inclinaison vicieuse du
se et des cils contre le globe de l'œil; de même aussi
trop grande extension, ou l'engorgement de cette
mbrane interne, sa trop forte crispation, le rac-
rcissement des tégumens des paupières ou des par-
es voisines, produisent un vice contraire à la tri-
hiase; c'est l'ectropion, l'éraillement ou le renverse-
ent des paupières.

Lorsque la maladie dépend de l'engorgement de la
mbrane interne, il faut, par les caustiques ou par
pération, détruire les fongosités et les excroissances
i occasionnent la maladie. Les mêmes moyens sont
plicables à la seconde espèce d'éraillement, c'est-
dire, à celle qui dépend du raccourcissement de la
au des paupières. Ici, cependant, le succès est bien
oins certain; et il faut convenir que, dans tous les
s, il est très-rare et très-difficile d'obtenir une
érison complete.

CHAP. VII. *De l'Ophthalmie.* L'auteur a exposé, avec beaucoup de méthode, l'ensemble des connoissances acquises sur la doctrine pathologique de l'ophthalmie; mais il n'y a rien ajouté de bien important.

Il a cependant donné d'assez grands développemens à l'ophthalmie puriforme des enfans; et comme cette maladie est assez peu connue, nous rapporterons en entier ce que Scarpa a dit à ce sujet:

« Cette maladie s'observe chez les enfans nouveau-nés, chez ceux d'un âge tendre ou encore à la mamelle. Lors de l'apparition de cette maladie grave, tout-à-coup les paupières se gonflent énormément, au point qu'on ne peut plus les écarter l'une de l'autre, encore moins les renverser en dehors. Et si on y

Maladies des yeux.

parvient avec peine, on trouve la membrane in
des paupières convertie en une substance villeuse,
gueuse, semblable en quelque manière à celle de
testin *rectum*; tandis que, dans les enfans, elle
en dehors et se renverse par excès de pression.
quefois, lorsque le petit enfant nouveau-né crie
paupières se renversent d'elles-mêmes et restent
cette position, si on n'emploie pas la force pou
retourner et les remettre en leur place. Après ce
mier choc inflammatoire, qui est ordinairemen
courte durée, il s'écoule continuellement des yeu
ces petits malheureux une abondance vraiment ex
dinaire de mucosité puriforme, séparée en parti
glandes de Meïbomius, et en grande partie p
substance villeuse et fongueuse dans laquelle es
vertie la membrane interne des paupieres et la
jonctive elle-même. Sur le principe du mal, la
est vive: les cris, les veilles, les tremblemens d
le corps sont continuels. A tous ces symptôm
souvent joint le vomissement ou la diarrhée d
tières jaunâtres très-fétides ».

» Si on ne remédie pas promptement et efficac
à cet écoulement abondant de mucosité puri
des paupières et de la conjonctive des enfans,
tôt la cornée s'offusque, grossit, et se conver
un staphylôme. C'est pourquoi, à la première
rition de cette maladie, on mettra en œuvre le
tement anti-phlogistique, en tirant du sang à
fant, au moyen de la lancette ou des sangsues a
quées aux tempes. Ensuite il sera très-utile de p
un vésicatoire à la nuque, sur-tout si la mala
été précédée de la rétropulsion de quelqu'exanth

la tête : en outre il sera bon de purger l'enfant avec le sirop de chicorée simple et la rhubarbe unis à un peu de magnésie, en ordonnant en même temps à la nourrice de ne point trop remplir, comme il arrive, l'estomac de l'enfant, de lait ou de bouillie ; ainsi de le serrer et envelopper dans des langes grossiers, d'après la pratique de nos dames, même dans la plus chaude saison. Et si l'on a quelque indice que le mauvais lait de la nourrice a quelque part à cette maladie, on la changera, ou on corrigera le vice qui peut exister dans ses humeurs ou dans les organes de la digestion ».

« Souvent, et c'est dans la classe misérable, le chirurgien rencontre cette maladie dans sa seconde période, ou après que le stade inflammatoire est passé, et quand le flux puriforme abondant s'écoule déjà. Il lui arrive de l'observer lors de sa première invasion, outre les remèdes généraux que nous avons indiqués, il appliquera sur les paupières enflammées des sachets faits d'un voile très-fin, remplis d'herbes émollientes bouillies dans le lait, et saupoudrées de camphre ; le pain et le lait avec le safran, ou la pulpe de pommes cuites également saupoudrés de camphre, afin de modérer la force de l'inflammation. Sitôt que la mucosité puriforme sortira abondamment des yeux de l'enfant (ce qui indique que la maladie est passée dans son second état), on aura recours aux topiques astringens et corroborans, afin de rendre aux vaisseaux des paupières et à la conjonctive leur première vigueur pour restreindre la villosité et la fongosité de la membrane interne des paupières, enfin pour supprimer l'abondante sécrétion morbifique et puriforme qui en dérive

Maladies des yeux.

en grande partie. A cet effet, l'introduction l'eau camphrée entre les paupières sera très- et très-efficace. Cette eau est composée de parties les de vitriol romain et de bol d'Arménie, d quart de camphre; le tout bien pulvérisé et méla On prend une once de ce mélange; on la jette d une livre d'eau bouillante, que l'on retire ens du feu pour la laisser reposer un peu, afin que parties les plus grossières se précipitent au fond vase; enfin on filtre cette liqueur. On emploie remède dans le principe, en mettant une drach de cette eau camphrée dans deux onces d'eau d tillée de plantain froide; puis on augmente, sel le besoin, la dose de l'eau camphrée. On inje ce collyre avec une petite seringue d'ivoire, dont introduit avec précaution le bout entre les paupiè et l'œil, vers l'angle externe. L'injection se f deux ou trois fois le jour, dans les cas moins g ves; et, à chaque moment, dans ceux qui sont plus fâcheux. On applique ensuite sur les paupiè un linge fin couvert de blanc d'œuf battu, épais avec l'alun, et l'on empêche la cohésion des tarses en frottant leurs bords libres avec la pommade d'huil et de cire ».

» Avec cette méthode curative, dans le cours de deux semaines ordinairement on voit disparaître cette mucosité puriforme qui couloit abondamment des yeux: les paupières se détuméfient; et le chirurgien peut alors connoître avec précision l'état du globe de l'œil, principalement celui de la cornée. Si celle-ci est encore restée un peu trouble, pour dissiper cet obscurcissement, le remède le plus op-

un est la teinture thébaïque de la Pharmacopée Londres ; et en cas qu'on ne l'ait pas sous la in, l'onguent ophtalmique de Janin ».

Cette teinture thébaïque est ainsi composée : *Re- opii collati unciam unam ; cinnamomi, caryo- florum arom. ana drachm. semis ; vini albi meracis am semis.*

Macera per hebdomadam sine calore ; deinde per artam cola. Adde spiritûs vini tenuioris vicesimam cè partem, ut tutior a sint à fermentatione: reponere iret vitreis ampullis accuratè obturatis.

CHAP. VIII. *Du nuage de la cornée.* Cette lésion une des suites les plus fâcheuses de l'ophthalmie onique ; elle consiste en un obscurcissement récent ; er et superficiel de la cornée, précédé et accom- gné d'ophtalmie chronique ; dans ces cas-là, les jets ne sont vus qu'au travers d'un voile ou d'un age ; ce qui dépend de l'engorgement des vaisseaux ineux de la cornée devenus variqueux.

Ainsi le nuage de la cornée diffère de l'*albugo* il consiste en une tache dense de la cornée, non ac- mpagnée d'ophtalmie ; du moins le plus souvent, dont la lésion a son siége dans la membrane elle- ême devenue coriace et comme calleuse. Le nuage la cornée diffère aussi du *leucoma*, maladie dans quelle il existe une cicatrice du tissu intime la cornée ; cicatrice qui survient à la suite d'ul- res, de plaies de la membrane, avec perte de subs- ance.

Dans le principe de la maladie qui nous occupe, convient de chercher à déterminer la résolution de engorgement des vaisseaux veineux de la conjonc-

Maladies des yeux.

tive ; on employera en conséquence, avec ava
les topiques astringens, résolutifs et fortifians
tard on n'a d'autre ressource que dans la rescisi
veines variqueuses. Le traitement consécutif de
ration doit être fondé sur les mêmes bases que l
tement conseillé pour le principe de la maladie

Afin de rendre facile l'application des conseil
nous venons de donner un apperçu, nous ci
l'observation suivante, d'après Scarpa :

« Claire Bellinzoni, de Belgiojoso, femme
te, âgée de trente-trois ans, sujette dès son e
à une éruption cutanée, principalement au pri
eut, il y a quelques années, dans l'œil droit
rougeur qui de l'angle interne s'étendoit vers l
née, et qui résista à toutes sortes de remèdes l
Après trois ans, cette rougeur, évidemment d
dante d'un faisceau de vaisseaux variqueux de l
jonctive, s'étendit tellement sur la surface e
de la cornée, qu'enfin cette membrane fut o
cie dans une grande surface, dont les deux tiers
affectés au-devant de la pupille. C'est pour
outre que la malade ne distinguoit plus les
qu'à travers un nuage, le sentiment d'ardeur
nuelle dans l'œil, occasionnée par le mal, et su
la crainte de perdre entièrement la vue, de cet
furent les motifs qui déterminérent cette fem
se transférer dans cet hôpital ».

« Le 13 avril 1797, tandis qu'un aide tenoit é
les paupières de l'œil affecté, je saisis avec des
tout le faisceau de vaisseaux veineux variqueux,
de l'angle interne de l'œil, s'étendoit vers la co
sur la lame de la conjonctive qui la recouvr

après avoir réuni dans un seul pli tout le faisceau vasculaire, je le soulevai un peu, et le rescisai avec les ciseaux courbes, de manière à figurer la lettre C dans les confins de la cornée avec la sclérotique. Je laissai le sang se dégorger : j'en facilitai même l'écoulement, en appliquant sur les paupières une éponge molle imbibée d'eau tiède : le tout fut ensuite recouvert d'une compresse et d'un bandage contentif ».

» Le lendemain, les paupières de l'œil droit parurent gonflées, rouges et comme érésypélateuses, ainsi que le côté droit de la face, avec fièvre, chaleur extraordinaire de tout le corps ; accident auquel la malade étoit fréquemment sujette depuis quelques années, mais dont jusqu'alors elle n'avoit jamais parlé ».

» Je prescrivis une diète rigoureuse et une livre de décoction de chiendent, avec un grain de tartre émétique, à prendre à doses réfractées pendant plusieurs jours consécutifs, et j'appliquai sur les paupières engorgées des sachets d'herbes émollientes. Je ne pus avoir aucune connoissance de l'état de la cornée, à cause du grand gonflement et de la tension des paupières ».

» Le huitième jour, l'érésypèle se termina avec desquammation de la face. Ce fut alors que la malade put ouvrir librement l'œil droit, et que je vis avec plaisir la cornée, transparente par-tout, de manière à permettre à cette femme de distinguer clairement les objets ».

» La suppuration fut douce dans le lieu de la rescision ; et pour tout remède, jusqu'à parfaite cica-

Maladies des yeux.

trisation de la conjonctive, je n'employai que les l
tions d'eau de mauve. Le lieu de la section de
conjonctive dans le point d'union de la cornée av
la sclérotique étant consolidé, j'ordonnai à la mal
de s'injecter, plusieurs fois le jour, le collyre vitrio
que avec une petite dose d'esprit-de-vin campl
L'usage de ce remède redonna à la conjonctive
première force, et à la cornée son entière tr
parence. La femme dont je parle est sortie de
hôpital parfaitement guérie, un mois après son o
ration, et dans les premiers jours de mai ».

Chap. IX. De l'*Albugo* et du *Leucoma*. Nous a
indiqué précédemment la nature des deux lésions q
sont le sujet de ce chapitre. L'albugo consiste d
l'opacité de l'épaisseur de la cornée qui se trouve d
terminée, le plus souvent, par un état inflammatoi
On n'a d'autres moyens à opposer à cette maladie q
les anti-phlologistiques, qui ne réussissent guères q
dans le principe. Quant au leucoma, qui est le pr
duit d'une cicatrice, ainsi que nous l'avons dit pl
haut, on ne peut guères lui opposer que les mêm
moyens; et quelle que soit la nature de ceux que l'
met en usage, on ne parvient jamais à une guéris
parfaite.

Chap. 10. *De l'ulcère de la cornée.* Ce genre de
lésion est presque toujours la suite d'un abcès derriè
la conjonctive, survenu à l'occasion d'une ophtalmie
grave aiguë. Pour solliciter l'issue de la matière de cet
abcès, il ne convient pas d'ouvrir la pustule avec
l'instrument, ainsi que le conseillent beaucoup de chi
rurgiens; malgré que ce petit abcès semble parvenu
à son plus haut degré de maturité. La matière qu'il con

tant est si tenace et, pour ainsi dire, tellement agglutinée à la substance de la cornée, qu'elle ne sort point par l'ouverture artificielle qu'on a pratiquée. D'ailleurs cette ouverture artificielle a l'inconvénient d'exaspérer la maladie, d'accroître l'obscurcissement de la cornée, et souvent de déterminer la formation d'un autre petit abcès dans le voisinage du premier. Il faut donc temporiser et attendre que l'ouverture de l'abcès se fasse spontanément, en la provoquant toutefois par les fomentations et les bains émolliens.

Quant aux rapports de l'ophtalmie aiguë avec l'ulcère de la cornée, il ne faudroit pas croire que l'on ne peut point guérir l'ulcère sans avoir auparavant fait cesser l'ophtalmie; l'expérience démontre le contraire. En appliquant sur l'ulcère les moyens locaux qui lui conviennent, on voit l'ophtalmie diminuer d'intensité à mesure que le traitement dirigé contre l'ulcère fait de nouveaux progrès. Il n'est que très-peu de cas dans lesquels l'ophtalmie entretienne l'ulcère; et le contraire a lieu presque toujours.

Le caustique répété jusqu'à ce que l'ulcère commence à se cicatriser, est le meilleur moyen à opposer à cette maladie. Dans la classe des caustiques, il faut préférer le nitrate d'argent fondu, que l'on taille comme un crayon, et que l'on porte sur l'ulcère, après avoir préalablement écarté les deux paupières et fixé la supérieure à l'aide de l'élévateur de Pellier.

L'observation particulière que nous allons rapporter présentera, dans tous ses détails, le tableau des moyens curatifs à employer contre cette maladie. Ajoutons toutefois qu'il arrive dans quelques cas, soit à raison de la violence du mal, soit à cause d'un trai-

Maladies des yeux.

tement mal entendu, que l'ulcère devient fongueux avec dilatation des vaisseaux sanguins de la conjonctive; il faut alors resciser avec des ciseaux à cuiller toutes les fongosités jusques au niveau de la cornée, et favoriser la cicatrisation de la plaie, en employant également le traitement consécutif de l'ulcère, tel qu'il va être indiqué dans l'observation suivante :

« Antoine Carovo, de Pavie, enfant âgé de quatorze ans, se présenta dans cette école de chirurgie-pratique pour une douleur très-vive qu'il éprouvoit à l'œil droit qu'il étoit en danger de perdre, à cause de deux petits ulcères qui lui étoient survenus sur la cornée, à la suite d'une ophtalmie grave aiguë ».

» Un de ces petits ulcères occupoit le segment inférieur de la cornée; l'autre celui qui regarde l'angle externe de l'œil : tous deux étoient sordides et de couleur cendrée. Les vaisseaux sanguins de la conjonctive, et sur-tout ceux qui correspondoient aux points ulcérés de la cornée, se maintenoient assez gorgés. L'enfant accusoit des douleurs acerbes dans l'œil et dans la tête; il évitoit la lumière même la plus modérée ».

» Cet enfant couché sur le dos et ayant la tête un peu élevée, j'ordonnai à un aide de lui soulever la paupière supérieure avec l'élévateur de Peltier, tandis qu'avec ma main gauche je lui abaissois la paupière inférieure. Il n'y a pas d'autre manière, chez les enfans surtout, de fixer suffisamment le globe de l'œil pour porter ensuite avec précision le caustique sur les points ulcérés de la cornée; puis, avec le nitrate d'argent, taillé comme un crayon,

je cautérisai ces deux ulcères pour les couvrir d'une escarre suffisamment profonde et adhérente. Immédiatement après, je lavai plusieurs fois l'œil avec le lait frais. Pendant l'acte de la cautérisation, le malade donna les signes de la plus vive douleur; mais une demi-heure après il éprouva le calme le plus parfait sous tous les rapports ».

» Le jour suivant, il soutint une lumière modérée, et les vaisseaux sanguins de la conjonctive parurent beaucoup moins gorgés qu'avant la cautérisation ».

» Trois jours après, à la chute de l'escarre, les premières douleurs de l'œil se réveillèrent; mais elles furent moins fortes que dans le principe. Je touchai de nouveau les petits ulcères avec le nitrate d'argent fondu: cette opération fut moins incommode au malade que la première. Je la répétai quatre jours après ».

» A la chute de cette dernière escarre, les petits ulcères étoient assez diminués, et leur fond d'un rouge pâle s'étoit élevé au niveau de la surface de la cornée. Je substituai alors au caustique le collyre vitriolique, avec le mucilage de semences de coing, à injecter dans l'œil toutes les deux heures ».

» Dans le cours de dix autres jours, ces petits ulcères se cicatrisèrent parfaitement, et l'ophtalmie se dissipa tout-à-fait. Pour assurer encore plus le bon succès du traitement, j'ordonnai que pendant un mois encore le malade continuât l'usage du collyre, et qu'avant de se coucher on lui in-

Maladies des yeux.

troduisît entre les paupières et l'œil un peu de guent ophtalmique de Janin ».

CHAPITRE XI. *Du Ptérygion.* Il est formé membrane contre nature d'un rouge cendré, de triangulaire, qui, partant le plus souvent de l'ang terne proche la caroncule lacrymale, s'étend à-peu sur la cornée avec un dérangement notable vue.

Le ptérygion n'est point, comme on l'avoit une nouvelle membrane formée sur la conjonctive il n'est pas vrai qu'on puisse détacher le ptérygion intéresser la conjonctive. Scarpa s'est convaincu cette lésion n'est autre chose qu'une expansion ou moins forte du feuillet transparent de la conj tive; et toutes les fois qu'on a enlevé le ptérygion a détruit la pellucidité de la conjonctive et cornée.

Néanmoins l'opération est le seul moyen à op au ptérygion; on peut le saisir facilement avec pinces, le soulever et l'exciser avec des ciseaux le près possible de la cornée.

CHAP. XII. *De l'Encanthis.* L'encanthis est excroissance de forme variable, plus ou moins c dérable; d'abord simplement granuleuse, et qui vient quelquefois cancéreuse, molle, rouge ou li naissant de la caroncule lacrymale, et en tems du pli semi-lunaire de la conjonctive qui l'i sine. Cette excroissance produit et entretient le souvent l'ophtalmie chronique.

L'extirpation est le premier moyen à oppo l'encanthis, de la même manière que nous l'avon pour le ptérygion. On emploie ensuite les causti

et les détersifs. Dans tous les cas, quel que soit le volume de l'encanthis, l'instrument est préférable à la ligature. La crainte vaine des hémorragies a engagé quelques opérateurs à revenir à ce dernier moyen; mais il réussit toujours mal. Maladies des yeux.

Mémoires de Chimie, contenant des analyses de minéraux; par MARTIN-HENRI-KLAPROTH, *professeur de chimie à l'académie d'artillerie de Prusse, membre de l'académie royale des sciences et arts de Berlin, et de l'académie des arts et métiers de la même ville, associé de l'institut national de France, etc., etc.; traduit de l'allemand par* B. M. TASSAERT, *chimiste, l'un des collaborateurs des Annales de Chimie* (1).

L'on connoît assez les nombreux services rendus à la minéralogie par le chimiste Klaproth: ses analyses ont fait connoître les principes constituans de beaucoup de minéraux, indiqué de nouvelles substances minérales, et rectifié les connoissances antérieures sur ces différentes matières. Mémoires de Chimie minérale.

Les divers mémoires publiés par l'auteur sur ce sujet contiennent un grand nombre d'analyses de terres, de métaux, de substances salines et d'eaux minérales, dont M. Klaproth a démontré les principes consti-

(1) Deux volumes in-8°. de 1000 pages, imprimés en cicéro, et sur carré fin d'Auvergne. Prix 10 fr. brochés, et 13 fr. par la poste, franc de port. A Paris, chez F. Buisson, libraire, rue Git-le-Cœur, n. 10, ci-devant rue Hautefeuille, n. 20 et 23.

Mémoires de Chimie minérale.

tuans. Telle est, entre autres, l'analyse des eaux m
nérales de Carlsbad, si souvent conseillées dans
ouvrages de médecine-pratique des Allemands, e
autres dans l'*Enchiridium Medicum* de Kemph : ce
des eaux thermales qui ont pour principes le carbon
le sulfate, le muriate de soude, le carbonate de cha
la silice, une petite quantité de fer et une petite qu
tité d'acide carbonique absorbé par l'eau. A
connoissances positives, les mémoires de M. K
proth, traduits par M. Tassaert, joignent ce
l'avantage d'offrir, comme autant de modèles, diy
analyses, lesquelles doivent être d'une grande u
aux personnes qui se livrent à la chimie minérale.

Enfin les travaux de Klaproth, comme ceux de
férens chimistes qui ont plus ou moins travaillé
l'analyse des minéraux, ont encore le double avant
de concourir aux progrès de la minéralogie pratiqu
de la minéralogie spéculative, que l'on peut nom
aussi philosophie minéralogique. La première, ou
minéralogie pratique, a pour objet la connoissance
produits du règne minéral, leur description, les moy
de les distinguer entre eux, etc. Or, il est aisé de v
tout ce que les analyses chimiques peuvent faire p
cette branche de la minéralogie.

La deuxième, ou la philosophie minéralogiqu
tend spécialement à assigner les caractères spécifiq
des minéraux et à les classer d'une manière conven
ble, d'après ces caractères qui ne doivent être aut
chose que l'énoncé de leurs propriétés physiques
chimiques.

Ce qui est le plus difficile en philosophie minéralo
gique, c'est la formation des espèces. On est aujour

i généralement d'accord que pour établir les espè- minéralogiques sur des bases stables, il faut, comme lit le célèbre Dolomieu, qu'elles soient instituées la nature elle-même, que leur existence se trouve antie par la loi qui régit les affinités, et qu'elles nt leurs limites assurées aussi bien dans leurs carac- s physiques que dans leurs propriétés chimiques.

L'espèce minéralogique, a dit l'auteur déjà cité, un être distinct de tous les autres par une constitu- particulière qui reçoit de cette constitution tout ui doit le caractériser. Cet être-existe dans la mo- le intégrante : il est représenté physiquement par masses homogènes qui ont été soumises aux lois de grégation régulière ; et il tient sous sa dépendance les êtres qui ont une semblable constitution, lors me que des vices de conformation les éloignent de représentation physique de l'espèce, ou que des su- fluités ou des souillures lui font porter une livrée angère.

L'espèce ayant été ainsi définie, il est manifeste que st principalement aux analyses chimiques à nous faire nnoître les espèces minéralogiques, ainsi que nous vons dit plus haut ; ce qui nous porte à conclure que chimie est le principal guide de la minéralogie.

Sous ces divers rapports, l'ouvrage de Klaproth sera alement utile et aux chimistes et aux minéralogistes ; t l'on doit remercier M. Tassaert d'avoir fait passer notre langue, avec toute la fidélité et l'exactitude ossibles, un travail de cette importance.

F. J. D.

LITTÉRATURE MÉDICALE ETRANGÈ

Del vajuolo de quadrupedi e degli uccelli dis
zione di Gioanni Brugnone professore di vete
ria nell' universita imperiale di Torino (1).

Sur le Claveau.

L'auteur, en applaudissant aux efforts que l
Gouvernement Cisalpin pour propager dans ce
pays les races de moutons à laines fines, a cr
étoit de son devoir de s'occuper des diverses ma
qui attaquent ces animaux ; et il a commencé d'
par celle qui leur est le plus funeste, l'analogue
petite-vérole chez l'homme, connue en françai
le nom de claveau ou de clavelée.

Jusques-là on n'a trouvé, parmi les animau
ceptibles de contracter la petite vérole, que les s
les moutons, les lièvres, les lapins et les dindon
petite vérole de l'homme et des singes, quoiq
apparence semblable à celle qui attaque les mou
en est cependant différente.

Cette maladie est essentiellement contagieuse
se communique non-seulement entre les indivi
même espèce, mais même d'espèce à espèce ;
Astruc, dans son Traité de la contagion de la l
rapporte que les lapins du Languedoc sont souve
taqués de la petite vérole, par cela qu'ils v
nuit brouter l'herbe dans des prés qui ont ser
pâturage à des troupeaux infectés de clavelée.
gnone a inoculé la matière du claveau à des din
qui ont pris la maladie ; cependant les chèv

[1] In-8°., 40 pages.

ractent point la clavelée, même par la voie de Sur le Claveau.
culation. La petite-vérole de l'espèce humaine ne communique point aux animaux, pas plus que celle animaux ne peut se communiquer à l'homme, etc.

'auteur a donné ensuite, quoique en abrégé, les ncipales instructions relatives aux diverses espèces claveau, et aux caractères qui peuvent les faire dis- guer; à leur traitement, soit curatif, soit prophilac- e; et enfin aux précautions à prendre pour s'oppo- à la propagation de la contagion.

a terminé son travail en faisant remarquer qu'il très-facile de confondre la gale avec le cla- , et il en donne l'exemple suivant: M. Barriere, décinaire à Chartres, prétend avoir soigné et guéri claveau sur trois chiens; savoir sur une chienne, septembre 1776; sur un chien, en octobre de la me année; et sur un autre chien en juillet 1787. . Huzard en dit autant de dix-sept chiens qu'il a ités en 1789. Ce dernier prétend que les chiens dont parle, avoient pris le claveau de deux brebis mortes cette maladie, et qui avoient été flérées et touchées r ces chiens. Mais, dit Brugnone, ce qui prouve e ce prétendu claveau n'étoit que la gale, c'est que maladie se communiqua aux mains et à la figure du rdien des chiens; sans compter que ce prétendu veau n'a pas offert les principaux caractères connus cette éruption; comme, par exemple, de se mon- r plus particulièrement au nez, à la bouche et à sophage, etc.

Notes pratiques extraites des journaux étrangers. Notes pratiques.

Les médecins allemands et anglais continuent à pré- niser la digitale pourprée contre la phthisie pulmo-

Mémoires de Chimie minérale.

naire et contre l'hydropisie. Les docteurs George mann, Drake et Maclean viennent de publ nouvelles observations à ce sujet. Ils y ont ajou sieurs conseils thérapeutiques que nous allons rap ici par extrait.

Et d'abord il paroît qu'ils donnent la préféren feuilles de digitale pourprée pulvérisées da cas d'hydropisie; tandis qu'ils emploient la t de la même plante contre la phthisie.

Ensuite, disent-ils, la digitale doit toujou prise sur des plantes vigoureuses et saines, sur élevé, non cultivé et exposé aux rayons du Celles qui ont une teinte brunâtre méritent la rence. On les cueille en automne après qu'elles o toute l'influence des chaleurs de l'été, sans a souffrir les premières gelées de l'automne. Les f ainsi cueillies sont soigneusement séparées des mais de manière qu'il leur reste un peu de la tig pouvoir les lier en petites bottes, que l'on suspen une chambre sèche, chaude, et suffisamment pour les faire sécher; on les serre ensuite pour l

---

Les docteurs Plenck et Mick ont, d'après un grand nombre d'observations particulières, vant lité du *Chenopodium ambrosioïdes* L. (thé du Me pour la guérison de la danse de St.-Guy. On e cette plante en infusion à la dose de deux gro douze onces d'eau, à prendre par tasses soir et m ou par grandes cuillerées chaque deux heures; c la prendre aussi en poudre. Plenck l'a plusieu associée à la menthe poivrée; et le docteur M l'avoir réunie une fois au quinquina avec bea d'avantage.

Notes pratiques.

doct. et profess. Hufeland a publié une nouvelle de curative, mais sur-tout prophilactique pour le r. Les indications diverses de sa méthode théra- que, dont la justesse ne peut qu'inspirer de la con- , sont 1°. de faire diversion à la tendance des urs vers les mamelles; 2°. de combattre la plé- locale établie sur ces parties; 3°. de modérer l'ac- exaltée de leur irritabilité. En conséquence, lors- rès la cessation de la menstruation il existe des osités anciennes ou modernes au sein, et que irrhosités deviennent douloureuses, il prescrit ignée (celle du pied seroit d'abord préférable); nne ensuite des sangsues sur le lieu même de la ur, et il fait appliquer enfin sur la tumeur des resses imbibées du mélange suivant : prenez eau es quatre onces, extrait de Saturne un demi-gros, re d'opium un demi-gros.

ces moyens il joint un exutoire au bras du côté de; l'usage de deux gros de crême de tartre prise les matins durant les époques présumées de la struation et un régime approprié.

---

même, d'après un ensemble suffisant d'observa- , recommande, sous le double rapport de l'effica- et de l'innocuité, le liniment fait avec un mélange à ies égales d'eau de chaux et d'huile d'amandes dou- récemment exprimée contre les éruptions herpéti- en général, et contre celles de la face en particu- r. Il arrive quelquefois que ces éruptions, après avoir paru, reviennent : le même moyen les dissipe alors mptement et sans danger.

CORRESPONDANCE.

Lettre de M. JACQUIN, *médecin à Valence, au Rédacteur du Journal Général de Médecine.*

Sur les Nécroses.

En applaudissant à la manière lumineuse avec laquelle M. Léveillé a développé la nouvelle doctrine des *Nécroses*, dont il est fait mention dans le t. XX[illegible] page 299 du Journal général de Médecine, etc.; [illegible] réclamation de cet auteur insérée au tom. XXV[illegible] page 453 du même ouvrage; je crois avoir aussi à réclamer contre le fait qu'il a avancé, savoir qu'il étoit [illegible]ement convaincu que personne avant lui n'avoit [illegible] la même idée en France, pas même en Europe; qu'[illegible] il étoit le premier qui eût fait connoître cette théorie de la nécrose des os longs et le mécanisme de la formation des séquestres dans cette maladie.

En 1800, j'ai démontré et prouvé à monsieur Cartier, alors chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon, à mes confrères, et aux élèves qui suivoient les cours de cet hôpital, lorsque j'y étois attaché en qualité de chirurgien interne; j'ai démontré, dis-je, que l'ossification du périoste n'avoit jamais lieu; qu'il ne se faisoit point de réparation de tissu dans cette membrane; que les séquestres étoient recouverts par une lame, qui, en s'ossifiant, partoit (en s'adhérant au périoste par sa face externe) des surfaces saines des portions de l'os qui ne sont point nécrosées; et enfin qu'avant moi on avoit toujours regardé cette opération naturelle comme le produit d'une nouvelle ossification du périoste. En 1801, je prouvai ce que j'avois avancé par la nécrose du tibia d'une femme qui avoit succombé à une métastase. En 1802, je fis l'opération à deux ma-

:tés de cette maladie, et j'eus occasion de
· ma découverte et mes nouvelles idées sur les
, et de ramener les incrédules à la vérité. En
ıi fait imprimer ce que j'avois avancé, et
Léveillé, dans une dissertation que j'ai soute-
cole de Médecine de Montpellier (voyez mon
en 1803, *Essai sur la Nécrose des os*), que
sé dans le tems à M. Sedillot, qui ne dit rien
uvelle théorie, ni de ma manière de voir sur
ction.

que M. Léveillé, et avant lui, j'ai déclaré que
d'un os long ou cylindrique étoit nécrosé dans
ı épaisseur toutes les fois qu'il y avoit destruc-
ultanée et du périoste et de la membrane mé-
J'ai également avancé, et avant M. Léveillé,
ort de l'os n'étoit qu'extérieure ou superficielle,
périoste étoit détruit, et que l'appareil médul-
oit sain d'ailleurs. Dans ma dissertation, p. 7 et
lant du périoste et de la membrane médullaire,
« Leur destruction entraîne la mort entière de
ui se nécrose et qui bientôt est remplacé par
ouvelle reproduction osseuse, laquelle peut se
ser aussi. Cette nouvelle reproduction naît par
ourgeons charnus, qui ne sont que l'expansion
renchyme nutritif, et qui en ont toute l'éner-
: la sensibilité organique. »

nce dans mon ouvrage, page 9, que « la né-
: n'est point une maladie du périoste, comme
avancé quelques auteurs; que l'état pathologi-
le cette membrane pouvoit la développer quel-
ois d'une manière consécutive ». J'ai dit plus
ue les maladies de l'os sont souvent étrangères

Notes pratiques.

» au périoste qui le revêt, et que celui-ci pouv
» éprouver des altérations que l'autre ne partage
» point encore; que dans d'autres circonstances
» maladie étoit commune à l'os et au périoste. »

Page 10, je dis : « Le mécanisme de l'exfoliati
» est alors visible (en parlant de la nécrose externe
» superficielle); les tables d'os mortifiées sont sou
» vées peu-à-peu par des grains ou mamellons ch
» nus, qui s'élèvent du reste de l'os, et qui continue
» de les pousser au-dehors jusqu'à ce qu'elles soie
» entièrement détachées ». Et j'ajoute par un renvoi
« Les grains ou bourgeons charnus se présentent so
» l'apparence de petits corps rougeâtres, s'élevant au
» dessus de la surface de l'os en forme de tubercul
» inégaux et irréguliers, disposés en manière de pet
» mamellons. Dans le principe, plus ou moins éloi
» gnés les uns des autres, ils se rapprochent en gro
» sissant, et s'unissant entre eux par une légère me
» brane qui les limite ou les circonscrit. C'est cet
» membrane ou lame charnue dont M. Léveillé a
« point parlé, qui adhère ensuite au périoste sai
» ainsi que je l'ai dit plus haut ».

Page 11, j'annonce que « l'observation a démont
» et que l'expérience a confirmé, que l'os de nouvel
» formation est précédé par l'expansion d'une lam
» charnue, qui prend naissance par des bourgeon
» lesquels naissent des surfaces saines des portions
» l'os qui ne sont point nécrosées ou de ses extrémi
» qui ne se nécrosent jamais; en dehors, le pério
» leur sert de limite, empêche leur aberration; al
» toute solution de continuité des parties dures su
» comme dans les parties molles, ses périodes or
» nair

aires ; c'est-à-dire, qu'on y observe trois phéno-
ènes principaux, ainsi que l'a dit Bichat, avant
oi : 1°. le développement des grains ou bourgeons
harnus ; 2°. leur transformation en cartilage ;
°. enfin, le changement de ce cartilage en os par
abord du phosphate calcaire ; ce triple phénomène
t plus long à se faire dans les parties dures que
ns les parties molles. »

e ne puis, dans une simple lettre, m'étendre autant
je le desirerois sur cette matière ; mais je crois
avoir dit assez pour prouver à mes lecteurs que
le premier développé la nouvelle théorie des né-
es, que M. Léveillé a traitée, j'en conviens,
c beaucoup de sagacité ; mais la priorité de cette
ouverte ne m'appartient pas moins.

e vous prie, monsieur, de vouloir bien insérer
lettre dans le prochain numero du Journal Général
Médecine ; vous m'obligerez infiniment.

Notes sur Smellie et Deventer.

Dans le dernier cahier, nous avons annoncé que
s donnerions une note plus détaillée sur les deux
oucheurs Smellie et Deventer, que nous avions
r inadvertance placés au nombre des accoucheurs
nçais. Et comme nous avions attribué à ces der-
ers en général les travaux des deux autres, nous al-
ns indiquer d'une manière rapide ce qu'ils ont fait
n et l'autre de plus marquant pour l'art des accou-
emens ; afin de montrer la part de gloire qui leur est
e dans cette branche de la chirurgie, et ce qu'ils ont
ellement fait pour son perfectionnement.

Sur Smellie.

Guillaume Smellie, médecin et accoucheur à Londres, naquit et mourut près Lanerk en Ecosse; il fut un des accoucheurs les plus employés de son tems; il avoit fait à Londres 280 cours d'accouchemens, dans lesquels il forma 900 accoucheurs, sans y comprendre les sage-femmes.

Smellie publia en 1752, et, suivant Burton, en 1751, son *Treatise on the theory and practice of midwifery*, ou Traité sur la théorie et la pratique de l'art des accouchemens, in-8°. Cet ouvrage fut d'abord traduit en français par M. Préville, Paris, 1754, in-8°.; en allemand, Altenbourg, 1755, in-8°.; et en flamand, par Mathieu Van-der-Hagen, avec des notes instructives, Amsterdam, 1765, in-4°.

Dans l'introduction de cet ouvrage, Smellie a donné, par ordre chronologique, le tableau historique des accoucheurs qui ont plus ou moins, et par divers moyens, contribué aux progrès de la science des accouchemens. Dans cette énumération, il remonte jusques à Hippocrate, auquel il a peut-être attribué plus de gloire qu'il ne lui en est dû dans cette branche de l'art de guérir. Toutefois Smellie a donné le détail très-étendu de tous les préceptes et de tous les documens transmis par Hippocrate, et consignés dans les différens livres de ses ouvrages, où il a parlé des accouchemens.

Smellie pense que Deventer a trop accordé à l'obliquité de la matrice; cette cause n'a jamais produit une difficulté réelle pour accoucher. Suivant lui, l'accouchement, dans quelques circonstances, ne sauroit être terminé sans instrument. Il blâme l'usage des crochets, et conseille le forceps, qu'il a inventé, sem-

lment pour les cas qu'il indique. Nous remarquerons ici que, pendant que Levret s'occupoit à Paris de la perfection de cet instrument, Smellie de son côté y travailloit aussi à Londres; mais la palme est restée Levret; et le forceps de celui-ci, avec quelques corections qu'on y a faites depuis, l'a emporté, au jugement des accoucheurs les plus célèbres, non-seulement sur celui de Smellie, mais encore sur tous ceux qui ont été imaginés. Sur Smellie.

Smellie a vu que chez les femmes hydropiques la matrice se rompt facilement : que sur cent accouchemens, on en rencontre sept dans lesquels l'enfant présente une position contre-nature, etc. Il veut que dans l'accouchement naturel la femme soit couchée, et qu'elle se tienne debout lors de l'accouchement difficile. Il regarde comme peu dangereuse l'adhérence du placenta. La tête de l'enfant, arrêtée au passage, soit par sa propre grosseur, soit par l'étroitesse du bassin, rend souvent l'accouchement difficile : il conseille alors l'usage du forceps.

Smellie a également compris, dans son Traité des accouchemens, d'abord la description des parties de la génération de la femme, et puis des développemens physiologiques sur la conception et la génération. Il s'est occupé en outre des maladies des femmes grosses, et il a tracé des conseils très-utiles sur les soins à donner aux enfans, et sur la manière de les élever.

Deux ou trois ans après, c'est-à-dire en 1754, Smellie publia également à Londres et sous le format in-8°. *A collection of cases and observations on midwifery*, ou collection de cas et d'observations sur les accouchemens.

Marchant sur les traces de Mauriceau, auquel

Sur Smellie.

Smellie peut être comparé sous beaucoup d'autres rapports, il voulut confirmer par des observations la vérité des préceptes et documens qu'il n'avoit puisés que dans ces mêmes observations. Et comme s'il s'était méfié de ses propres forces, ou bien pour ajouter à l'autorité de son expérience particulière, il a eu la prétention de faire entrer dans son recueil un certain nombre d'observations empruntées de divers autres praticiens. C'est particulièrement des transactions philosophiques que l'auteur a tiré les observations qui ne lui appartiennent point.

Ce volume d'observations a été également traduit en français par M. Préville en 1756; en allemand, à Altenbourg en 1763, etc.

Il est un troisième volume d'observations relatives aux accouchemens contre nature, ouvrage posthume de Smellie, et qui n'est pas moins recommandable que les autres; aussi a-t-il eu les mêmes succès. Il fut publié à Londres en 1768, et par conséquent long-temps après le volume suivant : Un volume de planches servant à l'explication et à l'interprétation des principaux points de l'anatomie et de la pratique des accouchemens, complète les œuvres de Smellie. Ce volume a paru à Londres, grand in-folio, 1754, sous ce titre : *A set of anatomical, tables with explanations and an abridgment of the practice of midwifery.* Il contient trente-neuf planches, parmi lesquelles il en est douze qui ont été dessinées par Camper; les autres l'ont été par M. Rymodyke; et toutes ont été gravées par M. Grignion. Elles représentent l'anatomie des parties de la génération, diverses positions du fœtus dans la matrice, l'application du forceps de différentes manières, etc.

Sur Smellie.

les planches du texte anglais sont peu fidèles et peu
rtes, sur-tout pour la partie anatomique ; celles de
raduction française in-8°., Paris, 1758, toujours
M. Préville, le sont encore moins.

La doctrine de Smellie a été combattue avec beau-
p d'acharnement par plusieurs accoucheurs célè-
, entr'autres par Levret, par Burton, etc. Ce
nier a sur-tout publié à Londres, en 1753, un écrit
forme de lettre, ayant pour titre : *A letter to*
Smellie, containing critical and practical re-
rks upon his treatise on the theory and practice
midwifery, traduit en anglais par M. Lemoine,
ris 1773. L'auteur a employé la critique la plus
ère pour relever les inadvertances ou les erreurs
tenues dans les ouvrages de Smellie ; il avance que
ui-ci avoit mal lu les auteurs qui ont écrit sur les
ouchemens ; que la liste qu'il en a publiée est très-
complette. Il montre les inconvéniens du forceps de
ellie, et prouve que cet instrument a de grandes
logies avec le forceps de Paré et avec quelques
res instrumens des anciens arsenaux de chirurgie.

Quoi qu'il en soit de la validité de ces critiques,
ne peut refuser beaucoup de mérite à Smellie ; il
cupe sans contredit une place distinguée dans le
mier rang des accoucheurs. Il possédoit sur-tout au
n haut degré cet enthousiasme pour son art, qui est
dispensable pour exciter l'émulation, et il savoit bien
communiquer à ses élèves. En lisant ses ouvrages,
voit qu'il se plaint souvent de ce que l'art des
couchemens n'est pas encore porté à sa dernière per-
ction, et il ne néglige aucune occasion pour exhor-
r ses disciples à travailler à son perfectionnement ;

Sur Smellie.

il blâme sur-tout les disputes et les jalousies entre accoucheurs ; et il engage *les jeunes praticiens à cacher les erreurs de leurs confrères, et à entretenir une bonne harmonie entre les accoucheurs et les sage-femmes.*

Smellie n'a pas trop suivi les conseils qu'il vient de donner, lorsqu'il dit qu'ayant été appelé en 178[illegible] pour secourir une femme, il trouva auprès d'elle un autre praticien qui lui parut fort surpris de le voir, et qui tança fort le mari de ce qu'il avoit appelé un autre accoucheur, sans l'avoir averti. «Son habillement, ajoute Smellie, étoit aussi revêche que sa figure; il consistoit en un vieux manteau, natté, tout gras; une vieille robe-de-chambre attachée dans son milieu par une longue ceinture de cuir tout aussi propre. Ses bras étoient enveloppés de serviettes ; il avoit devant lui un tablier de femme de peur de gâter son bel ajustement ; il avoit aussi sur sa tête une perruque immense, etc. ».

Tous les auteurs sont loin de partager l'opinion de Smellie sur les progrès que l'on peut faire faire encore à l'art des accouchemens. « Il s'en faut peu, dit Astruc, que l'art d'accoucher n'ait atteint sa perfection, et que les opérations qu'il faut faire dans l'exercice de cet art ne soient portées presque à la certitude géométrique ; ce qui n'est pas étonnant, puisque cet art se réduit au problême de mécanique suivant : une cavité extensible d'une certaine capacité étant donnée, en tirer un corps flexible d'une longueur et d'une grosseur données par une ouverture dilatable jusqu'à un certain point ».

Un accoucheur de nos jours a dit, avec plus de méchanceté que de vérité, que l'on mettroit sur une

us les préceptes relatifs à la doctrine des accou- Sur Smel-
is. lie.

este, sans aller plus loin à cet égard, nous
que l'art des accouchemens a atteint le degré
ection que comporte la simplicité des objets
t de son ressort; mais qu'il reste encore plu-
oints à éclaircir, quelques problêmes à ré-
et de grandes difficultés à applanir. Nous cite-
exemple la doctrine, tant spéculative que pra-
de la rupture de la matrice; dans ce cas, la
et la pratique ont un champ à-peu-près égal-
iste à parcourir.

---

i Deventer, originaire de Flandres, pratiqua Sur De-
ecine et l'art des accouchemens en Hollande; venter.
docteur en médecine de la Haye; il fut appelé
s fois en Dannemarck par Christian V, moins
professer les accouchemens, que pour y faire
ation des différentes machines qu'il avoit inven-
effet de corriger les défauts de structure du corps.
que ses travaux soient loin du mérite de ceux de
, ils n'en ont pas moins obtenu un rang hono-
rmi les ouvrages relatifs aux accouchemens. De-
a sur-tout porté un grand jour dans la doctrine
ouchemens, par la détermination de l'obliquité
atrice; découverte qui remonte à Hippocrate,
ont l'application appartient à Deventer, auquel
ut on doit faire le reproche d'avoir poussé
in la considération de ce point de pratique.
idry, dans le discours qu'il prononça le 22
ore 1772, à la Faculté de Médecine, discours
quel l'auteur a eu pour objet de déterminer
n la chirurgie doit aux travaux des Médecins,

M. Andry a, dis-je, payé à Deventer le tribut d'éloges qui lui est dû sous ce rapport.

Sur Deventer.

Le premier ouvrage de Deventer sur les accouchemens parut d'abord, en danois, en 1696, et fut successivement réédit dans la même langue en 1701, 1724 et 1745, tantôt in-8°. et tantôt in-4°. Il parut ensuite en latin sous ce titre : *Observationes Chirurgicæ novum lumen exhibentes obstetricantibus*, *Leyde* 1701 in-4°., et en 1734 in-4°. aussi, avec beaucoup d'additions.

Il fut traduit en français par Jacques-Jean Bruhier d'Ablancourt, médecin d'Angers, Paris 1734, grand in-4°. Le traducteur y a joint une préface, dans laquelle il loue l'ouvrage outre mésure, *etiam supra verum*, comme l'a remarqué Haller. Il fut aussi traduit en allemand à Jena, où il eut plusieurs éditions dans les années 1728, 31, 40 et 61; en anglais à Londres 1766, etc.

L'un des défauts de cet ouvrage, c'est d'attribuer toutes les difficultés qui se présentent dans les accouchemens à l'obliquité de la matrice. Deventer admet l'écartement des os pubis; mais seulement dans les accouchemens laborieux. Il a cherché à fixer les opinions sur le développement de la matrice pendant la grossesse; il admet le développement de ce viscère, qu'il prétend cependant n'être pas uniforme depuis le moment de la conception jusqu'à celui de l'accouchement. Deventer a imaginé une chaise sur laquelle il faisoit asseoir la femme en travail d'enfant; cette chaise, quoique plus commode que celle de Paré, n'en a pas moins été abandonnée aussi bien que celle de ce célèbre chirurgien. Les planches de

Sur Deventer.

vrage de Deventer péchent par la correction, mais tout par l'exactitude anatomique, à laquelle on s'est éralement peu attaché dans les planches des ouges sur les accouchemens.

Deventer, dans sa jeunesse, avoit été orfèvre, emyé principalement à la composition des instrumens inés à corriger les vices de conformation exeure. C'est probablement à cette première direcque nous devons plusieurs machines qu'il inula à ce sujet. Ces machines avoient pour objet de resser les bossus, les boiteux, etc.; et, si l'on en t les Journaux de ce tems là, Deventer eut de ads succès dans cette partie de la chirurgie.

ussi a-t-il souvent mêlé, dans son Traité sur les ouchemens, des observations relatives à cette iche chirurgicale; ainsi l'on y trouve des faits de tion des vertèbres. « J'ai traité, dit-il, quelques onnes qui avoient les vertèbres de l'épine luxées, manière que les extrêmités inférieures étoient paraes et sans aucun mouvement. A mesure que je dois aux vertèbres leur situation naturelle, le mouent des extrêmités revenoit; et lorsqu'elles furent iérement réduites, ces personnes se tenoient debout marchoient quoiqu'avec moins de force qu'auparat, la réduction n'ayant jamais pu être si comte qu'il ne restât point quelque défaut dans l'artilation ».

Deventer a publié aussi un Traité sur le rachitis. attribue la cause matérielle de cette maladie à un ali, qui se combinant avec un corps gras, huileux, rme un savon; il regarde le *spina ventosa* comme des sympômes les plus fâcheux du rachitis, etc.

Sur Deventer.

L'auteur a joint à cette dissertation particulière considérations physiologiques et pathologiques structure des os ; mais elles ne méritent point mentionnées.

BIBLIOGRAPHIE MEDICALE

Dissertation (inaugurale) sur les fièvres malignes ataxiques, avec quelques remarques sur les ca particulières qui favorisèrent leur naissance en XII ; par M. Rouzel. *in*-4°. 50 *pages. Paris,*

Bibliographie méd.

Tableau analytique, très-bien tracé, de l'hist médicale des fièvres malignes ou ataxiques, consi rées dans leurs trois états, de fièvre continue, de fi intermittente et de fièvre rémittente. L'auteur a do en quelque sorte un extrait des travaux de MM. P et Alibert, dont les ouvrages à ce sujet ne sont e mêmes que l'extrait des travaux de Torti, Morto Senac, Werlhoff, Lauther, Cléghorn, Huxham,

Remarquons cependant que M. Rouzel a eu tort fixer irrévocablement les doses du quinquina, dans cas les plus alarmans, à une once, à prendre en plusie doses, d'un redoublement à l'autre. Werlhoff et grand nombre d'autres praticiens conseillent d'en do ner une once et demie en différentes prises, distribu de manière à ce que la plus forte soit administrée l'époque la plus éloignée du redoublement suivan Nous nous sommes convaincus plusieurs fois de l'uti lité de ce précepte.

MANUEL DE LA SAIGNÉE ; *utilité de celle du pied danger de celle du bras ;* Principes et Moyens pou la rendre toujours salutaire et pour employer le

gues : *Ouvrage d'une utilité domestique*, avec Notes et Observations sur la Vie et sur le système guin. Par *Alphonse Leroy*, ancien Docteur-gent de la Faculté; Professeur de l'Ecole spéciale Médecine de Paris; Membre de la Société de cole de Médecine et de plusieurs Sociétés savan-, etc., etc. Un vol. in-12 de 300 pages. Prix: fr. 50 c. broché, et 3 fr. par la poste, franc de rt. A Paris, chez *F. Buisson*, libraire, rue it-le-Cœur, n. 10.

auteur de la brochure que nous annonçons a eu objet de fixer l'attention des praticiens sur un des ipaux effets de la saignée, dont on tient généra-nt peu de compte dans la pratique journalière, ont nous devons la connoissance à la secte des istes.

sques-là tous les ouvrages écrits *ex-professo* sur ignée avoient successivement considéré ce moyen ivement à l'évacuation sanguine, à la révulsion et dérivation du fluide sanguin, etc. Mais ce n'est que quelques traités de médecine-générale, sortis de école de Stalh, que l'on trouve des idées saines 'influence de la saignée considérée relativement aux vemens vitaux de l'économie, et à ce que l'on pour-appeler son action vitale. L'ouvrage de M. Al-se Leroy a l'avantage de présenter cette idée aux iciens, mais tout en la leur offrant à côté de préceptes èrement contraires à la saine pratique. C'est ainsi l'auteur ne craint pas d'avancer que dans toutes les adies meningo-gastriques (bilieuses), adeno-me-ées (pituiteuses), l'engorgement sanguin au cer-u est considérable, tous les caractères de la plé-

Bibliographie méd.

thore sanguine très-prononcés; et qu'en conséquence saignées, sur-tout celles du pied, deviennent indispensables. De pareilles hérésies en médecine-pratique ne sont pas rares dans l'ouvrage de M. Leroy; et sous ce rapport la lecture peut en devenir très-pernicieuse. Nous nous bornerons à citer la proposition suivante, copiée de la page 62; on verra quelle est l'idée que l'auteur se fait des *fausses fluxions de poitrine*. « Les maladies aiguës et sur-tout celles d'automne, ont souvent leur siége à la partie convexe du foie, et de-là l'irritation se porte de page à la plèvre, à la poitrine; *c'est ce qu'on appelle fausse fluxion de poitrine* ».

Il est encore de l'honneur de la médecine française de réclamer contre deux assertions, qu'il seroit honteux de laisser accréditer. *La saignée est employée vulgairement en France dans presque toutes les maladies.* (V. la préface), et plus bas: *la saignée fait presque la moitié de la médecine.* Les médecins français éclairés, pas plus que ceux des autres nations, ne prescrivent jamais la saignée que lorsqu'elle se trouve nécessitée par des indications suffisantes; et tout le monde conviendra que dans les maladies en général il existe bien plus grand nombre de cas dans lesquels la saignée est ou inutile ou nuisible, qu'il n'y en a dans lesquels elle se trouve nécessaire. Ainsi sans vouloir tourmenter l'auteur sur l'expression incorrecte dont il s'est servi, et en lui donnant le sens qu'il a voulu lui donner, nous dirons que la saignée ne fait pas même la moitié de la médecine, à beaucoup près.

L'auteur a dit ailleurs que les livres sur cette importante matière (la saignée) sont moins nombreux que sur toutes les autres. Nous en demandons bien pardon

nteur; mais il seroit infiniment plus aisé de prou- le contraire. Et d'abord on peut, pour ainsi dire, rer qu'il n'est point d'ouvrage de médecine pratique lequel il ne soit parlé de la saignée. Tous les mé- ins qui ont écrit sur la thérapeutique, sur la noso- ie en général, ou sur telle ou telle autre maladie particulier, ont fait mention de cette opération, pour la conseiller, soit pour la proscrire suivant ligence des cas. Nous pourrions citer, en outre, de quatre cents auteurs ayant écrit *ex professo* la saignée: V. *Initia bibliothecæ medico-practicæ hirurgicæ, etc., de Plouquet.* Art. *Venæ sectio.* ussi de Vigilius.

Bibliographie méd.

es idées et les opinions physiologiques, ou de mé- ne spéculative, mériteroient peut-être le même e d'examen que les idées de médecine pratique t nous avons déjà parlé. Qu'il nous suffise, pour ir donné une notion suffisante des unes et des autres, iter le passage suivant: « Chaque principe cons- ant de l'air va se porter sur un système avec lequel at en affinité; on peut croire que l'électrique va nerfs, l'oxigène aux membranes, l'azote aux nes et à la fibrille, le calorique au sang, l'acide bonique au tissu cellulaire; ainsi par les divers élé- ns de l'air sont réparés divers systèmes ».

uxième rapport du Comité central de vaccine, établi près le Ministère de l'intérieur.

Ce rapport est rédigé d'après le même esprit que le emier que nous avons eu soin d'annoncer lorsqu'il a ru: celui-ci n'est d'ailleurs pas moins recomman- ble.

Les objets que le comité a méditès pendant les

Bibliographie méd.

quinze mois de travaux dont il a rendu com
rapportent à trois divisions principales.

La première comprend les mesures adminis
adoptées par MM. les Préfets, Sous-Préfets et l
pour la propagation de la vaccine ; elle fait éga
connoître la part active que MM. les Ecclésia
ont prise à ces mêmes mesures. On prévoit bi
nous n'aurons rien à dire de celle-ci.

La deuxième est relative aux inoculations de
cine sur l'homme, à ses irrégularités, à ses con
tions, à l'influence réciproque des maladies in
rentes sur elle, au nombre des vaccinations
contre-épreuves qui ont été pratiquées, aux pr
inventés pour simplifier son inoculation, et p
conserver la matière.

La troisième est consacrée à publier les essa
ont été pratiqués sur les moutons, dans les vues
surer si la vaccine les mettoit à l'abri de la clave
de savoir si l'inoculation de cette dernière n
pouvoit les garantir de la contagion.

Les deux dernières parties de ce rapport so
seules qui aient directement trait aux progrès
science ; ce sont elles seules, par conséquent, qu
devroient occuper. Mais comme elles ne renfe
guères que les objets que la commission de v
de la société de médecine de Paris a fait p
successivement, à mesure qu'ils lui ont été ad
directement, ou qu'elle en a eu indirectement co
sance, nous nous contenterons de renvoyer les le
aux divers articles sur la vaccine, insérés à n
dans ce journal. Tels sont entr'autres l'inocul
par frictions, par les croûtes de vaccin, soit

, soit humectées simplement d'eau tiède : la
rvation du vaccin à l'aide des tubes capillaires,
l. Bretonneau nous a communiquée : la décou-
du *cowpox*, faite par le docteur Hortet, sur les
s du val de Ribas : diverses expériences de MM.
ry, à St.-Geniez; Calignon, à Dijon, et Voi-
à Versailles, etc.; articles qui ont été publiés
ce journal à diverses époques.

prit des Journaux français et étrangers, par une Société de gens de lettres.

en paroît au commencement de chaque mois un
me in-12 de 300 pages. Le prix de l'abonnement
pour un an, de 24 fr. pris à Bruxelles; 27 fr. à
s; 31 fr. 20 c. franc de port pour toute la France;
3 fr. 40 c. pour l'étranger.

e succès de cet excellent Recueil littéraire est de-
long-tems assuré. Depuis son origine, en 1772, il
éprouvé d'autre interruption que celle de six mois
s l'an 13; et ses rédacteurs redoublent de soins pour
endre un des plus précieux dépôts de tout ce qui
t intéresser la littérature et les sciences.

es auteurs ou libraires qui veulent y faire annoncer
lques ouvrages, doivent en faire remettre, francs de
t, deux exemplaires, soit à Bruxelles, chez Weis-
bruch, au bureau général de ce Journal, soit à Pa-
, chez Ant. Aug. Renouard, libr., chez lequel il
t s'adresser dans cette ville, pour les abonnemens et
ar tout ce qui concerne ledit ouvrage.

rt du Typographe, ouvrage utile à MM. les hommes de lettres, bibliographes et typographes; contenant par chapitres et sommaires les détails de chacune des deux parties de cet art, la désignation

Bibliographie méd.

et les modèles des caractères des langues mo des langues vivantes, les proportions et l'alig des vers, un vocabulaire typographique; un des homonymes, une méthode simplifiée p correction des épreuves, les lois et décrets r aux ouvrages posthumes, etc. dédié à MM Hommes de lettres; par B. Vinçard, typ phe, breveté par S. M. l'Empereur et Roi venteur des ligatures françaises et étrangère des presses à touchoir; ex-secrétaire de la S typographique de Paris, membre de plu Sociétés des sciences et arts. A Paris, chez Vi et compagnie, rue des Prêtres St.-Séverin; et les principaux libraires, 1806.

Prix proposé par la Société de Médecine de seille.

Prix proposé.

La Société de médecine de Marseille a déli dans sa séance du 20 décembre, de proposer sujet d'un prix, consistant en une médaille d la valeur de 300 francs, la question suivant

Déterminer le caractère de la maladie des a chées, qui a été décrite sous le nom de fièvre pérale; faire connoître le traitement convenabl types divers qu'elle peut présenter.

La Société désire que les mémoires envoy concours soient basés sur l'expérience et l'ob tion, seuls flambeaux qui puissent éclairer la t et la thérapeutique d'une maladie dont la m rapide et souvent insidieuse peut tromper la picacité du praticien le plus consommé.

Les mémoires devront être remis, avant le q septembre 1807: ce terme est de rigueur. Ils s adressés, francs de port, à M. Seux, secrétaire pétuel, rue de Rome.

Ils pourront être écrits en latin ou en fran ils porteront une épigraphe qui sera aussi éc ainsi que le nom de l'auteur, dans un billet cheté et joint au mémoire.

Les membres résidans sont seuls exceptés du cours.

bservations sur le Croup ; par M. Jacques Carron, *médecin à Annecy.*

Sur le Croup.

Le croup n'est point une maladie inconnue ns le département du Mont-Blanc. J'ai eu casion de traiter six malades atteints du oup dans huit ans ; et d'après la relation ie quelques agriculteurs m'ont faite de la aladie et de la promptitude de la mort de urs enfans, je ne doute point qu'ils n'aient é emportés par le croup.

Ire. Obs. Un enfant de trois ans et demi, ant le cou court et beaucoup d'embonpoint, t porté de la ville à la campagne, le 25 sep- mbre 1797. Il s'échauffa beaucoup à courir ns la journée qui étoit très-chaude, et le ir, il fut reconduit chez lui très-tard, après coucher du soleil. Il commença dès la ême nuit à être inquiet, agité. Le matin du , il paroissoit un peu enroué. Il n'eut pres- ie pas d'appétit dans la journée ; sur le soir, voix devint plus rauque ; il fut très-altéré, dormit point. Le 27, la voix devint gla- issante. Il rendoit par les efforts de la toux es mucosités très-visqueuses. Il étoit fort ppressé ; il avoit le visage très-rouge. Les pa- ns attribuèrent d'abord son indisposition à

Sur le Croup.

la présence des vers, et lui donnèren
syrop vermifuge, qui ne produisit a
effet. Comme l'enfant continuoit d'
beaucoup plus mal, je fus demandé l
au matin; je lui trouvai la voix croup
il rendoit par les secousses de la toux b
coup de phlegmes épais. L'oppression
fièvre étoient très-fortes; il sortoit de tem
tems par le nez quelques gouttes de s
on commençoit même à observer de lé
mouvemens convulsifs.

L'air, en passant par la trachée, produ
un son aigu, comme s'il eut passé par un
d'airain, et étonnoit les parens, à qui j
dissimulai point les dangers de cette m
die. Je prescrivis d'abord le tartrite
monié de potasse, à petites doses,
produisit plusieurs vomissemens, et l'ex
tion de quelques portions de mucus m
braniforme. Je fis ensuite appliquer trois s
sues sur le trajet du larynx, et on envelo
le cou d'un cataplasme de riz. J'ordonna
même-tems des fumigations émollientes
des bains de pieds irritans avec le sa
et le sel marin. L'enfant parut mieux le
de la journée. Mais vers les dix heu
du soir, l'oppression devint plus vive;
mouvemens convulsifs se renouvelèrent

voix continua d'être plus aiguë; on mit un vésicatoire volant sur la partie antérieure du cou. Le 29 au matin, le malade parut suffoqué par des mucosités épaisses qui s'arrêtoient à l'entrée du larynx. Il reprit quelques petites doses de tartrite antimonié de potasse, et rendit à plusieurs reprises des phlegmes épais, sans être soulagé. Il étoit menacé à chaque instant de suffocation; son pouls devint foible; son visage prit une teinte plombée; il expira à neuf heures du soir. Sur le Croup.

Autopsie cadavérique. Je recherchai d'abord la cause de la maladie dans le conduit aérien; je trouvai la membrane muqueuse qui tapisse le larynx, un peu rouge et enflammée; sa portion inférieure étoit recouverte d'un mucus épais, jaunâtre, qui avoit pris et la forme et la consistance d'une membrane. La partie supérieure étoit enduite d'un mucus puriforme très-abondant, qui l'obstruoit presque entièrement. La glotte et l'épiglotte étoient également un peu rouges; la trachée-artère et ses ramifications paroissoient participer de l'inflammation, la présence des mucosités y étoit peu remarquable. Les viscères du bas-ventre n'offroient aucune altération. Je ne fis point l'ouverture de la tête.

IIe. Obs. Le fils de M. .... de Choisy,

Sur le Croup.

âgé de six ans, s'étoit amusé, le 11 prai
an 10, à conduire, pendant l'ardeur du so
un petit char dans un pré. Il s'échauffa
trêmement, but de l'eau fraîche et se cou
sur la terre. Le soir, en entrant, il eut q
ques frissons, et ne voulut point souper. Le
il fut mélancolique, très-altéré; il toussoit
quemment; sa voix étoit changée, et il
fusa dans la journée toute espèce d'alim
J'étois venu voir un malade dans la c
mune; je couchai le soir chez son p
J'entendis tousser cet enfant pendant la n
et s'agiter vivement. Je ne balançai poin
réveiller ses parens, et à leur déclarer q
étoit atteint d'un croup très grave, et q
falloit sur-le-champ lui administrer des
cours. Il avoit en effet la voix sonore,
flante; la toux étoit vive; la fièvre for
et le visage enflammé; il avoit déjà re
pendant la nuit près d'un demi-verre de s
par le nez. En inspectant l'arrière-bouc
on ne découvroit aucune trace d'inflam
tion. Heureusement on avoit des sangsues d
une bouteille; j'en appliquai quatre sur
larynx; je laissai couler le sang pendant qu
ques minutes. Je frictionnai ensuite le deva
du cou avec le liniment ammoniacal. On n'ou
blia point le cataplasme de riz, ni les pédilave

peu sinapisés. Quelques heures après la te des sangsues, l'enfant respiroit plus li- ment. Il avoit la voix moins croupale. ume il expectoroit avec beaucoup de peine phlegmes épais, je le mis à l'usage de cimel scillitique, aiguisé avec le kermès. Ce nède le fit vomir; je le continuai durant la rnée du 13; et le 14 au matin, après avoir sé une assez bonne nuit, l'enfant vomit à plu- prs reprises de petits morceaux de pseudo- mbranes. On continua les frictions avec le iment volatil, et la potion. La voix se montra ins croupale; la respiration fut plus aisée; malade rendit encore quelques gouttes de g par le nez; la nuit fut d'ailleurs bonne. 15, le mieux se soutint, augmenta même, le septième jour l'enfant fut entièrement éri.

Sur le Croup.

IIe. Obs. Le fils de M. ... d'Annecy, âgé cinq ans, d'une constitution très-forte, plaignoit depuis quelques jours d'une toux gère, lorsque le 21 floréal an 12, après oir beaucoup couru à l'ardeur du soleil, commença à éprouver des mal-aises et une fficulté plus prononcée à respirer. La nuit t orageuse; il eut de la fièvre, et se plaignit un sentiment d'angoisse et d'ardeur à la ré- on du larynx, sans éprouver de douleur

Sur le Croup.

ni d'empêchement dans la déglutition: dant la journée, la toux devint fréquent voix, sonore, aiguë, glapissante. L'en ressentoit plus d'embarras à la trachée crachoit de tems en tems un phlegme ép et sembloit soulagé par l'expectoration. vis le 22 à six heures du soir; on lui a qua aussitôt cinq sangsues sur le larynx pratiqua des onctions avec le liniment til, et on mit en usage le cataplasme de On prescrivit d'ailleurs une boisson délay des fumigations émollientes et des bain pied sinapisés. Le 20, l'enfant éprouva l coup moins d'angoisse au larynx, et la piration fut plus aisée. Pour faciliter l'e toration du mucus couënneux, je donn kermès avec l'oximel scillitique qui pr sit l'effet desiré.

Le 24, on continua le même traitem et le malade ressentit une amélioration quée.

Le 25, la constriction du larynx rep pendant la nuit; la voix fut un peu plu guë; on mit encore deux sangsues, et de un vésicatoire volant: on doubla la dos la potion kermétisée qui excita un léger missement; la nuit fut plus tranquille. L au matin, la voix reprit son timbre à-

s naturel; l'enfant expectoroit un mucus
ins consistant; il n'avoit plus de douleur Sur le Croup.
larynx. Le 27, le malade continua de
sser encore fréquemment. Cependant la
ix n'étoit presque plus sonore; il respiroit
ément; il passa une bonne nuit. Le 28, le
eux se soutint, ou même augmenta. Le 30,
y avoit encore un peu de toux; mais il ne
stoit aucun symptôme de croup.

Le 6 fructidor, même année, l'enfant eut
e nouvelle attaque de croup. Sa voix, après
inze heures d'invasion de la maladie, étoit
ipissante; le mal de tête très-fort; et il
rouvoit une grande difficulté de respirer.
s saugsues, le vésicatoire volant le soula-
rent si promptement, qu'on n'eut presque
s besoin de recourir aux autres médica-
ens.

IVe. Obs. Le fils de Terrier, agriculteur
; la commune d'Annecy-le-Vieux, me pria
e voir, à mon passage, le 25 vendémiaire
n 12, un de ses enfans, qu'il me dit être
ès-enroué et très-oppressé depuis trois jours.
e le trouvai avec la voix sifflante, le pouls
ible, la respiration laborieuse, ne rendant
u'avec peine quelques crachats épais, et
enacé d'une suffocation prochaine. Je lui
onnai une légère fraction de tartrite anti-

Sur le Croup.

monié de potasse, qui procura le vo
sement d'une portion de mucus membr
forme. On n'appliqua que le lendemain
sangsues, que j'avois prescrites pour le j
mêmes; et l'on ne fit point usage du linim
ammoniacal que j'avois également ordo
Je ne vis plus le malade; mais ses parens,
vinrent me trouver, me dirent qu'il a
mieux. Le lendemain, septième jour d
maladie, les symptômes se renouvelèren
devinrent si alarmans, que l'enfant mo
dans la nuit même. Un voyage à la camp
ne me permit point de le voir dans ses
niers momens, ni de procéder à l'ouve
du cadavre.

Ve. Obs. Le fils de M. ... d'Annecy,
de trois mois, fut vacciné de bras à bras
juin de cette année. Cet enfant, très-b
et ayant un embonpoint excessif, sou
par fois de coliques violentes : quel
commères avoient proposé l'usage de
fraîche pour boisson, comme un moye
suré pour les prévenir. Soit qu'on attrib
croup de ce jeune enfant à cette boisson
qu'on l'attribue à la constitution catarrhal
régnoit à cette époque, le malade comm
le 15 juin à éprouver une toux violente, rau
la respiration étoit sifflante; et l'enfant, en

fréquemment la main sur la région du
, indiquoit assez le siége du mal. Après
ir beaucoup toussé, il se trouvoit dans un
ger imminent de suffocation, et rendoit
le vomissement des glaires avec le lait.
Rochette, chirurgien, le vit le même jour,
ea qu'il avoit le croup, et n'ordonna que
pédiluves; il me pria d'aller voir le ma-
e; je le visitai en effet le 16 de très-grand
in. L'enfant avoit été très-souffrant pen-
t la nuit; sa respiration étoit sifflante,
ussoit beaucoup, et vomissoit des phleg-
s épais depuis plusieurs heures. Il ne vou-
point téter; et plusieurs fois il avoit été
s d'être suffoqué. Je prescrivis un grain
pécacuanha, qui fit vomir à trois reprises
glaires épaisses, sans apparence membra-
se. Je fis pratiquer des onctions sur le
avec l'esprit volatil de corne de cerf, d'a-
s le conseil de M. Double, médecin de Paris;
mit ensuite un cataplasme de riz. Dès que
ction de l'ipécacuanha fut terminée, on
nna chaque deux heures une cuillerée à
é de syrop de Polygala de Virginie. Le
nède paroissoit produire chaque fois de
tes nausées. La nuit du 16 au 17 fut très-
uvaise; la toux sonore; la respiration sif-
nte; l'oppression, de même que les suffo-

Sur le Croup.

Sur le Croup.

cations, continuoient. On n'avoit pu
quer la veille les sangsues, qui paroisso
cet âge un remède violent et extraordi
On les appliqua le 17 de très-grand ma
l'insu des parens; quelques heures
la nourrice nous dit que l'enfant avoit re
et qu'il avoit rendu avec plus de facili
phlegmes visqueux ; qu'il étoit moin
pressé, et qu'il avoit pris le sein ave
d'avidité. Je vis le malade le soir; il
moins oppressé ; il n'avoit éprouvé
légère suffocation ; la toux étoit moins
la respiration moins sifflante. J'ordonnai
continuât le syrop et le liniment, de
que le cataplasme de riz. La nuit du 17
fut moins alarmante; l'enfant dormi
sieurs heures, et vomit des glaires à d
reprises, après avoir bu son syrop de
gala. Le 18, il continua de tousser;
fut moins oppressé; il dormit plusieu
res la nuit du 18 au 19. Il parut plus g
toussa beaucoup moins, et n'eut presq
d'oppression; on continua le syrop e
niment. La vaccine, pendant cette ép
parcourut ses périodes avec beaucoup de
larité. Le 20 et jours suivans, on n'ap
presque plus de toux; on suspendit l
mèdes. Le 24, les boutons vaccins con

nt à devenir bruns; le bras se couvrit Sur le Croup.
a érésypèle qui s'étendit jusques aux
ts, et qui céda aux fomentations émol-
tes et résolutives. Le 28, l'enfant étoit
èrement rétabli.

omme dans la plupart des cas de croup
j'ai eu occasion de traiter, les sujets étoient
ustes et avoient beaucoup d'embonpoint,
ue la maladie étoit survenue le plus sou-
t à la suite d'un refroidissement subit, j'ai
loyé de préférence, et je crois avec quel-
s succès, les saignées locales, les anti-
gistiques. Le croup a paru être accom-
né de la diathèse inflammatoire, qui est si
inante dans les pays situés au pied des
es.

ans les deux cas où la maladie a eu une
e fâcheuse, je n'ai été demandé que très-
, lors même que la formation de la pseudo-
nbrane obstruoit déjà le larynx, et mena-
d'une suffocation prochaine les indivi-
atteints du croup. La saignée alors n'a
curé qu'un soulagement momentanée, et
retardé que de quelques heures la catas-
he. La dyssenterie inflammatoire, qui
e facilement dans ce pays-ci à la saignée,
bains, aux anti-phlogistiques et aux vési-
oires sur le ventre, devient souvent mor-

Sur le Croup.

telle, si on n'emploie que très-tard les mc convenables.

L'oximel scillitique et le kermès ont jours paru favoriser l'expectoration du m couënneux. Quant au Polygala, je ne l'a sayé que dans le traitement du croup du j homme qui fait le sujet de la dernière d vation. Je ne dus négliger aucun moyen cc pour sauver cet enfant, dont la mort a porté un coup funeste aux progrès de la cination. Quoiqu'elle jouisse d'une fave gnalée dans le département, un accident heureux auroit pu arrêter un instant sa che rapide. Malgré que plusieurs observa attestent que nombre d'enfans ont été v nés, étant atteints de la coqueluch d'autres maladies légères, sans qu'on a observer une augmentation de la pre maladie, je crois qu'on agira toujours prudemment en ne vaccinant pas des e atteints d'autres maladies, excepté dans le d'une épidémie de petite-vérole. Un évène malheureux arrivé à un de mes amis, d département du Léman, fit tomber da commune la vaccine dans le plus gran crédit. Il vaccina deux de ses neveux du virus vaccin que je lui avois comi niqué. Ils prirent la rougeole l'un le

ème, l'autre le sixième de la vaccination ; ils périrent tous les deux durant le cours de la vaccination. Sur le Croup.

Pour revenir au polygala, je l'ai donné sous forme de syrop ; il a paru entretenir des digérées et faciliter l'excrétion des mucosités. Sera toujours très-difficile de le faire prendre en poudre dans un âge si tendre ; il vaut mieux risquer son goût nauséabonde et amer sous forme de syrop. Je me sers depuis le commencement de ma pratique du polygala, il m'a paru jouir constamment d'une très-grande facilité dans le traitement des affections catarrhales ; mais dans le pays que j'habite, sur-tout lorsqu'il y avoit une disposition inflammatoire, j'ai cru prudent de le faire précéder par les antiphlogistiques. Lorsque je l'ai employé trop tôt et sans avoir préalablement donné les remèdes anti-phlogistiques, son usage prématuré augmentoit la fièvre, produisoit une très-grande chaleur à la gorge, et une oppression plus forte. Il dérange les fonctions de l'estomac chez ceux qui ont ce viscère irritable ; et lorsqu'on le donne à doses un peu rapprochées, il porte sur cet organe un sentiment de crispation très-vive.

Observations sur l'inflammation de la langue glossitis; *par le même.*

Sur le *Glossitis.*

Les journaux politiques ont annoncé la mort d'un militaire, survenue très-promptement pour avoir été piqué par un animal vénéneux, au moment où il dormoit sur la terre.

Cette observation m'a engagé à faire connoître à la Société de Médecine deux cas de *glossitis*, maladie heureusement très-rare que j'ai vu survenir chez deux individus qui ayant dormi sur la terre, avoient eu très probablement la langue piquée par quelque insecte vénéneux.

Un soldat du régiment de Piémont, convalescent d'une fièvre putride, sortit de l'hôpital de la Brigue, département du Var, pour se promener; invité par la chaleur du soleil il se coucha sur la terre et s'endormit.

Au moment où il se réveilla, il sentit une douleur vive à la langue et de l'embarras dans les mouvemens. De retour à l'hôpital, il éprouva un accès de froid très-intense, qui fut bientôt suivi d'une grande chaleur à la peau, d'un violent mal de tête et de vertiges; il fut très-altéré pendant la nuit; et sa langue

il ressentoit des élancemens, augmenta nsidérablement de volume. Elle étoit très- ouge et séche; elle commençoit déjà à débor- ler les dents; le malade ne pouvoit plus ar- culer des paroles intelligibles; il éprouvoit le la difficulté à respirer et à avaler les bois- ons. Je le vis le matin, je lui trouvai le isage très-enflammé avec beaucoup de cha- eur à la peau, le pouls dur et très-plein; je i ordonnai une saignée très-forte du bras, s fomentations émollientes, des pédiluves, s lavemens purgatifs; on mit un cataplasme ollient sous le menton; et pour boisson lui prescrivis de la décoction d'orge miel- e et nitrée; je fis faire l'ouverture des eines ranines. On eut beaucoup de difficul- à la pratiquer; elles ne donnèrent pas eaucoup de sang. Le malade qui, le matin valoit encore avec peine quelques gouttes le liquide, ne put plus rien avaler vers le oir; la langue plus tuméfiée et plus rouge ccupoit tout l'espace compris entre les deux âchoires, et débordoit de plusieurs lignes les ents qui avoient déjà produit, par leur frot- ement, une excoriation sur sa surface. Le alade ne respiroit que par le nez et avec eine; il paroissoit menacé d'une suffocation prochaine, que je proposai la bronchotomie

Sur le *Glossitis.*

Sur la Glossitis.

comme le seul moyen de l'arracher à mort certaine. On mit sur-le-champ huit sangsues sous le menton et a du cou ; on laissa couler le sang après chûte; on apperçut aussitôt une dimin sensible dans l'inflammation de la langu couleur fut d'un rouge moins intense, volume diminua et permit le passage de par la bouche. A minuit la langue ne dé soit déjà plus les dents; le malade put a quelques gouttes de sa boisson; le lende matin la langue n'occupoit pas même l lume double de son état naturel ; le le main soir, troisième jour, elle avoit r ses dimensions ordinaires, et on n'obse que les légères excoriations produites pa dents.

IIe. Obs. Un jeune enfant de quatr s'endormit sur la terre, le 28 septembre à St-Gorioz. A son réveil il se plaignit à père qu'il avoit été piqué à la langue pa insecte; qu'il y éprouvoit une vive doul et qu'il avoit une grande chaleur dan gorge. Le père lava la langue avec de fraîche ; l'enfant fut très-altéré, toute la sa langue devint rouge et épaisse ; il ne voit rendre aucun son intelligible ; son v étoit très-rouge et il avoit beaucoup de fi

e père le fit voir à un homme de l'art qui
a saigna ; le malade éprouva un léger sou- Sur le *Glossitis.*
gement qui ne fut qu'instantanée. Vers le
oir la langue augmenta si rapidement de vo-
ume, qu'elle eut bientôt non-seulement rem-
li la cavité de la bouche, mais débordé
même les dents ; le malade étoit près de suf-
oquer lorsque son père vint me chercher
endant la nuit. Il me fut impossible d'ou-
rir les veines ranines : je trouvai le visage
ouge et comme injecté, et l'œil très-lar-
oyant. Je me décidai à ouvrir le jugulaire,
ais je ne pus jamais contenir cet enfant qui
gitoit la tête en tout sens. Je lui appliquai
uit sangsues sous le menton ; je fis des sca-
ifications légères sur la langue ; je la lavai avec
u lait tiède, et je prescrivis un pédiluve. Com-
me, en laissant couler le sang après la chûte
es sangsues, j'apperçus une diminution très-
ensible dans l'inflammation, je ne fermai les
uvertures qu'une heure après l'écoulement
u sang, et trois heures après l'application des
angsues : j'eus la satisfaction de voir une amé-
ioration très-prononcée. J'ordonnai des fric-
ions sous le menton avec le liniment ammo-
niacal, les lotions sur la langue avec le lait, et
a continuation des pédiluves. Le père vint le
endemain m'annoncer que son enfant alloit

Sur le *Glossitis.*

campagne. Dans l'un et l'autre cas, l'aut eu recours à l'usage de moyens dont l'i rience a déjà constaté l'efficacité.

Les faits de *glossitis*, par cause d'u nin quelconque, ne sont pas très-fréq mais ils ne sont pas non plus sans exer Ambroise Paré, en son 21e. livre des ve parle de deux marchands qui, dans le j d'une hôtellerie, cueillirent des feuille sauge; et, sans les laver, les firent in dans le vin qu'ils alloient boire. A p avoient-ils fini de dîner, qu'ils éprouv l'un et l'autre des vertiges, et perdire vue. Ils tombèrent en défaillance; les l et la langue devinrent noires; ils pouvoi peine balbutier. Ils éprouvèrent des s froides; devinrent fort enflés; et mour peu de tems après. On trouva, par de cherches convenables, que la sauge qu deux marchands avoient cueillie étoit inf de bave de crapauds.

M. Dupont a communiqué, dans le t à l'Académie de Chirurgie une observ intéressante sur ce sujet.

Un jeune paysan, âgé de seize ans, tant un hameau près Moutié, bourg da province du Perche, occupé à garder le tiaux, paria avec un de ses camarades

Sur le *Glossitis.*

acheroit un crapaud vivant, en commençant par la tête. Il en prit un en effet ; et après lui avoir donné quelques coups de dents, il ressentit une chaleur fort vive dans tout le palais, et le rejeta. Le camarade, voyant que le crapaud n'avoit pas été broyé suivant la convention, s'empara de l'enjeu. Le premier, pour ne point perdre le prix de la gageure, recommença la mastication du crapaud, et le tritura assez pour gagner. Mais, deux heures après, le palais, la langue, l'intérieur des joues et les lèvres se gonflèrent considérablement : au bout de quatre heures, il survint des lypothimies avec perte de connoissance, le hoquet, des nausées, et des sueurs abondantes.

M. Dupont ne vit le malade que le lendemain, environ vingt-quatre heures après l'accident. Tous les symptômes énoncés subsistoient ; le visage étoit bleuâtre ; la salive sortoit involontairement de la bouche, mais en petite quantité ; la déglutition ne pouvoit se faire ; les veines jugulaires externes étoient gonflées ; la langue, très-brune, sortoit de la bouche de plus de deux doigts et demi, et elle en avoit au moins trois d'épaisseur. La respiration étoit si laborieuse, par le gonflement des parties qui avoisinent le larynx,

Sur la *Glossitis.*

que M. Dupont pensoit déjà à faire l'o
tion de la bronchotomie, si les moyens
avoit à tenter ne produisoient pas un
taire effet.

La première indication étoit de pro
la diminution du volume excessif de la
gue, et de prévenir la gangrène dont
partie étoit menacée. En conséquence M.
pont appuya sur la langue avec une fe
de myrthe de la main gauche, tandis
vec la droite armée d'un bistouri, il in
profondément cet organe, en commença
plus près de sa base qu'il lui fut possibl
finissant à sa pointe. Par ces deux inci
la langue fournit une abondante quantit
sang. M. Dupont confia le malade à un
rurgien de ce canton, qui pratiqua encore
saignées à la gorge en quatre heures. Le
blement que ces secours produisirent per
au bout de six heures, de faire avaler de
émétisée. Les évacuations furent abonda
par le haut et par le bas; la plupart des
cidens se dissipèrent presqu'aussitôt q
étoient survenus. Le lendemain M. Du
vit le malade avant son départ, pour la seco
fois; il le trouva en assez bon état. M.
pont conseilla des lotions avec l'eau am
niacale animée d'un peu d'eau-de-vie; il

illa aussi d'entretenir la liberté du ventre. Du vin miellé fut le topique qu'on employa pour la détersion et la consolidation des plaies. Le malade fut hors d'affaires en quinze jours.

Sur le *Glossitis.*

On trouve dans l'ancien Journal de Médecine, cahier de septembre 1789, un fait assez singulier d'enflure subite de la langue, avec impossibilité de parler, dépendant d'une cause venimeuse, communiquée par M. Dupau, médecin à Ax en Foix.

Une femme de Carbonne, petite ville du haut Languedoc sur Garonne, âgée d'environ vingt-cinq ans, travailloit à la culture d'une vigne dans le printems de l'année 1784, quand elle sentit au pied gauche une piqûre accompagnée d'une douleur vive, et suivie bientôt après de l'enflure de cette partie. Elle s'avisa, pour calmer la douleur, d'humecter la partie affectée avec de la salive qu'elle prit avec le doigt dans sa bouche. Elle réitéra plusieurs fois cette opération; tout-à-coup sa langue s'embarrassa et devint si enflée, qu'elle remplissoit toute la bouche.

Cette femme voulut appeler à son secours ces paysans qui n'étoient pas fort loin d'elle; mais il lui fut impossible d'articuler aucun son, de proférer une seule parole, et de se faire entendre.

Sur le Glossitis.

M. Dupau fut appelé auprès de la mal
il la trouva dans l'état que nous venon
décrire ; mais il parvint à comprendre pa
gestes de la malade que la piqûre du
avoit été causée par un insecte venimeux
qu'après avoir touché cette partie avec le b
de son doigt humecté de salive, elle a
porté ensuite ce même doigt à sa bouche.

M. Dupau ordonna à la malade de t
dans la bouche, jusqu'à parfaite guérison,
l'eau commune aiguisée avec quelques gou
d'eau de Luce, et d'humecter le pied a
quelques gouttes de ce même mélange.

Ce remède fut mis en usage pendant t
jours, après lesquels l'accident du pied et
lui de la langue ont été presqu'entièrem
dissipés. Ils ont tout-à-fait disparu avan
fin de la semaine, sans qu'il fût besoin
continuer ce remède, ni de recourir à au
autre.

La tuméfaction de la langue, a dit
Louis dans un excellent mémoire qu'il a
blié tome V des Mémoires de l'Académie
Chirurgie, où il a rapporté l'observation
nous avons citée plus haut, est une mal
dont on retrouve assez d'exemples dans
observateurs.

Valesicus invoque à ce sujet le témoign

Avicenne, et dit avoir vu la langue prodigieusement gonflée par l'abord des humeurs qui imbiboient sa substance. Alexander Benedictus parle d'un pareil excès de volume par la plénitude du sang dans les vaisseaux de la langue, ou par un engorgement phlegmoneux. Sur le *Glossitis.*

Ainsi, la tuméfaction, l'inflammation, le gonflement de la langue reconnoissent d'autres causes que l'action d'un venin quelconque. Ces accidens surviennent assez souvent à la suite de l'abus du mercure, quelle que soit d'ailleurs la forme sous laquelle ce médicament est administré. Marcellus Donatus en a rapporté un fait. On en trouve aussi dans Trinavelli, dans Rivière, etc. Nous nous contenterons de rapporter l'observation de Rivière, à cause de quelques particularités assez remarquables.

Un homme, attaqué de maladie vénérienne, fut traité par les frictions. Le malade, *par ordre de l'apothicaire*, se frictionna plus souvent et pendant plus long-tems que le médecin ne l'avoit prescrit. Il se fit sur la bouche une fluxion salivaire considérable. La langue se tuméfia au point de sortir de plus de quatre travers de doigt hors de la bouche. *Le médecin, voyant avec peine qu'on avoit mal suivi son ordonnance, refusa ses con-*

Sur le *Glossitis.*

seils au malade, qui resta pendant mois dans le même état, sans compte par suite de l'action de l'air, la langue acquis environ trois travers de doigt d' seur. C'est alors que le malade consul vière, qui employa les saignées, les cuans, et des lotions avec le poivre, l gembre, la moutarde et le sel marin, avec l'eau-de-vie. Il s'étoit fait sur les de la langue des ulcérations considérabl le frottement des dents. Rivière fit lav ulcères avec l'eau blanche, et pratiqu la langue des scarifications assez profon malade fut guéri en peu de jours.

L'intumescence, le prolongement et l'i mation de la langue avec abcès, sont fré ment l'effet d'un mouvement soit critiqu symptomatique des fièvres putrides, des malignes, de la petite-vérole, etc. On a vu dans ces cas la langue devenir cancé et exiger l'extirpation, ou même tomb en totalité, soit en partie par la suppu

Lœfler dans le Journal de Médeci tique d'Hufeland, rapporte un fait d'infl tion, d'intumescence de langue, déter par une fluxion rhumatismale sur cette La langue devint carcinomateuse, et le m mourut.

Lemme, dans une dissertation où il a re-
Hi un certain nombre d'observations de
lecine-pratique, a noté un fait analogue
miné par une cause de nature arthri-

Sur le *Glossitis*.

ayes, dans le deuxième volume des Mé-
es de la Société de Médecine de Lon-
a publié un cas d'intumescence et d'in-
mation périodique de la langue, sans
cause connue. Hayes guérit son malade
l'application des vésicatoires au cou et au

Ce genre de lésion peut dépendre d'une
mmation phlegmoneuse, portée direc-
ent sur la langue, de la même manière
ar les mêmes causes que ce genre de lé-
affecte les diverses parties musculeuses.
C'est sans doute à cette cause qu'il faut rap-
ter le fait cité par Galien dans le livre *de*
thod. medendi. Galien fut consulté par
homme de soixante ans, qui avoit la lan-
rouge et tuméfiée, au point que la bou-
ne pouvoit pas la contenir. On n'avoit
int eu recours aux sangsues; Galien pro-
a de purger le malade sur le-champ avec
pilules composées d'aloës, de scammonée,
de coloquinte, et d'employer sur la partie
s lotions rafraîchissantes. Ce conseil n'eut

Sur la Glossitis.

pas l'approbation de l'un des médecins soignoit le malade ; malgré cela le pur fut donné le soir ; il opéra très-bien pen la nuit. Le succès de ce remède ramen confiance du médecin opposant, qui le le main désigna lui-même le médicament lequel il crut convenable de faire des lot sur la langue : il prescrivit à cet effet le de laitue, et le malade guérit parfaitem

On a vu l'inflammation et l'intumescen la langue tenir à des calculs contenus la propre substance de cet organe. Seid dans sa collection d'observations rare Médecine pratique n°. 3, en a cité un fa on en trouve d'autres dans Forestus, liv obs. 26 ; dans Riviere, obs. commun., 452 ; dans Borelli, cent. 2, obs. 17 ; Baillou Epid., pag. 99, etc.

Enfin, la lésion de la langue qui nou cupe est souvent exclusivement produi entretenue par des points d'irritation et n par des ulcères causés à leur tour pa aspérités d'une ou de plusieurs dents. ne sauroit trop faire observer, a dit L (Mémoire déja cité), qu'il survient aux ties latérales de la langue des ulcères rel à tous remèdes, et qui paroissent incu faute d'en connoître la cause. On poi

néprendre et les croire dans le cas d'exiger
tirpation de la portion de la langue qu'ils
pent, tandis qu'il ne s'agit pour les gué-
sans aucun autre secours, que de faire
raction de la dent par laquelle la langue
blessée, ou même simplement de redres-
de limer cette dent ».

Sur le *Glossitis.*

ouis remarque, avec raison, que cette
onstance pratique avoit été notée depuis
-tems. Mais il la fait remonter à Celse,
, liv. 6. chap. XII de ses Œuvres, dit :
quæ in latere linguæ ulcera nascuntur
rissimè durant : videndum est, num
trà dens aliquis acutior sit qui sanes-
ulcus eo loco non sinit; ideoquè li-
ndus est. Celse aura probablement copié
assage du livre des Prédictions. On lit,
effet, dans Hipp. liv. cité, (sect. 2 p. 96,
es. Genève, 1657) : *Quibus vero ad linguæ*
us ulcus sit diuturnum, animadver-
dum est dentibus qui juxtà sunt. Du
te ce passage n'est pas le seul que Celse ait
pié d'Hippocrate sans le citer.

Mais nous n'aurions fait qu'une œuvre de
ure érudition, si nous nous bornions à la
mple compilation des cas particuliers que
ous venons de citer ; et notre travail seroit
tièrement dénué d'intérêt pratique. Au con-

Sur la Glossitis.

tensité, dès le principe de la maladie exemple, le traitement variera suivai nature des causes qui auront donné lieu maladie.

Dans les cas de morsures ou de piq venimeuses, on emploiera les détersifs e réfrigérans, les lotions ammoniacales exemple; et l'on cherchera à procurer d'a dantes salivations, en faisant mâcher d pyrèthre, du gingembre, du poivre-long, e pourvu que les symptômes de l'inflamm permettent l'usage de ces moyens, ainsi q le voit dans l'observation de Rivière. E les cas contraires, on pourra conseiller lotions avec une dissolution d'opium.

Si la maladie a été déterminée par l'abu mercure, on cherchera à changer le m fluxionnaire, qui s'est alors vicieusement p sur la bouche, en procurant des dériva plus ou moins fortes à l'aide des pédilu des lavemens, et sur-tout des purgatifs. reste, on pourra aussi agir localemen chercher à calmer l'irritation de la lan par des lotions légèrement opiatiques. administrera, dans cette intention, le su laitue pur, qui a bien réussi dans l'obse tion citée de Galien; dont Louis s'est t

un trouvé sur une malade de la Salpêtrière, que j'ai vu recommandé ailleurs.

Sur la *Glossitis.*

Si la maladie dépend d'une affection phlegmoneuse portée sur la langue, on la traitera de la même manière qu'un phlegmon ordinaire. C'est sur-tout alors que les sangsues au cou, ou les vésicatoires sur la même partie, pourront trouver leur place. Baylies, dans un cas analogue, a employé avec succès l'extrait de *belladona*, à la dose de deux grains, administrés tous les soirs; et il s'est bientôt opposé avec succès au caractère carcinomateux que le phlegmon commençoit à prendre.

La maladie dont il s'agit est souvent symptomatique d'une affection catarrhale, et le produit d'une fluxion de cette nature : le traitement indiqué rentre alors dans le traitement général des affections catarrhales.

Si l'inflammation de la langue, malgré l'usage des moyens les mieux indiqués, affecte une mauvaise terminaison; ce qui arrive sur-tout lorsque la maladie est causée par un virus soit critique, soit symptomatique d'une maladie putride, maligne, etc.; s'il se forme sur la langue des ulcères de mauvaise nature, et dont les suites soient à craindre, tant pour les parties voisines que pour la vie du ma-

Sur le *Glossitis.*

lade, alors Louis conseille de pratiq
rescision de la langue. « S'il est cons
dit-il, de savoir que ceux qui ont le m
de perdre cet organe, ne restent pas
de l'exercice des fonctions auxquelles
cru qu'il étoit absolument nécessaire, l
rurgie doit s'enrichir de cette connoi
au profit de l'humanité, et nous rendre
timides à l'égard des opérations qu'on
roit pratiquer sur la langue. Elle est fo
jette aux tubercules squirrheux, dont
ration cancéreuse a fait périr quant
personnes qu'une extirpation salutaire
pu sauver. C'est une maladie horrible
l'odeur infecte et insupportable, en élo
les parens et les amis les plus affecti
prive ceux qui en sont attaqués des co
tions qui font le plus grand adoucis
qu'on puisse trouver dans les maux
rables ».

Plus bas, M. Louis ajoute : « Les ex
de mutilation de la langue, qui n'ont
cune suite fâcheuse, doivent donc no
courager à ne pas négliger une op
pareille dans les cas où elle pourra êt
cessaire ; et la pratique journalière en
des occasions ».

Du reste, nous nous contenterons d

rter ici les opinions de M. Louis, sans rien éjuger sur la solution de cette question e nous abandonnons aux méditations des irurgiens.

Sur la *Glossitis.*

Les cas où il faut pratiquer la rescision de langue doivent se présenter rarement, parce e l'usage des moyens que nous avons indiés suffisent le plus souvent pour opérer ne guérison parfaite. Mais l'opération peut re quelquefois l'unique ressource offerte au irurgien; et si elle avoit l'innocuité que uis lui reconnoît, il ne faudroit pas bacer à la mettre en usage.

L'intumescence et le prolongement de la gue ont lieu quelquefois chez les enfans nveau-nés. M. Lassus a inséré à ce sujet mémoire dans le tome Ier. de la Collecu de l'Institut: et il est remarquable d'abord qu'il y a blâmé d'une manière générale rescision de la langue; fondé sur ce que ns les observations qu'il cite la maladie a éri sans ce moyen.

Cet état de la langue chez les enfans nouau-nés peut être produit: 1°. par une sorte relâchement; de la même manière qu'on bserve dans les cas de chûte de la luette. ors il suffira d'employer des lotions lément stimulantes, une eau alumineuse

Sur la *Glossitis.*

par exemple, et de faire usage des moyen pables de contenir la langue enfermée la bouche; telle est une mentonnière, rapproche fortement les deux mâchoires l contre l'autre :

2°. Par une irritation quelconque p sur l'organe, et par exemple par des nœuvres opérées sur la bouche ou sur la gue, pendant le travail de l'accouchem ainsi que cela paroît avoir eu lieu dans des observations citées par M. Lassus : ou l'irritation des dents, l'enfant venan monde avec une ou même deux dents, mordant la langue ou se la pressant forte entre les deux gencives dans de viol convulsions. Dans tous ces cas, l'opér est entièrement inutile ; et la médecine des moyens suffisans de guérison.

Mais il peut arriver que la langue, pa vice de conformation, qui d'abord se co aisément, et qui a d'ailleurs été observ montre bien plus grande qu'elle ne doit l' et que son développement soit tel, qu fasse saillie hors de la bouche. Alors l'e vient au monde avec la langue ainsi or nisée, sans qu'on puisse d'ailleurs attribu vice de conformation à aucune cause co Il n'y a point de douleur, point d'en

orbifique à la langue ; et son intumescence ien sans aucun symptôme maladif. Schenk, ns son chapitre *De linguâ prægrandis nâ-tâ*, par opposition au chapitre suivant, où il ite *De linguâ, non naturâ, sed morbi vitio, rientosæ magnitudinis*, en a rapporté des mples d'après Galien, Trincavelli, Do-ns et Scaliger. Sur le *Glossitis.*

C'est dans ceste dernière circonstance que rescision de la langue semble devoir être aseillée, si toutefois cette opération n'est ivie d'aucun inconvénient grave, ainsi qu'a ulu le prouver Louis ; et ainsi que paroi-t l'indiquer quelques faits de rescision tiquée sans accident fâcheux.

Observation sur une maladie grave de la vessie ; par M. MARÉCHAL, *D. M. à Sedan.*

Les observations de maladies de vessie, e renferment les deux derniers numéros Journ. Gén. de Méd., me déterminent à ommuniquer un fait que je ne crois pas énué d'intérêt, et qui s'offrit à moi, quand e servois en Allemagne en qualité de chi-rgien de deuxième classe. Sur une maladie grave de la vessie.

Vers la fin de fructidor an 6, un hussard

Sur une maladie grave de la vessie.

nément une goutte d'urine. Le 4e., ayant été obligé d'aller au quartier-général, je son dai comme de coutume avec beaucoup d facilité, et je chargeai le plus ancien de m collaborateurs de réitérer pendant mon ab sence cette opération, qui avoit lieu trois fo au moins chaque jour, tant pour éviter le douleurs qu'entraînoit la présence des urine dans la vessie, que pour mettre ce viscère même de recouvrer le ton qu'une distensio forcée lui avoit fait perdre. Le chirurgien ne pu faire pénétrer la sonde, et cessa ses tentatives quand il vit qu'elles procuroient de la doulen et la sortie d'un peu de sang. A mon retour, j ne fus pas plus heureux; ma sonde n'entroi que de trois pouces environ dans l'urèthr qui se contractoit fortement pour l'expulse L'application d'un cataplasme émollient su le périnée facilita, trois heures après, son in troduction dans la vessie; mais je n'obtin pas le résultat que j'attendois; et mon ins trument se trouva bouché par des flocons abon dans, dont plusieurs avoient déjà été extrait au moyen du stilet qui le traverse. Je réité rai le cathétérisme avec un peu de difficulté et il ne procura la sortie que d'un peu d'urin bourbeuse, et de quelques gouttes de san clair, venant manifestement de l'urèthre.

Le lendemain, il me fut impossible de son-
r le malade; et M. Plantade, chirurgien
première classe, dont la modestie égale
mérite, et qui arriva sur ces entrefaites
ur me succéder comme chef, fit aussi ce
ir-là et les suivans d'inutiles efforts. Cepen-
nt les douleurs, qui n'avoient jamais cessé
èrement, redoubloient; et tous les symp-
mes devenoient plus graves à mesure que
essie se remplissoit. Mon hussard, épuisé
la diéte et la maladie, s'affoiblissoit con-
érablement: depuis trois jours, il n'avoit
rendu une goutte d'urine. La vessie proé-
noit au-dessus du pubis; mais moins haut
à l'arrivée du malade à l'hôpital. Il ne nous
toit, pour prolonger sa vie, que la misé-
ble ressource de la ponction: je la fis au-
ssus du pubis avec un troicart de calibre
ez fort; mais le soulagement qu'elle pro-
a, par la sortie d'un peu d'urine épaisse,
peu considérable et de courte durée. Bien-
l'ouverture de la canule, restée à demeure
ns la vessie, fut obstruée par des flocons
uqueux. En vain je parvins à en extraire
elques-uns; en vain je voulus repousser
reste avec un stilet, et le délayer par des
jections adoucissantes, tout fut inutile; je ne
s extraire d'urine, quelque position que je

Sur une maladie grave de la vessie.

Sur une maladie grave de la vessie.

maladie, qui le plus communément de la mort à une époque moins reculée.

Cette observation prouve (ce qui est reconnu aujourd'hui) que la contractilité volontaire et sensible n'est pas exclusivement départie aux organes musculaires. Elle prouve-t-elle également l'existence, encore révoquée en doute, du catarrhe inflammatoire aigu de la vessie, que l'analogie, que l'observation, nous induit à admettre.

Je ferai ici deux autres questions dont je laisse la solution aux praticiens. La mort malade n'est-elle pas due à l'emploi tardif moyens curatifs, et l'usage de la sonde, premiers jours de la rétention, ne l'eut-il sauvé? Dans l'état avancé de la maladie quand le cathétérisme fut reconnu inu quel parti y avoit-il à prendre? La bou nière, proposée par M. Deschamps, dans cas rapporté par M. Révolat, eut-elle été quelqu'avantage?

Observation sur l'imperforation de la membrane Hymen; par M. COIFFIER, *chirurgien de l'hospice de Châteaudun, département d'Eure et Loir.*

Lue à la Société le 21 octobre 1806.

Sur l'imperforat de l'hymen

Marie-Louise-Pauline Perrault, fille

epreneur maçon de Châteaudun, étoit
e d'environ seize ans, lorsque vers la fin
ril 1805 elle fut envoyée à Orléans pour
vir en qualité de bonne d'enfans. Une
itation forte et robuste, un caractère vif
njoué, un beau tein, une figure agréa-
le visage coloré; tout annonçoit une
ite santé chez cette jeune fille, dont les
n'avoient point encore paru.

Sur l'imperforation de l'hymen

elques mois avant son départ pour Or-
, elle avoit ressenti, à différentes re-
, quelques douleurs de coliques assez
res, auxquelles elle avoit fait peu d'at-
ion. Arrivée à Orléans, ces coliques de-
ent graduellement plus intenses, en se
ifestant périodiquement tous les mois,
u-près à la même époque.

ans le courant du mois d'octobre de la
me année 1805, ces coliques étant deve-
s très-vives et presque insupportables, la
e Perrault annonça qu'il lui étoit survenu
e tumeur interne au milieu de la région
ogastrique, au-dessus du pubis. Un homme
l'art qui fut consulté, prescrivit quelques
nèdes dont la malade crut éprouver un peu
e soulagement; mais un mois s'étoit à peine
coulé que les coliques se renouvelèrent avec
lus d'intensité que jamais. Les maîtres, chez

Sur l'imperforation de l'hymen

Dans cette première visite, je ne pr
vis à la malade que quelques lavemens
liens, et pour boisson de l'eau de chie
et de graine de lin édulcorée avec un
simple. Je n'indiquai rien à appliquer
tumeur du ventre ; je voulois, avant d
déterminer, me livrer à quelques médit
pour découvrir, s'il étoit possible,
ture et le caractère de la maladie : d'ail
quoique je n'ignore pas les propriétés
tême absorbant, j'ai peu de confiance
tes ces applica[illegible]s de topiques sur la
abdominale, dans les cas de tumeur
males ou d'obstructions invétérées d
vers viscères de cette capacité. Depui
de trente ans que je pratique l'art de g
je n'en ai jamais obtenu de succès
marqués.

Le 25 mars, c'est-à-dire, trois jours
ma première visite, on vint me cherch
précipitation pour aller voir la malad
m'y rendis aussitôt. Je la trouvai dan
agitation continuelle ; il y avoit vingt-
heures qu'elle n'avoit rendu ses urines
gré qu'elle éprouvât des envies conti
d'uriner ; elle avoit aussi de fréquent
vies d'aller à la selle ; et elle ne pou
livrer à aucun effort sans éprouver de

eurs atroces dans le ventre, aux reins, au périnée et aux parties sexuelles. Ma première proposition fut de la sonder pour évacuer l'urine. Cette proposition révolta d'abord sa pudeur; mais lui ayant annoncé que c'étoit le seul moyen de la soulager par une opération toute simple, nullement douloureuse, et à laquelle elle seroit nécessairement forcée de se soumettre; l'intensité continuelle des douleurs qu'elle éprouvoit, jointe à l'invitation pressante de ses parens, la décida. Je fus obligé de retourner chez moi pour chercher une sonde. Revenu auprès de la malade placée sur son lit, à peine eus-je écarté les grandes lèvres que j'apperçus à l'entrée du vagin une membrane très-tendue, faisant saillie et d'une forme arrondie; je ne puis mieux la comparer qu'à la membrane des eaux dans un accouchement prêt à se terminer. Le périnée formoit aussi une tumeur bien prononcée, semblable à celle qui résulte de la présence de la tête de l'enfant au moment de franchir la vulve.

Sur l'imperforation de l'hymen

Il ne me fut pas difficile alors de deviner la cause des souffrances auxquelles cette jeune fille étoit en proie depuis si long-tems. L'ondulation d'un fluide placé sous la membrane de l'hymen très-tendue, et qui me parut avoir

Sur l'imperforation de l'hymen

une certaine épaisseur, me fit juger que ne pouvoit être que le sang menstruel, successivement accumulé avoit distendu parois du vagin et même la matrice.

J'annonçai à la malade que j'avois ac la certitude de pouvoir mettre fin à ses s frances par une opération très-simple et prompte. Ma première idée fut de me se d'un troicar que je fus chercher chez Chemin faisant, je rencontrai M. David rurgien, mon collègue à l'hospice, à q fis part du cas en question, en l'invitan m'accompagner; ce qu'il accepta avec plai Nous plaçâmes la malade sur un lit garni d drap en plusieurs doubles, puis l'ayant sujettie dans une attitude convenable, a avoir écarté les grandes lèvres, je plon un bistouri à-peu près au centre de la m brane de l'hymen, et je pratiquai une i sion de haut en bas, d'environ un pou j'incisai de suite les deux bords de cette mière incision, à-peu-près au milieu, p donner à cette ouverture l'apparence d' incision cruciale. Nous préférâmes le b touri au troicar, afin de procurer une issue pl libre et plus prompte à la matière.

A peine eus-je ouvert la membrane, qu' fluide épais, de couleur d'un rouge brun o

ie de vin, jaillit en arcade avec une telle ndance, qu'après l'évacuation nous jumes que la quantité reçue dans un vase, nie à ce qui put s'en répandre sur les ses, et à ce qui s'en écoula pendant dix à ize heures après l'opération, pouvoit être luée à au moins deux pintes (quatre res).

Sur l'imperforation de l'hymen

Quelques minutes après l'opération, la neur du ventre avoit presque disparu, et n pouvoit refouler les tégumens vers l'axe bassin sans causer la moindre douleur.

Nous eûmes à peine quitté la malade qu'elle bandonna au sommeil dont elle n'avoit pas, depuis plusieurs jours : elle fit un somme douze à quatorze heures dans le calme le parfait. A ma visite du lendemain, je la vai levée ; elle me dit d'un air joyeux elle étoit guérie, et que ses règles coulent encore un peu. Cet écoulement s'est miné par un *stillicidium*, qui a diminué duellement et qui a cessé au bout de sept huit jours. La fille Perrault est retournée Orléans dans son ancienne condition où jouit d'une parfaite santé.

Je sais bien qu'on trouve dans les auteurs grand nombre de cas semblables ; mais accidens qu'a éprouvés la fille qui fait

Sur l'imperforation de l'hymen

le sujet de l'observation que je présent
front à la réflexion des considérations s
tibles de suggérer aux praticiens des
qui les conduiront à la découverte de l
d'où ces accidens tirent leur source, da
circonstances analogues.

Si les personnes de l'art qui ont don
soins à la fille Perrault à Orléans, e
fait une attention particulière aux c
qui se manifestoient périodiquement t
mois, à-peu-près à la même époque,
ne duroient que quatre à cinq jours,
lesquels la malade se trouvoit dans u
de santé assez parfaite, retrouvant sa
naturelle, son tein frais et sa physio
colorée; ils auroient vu qu'elle étoit a
ment différente de ces filles chez les
un air morose, un état de langueur val
naire, un tein cachectique, un appétit
goûts bizarres et souvent dépravés dé
les efforts pénibles et infructueux de la
pour l'établissement de la menstruation.
soupçonnant, au moins par conjecture
l'évacuation de sang menstruel pouvoit
empêchée que par une occlusion quelc
des voies qui doivent lui donner issue, i
roient été amenés à examiner et à visi

plus près la malade, et ils lui auroient ainsi évité toutes les souffrances qu'elle a éprouvées pendant si longtems.

Sur l'imperforation de l'hymen

J'avoue que je n'ai pas été d'abord plus avisé que ces Messieurs, et que je n'ai dû la découverte de la cause des souffrances de la fille Perrault, qu'à la rétention d'urine qui me l'a fait appercevoir en me préparant à la sonder. Mais je dois faire observer que je n'avois vu la malade qu'une fois avant l'opération, et que, si je lui eusse donné des soins depuis plus long-tems, j'aurois peut-être découvert la cause de ses maux. Du reste, cette observation sera pour moi une leçon pour l'avenir, et j'ai pensé que sa publication pourroit être utile aussi à d'autres praticiens.

Rapport sur cette Observation, fait à la Société dans la séance du mardi 17 février 1807, par M. TARTRA.

M. Coiffier pense qu'on peut soupçonner aisément qu'une fille éprouve quelqu'obstacle purement mécanique, tel qu'une occlusion membraneuse du vagin, à l'évacuation du sang menstruel, lorsque de violentes coliques ont lieu périodiquement tous les mois,

Sur l'imperforation de l'hymen

qu'elles durent seulement quelques jour après lesquels la santé redevient brillante, teint frais et coloré, et la gaieté naturelle. l filles chez lesquelles la menstruation n'a lieu, par toute autre cause qu'un obst mécanique, paroissent valétudinaires, dans un état de langueur, ont un teint chectique, un appétit et des goûts bizar souvent même dépravés, un air habitu ment morose. Tous ces phénomènes déc une menstruation difficile à s'établir, et la cause doit être bien distinguée de celle ne s'opposant point à l'établissement de gles, empêche seulement l'issue au de du sang déjà séparé par la menstruat Cette distinction est d'autant plus import à faire, que ces deux sortes de cas, différens dans leur nature, se ressemblan l'unique circonstance de la non-érup du flux menstruel, peuvent en imposer pour l'autre. En effet, dans le cas do s'agit ici, des médecins fort habiles ont d'après un examen trop léger, qu'il ne s' soit que d'établir la menstruation; mai résultats ne justifièrent point la justesse de opinion, puisque les accidens augment à un tel degré, que la malade fut oblig recourir à d'autres personnes de l'art.

Il est à remarquer que M. Coiffier lui-même, malgré son expérience consommée et son mérite très-distingué, n'a pas reconnu d'abord, ni même soupçonné le véritable état des choses, quoique d'ailleurs l'ensemble et le degré des accidens offrissent une assez grande évidence. Il ne s'est apperçu de l'occlusion membraneuse du vagin qu'en écartant les grandes lèvres pour pratiquer le cathétérisme que commandoit impérieusement la rétention d'urine.

Sur l'imperforation de l'hymen

Le fait recueilli par M. Coiffier ne présente aucune circonstance extraordinaire. On en rencontre beaucoup d'entièrement semblables dans les fastes de l'art. Fabrice d'Aquapendente, Turner, et quelques autres auteurs ont consigné des observations de ce genre. On en trouve plusieurs dans les commentaires de médecine d'Edimbourg : il paroît même qu'on a toujours commis la méprise qui a eu lieu dans le cas qui fait le sujet de nos réflexions. Ainsi, on n'a point distingué au premier abord le défaut de menstruation par cause mécanique, c'est-à-dire l'occlusion membraneuse du vagin, du défaut essentiel de menstruation par l'inactivité de l'utérus, et la non-sécrétion du sang menstruel.

Cependant il seroit facile de faire cette dis-

Sur l'imperforation de l'hymen

tinction et d'éviter toute erreur, en observant bien les circonstances, très-différentes pour la plupart, qui signalent ces deux sortes de cas.

La rétention d'urine qui a eu lieu chez la fille traitée par M. Coiffier, et qui a été la cause indirecte de la découverte de l'occlusion membraneuse du vagin, à l'instant où l'on écartoit les grandes lèvres pour le cathétérisme, est aussi une circonstance que les auteurs n'ont pas rencontrée, ou que du moins ils n'ont pas mentionnée.

Je conclus de tout ce qui vient d'être exposé, que le défaut de menstruation par occlusion membraneuse du vagin en a souvent, et peut-être toujours, imposé dans les premiers tems pour le défaut essentiel de menstruation par inactivité de l'utérus; quoiqu'il ne soit pas difficile de distinguer ces deux maladies, tant d'après les circonstances générales de la maladie, que par la condition locale des parties, dont l'exploration est mal-à-propos négligée ou trop différée.

Nota. Nous rapporterons dans le cahier prochain un fait analogue cité par MM. Sédillot.

pport de MM. Deschamps, Léveillé *et* odin, *sur les sondes de gomme élastique de MM.* Féburier *et* Hochecorne;

Lu à la Société le 3 février 1806.

Sondes de gomme élastique.

ous avons été chargés par la société, . Deschamps, Léveillé et moi, d'exa- r des sondes de gomme élastique pré- ées par MM. Féburier et Hochecorne, vres et mécaniciens à Paris, pour les rumens de chirurgie, lesquels, sur la de- nde de plusieurs chirurgiens, sont par- us à ajuster en dehors de la sonde le pa- on qu'il étoit d'usage d'introduire dans intérieur.

Quoique la plupart des praticiens croyent voir se dispenser, pour assujettir la sonde s la vessie, du secours du pavillon qui termine extérieurement, cependant vos missaires estiment qu'attendu qu'il est cas particuliers où la sonde doit séjourner g tems dans la vessie, la correction pré- tée par MM. Féburier et Hochecorne doit e prise en considération, en ce qu'elle rnira un point d'appui plus ferme pour ir la sonde exactement bouchée, et ga- tir le lit du malade de l'immersion des

Sondes de gomme élastique.

urines. Secondement, l'intégrité du diamèt
de la sonde étant conservée, elle sera mo
sujette à s'engorger qu'elle ne le faisoit lorsq
son pavillon étoit introduit à l'intérieur.

Troisièmement, l'auteur ayant gradué
sondes depuis le numéro premier jusqu
douzième, d'après le conseil de l'un de no
il sera plus facile, particulièrement pour
départemens, de se procurer les gross
qu'on désirera.

Nous avons pensé que la société ne ver
pas sans quelqu'intérêt la correction faite
sondes de gomme élastique, puisqu'elle ajo
encore à la perfection de ces instrumens.

Il est peu de praticiens qui n'aient s
que le pavillon qui termine supérieurem
les sondes de gomme élastique seroit pl
plus avantageusement, s'il embrassoit ex
rieurement le collet de la sonde, afin de
conserver tout le diamètre de son calibre.

Si la différence des résultats est peu s
sible en beaucoup de cas simples, pour l
quels on emploie cet instrument, elle le d
vient sur-tout beaucoup lorsqu'on le laisse
journer long-tems dans la vessie, parce qu'
lors le mucus, l'humeur catarrhale, la bav
de la vessie, sous quelque dénomination qu'on
la désigne, obstrue le canal de la sonde, qu

dégorge d'autant plus difficilement qu'il
plus retréci à son extrémité (1).

Sondes de gomme élastique.

Ces sondes se bouchent et se nétoyent avec
s de facilité que celles dont les pavillons
ent montés intérieurement : elles sont aussi
convenables pour les injections.

ous tous ces rapports, nous pensons
l'aide des corrections que nous venons
diquer, et par les améliorations qui en
ltent, MM. Féburier et Hochecorne ont
int le but qu'ils ont dû se proposer; et
commissaires engagent à la société de
en témoigner sa satisfaction.

---

(1) L'un des rapporteurs ci-dessus dénommés, M. in, avoit depuis long-tems senti la nécessité de la rection présentée par MM. Féburier et Hoche- ne, ainsi qu'on peut s'en convaincre en consultant ncyclopédie par ordre de matières, article Sonde, l'on voit une gravure représentant une sonde de mme élastique, surmontée d'un pavillon qui s'ajuste extérieur, afin de conserver à la sonde toute l'in- rité de son diamètre, etc. (*Note du Rédacteur*).

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

De Février 1807,

Jours	Thermomètre. Maxim.	Minim.	A mid.	Baromètre. Maximum.	Minimum	Midi
1	+ 2,5 mi.	+ 1,0 s.	+ 2,5	27,9,68 s.	27,6,48 ma.	27,6,8[illegible]
2	+ 2,5 mi	− 0.3 ma.	+ 2,5	27,9,42 ma.	27,5,03 s.	27,8,72[illegible]
3	+ 4,5 mi.	+ 2,0 ma	+ 4,5	27,4,40 s.	27,1,80 ma.	27,2,45[illegible]
4	+ 5,0 s.	+ 0,8 mi.	+ 0,8	27,6,00 s.	27,5,15 mi.	27,5,[illegible]
5	+ 6,3 s.	+ 3,7 s.	+ 6,2	27,7,92 s	27,5,18 mi.	27,5,[illegible]
6	+ 7,5 mi.	+ 5,3 s.	+ 7,5	27,8,00 mi	27,5,80 s.	27,6,[illegible]
7	+ 5,7 mi.	+ 1,2 s.	+ 5,7	28,0,75 s.	27,8,80 ma.	27,1,[illegible]
8	+ 4,4 s.	+ 1,6 ma.	+ 3,0	28,0,02 ma.	27,9,-0 s.	27,11,[illegible]
9	+ 8,6 mi.	+ 8,1 s.	+ 8,6	27,10,18mi.	27,8,50 s	27,10,[illegible]
10	+ 7,7 s.	+ 5,6 ma	+ 7,4	27,11,18mi.	27,0,68 s	27,11,[illegible]
11	+10,2 mi.	+ 8,5 s.	+ 10,2	28,[illegible],50 s.	28,0,42 ma.	28,0,[illegible]
12	+ 9,8 mi.	+ 6,8 s.	+ 9,8	28,4,25 s.	28,3,60 ma.	28,3,[illegible]
13	+ 9,0 s.	+ 2,5 ma	+ 8,7	28,3,10 s.	28,2,07 s.	28,2,[illegible]
14	+ 6,8 s.	+ 0,0 ma	+ 6,1	28,4,80 s.	28,3,60 s.	28,4,12
15	+ 9,6 s.	+ 1,2 ma	+ 8,5	28,1,85 ma.	28,1,-4 s.	28,1,[illegible]
16	+ 9,9 mi.	+ 3,1 ma.	+ 9,9	28,1,16 ma.	27,11,25s.	28,0,72
17	+ 7,0 ma.	+ 3,6 s.	+ 6,7	7,10,68ma.	27,7,75 s.	27,9,40
18	+ 2,2 ma.	− 0,7 s.	+ 0,6	27,6,10 s.	27,4,10 ma.	27,4,[illegible]
19	+ 2,3 s.	− 0,2 ma	+ 2,0	28,2,80 s.	27,9,60 ma.	28,0,00
20	+ 3,2 mi.	− 1,0 ma.	+ 3,2	28,2,52 ma.	28,0,60 s.	28,3,-4
21	+ 7,1 mi	+ 3,6 ma.	+ 7,1	28,0,78 s.	27,10,80ma	27,11,1[illegible]
22	+ 6,5 s.	+ 3,8 ma	+ 6,1	28,0,-6 ma.	27,9 43 s.	28,0,40
23	+ 7,6 ma.	+ 4,9 s.	+ 5,9	27,11,68s.	27,9,04 ma.	27,9,7[illegible]
24	+ 8,5 s.	+ 4,8 ma.	+ 8,1	28,0,25 s.	27,11,85ma.	28,0,1[illegible]
25	+10,3 s.	+ 7,3 ma.	+ 10,0	27,11,00ma.	27,1[illegible],75s	27,10,[illegible]
26	+11,4 mi.	+ 3,6 s.	+ 1,4	27,11,56s.	27,10,0[illegible]ma.	27,10,[illegible]
27	+ 2,0 ma	+ 1,1 s.	+ 2,0	28,1,30 s.	28,0,15 ma.	28,0,1[illegible]
28	+ 2,6 s.	+ 0,2 s.	+ 2,2	28,4,50 s.	28,2,26 mi.	28,3,3[illegible]

RÉCAPITULATION.

Plus grande élévation du mercure.	28,4,80 le 14
Moindre élévation du mercure.	27,1,80 le 3
Élévation moyenne.	27,9,30
Plus grand degré de chaleur.	+ 11,4 le 26
Moindre degré de chaleur.	− 1,0 le 20
Chaleur moyenne.	+5,2

ES A L'OBSERV. IMP. Par M. Bouvard, astronome, membre de l'Institut national.

vg. mid	Vents.	VARIATIONS DE L'ATMOSPHERE.
)0 0	S.	Ciel couvert, nuageux.
,0.0	S.	Gel bl, ciel couv. par int., nuag,, ass b C.
)6,0	O. N. O.	Neig. dans la n., Ciel couv., nuag, pl et neig.
)1,0	S	Gel. bl., n. par int, b. d'écl., pl., neige fond.
)9.0	S. O.	C. c., pl. tr.-forte, pl. par int., couv. par int.
)5,0	O. fort.	Ciel tr.-couv. et nuag., pluie par int.
)8,0	N. O. fort	Brouill. à l'h., ass b., tr.-nuag., tems calm.
)2,0	S. fort.	Quelq g. d'eau, ciel couv., pl. fine, pl. contin.
)9,0	S. O.	Couv., tems brum., pl. fine par int
)3,0	O.N.O. f.	Pl. par int., C. à demi-c. et nuag., q. g d'eau.
)3,0	O. fort.	Quelques éclaircis, ciel couvert.
)1,	S. O.	Brouillard, ciel couvert, tems calme.
)9,0	S. E.	Ciel lég. c., C. troub., tems calme, ciel voilé.
)7,0	S.	Brouill. épais, ciel très-couvert.
)1,0	S. S. E.	Brouill. à l'hor., assez beau ciel.
)1,0	S.	Ciel très-nébuleux, C. assez beau, ciel couv.
)4,0	O.	Pl. avant le jour, ciel couv., pl fine par int.
)3,0	N O.	Ciel couv., neige par int, terre couv de n.
)6,0	O. N. O.	Neige, ciel trouble et nuag., ciel couv.
)9,0	O. N. O.	Ciel couv., ciel voilé et nuageux.
)5.0	O.	Pl. par int, C. c., écl. par int., C. ch. de vap.
)6,0	S.	Ciel tr.-nuag, ciel tr.-c., pluie dans la soirée.
)8,0	N. N. O	Pluie abondante, continuelle.
)5,0	N.-N-O	Tems tr.-hum., lég. br., tems calme C. tr.-c.
)0,0	S. O.	Pl. abond., C tr.-c., tems hum., pl. par int.
)5,0	O.	Beau d'éc. par int., ciel tr.-nuag., C. tr. c.
)7,0	O.	Quelques éclaircis, ciel très-couvert.
)5,0	N.	Ciel très-nuag., ciel assez beau.

nb de jours beaux. . .	0	Le vent a s. du N. . .	2 fois.
ouvert	13	N. E. . . .	1
luie.	12	E. . . .	0
ent.	28	S-E. . . .	2
elée.	2	S. . . .	6
onnerre.	0	S-O. . . .	3
rouillard.	6	O. . . .	8
eige.	5	N-O. . . .	6

de pluie tombée dans le c. du mois 1 pouc. 9 lig. 2 dixièm.

Maladies des yeux.

grand amas de lymphe concrescible dans les de l'œil, que par l'excès de la distension que la exerce sur les membranes, il occasionne de tômes qui fassent craindre la destruction de l ou même la mort du malade. Les douleurs de de toute la tête sont si vives dans ces circor que souvent elles occasionnent le délire, et appréhender les suites les plus graves.

Après que le stade inflammatoire a été c par les moyens appropriés, on doit chercher quer, à favoriser l'absorption de ce liquide Et, comme le remarque Scarpa, il n'y a pas pour douter que l'absorption puisse avoir lieu amas de lymphe concrescible extravasée dan vités de l'œil, toutes les fois que la cause, l de cette extravasation d'humeur glutineuse n'ex et que le système absorbant de l'œil a repris t ancienne énergie.

On remplira l'indication que nous venons d celle de relever le ton du système vascu globe de l'œil, et sur-tout du système lym absorbant, lorsque l'état inflammatoire a été ment détruit, à l'aide du collyre vitriolique n le mucilage de semences de coings; avec l'ea reau à laquelle on aura ajouté quelques goutt de-vie camphrée; avec les vapeurs et les fum aromatiques; etc. On se trouvera aussi très- vésicatoire ou du séton à la nuque.

Malgré l'usage bien entendu de ces moyens pion ne cède pas toujours, et la maladie fait fois des progrès alarmans. Ainsi, l'on voit l'ulcération, l'obscurcissement et la crevas

rnée dans sa circonférence, dans son centre contre pupille, dans le point où elle résiste le moins à la ession.

Cet accident est presqu'exclusivement déterminé, nsi que le prouvent les belles observations de J. unter, par la pression qu'exerce la matière de l'hy- pion sur les membranes de l'œil.

Il est bien rare du reste que l'on puisse prévenir t accident, à raison de la rapidité avec laquelle il rvient presque toujours: il est suivi de la procidence l'iris et de l'opacité de la cornée. Malgré cela, le eilleur parti à prendre pour soulager promptement malade des douleurs horribles qu'il éprouve, est nciser avec un petit bistouri la cornée dans son utre et dans une ligne et demie d'étendue; de soule- r ensuite avec des pinces le lambeau déjà formé; is de l'amputer en rond d'un seul coup de ciseaux, laissant dans le centre de la cornée une ouver- re de la circonférence d'une lentille.

De tout ce qui vient d'être dit, on doit inférer u'autant l'incision de la cornée est nécessaire dans cas d'empyème de l'œil, accompagné des symptômes plus graves, dont on a parlé, et de l'obscurcissement surmontable de cette membrane, en grande par- désorganisée; autant elle est contre-indiquée dans cas d'hypopion simple, tels qu'on les rencontre plus fréquemment dans la pratique.

CHAPITRE XIV. *Procidence de l'iris.* Lorsqu'au oyen d'une ouverture soit naturelle, soit artificielle, ite à la cornée, l'humeur aqueuse s'est écoulée hors l'œil; alors, comme nous l'avons déjà dit, l'iris essé par les humeurs de l'œil qui se trouvent der-

Maladies des yeux.

rière est poussée peu-à-peu, et en partie chas
de l'œil par la même voie qui a donné issu
meur aqueuse.

Il se forme sur la cornée une petite tur
la couleur même de l'iris, et qui constitue
cidence de l'iris; bien différente du staphylôm
doit s'entendre que des tumeurs formées sur l
et par le gonflement de sa propre membrane.

Les causes de cette maladie sont les plai
ulcères de la cornée qui pénètrent plus ou
dans la chambre antérieure; les contusions
globe de l'œil, avec rupture de la cornée; l'hy
et tout ce qui détermine quelque point d'o
dans la cornée. On sent bien qu'il peut y av
sieurs de ces tumeurs occasionnées par la pro
de l'iris. Scarpa dit avoir vu un malade q
trois procidences de l'iris très-distinctes, su
à la suite de trois ulcères séparés, pénétrant
chambre antérieure : une de ces procidenc
placée dans le segment supérieur, et les deu
dans l'inférieur.

Dans le principe de la procidence, le ma
plaint d'une douleur semblable à celle que
roit une épingle implantée dans l'œil : cette
est la suite de l'irritation portée sur la
d'iris saillante hors de la cornée par les fro
continuels des paupières, par l'accès de l'ai
les larmes, etc. Le malade éprouve aussi,
les mêmes raisons, un sentiment incommode
ture, ou d'étranglement de tout le globe de l
y a inflammation de la conjonctive et des pa
larmoiement brûlant et aversion parfaite de la l

pupille prend une figure ovale, et se transporte centre de l'iris vers le lieu de la procidence, suite du tiraillement qui est inséparable de cet accident. Il faut remarquer que l'inflammation de l'iris nt devenir chronique, et se montrer alors exempte douleurs.

On a conseillé, pour le traitement de la procidence, réduction de l'iris par les mêmes moyens, et la même manière qu'on a coutume de le faire ur la réduction d'une hernie étranglée. On a conillé aussi d'irriter la portion d'iris sortie, pour citer à se contracter, et à rentrer ainsi spontanément, quels que soient d'ailleurs les moyens d'irrition que l'on emploie. Mais Scarpa pense que ces yens sont ou inutiles ou dangereux, sous ce rapt qu'ils n'empêcheroient pas la sortie de l'humeur reuse, parce qu'ils ne remédieroient point à la plaie la cornée. Scarpa remarque même à cette occan que l'iris, en bouchant cette ouverture, doit être sidérée dans certains cas comme un bienfait; la procence pouvant alors s'opposer à la perte de l'organe, à l'évacuation de l'humeur aqueuse qui se forme de uveau dans la chambre antérieure.

Dans le traitement de cette maladie, il est deux lications principales à remplir, lorsque la procidence est récente.

La première est d'émousser le plutôt possible l'exs de sensibilité de la portion d'iris saillante hors la cornée; l'autre de détruire par degrés cette porn d'iris au-delà de la cornée, à une telle profonur que, sans rompre l'adhésion que cette membrane contractée avec le fond de la cornée, du côté où elle

Maladies des yeux.

regarde la chambre antérieure de l'humeur aqueu
la petite tumeur formée par l'iris ne tienne pas tr
écartées les lèvres de la plaie ou de la cornée, et
porte point obstacle à la cicatrice.

Pour cela, on cautérise la tumeur avec le muri
suroxigéné d'antimoine, ou avec le nitrate d'arg
fondu; et l'on emploie ensuite des fomentati
émollientes, des douches de lait tiède par exem
Les accidens se calment après la cautérisation, d
maladie diminue sensiblement; mais ils reparoiss
à la chûte de l'escharre; et alors il faut renouvel
cautérisation et la répéter jusqu'à ce que la po
d'iris, saillante hors de la cornée, soit suffisam
abaissée au niveau de la plaie ou de l'ulcère, et q
n'y ait plus d'obstacle à la granulation, au compl
ment de la cicatrice.

Quelquefois cependant il est dangereux de répé
les cautérisations; c'est lorsque par ce moyen le ma
loin de diminuer, prend plus d'intensité; alors on i
sistera sur les légers détersifs plus ou moins combi
avec les adoucissans.

Lorsque la procidence est invétérée, et dans les c
seulement où l'iris a contracté une forte adhér
avec les lèvres internes de la plaie, ou avec l'ulcère
la cornée, on aura recours à la rescision de la por
d'iris échappée. La rescision sera d'autant plus avan
geuse, que la portion d'iris saillante au-delà de
cornée sera plus insensible, plus dure, plus calleu
et que sa base étranglée entre les lèvres de la plaie o
de l'ulcère de la cornée aura non-seulement contr
adhérence avec elle, mais qu'elle aura encore pri
forme d'un petit pédicule.

Scarpa assure qu'il n'existe point de procidence de la tunique de l'humeur aqueuse : la maladie à laquelle on a donné ce nom n'est, suivant lui, qu'une distension forcée du corps vitré, lequel, après l'extraction de la cataracte, et par suite d'une compression trop forte exercée sur le globe de l'œil pendant et après l'extraction du cristallin, ou par une affection spasmodique des muscles du globe de l'œil lui-même, s'est insinuée entre les lèvres de la plaie, et pointe au-dehors en manière de vesicule transparente. Cette espèce de procidence peut aussi avoir lieu dans les cas d'ulcères à la cornée. L'opération de la rescision est le seul moyen à opposer à cette tumeur : il faut aussi, immédiatement après la section de la vésicule, mettre en contact parfait les lèvres de la plaie de la cornée, afin qu'elles s'unissent ensemble le plus exactement possible.

Enfin, la membrane choroïde n'est point exempte de procidence : le traitement est à peu de chose près le même que celui de la procidence de l'iris. Scarpa a vu et traité cet accident dans la personne de M. Bresanini, pharmacien de Bescapé. A la suite d'une ophtalmie grave interne et externe, traitée dans le principe avec les répercussifs, il se forma un petit abcès entre la sclérotique et la choroïde, à la distance de deux lignes de l'union de la cornée avec la sclérotique, dans l'hémisphère inférieur du globe de l'œil. Ce petit abcès creva et laissa sortir un peu de lymphe dense et tendre : ensuite il se présenta au-dehors de ce petit ulcère de la sclérotique un corpuscule noirâtre, formé par la choroïde. Le traitement consista à toucher plusieurs fois avec le nitrate d'argent cette

Maladies des yeux.

portion saillante de la choroïde, afin de la consum et de la mettre au niveau du fond de l'ulcère de l cornée ; après quoi l'ulcère se cicatrisa. Cet o resta néanmoins assez affoibli ; et la pupille se resse au point de se fermer presque entièrement.

CHAP XV. *De la Cataracte.* La question la plus i portante relativement à la cataracte se rapporte au p cédé opératoire; elle consiste à savoir laquelle des d méthodes est préférable, de l'extraction ou de la dépr sion. Celle-ci étoit la plus anciennement connue : l'avoit abandonnée pendant quelque tems pour lui p férer l'extraction ; mais on est revenu sur cette dern opinion : on a pratiqué plus souvent la dépression, l'on a vu qu'elle présentoit de nombreux avantag Ces avantages, que l'observation et l'expérience in diquent, reposent encore sur une considérati physiologique, dont la découverte appartient au siècl dernier, malgré que la vérité qu'elle consacre eut é au moins pressentie long-tems auparavant ; nous vou lons parler de l'action des vaisseaux absorbans d l'œil, qui, en agissant sur le cristallin déprimé dans l'humeur aqueuse, aussi bien que sur les lambeau membraneux de la capsule, en opèrent la dissolutio et l'absorption.

Cette faculté vitale, cette force d'absorption d vaisseaux absorbans de l'œil n'est plus contestée aujourd'hui par aucun des hommes qui, livrés particulièrement à l'étude des maladies des yeux, ont néanmoins pris à tâche de se mettre au niveau des connoissances modernes en anatomie, en physiologie et en thérapeutique, et qui ont cherché, dans l'étude de la physiologie et de la thérapeutique générales, des objets de comparaison et d'éclaircissement pour le

physiologie et la pathologie particulières de l'œil.

Maladies des yeux.

Remarquons en passant que, pour bien saisir la nature des objets, il faut les étudier sous plusieurs aspects, sous plusieurs formes; et qu'une des principales sources de l'erreur, c'est de borner ses observations à quelques faits isolés : *Istud enim respicere pauca, et pronunciare secundùm pauca, omnia perdidit*, a dit le chancelier Baron. *Parasc. ad. hist. nat.*

Cette propriété des vaisseaux absorbans de l'œil a changé la manière de voir sur la prééminence de l'extraction : elle a montré que la plupart des craintes que l'on avoit eues dans les cas de dépression n'étoient point fondées; et elle a ramené un grand nombre de praticiens vers ce dernier mode d'opération.

Il reste cependant encore, en France sur-tout, plusieurs partisans de l'extraction. Mais il paroît qu'en général on pratique plus souvent la dépression; ce dernier mode étant presqu'exclusivement adopté par les chirurgiens italiens, anglais, suédois, danois, allemands, etc.

Du reste, il seroit, je pense, contraire à la bonne méthode de philosopher, de se décider exclusivement pour tel ou tel autre mode d'opérer. Le choix doit dépendre des circonstances particulières qui se présentent au praticien : c'est ainsi, par exemple, que la dépression pourroit n'avoir pas tout le succès qu'on désire dans les cas où, soit par cause de vieillesse, soit par atonie partielle ou générale du système absorbant, ou par toute autre raison, la dissolution, l'absorption du cristallin ne pourroient point avoir lieu.

C'est dans ce sens que Stoll a décidé la question : *Non perinde nobis erat*, dit-il, *an hâc vel illâ*

Maladies des yeux.

ratione cataractæ medeamur, sed erat non raro cus extractioni, nonnumquam vero soli depressioni ajoute qu'il ne pratiquoit jamais l'extraction chez sujets attaqués de rhumatisme ou de goutte va parce qu'il s'étoit apperçu dans plusieurs cas analo qu'à la suite de l'opération l'inflammation prenoit mauvais caractère; et que la perte de l'organ étoit quelquefois la suite.

Ce qui, le plus souvent, s'oppose au succès cataracte, suivant Scarpa, quelle que soit leurs la méthode adoptée, n'est jamais le cristal mais bien sa capsule, et plus particulièrement la vexité antérieure de cette membrane. Il seroit sirer que le chirurgien, par un moyen facile ficace, pût, dans toutes les méthodes d'opér cataracte, séparer exactement avec le cristallin que sa capsule entière, de la zône ciliaire à laq elle est attachée, ainsi que cela se fait quelquef par un concours de circonstances que l'on ne ni calculer ni faire naître. Mais le plus souvent zône ciliaire unit si étroitement la capsule du cr tallin, avec le corps vitré tout autour de l'annea Petit, que même dans les préparations anatomiq de l'œil il n'est pas possible de séparer la cap cristalline du corps vitré sans la déchirer.

Pour remédier à cet inconvenient, le chirurg doit, au même instant qu'il éloigne le cristalli l'axe visuel, déchirer la convexité antérieure de l capsule, dans tout le contour qui correspond à l plus grande dilatation de la pupille. « Quant au re de la convexité antérieure de la capsule déchirée qui demeure adhérent à la zône ciliaire au de à d

grand disque de la pupille dilatée, ce peu de mule, quoique opaque ou devenu tel après l'o- tion, ne peut jamais être par la suite d'aucun tacle à la vision, même dans la lumière la plus de ».

Maladies des yeux.

Que l'on n'objecte pas que, malgré tout ce qu'on obtenu, il reste encore en position la convexité térieure de la capsule du cristallin, dont l'opa- peut porter obstacle à la vision, aussi bien que convexité antérieure, lorsqu'elle n'a pas été suf- ment déchirée proche la pupille : car, sans ob- qu'en déprimant et en portant, avec force, en la lentille cataractée, en la plongeant profon- dans le corps vitré, la convexité postérieure cette capsule ne peut au moins rester sans être déchirée pour donner passage au cristallin : la pra- nous enseigne qu'assez rarement la convexité térieure de la capsule du cristallin, même dé- nébuleuse, obscurcie, parvient à un degré de sité tel, que la vue en souffre notablement. Ce est, pour ainsi dire, prouvé par la pratique jour- ière d'extraire la cataracte ; opération dans laquelle chirurgien ne s'occupe, après la section de la cor- , que de fendre la convexité antérieure de la cap- e, afin d'en faire sortir le cristallin, sans songer la convexité postérieure de ce même sac membra- ux qu'il laisse dans sa position, sans que pour a, ou bien rarement, il en résulte d'obscurcissement table pour la vision. L'anatomie nous apprend aussi 'il existe des différences essentielles sous beaucoup rapports entre les convexités antérieure et pos- ieure de la capsule du cristallin. Une des prin-

Maladies des yeux.

cipales, est que l'antérieure se trouve dans l'état nat trois ou quatre fois plus grosse et plus consist que la postérieure. La seconde différence, égale remarquable, est celle-ci : que l'hémisphère s et postérieur de la capsule est fourni d'un sy de vaisseaux sanguins propres, tout-à-fait dis de celui qui est transmis à sa convexité anté puisque le premier est formé par l'extrémité d tère centrale qui, comme d'un centre commun, des rameaux à la circonférence; tandis que l'h phère antérieur, déjà, comme on l'a dit, plus pacte que l'autre, reçoit ses vaisseaux sangu ceux du corps vitré, qui, passé la zône ciliair courbent sans ordre, et se ramifient sur la face térieure de la capsule. Je ne prétends cependant inférer de tout cela que la convexité postérieure la capsule du cristallin ne perde jamais sa pell dité naturelle; mais seulement établir, d'après l'o servation et l'expérience, que, même lorsqu'elle s fusque, elle est bien rarement la cause d'une cé parfaite. J'aime à le répéter, le plus grand obsta à l'heureux succès de l'opération de la cataracte les deux méthodes, et quoi qu'en disent les exte teurs, est le plus souvent apporté par la convex antérieure de la capsule cristalline, plus dense dans son état naturel, ou trop pulpeuse et excessi ment molle ».

Chapitre XVI. *De la Pupille artificielle.* Il rive quelquefois, après l'opération de la catara faite, soit par abaissement, soit par extraction que la pupille se reserre, se contracte au point se fermer en grande partie, ou même en totalit

ord avec une grande diminution, puis avec une
e entière de la vue.

et accident peut dépendre ou d'une forte inflam-
ion de la membrane interne de l'œil, et sur-tout
Iris, suite de l'opération, ou bien d'une sorte
ction spasmodique de l'iris survenue sans cause
minée. C'est en vain que l'on a voulu employer
le premier cas la méthode anti-phlogistique,
ée de toutes les manières; et dans le second les
smodiques relâchans ou toniques. Tous ces
s ont également échoué; et l'expérience a prouvé
opération étoit dans ce cas l'unique ressource.
s procédés opératoires de la pupille artificielle
t beaucoup, malgré que l'origine de cette opé-
n ne remonte pas très-loin; car c'est à Chésel-
que l'on doit la première idée de former des
lles artificielles. Néanmoins, on peut réduire à
les méthodes imaginées pour diviser l'iris, quand
cité est l'effet de l'occlusion entière de la pupille.
trois méthodes sont l'incision simple, l'excision,
décollement de l'iris.

incision. Chéselden, comme nous l'avons déjà
a le premier imaginé les pupilles artificielles; il
pratiquoit en faisant une incision transversale dans
entre de l'iris. Sharp, Richter, Guérin, Janin,
lusieurs autres chirurgiens, ont cherché à modifier,
l'améliorer, la méthode de Chéselden. Mais cette
hode a des inconveniens qui se sont presque cons-
ment opposés au succès. Il paroit que ceux que
a obtenus sont dus au procédé de Janin.

excision consiste à emporter une partie de l'iris,
manière à produire une perte de substance dura

Maladies des yeux.

ble. C'est au célèbre Wenzel le père, qu'on e devable de cette méthode, qui a été presque ralement adoptée, et dont on a d'ailleurs peu c les procédés, quant à ce qui concerne l'exéc C'est d'après cette méthode que M. Demours a et pratiqué avec succès la pupille artificielle da des cas les plus graves et les plus difficiles puisse concevoir. Voyez l'Histoire de la M et de l'Opération, t. VIII, p. 321 de ce Jour

Enfin, le décollement de l'iris, proposé par J a été perfectionné par Scarpa; et si les obser relatives aux avantages de ce procédé se mul ce procédé sera un des moyens les plus efficace ouvrir des pupilles artificielles.

Du reste, on trouvera dans l'ouvrage de Sc et sur-tout dans les notes additionnelles de M. veillé son traducteur, des notions suffisantes, d détails satisfaisans sur chacun de ces procédés ratoires, qu'il seroit trop long de retracer ici en

F. J. D.

N. B. La suite et la fin au prochain cahier.

Chimie appliquée aux arts; par M. J. A. Chapt *membre et trésorier du Sénat conservateur*, e

Chimie appliquée aux arts.

Dès les premières époques de la chimie, les tr parurent dirigés d'une manière spéciale du côt substances minérales; et il faut convenir que direction fut déjà d'un grand avantage pour les p

---

Quatre vol. in-8°. avec figures. Paris, 1807, chez l ville, libraire, rue Haute-euille, n°. 8. Prix 27 fr. pou ris. Sur papier fin, 30 fr.

science. Les chimistes sembloient avoir presque c'étoit là le principal domaine sur lequel evoient exercer leurs moyens, celui qui fourni- le plus à leurs découvertes.

Chimie appliquée aux arts.

s nombreuses recherches faites en chimie miné- egique ; l'alliage des métaux, leur composi- et leur décomposition qui paroissent déjà être ouvoir des chimistes, joint aux desirs des ri- s qui ont toujours tourmenté l'homme civilisé, naître ce vaste projet qui a donné naissance ecte des alchimistes, et qui a produit un si nombre de découvertes importantes : sans comp- il n'a pas peu contribué à nourrir et à propager t de la chimie et le degré d'enthousiasme néces- pour lui faire faire ses premiers progrès.

oit réservé sans doute à la chimie de trouver la e *philosophale* et de découvrir l'art de faire de - non pas en cherchant à le composer de toutes s, comme l'entendoient les alchimistes, mais en aillant à éclairer les arts, en dirigeant les divers édés de manutention, en les simplifiant, en les ectionnant : or c'est précisément ce qu'a fait la mie ; ce sont là les grands services qu'elle a ren- .

ant que la chimie n'avoit pas atteint un certain é de perfection, et qu'elle ne possédoit pas un grand nombre de découvertes, de propositions irées, et de vérités connues, pour former un corps mplet de doctrine, il a fallu la cultiver pour elle- ; c'est-à dire se borner à analyser les substances, calculer les affinités, enfin à étudier l'action des s les uns sur les autres, et les lois auxquelles ces

Chimie appliquée aux arts.

mêmes actions obéissent. Par ce moyen, la chimie éclairoit déjà les arts et leur transmettoit successivement quelques rayons de lumière.

Mais aujourd'hui que la chimie a fait assez de progrès pour constituer un corps de doctrine à-peu-près complet, ses rapports avec les arts doivent être extrêmement étendus. Elle ne se borne plus à en éclairer quelques procédés; mais elle ramène toutes leurs opérations à ses principes généraux; et comme l'a dit l'auteur du Livre que nous annonçons: « Elle porte la lumière dans chaque opération, explique tous les résultats, et fait que l'artiste maîtrise ses procédés, les varie, les simplifie, les perfectionne, prévoit et calcule tous les effets ».

Le but principal de la chimie est sans doute d'éclairer les arts; et ce n'est que par un des traits de génie qui le caractérisent que Stahl semble l'avoir rangée et comptée au nombre des arts eux-mêmes. Sous ce rapport, ses services sont immenses; aussi dans l'état actuel de la science, ce point de vue est-il celui sous lequel il convient le mieux d'envisager la chimie, celui d'après lequel on devra désormais étudier, enseigner et traiter cette science.

C'est là la manière d'après laquelle M. Chaptal a conçu et exécuté le plan général de son ouvrage, qui peut être regardé comme un traité élémentaire de chimie, et qui servira par conséquent à étudier cette belle science, dont il présente tous les principes; en même tems qu'il fait connoître la préparation et les usages de presque toutes les substances, dont les propriétés sont consacrées dans les arts.

Il ne faudroit donc pas croire que ce ne soit là qu'un

eil de formules ou de procédés de manipulation
inés à servir à tel ou tel art en particulier.

Chimie appliquée aux arts.

M. Chaptal n'a pas cherché à former des ouvriers, is il a voulu créer des artistes; et l'on doit convenir e c'étoit le but le plus noble et le plan le plus utile : put se proposer la chimie appliquée aux arts. En vant une autre route, il eût suffi de connoître et de rire ce qui se pratique dans les ateliers, dans les nufactures, en indiquant les corrections dont se- ent susceptibles tels ou tels procédés. Mais dans ls détails minutieux n'eût-il pas fallu entrer? Dans nbien de répétitions l'auteur ne seroit-il pas néces- rement tombé? Et puis ce travail auroit été celui n simple chef de manufactures.

Au contraire, il n'appartenoit qu'au grand chimiste, fondément instruit d'ailleurs dans les différentes ches des arts, chimiques sur-tout, de porter la ence dans les ateliers, dans les manufactures; de dre les artistes capables de connoître eux-mêmes erreurs dont ils sont victimes; de rectifier leurs cédés; d'améliorer leurs différentes manutentions; ajouter, par ce moyen, à la facilité et à l'économie la main-d'œuvre; et de diminuer les frais et la con- mmation des matières premières. M. Chaptal a, ur ainsi dire, fait jaillir la lumière de sa propre urce; et de la même manière que la chimie, comme us l'avons dit plus haut, est inséparable des arts; même, désormais, le chimiste sera identifié avec le anufacturier et l'artiste.

L'auteur a donc embrassé l'ensemble des connoissan- e que la chimie peut appliquer aux arts; et comme us l'avons déjà dit, il a eu pour objet d'instruire

rentes actions chimiques des corps les u
autres, régies par les lois des affinités ; et il
ensuite les modifications apportées à ces loi
vers agens, tels que la cohésion et l'insolul
substances, l'élasticité, le calorique, la lu
pression atmosphérique et la vitalité.

Après avoir ainsi posé les bases fondam
toutes les opérations considérées dans l'ordr
l'auteur s'occupe des moyens que le chimist
pour préparer les molécules des corps à l'a
mique. Ici l'on trouve les élémens de la scie
tivement à la pulvérisation, à la solution,
tallisation, à l'application du calorique par
moyens, et aux méthodes employées pour
diriger et mesurer tous les degrés de chaleur.

Après ces généralités, l'auteur passe à l'ex
corps sur lesquels s'exerce l'action chimique
a présentés dans leur plus grand degré de si
pour pouvoir en mieux étudier tous les c
Cette partie comprend les gaz, les terres et le
les métaux, les substances éminemment comb
comme le soufre, le phosphore, le carbone,
et les bitumes ; quelques substances compo
traites des végétaux et des animaux, tels qu

végétaux et les divers moyens que l'on a de les ex-
re, de les conserver, etc.; le mucilage, les fé-
es, la gélatine et le tanin : enfin l'auteur y a joint
acides; et, ainsi qu'il le remarque, il les a traités
essivement sans s'asservir, pas plus que pour les
s et les métaux, à telle ou telle méthode de clas-
ation. Je n'ai pas cru, dit-il à ce sujet, que lors-
il ne s'agit que de décrire une vingtaine de corps
e rapprochent par des propriétés générales, il fût
saire de les distribuer par genres, d'après la com-
on et l'analogie de quelques caractères secon-
s. Outre que la mémoire n'est point fatiguée d'un
i petit nombre de corps, quelle que soit l'étendue
laquelle on les lui présente, l'expérience nous a
s que les progrès des connoissances déjouoient,
ne jour, les combinaisons systématiques.

Chimie appliquée aux arts.

près avoir développé les principes généraux de la
mie; après avoir fait connoître les lois qui préси-
t aux actions chimiques, et les propriétés des
ps soumis à ces actions, l'auteur s'est occupé
mélanges et des combinaisons de ces mêmes
s. Ainsi il a traité successivement 1°. du mélange
gaz entre eux, ce qui l'a porté à examiner l'air
osphérique et la nature de ses principes; 2°. du
ange des terres sous le rapport de la végétation,
leur combinaison dans les arts de la poterie,
verrerie, etc.; 3°. de l'alliage des métaux, de
oxidation et de leur départ, ce qui embrasse un
nd nombre d'opérations et fait connoître d'impor-
tes préparations pour les arts; 4°. de la fabrication
tous les sels employés dans les manufactures ou qui
vent à nos besoins domestiques; 5°. des combinai-

Chimie appliquée aux arts.

sons du soufre, des huiles, du tanin, des résin
principes colorans, etc.

Dans les détails de chacun de ces articles on
une foule de procédés curieux relatifs aux arts
cation des moyens d'employer telle ou telle sul
la cause des effets qu'elle produit, et les dil
action qui dépendent de quelques modificati
portées dans sa composition ou dans son empl

Dans le discours préliminaire très-étendu
ouvrage, l'auteur s'est livré à des développeme
plus grande importance sur les arts, considéré
néral dans leurs relations entre eux; sous leurs
avec le sol, le climat et les matières premièr
emploient; dans les encouragemens qu'ils o
d'attendre des gouvernemens; etc. Ici l'on
les sages raisonnemens et les conseils judicieu
tant des méditations les plus approfondies et
noissances les plus exactes dans les arts et tou
y a rapport.

L'ouvrage que nous annonçons se lie, sous
rapport, avec le genre de travaux qui nous o
Et d'abord il a l'avantage d'offrir au médecin
noissances générales de chimie qui lui sont i
sables, et de le mettre au courant des pr
procédés usités dans les arts. Mais en outre,
avec attention la chimie appliquée aux arts
decin y trouve à chaque instant de nombreus
cations plus ou moins directes et plus ou mo
tables à la médecine.

Dans ce genre, nous citerons premièreme
l'auteur a dit de la vitalité, en parlant des a
modifient les actions chimiques des corps; et
marquerons ici que M. Chaptal, à-la-fois ch

Chimie appliquée aux arts.

lecin, est le premier qui ait cherché à diriger, me il convient, les applications de la chimie à la lecine. Et comme nous desirons donner à nos lec- s un apperçu de la pureté et de la simplicité du e de cet ouvrage, ainsi que de la clarté et de la cision des idées qu'il renferme, nous rapporterons entier le chapitre de la vitalité.

« Sans doute les lois de la nature sont constantes et muables ; et c'est à ce caractère qui leur est propre, e nous devons cette uniformité d'action et cette suc- ssion de phénomènes qui renouvellent et perpétuent qui existe sans aucun changement dans la nature des ps ».

« Mais lorsque plusieurs lois s'appliquent et s'exer- nt sur la même substance, et concourent à la même ion, l'effet qui n'appartient exclusivement à aucune lles doit être considéré comme le résultat d'un t commun, dans lequel chacune des lois agissantes ne part plus ou moins influente. C'est dans ce mé- ge de forces ; c'est dans ce résultat d'actions qu'il t démêler ce qui appartient à chacune des lois agis- tes. Le problême devient d'autant plus difficile à udre, qu'il se complique de l'action d'un plus grand mbre de ces lois ».

« Supposons, pour un moment, que les germes de cessent d'agir dans la nature ; notre planète ne pré- tera plus que des masses de matières soumises aux s invariables de la pesanteur et des affinités : ces lois ermineront l'arrangement des masses et la disposi- n des molécules entre elles ».

« Mais si nous portons nos regards sur cette scène ctions, de réactions, de compositions et de décom-

Chimie appliquée aux arts.

positions que nous présentent les êtres organisés, s végétaux, soit animaux ; nous verrons de nouve agens concourir à produire le même effet, et m difier à l'infini l'action des deux lois primordi dont nous venons de parler ».

« Chaque corps vivant obéit à des lois vitale sensibilité, d'irritabilité, etc., qui règlent ses fo tions, et constituent ce qu'on appelle en lui *la* mais ces lois ne sont point en même nombre, ne présentent pas la même intensité ou la m énergie dans les diverses classes des êtres organ plus les lois vitales sont nombreuses et in plus les phénomènes s'éloignent des résultats r reux que les affinités nous offrent, lorsqu'elles s pliquent sur la matière inanimée ».

« Tous les corps, sans exception, ont des af tés propres, en vertu desquelles ils font choix certaines substances, et repoussent les autres; m les résultats des combinaisons ne sont pas les m dans tous. Lorsqu'une terre ou un métal se combine d'autres corps, il change de nature ; c'est-à- que le nouveau composé n'a plus les caractère élémens qui le constituent ; ce sont de nouv êtres, dont la nature peut changer encore à ch instant par l'application et la combinaison de n velles substances. Les corps organiques, au cont ont la faculté de s'approprier et de s'assimile alimens, sans changer de nature : ils impriment caractère propre à la substance qui leur sert de n riture, et gardent sans altération leur type primit

« Ainsi, dans les corps organiques et vivans, y a choix de matière et assimilation ; ils con

notamment leur forme, leur caractère et leur nature primitive; tandis que dans les corps organiques il y a composition et formation d'un corps nouveau, dont la forme et les propriétés ne sauroient être déduites de la force ni des propriétés des substances qui se combinent ».

« Si nous suivions de plus près les phénomènes et les résultats de cette assimilation dans les corps organiques, nous verrions que divers degrés d'intensité dans les forces vitales y déterminent des modifications infinies : plus les forces vitales sont intenses ou énergiques, moindre est l'empire des agens externes, sur les fonctions de la vie. Par exemple, dans le végétal, les principaux organes sont cachés sous l'épiderme; ils reçoivent dans cette position l'action immédiate de la chaleur, de l'air et de l'eau, de même que l'influence des forces intérieures de la vitalité. Ces organes existent, pour ainsi dire, entre les facultés organiques de la plante et l'action très-puissante des causes externes; cette fonction dépend donc essentiellement de l'influence combinée de l'action vitale et de l'action de l'air, de l'eau, de la chaleur et de la lumière. La plante ne digère ni dans une température très-froide, ni dans une température très-chaude; elle languit dans l'obscurité, et se flétrit par une lumière trop vive. Cependant elle ne reçoit pas d'une manière absolue l'influence ou l'effet nécessaire de ces agens; elle a une température qui lui est propre; elle décompose l'eau qui la mouille; elle conserve et perpétue son espèce, et périt plutôt que de faire choix et de s'assimiler des substances délétères ».

« Mais combien cette vitalité a plus d'énergie dans

Chimie appliquée aux arts.

les animaux ! La nature a caché leurs princip
ganes dans le centre même du corps, pour e
traire le travail à l'action des causes externes :
est vital; et les variations de température,
l'eau n'ont presqu'aucune influence sur les rés

« Dans les corps inorganiques il n'y a que
et affinité : tous les changemens qui s'opèrent
viennent du dehors : l'air, l'eau, la chaleur y
sent des effets nécessaires, constans, invariabl

« Dans les corps organiques, outre la ma
l'affinité, il y a des lois vitales qui modifient sa
l'action des agens externes et celle de l'affinité

« Il suffit de jeter un coup-d'œil sur l'effet c
duisent l'air, l'eau et la chaleur, lorsqu'ils agi
sur un corps vivant, ou sur le même corps mo
sentir tout le pouvoir de la vitalité. Nous ver
l'air et l'eau servent à la respiration et à la no
de l'être vivant, par la décomposition qu'ils
vent dans ses organes, en même tems que la
en anime et en vivifie tous les ressorts : mais ce
corps deviennent, à la mort de l'être organique,
miers agens de sa décomposition, puisque pour
server sans altération il faut le soustraire à leu
La racine d'une plante, plongée dans l'eau,
pose ce liquide et s'en nourrit; tandis que l
racine morte, mise dans l'eau, y est décompos
tour ».

« Il ne faut pas d'autres preuves, je pense,
convaincre de cette vérité, que les phénomène
résultats provenant de l'action de l'air, de l
du calorique sur les corps organisés, diffé

entiellement selon que ces corps sont ou vivans, ou morts ».

« On peut donc conclure que la vitalité modifie la loi des affinités dans le corps vivant ; ou plutôt que l'action de la vitalité coïncide avec celle de l'affinité, pour produire des effets qui leur sont communs ».

« Il suit de ce principe incontestable que la vitalité rend l'application des lois chimiques, déduites de l'affinité des corps morts, d'autant plus difficile, que le corps vivant est doué de facultés vitales plus nombreuses ou plus énergiques ».

« En descendant de l'être le mieux organisé jusqu'à la matière inanimée, on voit successivement diminuer l'influence de la vitalité, et le pouvoir de l'affinité chimique reprendre par degrés son empire ».

« Gardons-nous cependant de conclure que la loi des affinités entre les molécules de la matière animée est différente de la loi d'affinité entre les molécules de la matière morte. La loi est la même dans les deux cas, et l'affinité est une pour tous les corps ; mais elle produit des effets constans et invariables, lorsqu'elle est seule à agir sur la matière morte ; tandis que, dans les corps vivans, son action est modifiée par celle des lois vitales. Non-seulement les lois de la vitalité modifient les résultats de la loi des affinités d'une manière particulière et différente dans chaque classe d'êtres vivans, mais elles en varient encore les effets dans les individus de la même espèce, et souvent dans le même individu, selon les affections, les maladies, les dispositions, et autres causes nombreuses qui se présentent. Il ne faut donc pas être surpris, si on trouve une grande variété dans

Chimie appliquée aux arts.

les résultats des expériences faites sur des corps vans par des hommes également dignes de foi, si les travaux faits sur la végétation offrent des ph nomènes si différens ».

« La chimie des corps vivans exige donc une étud toute particulière; et la chimie seule ne peut explique aucune fonction. Nous connoissons sans doute le effets de l'air, de l'eau, de la chaleur sur la matièr inanimée; mais il n'appartient qu'à l'observation des phénomènes des corps vivans de nous faire connoître les modifications qu'apporte la vitalité à tous ces résultats ».

« On tomberoit donc dans une étrange erreur, si l'on croyoit qu'on puisse appliquer et transporter aux corps vivans les résultats d'action qu'on observe sur les corps morts. La chimie animale a ses lois propres, et elle nous présente des résultats qu'on ne peut ni prévoir, ni expliquer, d'après les lois d'affinité qu'on étudie sur la matière inanimée. Cette vérité a été si bien sentie par Stoll et Boerhaave, qui à des vues profondes sur la chimie joignoient des connoissances très-étendues sur l'économie animale, qu'ils se sont abstenus de toute application chimique aux phénomènes du corps humain, et que le premier a fondé la secte des animistes, et le second celle des mécaniciens ».

« Je suis cependant bien éloigné de penser que les connoissances chimiques soient ou inutiles ou étrangères à l'étude des phénomènes que présentent les corps vivans. La chimie nous apprend à connoître la nature et les propriétés de tous les corps qui agissent sur l'économie animale; elle nous indique les altérations qu'ils

éprouvent dans leur action; elle nous donne même les moyens de reconnoître et d'apprécier plusieurs des changemens qui s'opèrent sur le corps vivant. C'est ainsi, par exemple, qu'en analysant l'air avant et après la respiration, on s'est convaincu qu'il y avoit absorption d'une portion de ce fluide; d'où l'on a conclu une production constante de chaleur dans le poumon. Ces faits chimiques, qui sont confirmés par l'observation physiologique, établissent cette vérité d'une manière incontestable. Mais tout ce qui tient essentiellement à la vitalité, tout ce qui comprend les fonctions qui dépendent plus particulièrement de la vie, telles que la chilification, la sanguification, la sécrétion des humeurs, la nutrition, la digestion, le choix des alimens, l'effet des remèdes, le jeu des organes, ne sauroit être expliqué ni éclairé par la seule chimie ».

Chimie appliquée aux arts.

« Il faut donc conclure de tout ce que nous venons de dire que, pour arriver à une connoissance exacte des fonctions de l'économie animale, il est nécessaire de réunir l'analyse du chimiste à l'observation du physiologiste: le premier fait connoître les matériaux sur lesquels s'exerce l'action vitale; il en détermine la nature primitive et en marque les altérations; il complette, pour ainsi dire, le travail de l'anatomie, en analysant les organes et les humeurs que celui-ci n'avoit fait que séparer et décrire. Mais là finissent ses fonctions, là se borne son pouvoir; car nous n'avons opéré jusqu'ici que sur la matière brute; l'analyse et la dissection ne se sont exercées que sur un cadavre; et il nous reste à poursuivre l'étude des phénomènes qui constituent la vie dans les corps organiques: or ici

Chimie appliquée aux arts.

la seule observation doit nous servir de guide, p
que nous ne pouvons soumettre ni à l'analyse chimi
ni aux opérations du scalpel, le principe qui a
tous ces ressorts. Cette étude est d'autant plus dif
que, si nous tourmentons le corps vivant par des m
quelconques, nous le sortons de son état nature
que dans cet état il ne nous présente plus que des
rations. Cette étude est d'autant plus difficile, q
principe de vie agit dans chaque fonction d'apr
lois qui se compliquent par le nombre, et qui v
même en intensité, selon les circonstances, da
même individu ».

« On peut donc regarder la chimie appliqué
corps vivans, comme une science qui fournit de
veaux moyens d'observation, et nous permet de
tater les résultats de la vitalité par l'analyse d
produits. Mais gardons-nous de nous immiscer
le travail de la vitalité; l'affinité chimique s'y
fond avec des lois vitales qui méconnoissent le
voir de l'art; et n'oublions pas sur-tout que la
qui est réservée à l'affinité chimique dans tous les
nomènes de la vie, est d'autant plus bornée qu'il
partiennent à des corps mieux organisés ».

Parmi le grand nombre des détails instructifs
rieux dont se compose l'ouvrage de M. Chapt
plus particulièrement parmi ceux qui ont quelqu
port avec la médecine, il en est plusieurs que
chercherons à faire connoître à nos lecteurs da
suite que nous nous proposons de donner à cette
lyse.

F. J. D.

(*La suite au prochain cahier*).

ns doute rien de neuf; mais ils servent d'introduction turelle au sujet de l'ouvrage.

Sur l'avortement.

L'auteur s'occupe d'abord des différentes espèces vortemens considérés par rapport à la manière dont ont lieu.

Les progrès de la gestation peuvent être arrêtés ant que le fœtus ou la partie vesiculaire du germe t descendue dans la matrice, et même avant la formation de cette première masse vasculaire. Dans ces , l'avortement a lieu trois semaines environ après conception; et il ne se présente pas d'autres symptomes que ceux qui accompagnent la ménorrhagie, quelle peut dépendre ou de l'avortement lui-même, seulement des douleurs et de l'irritation qui en sont suite.

Mais lorsque le germe est plus avancé, et lorsqu'il st descendu dans la matrice, les choses se passent ien autrement. La matrice se contracte, et les douleurs sont plus ou moins irrégulières dans les reins t dans l'hypogastre; il y a un trouble général dans s viscères abdominaux, et particulièrement dans estomac. Le sang coule en abondance, et l'on y remarque plusieurs petits fragmens de substance fibreuse.

Quelquefois, lorsque la vésicule ou le germe est parvenu dans l'utérus avant que l'avortement n'ait lieu, 'accident peut être reconnu à la première sortie du ang qui sera trouvé rouge, parsemé de vaisseaux pâles, comme s'il y avoit eu précédemment une légère macération.

Si la grossesse étoit arrivée au troisième mois, le germe e sort jamais le premier; il est précédé de pertes plus ou

avoient quelque rapport avec son principal objet. (

Diction-naire des Drogues.

retrouve dans cet ouvrage les noms français et latin officinaux, vulgaires et systématiques des plantes leurs classifications d'après le système de Linnée d'après les méthodes de Tournefort et de Jussieu avec l'indication des parties des végétaux usitées en médecine ; la désignation des préparations pharmaceutiques et chimiques où ces diverses substances sont employées, et leurs divers usages ; les doses auxquelles on peut administrer tout ce qui est drogues ou médicamens ; l'histoire des animaux et des minéraux d'après les caractères sous lesquels MM. Cuvier, Lamarck Brongniart et Haüy les ont décrits, etc.

Ajoutons que M. Chaussier a été chargé de revoir l'ouvrage entier ; et nous aurons fait connoître une partie des avantages qui rendent ce travail recommandable.

LITTÉRATURE MÉDICALE ETRANGÈRE.

OBSERVATION ON ABORTION, etc., ou *Observations sur l'Avortement, contenant le détail des différens modes d'avortement, les causes qui les produisent, et les moyens d'y remédier ou même de les prévenir; par* J. BURNS, *professeur d'accouchemens, etc. Londres*, 1806. *In*-8°., 139 *pages. Prix* 6 f. *Chez Croullebois.*

Sur l'avortement.

Avant d'entrer dans les détails de son sujet, l'auteur a fait précéder quelques considérations anatomiques et physiologiques sur les développemens de la matrice et sur la formation du fœtus depuis les premiers momens de la conception. Ces détails ne contiennent

Sur l'avortement.

ns doute rien de neuf; mais ils servent d'introduction turelle au sujet de l'ouvrage.

L'auteur s'occupe d'abord des différentes espèces vortemens considérés par rapport à la manière dont ont lieu.

Les progrès de la gestation peuvent être arrêtés ant que le fœtus ou la partie vesiculaire du germe it descendue dans la matrice, et même avant la for-ation de cette première masse vasculaire. Dans ces s, l'avortement a lieu trois semaines environ après conception; et il ne se présente pas d'autres symp-mes que ceux qui accompagnent la ménorrhagie, quelle peut dépendre ou de l'avortement lui-même, n seulement des douleurs et de l'irritation qui en sont suite.

Mais lorsque le germe est plus avancé, et lorsqu'il st descendu dans la matrice, les choses se passent ien autrement. La matrice se contracte, et les dou-urs sont plus ou moins irrégulières dans les reins t dans l'hypogastre; il y a un trouble général dans es viscères abdominaux, et particulièrement dans 'estomac. Le sang coule en abondance, et l'on y re-narque plusieurs petits fragmens de substance fi-reuse.

Quelquefois, lorsque la vésicule ou le germe est par-venu dans l'utérus avant que l'avortement n'ait lieu, l'accident peut être reconnu à la première sortie du sang qui sera trouvé rouge, parsemé de vaisseaux pâles, comme s'il y avoit eu précédemment une lé-gère macération.

Si la grossesse étoit arrivée au troisième mois, le germe ne sort jamais le premier; il est précédé de pertes plus ou

moins abondantes, et de fortes douleurs utérines,

Sur l'avortement.

Quand les membranes commencent à être formées dans l'utérus ; lorsqu'il existe déjà une grande différence entre le chorion et le placenta, encore de nouveaux changemens ; les douleurs plus inférieures : et elles reviennent plus régulière le fœtus s'échappe avec les liqueurs de l'amnios,

Dans les cas de jumeaux, après que l'un des enfans est sorti, l'autre étant resté seul, ou ave arrière-faix, l'hémorragie s'arrête quelquefois, femme continue à aller assez bien pendant que heures, ou même pendant un jour ou deux, quand le travail recommence, et que les efforts répétés, l'hémorragie devient plus rapide et abondante : c'est, suivant quelques-uns, une rais retenir les femmes au lit pendant plusieurs jours l'avortement.

En général, plus ou moins long-tems avant le mencement de l'avortement, il se déclare de l douleurs et d'autres mouvemens irréguliers dan parties voisines, lesquels donnent lieu à des spa suivis de pertes plus ou moins fortes. C'est su dans ces premiers momens qu'il faut chercher à venir l'avortement ; mais il faudroit bien se de confondre ces dérangemens avec ceux que minent les premières époques de la grossesse.

Il faut ajouter que, lorsque la grossesse est delà du troisième mois, et qu'elle approche de s ou même du sixième mois, un léger accident peu duire l'avortement ; et être suivi d'affections nerv s'il est plus considérable.

Après avoir ainsi examiné les circonstance

quelles l'avortement peut avoir lieu, l'auteur passe à l'examen des causes qui le déterminent. Sur l'avortement.

Il divise l'avortement en accidentel et en habituel; il observe avec raison que les causes du premier ne peuvent être bien plus facilement découvertes que celles de la deuxième espèce.

Toutes les circonstances capables de porter sur la force une augmentation ou une diminution du degré d'action vitale qui lui est départi dans l'état naturel, deviennent autant de causes d'avortement.

L'auteur a vu un cas dans lequel la portion la plus considérable de l'utérus, ou même sa presque totalité se trouvée, après la délivrance, extrêmement dure presque ossifiée. Et comme cet état n'avoit probablement pas existé avant la conception, il ne conçoit facilement ce phénomène a pu avoir lieu depuis le commencement de la grossesse, à moins qu'on ne suppose que, par suite du développement progressif de la matrice et de ses vaisseaux, il ne se soit vicieusement amassé sur cet organe une grande quantité de matières osseuses et cartilagineuses. Il ajoute qu'il a souvent ce genre d'affection porté sur le placenta au fond de la matrice, et qu'alors il n'y a point de danger. Il compte encore comme causes de l'avortement la foiblesse générale du système qui se répète sympathiquement sur l'utérus; de violens dérangemens de l'estomac, et sur-tout le défaut de ton de cet organe, etc.

En général, par rapport au pronostic de l'avortement, le danger qui est attaché à cet accident, se trouve proportionné à l'état de la santé de la femme, à la violence de la perte qui en est la suite, et à la

Sur l'avortement.

la difficulté plus ou moins grande d'y remédie
aussi prendre en considération la durée de la m
gie, les efforts qui sont la suite de l'avorten
leur influence sur l'état général du système
qui peut être plus ou moins disposé aux affecti
tériques.

L'auteur passe ensuite à l'indication des
qu'il faut employer pour s'opposer à l'avorte
remarque avec juste raison que l'ensemble
moyens dépend de la nature des causes qui
préparer l'avortement. Il faut sur-tout prêter
grande attention au tempérament et à la con
de la femme.

Si la constitution offre les traits et les caractè
pléthore, un régime rafraîchissant, la diéte v
l'exercice, etc. sont les moyens indiqués. O
nuera la quantité du sommeil, on évitera le
plume et tout ce qui peut entretenir une trop
chaleur autour du corps; on cherchera enfin
quer la liberté du ventre, et l'on emploiera p
l'eau de Cheltenham que l'on pourra même
artificiellement, si c'est nécessaire.

La disposition à l'avortement peut dépendre
traire d'un état d'atonie, soit dans le système
soit dans quelque organe lié par une sympat
ou moins forte avec la matrice. Il faut alors
cours aux toniques que l'on administrera avec
cautions convenables, et sur-tout que l'on
suivant la nature des indications que l'on
remplir.

Lorsque les causes d'avortement sont très-
cées, assez souvent le fœtus est mort ou d
très-

très-malade. L'auteur en a vu un attaqué de la maladie connue sous le nom d'endurcissement du tissu cellulaire. Sur l'avortement.

L'extrême irritabilité du système en général ou de quelque organe en particulier est encore une cause d'avortement. L'auteur note aussi l'âge avancé de la femme, les maladies vénériennes, les violens exercices, les chûtes, les coups, etc., etc.

On sent bien que M. Burns varie les moyens à opposer à l'avortement, suivant la nature des causes qui semblent vouloir le déterminer; et lorsque l'avortement a eu lieu, il s'attache sur-tout à combattre les accidens plus ou moins fâcheux qui pourroient en être la suite. Parmi ces accidens, celui qui a le plus particulièrement fixé l'attention du docteur Burns, ce sont les hémorragies utérines qu'il a étudiées sous le rapport des diverses causes qui les déterminent, et des différentes circonstances sous lesquelles elles se présentent.

La digitale pourprée est un des moyens que l'auteur oppose à ces sortes d'hémorragies, particulièrement à celles qui dépendent d'un état nerveux. Le quinquina, combiné avec la valériane ou avec l'opium, a été aussi conseillé; et M. Burns n'a pas négligé de distinguer les cas particuliers dans lesquels ces différens moyens doivent être administrés. F. J. D.

VACCINE.

Le docteur Stutz a communiqué un fait relatif à la vaccine, qui mérite d'être recueilli. Sur la Vaccine.

Le docteur Stutz vaccina, le 25 avril, un enfant atteint

Sur la Vaccine.

d'un suintement avec inflammation derrière les et au cou; il lui fit trois piqûres au bras gauch avril, la vaccine produisit deux pustules, dc suivit régulièrement toutes les périodes ordin vaccine : l'autre se montra d'abord écrasée, e vrit bientôt d'une croûte sous laquelle il s'ét suintement d'humeur.

Il régnoit dans ce canton une toux comm mique ; l'enfant en fut attaqué au point de voi ses alimens : le suintement du cou et des orei voit plus lieu depuis quelque tems. On eut r l'ipécacuanha et aux synapismes appliqués sur trémités inférieures. Le malade s'en trouva bien dant les quintes de toux, quoique moins fréqu moins violentes, reparurent encore assez souv causer des inquiétudes très-vives : l'enfant s'a soit d'ailleurs de jour en jour.

Le docteur Stutz, reportant son attention sur tement des oreilles et du cou, fit frotter ces par sieurs fois le jour avec une pommade épispast fit en même tems appliquer des synapismes én sur les avant-bras. Il parut bientôt aux oreill cou une éruption miliaire; et l'on vit en outr con et sur la poitrine sept grosses pustules l'une de l'autre, ayant toute l'apparence des vaccinales et tous leurs caractères, tels que la argentine, le point de dépression au milieu, le ment des contours, l'aréole érésypélateuse, l brunâtre, et enfin la cicatrice sensible qui dure

L'auteur n'a pas pu inoculer sur d'autres e matière de cette éruption, qu'il appelle vaccine daire ; ce qui ôte à cette observation le degré d qu'elle auroit pu d'ailleurs présenter.

SUR LES NÉCROSES.

Réponse de M. LÉVEILLÉ, *D. M. P., à la lettre de M.* JACQUIN, *page 222 de ce volume.*

Sur les Nécroses.

L'auteur de la lettre à laquelle je m'empresse de répondre ne me paroît pas avoir lu avec beaucoup d'attention la note que j'ai dernièrement insérée dans ce journal, par laquelle je réclamois en ma faveur pour la doctrine actuelle des nécroses. La première inexactitude consiste à dire que j'étois intimement convaincu que personne avant moi n'avoit eu la même idée en France, *pas même en Europe.* M. Jacquin est dans l'erreur; et il ne sauroit me prouver que j'aie ajouté, *pas même en Europe.* Que ce praticien ait cru connoître, en 1800, la véritable manière d'être des nécroses, cela ne fait rien au public, lequel ne pouvoit juger les opinions qui n'étoient que verbalement émises; je me trouve dans le même cas, car il y a plus de dix ans que j'ai manifesté mes doutes à mes condisciples et dans mes cours d'anatomie. Ce sont les écrits qui fixent les dates, sans quoi tout le monde revendiqueroit, et le public ne seroit tourmenté que de contestations interminables. D'après cela, M. Jacquin peut prendre son rang, et bien qu'il ait publié en 1803, il trouvera qu'en 1802 j'ai imprimé mes premières idées sur la doctrine des nécroses dans le premier volume, 2e. édition, des Mémoires de la Société médicale d'Emulation. J'ai donc, par le fait, une antériorité d'un an, du propre aveu de M. Jacquin. Que me veut-il donc? Il étoit bien possible qu'il ne connût pas mon travail,

Sur les Nécroses.

sans doute à cause de son peu d'intérêt, mai exigeoit-il une lettre dont le style est peu mes souvent peu convenant ?

M. Jacquin peut être tranquille ; rien n'est plu posé que nos deux opinions ; car ma doctrine s nécroses n'a rien qui ressemble à la sienne, que comprends pas le plus souvent, et dans l'exposé quelle on apperçoit les plus grandes erreurs path ques. Je le prie instamment de croire que je n avoir sur lui aucune antériorité, et de permettre ne pense pas comme lui. Les lecteurs sont nos frères et nos juges naturels ; je leur soumets les du procès en leur offrant un extrait concis de ma trine et de celle de M. Jacquin ; qui a besoin de ques réflexions pour être mieux comprise.

1°. Une nécrose superficielle existe toutes le qu'une étendue plus ou moins grande d'un os e pouillée de son périoste, la membrane médullair tant intacte.

2°. Une nécrose profonde est le résultat de l truction de la membrane médullaire, sans lési périoste.

3°. Une nécrose complette est celle dans laqu y a destruction simultanée du périoste et de la brane médullaire.

Ces trois propositions sont établies sur des fai contestables. La première annonce la mort de l'o cette partie qui recevoit immédiatement la vie d rioste qui est détruit, tandis que l'autre portion d paisseur la conserve au moyen des vaisseaux capil qui lui sont transmis par la membrane médulla par tout le parenchyme osseux sain au-dessus

bous de la dénudation. La seconde donne l'idée de mort de cette partie de l'épaisseur d'un os long correspondant à la membrane médullaire tombée en suppuration, tandis que celle avec laquelle elle est encore tinue conserve ses rapports de vitalité avec le péste qui est sain. Enfin le périoste de la membrane dullaire étant de nécessité absolue pour le maintien la vie dans toute la substance osseuse, la mort est plette dans le tissu de l'os si leur destruction est ltanée, puisque ces organes transmettent seuls des yens de nutrition.

Le produit de ces nécroses est appelé *séquestre* nand il est isolé du corps vivant et principal de l'os, ont il faisoit autrefois partie. Cette séparation se fait la manière suivante :

La portion nécrosée est purement passive et soumise l'influence vitale de toutes les parties environnantes. t-elle superficielle ? la portion d'os qui conserve la e, eu égard à ses rapports directs avec la membrane dullaire, s'enflamme, augmente de volume jusqu'à ligne de démarcation qui la distingue de ce qui t frappé de mort. Dans son expansion, elle présente de surface au séquestre qui se détache ; elle perd sa densité, de compacte devient spongieuse ; et st par ce procédé naturel que ce que nous appelons rps passif, s'isole, se sépare, sans qu'il y ait encore cun bourgeon charnu sur la surface vivante avec laelle le séquestre est en contact. Ce n'est que quand mobilité est parfaite que ce corps étranger irrite, voque des inflammations, des abcès, et veut être trait pour terminer promptement les accidens et accélérer la guérison.

Sur les Nécroses.

La nécrose est-elle profonde, et l'effet de la dénudation de la paroi du canal médullaire ? on voit se développer la portion de l'épaisseur des parois de ce même canal que ses rapports avec le périoste intact maintiennent vivante. Tout ce qui étoit compact extérieurement devient spongieux et isole ce corps inerte, profond, avec lequel il avoit jadis des rapports de continuité. Par suite de ce procédé, le séquestre existe mobile dans l'intérieur; il est contenu dans une gaine qui n'est pas formée par un nouvel os, mais qui est l'effet du développement de cette partie non-nécrosée de l'épaisseur de la paroi du canal médullaire vivante au moyen de l'intégrité du périoste; ce n'est que quand ce séquestre est isolé que le tissu vivant est irrité, s'enflamme, s'abcède, présente des ouvertures fistuleuses, etc. etc.

Si dans un os long la nécrose est complette par suite de la destruction simultanée du périoste et de la membrane médullaire, la séparation se fera à chaque extrémité de la même manière, respectivement, que je viens d'exposer; et rien ne démontre mieux ce mécanisme que ces viroles osseuses qui sont isolées quelque tems après les amputations des membres. Après l'opération du trépan, dans aucun cas, les os ne se régénèrent, et toujours ce qu'on nomme *bourgeons charnus* ne se développe que quand la pièce d'os est tout-à-fait détachée; et c'est la plus grande erreur pathologique que de penser que celle-ci est expulsée par eux.

Les caractères physiques des séquestres sont les suivans :

Le séquestre, produit d'une nécrose superficielle, conserve lisse et naturelle la surface correspondant au périoste décollé; la surface inégale, raboteuse, répond

du tissu du corps principal de l'os, auquel elle étoit autrefois continue; la circonférence est plus ou moins inégale, dentelée, amincie: cette esquille, plus ou moins épaisse, ne représente jamais que la partie extérieure de l'épaisseur de l'os dont elle est détachée.

Lors d'une nécrose profonde, la surface médullaire n'a éprouvé aucun changement, on la trouve telle qu'elle est sur le squélette ou dans l'état naturel. La surface extérieure est inégale, raboteuse, réticulaire, et répond à cette partie de l'épaisseur de la paroi du canal, adhérente au périoste, vivante, qui s'est développée, qui forme la gaîne, le prétendu nouvel os, et qui a perdu tout rapport de continuité avec ce même séquestre.

Le séquestre qui retrace une nécrose complette, effet de la dénudation simultanée des surfaces extérieures et médullaires, n'a d'aspérités qu'à ses extrémités: celles-ci sont taillées en biseau aux dépens de leur face interne ou externe; et le corps se maintient épais, dur, compacte, comme un os ordinaire.

Voilà l'extrait de ce que j'ai publié sur cette maladie des os: quant aux détails et aux développemens, je renvoie à la lecture de mon mémoire. Je puis donc affirmer positivement que M. Jacquin n'a rien pensé ni écrit qui ressemble à cette doctrine, en 1803, quoique j'en eusse jeté les premières idées en 1802, une année auparavant. Pour s'en convaincre, il faut comparer le contenu de sa lettre avec cet article.

Ce n'est pas tout, j'ai lu la thèse qu'on m'oppose; je crois devoir l'analyser et la faire connoître telle qu'elle est.

Section Ire., page 7, il est dit, à la première ligne,

Sur les Nécroses.

que les os, comme la plupart des autres organes, offrent la texture fibreuse, etc. J'ai prouvé, d'après les expériences de Scarpa et les miennes, qu'il étoit impossible de reconnoître ces fibres dans les os qui sont évidemment d'une texture réticulaire. Voyez mon édition: *De penitiori ossium structurâ*. Je ne pense pas qu'on puisse jamais démontrer le contraire de l'opinion que j'ai émise, et que je reproduis. Contre l'assertion du même auteur consignée dans la même page, les os spongieux sont peut-être plus souvent que les compacts, le siège de la nécrose, et je ne crains pas de nier qu'un troisième os du métatarse s'est régénéré, parce que le fait est impossible, et j'en donnerai la preuve quand on voudra.

Il est dit, page 8, que la destruction de la membrane médullaire entraîne la mort entière de l'os qui se nécrose, et qui bientôt est remplacé par une nouvelle réproduction osseuse qui se nécrose aussi. Je pense tout-à-fait le contraire. La destruction de la membrane médullaire entraîne la mort de la portion de l'épaisseur de la paroi du canal qui lui correspond, et la nouvelle prétendue réproduction osseuse n'est autre que le développement de cette autre portion de l'épaisseur de la même paroi de ce canal qui conservoit la vie, eu égard à ses rapports avec le périoste parfaitement intact.

Il est dit, p. 10, les tables d'os mortifiées sont soulevées peu-à-peu par des grains charnus qui s'élèvent du reste de l'os, et qui continuent de les pousser au-dehors jusqu'à ce qu'elles soient entièrement détachées. Mon opinion sur ce point est connue. Une esquille qui se détache de la surface d'un os, n'est isolée que par

oyen de l'expansion du tissu sain et vivant qui est
édiatement au-dessous ; les bourgeons charnus ne
apparens que quand la mobilité du sequestre est
ne. Ici j'en appelle à tous les praticiens. Lors-
veulent enlever de force une pièce d'os à peine
lante, remarquent-ils un seul bourgeon charnu au-
ous ? Ne voyent-ils pas le sang s'écouler en nappe
cher à la vue la surface qu'on a débarrassée de son
étranger ? En recouvrant de charpie sèche cette
, voyent-ils le lendemain des bourgeons charnus
os vivant qui se trouve alors à nu ? aucun. Donc
prétendus bourgeons qui ne se développent qu'après
, n'ont pu effectuer l'isolement de la portion né-
sée. Je ne suivrai point M. Jacquin dans ce qu'il
sur la régénérescence des os. Cette première idée
fausse, démentie par l'autopsie cadavérique ; et
les les conclusions qu'il en déduit, ne peuvent
frir un sérieux examen. Mais je demanderai com-
nt il se fait que les extrémités des os longs ne se *né-
ent* jamais (p. 11) quand il est dit, p. 7, que les os
rts se nécrosent quelquefois, et qu'on a vu un troi-
e os du métatarse se régénérer. Quel seroit donc
rivilége exclusif de ces extrémités spongieuses des
ongs que, tous les jours, nous voyons frappés de
rt en tout ou en partie ? Il est difficile de ne pas
ercevoir cette contradiction.

Page 12. Quand une nécrose attaque toute l'épais-
r de l'os, la portion nécrosée se trouve circons-
e par une portion d'os de nouvelle création ; c'est ce
on nomme *nécrose interne*. Un os nécrosé dans
e son épaisseur n'a plus aucun rapport de vitalité
vec le périoste, ni avec la membrane médullaire ;

Sur les Nécroses.

il est impossible qu'il soit environné d'un os de nouvelle création. C'est une nécrose *totale, parfaite* ou *complette*. Je ne puis revenir sur cet objet, sur lequel je me suis expliqué clairement. Ce que M. Jacquin appelle *nécrose interne* n'est autre chose que celle que j'ai désignée sous le nom *de profondé*. C'est la mort de cette portion de l'épaisseur de l'os correspondant à l'appareil médullaire détruit par la suppuration; et l'os de nouvelle création qui le contient n'est autre que cette portion vivante de l'épaisseur de la même paroi, en rapport de vitalité avec le périoste intact et sain. Ici je ne puis me rappeler sans reconnoissance l'accueil affectueux de M. Petit de Lyon, lors qu'en 1800 il voulut bien me montrer sa collection de nécroses, la plus belle que j'ai vue dans ce genre. Je ne craignis pas de lui faire part de ma manière de penser sur ce genre de maladie.

Si, ce dont on ne peut douter, la carie affecte le tissu vivant de l'os, on croit que la nécrose peut lui être consécutive; mais si cette dernière constate la mort totale ou partielle d'un os, il est difficile de se convaincre comment la carie peut attaquer un os nécrosé qui n'a plus de communication avec les parties voisines. Cependant M. Jacquin avance que *la carie peut attaquer un os nécrosé.*

Voilà tout ce que j'avois à dire sur un point de doctrine qui est neuf pour le moment; et il me paroît étonnant que je sois en contradiction complette sur tous les points avec un auteur estimable, dont je prise les connoissances, mais qui croit avoir démontré le premier, en France, le véritable mode d'être des nécroses. Il n'y a pas de milieu; ma doctrine est abso-

ment fausse, si la sienne est fondée. Je n'ai écrit que après ma propre expérience, et mes descriptions nt faites sur de nombreuses pièces pathologiques que conserve avec soin et que je communique à toutes s personnes qui veulent bien y attacher quelqu'in-rêt. Je déclare que je n'entrerai plus dans aucune scussion à cet égard, car la matière me paroît puisée. J'ai peut-être été trop sévère dans l'examen la thèse de M. Jacquin; mais, tout en regrettant de l'être laissé aller à ces détails, je trouve mon excuse ns la nécessité qui a provoqué cette réponse.

Sur les Nécroses.

Projet de récompense à décerner au docteur Édouard Jenner, *proposé par le docteur* Louis Valentin, *résidant à Marseille.*

Il y a dix ans que le docteur E. Jenner s'est assuré e l'inoculation de la vaccine est le préservatif certain la petite-vérole. Il y en a plus de treute qu'il fit ses mières recherches sur la nature du coupox. Il y en bientôt neuf qu'il a publié cette précieuse découverte, il y en a sept que sa pratique est introduite en nce. Elle est maintenant répandue sur presque tes les parties du globe. Plusieurs millions d'indi-us en ont éprouvé les effets bienfaisans; et chaque r est marqué par des succès nombreux et uniformes. Deux années s'étoient à peine écoulées, que la ques-n paroissoit déjà complettement résolue. Aujour-ui il ne reste plus aucun doute sur la possibilité néantir par la vaccination la plus horrible et la plus astatrice de toutes les maladies.

Projet de récompense à Jenner.

N'avons-nous pas tous senti, dès l'origine, que cette

Projet de récompenses à Jenner.

découverte est inappréciable, et, au delà de toute paraison, la plus importante qui ait été faite p bonheur des hommes ? Ne nous sommes-no empressés d'en faire usage, de la propager qu'il a été en notre pouvoir et par tous les moyen sibles ? Nous avons promptement abandonné l'i lation de la petite-vérole, dès l'instant que nous eu la conviction que l'inoculation de la vaccin serve sûrement de cette maladie. Dévoués par combattre les désordres physiques de l'espèce hu nous avons la consolation de n'avoir rien négli ce rapport, pour coopérer au but général. La souvent lente dans ses progrès, a triomphé p efforts communs avec une étonnante rapidité.

Quelles actions de grâces n'avons-nous pas à à l'auteur de cette nouvelle méthode ! Tous les le comblent de bénédictions. Chaque pays, ville voudroit pouvoir lui offrir une couronne ci et chaque individu lui exprimer sa gratitude mortel fut jamais plus utile à la société ! Nou cune sorte de récompense, aucune dignité ne assez payer un pareil bienfait. La manière g généreuse avec laquelle Jenner a répandu ses lu l'empressement qu'il a mis à faire connoître le tats de ses expériences sont au-delà de tous les Comme il s'agissoit d'une grande révolution da partie importante de la médecine, et du bien semblables, par une pratique aussi simple que sin et extraordinaire ; il n'a considéré, pour y réu le tems, ni les peines, ni les dépenses que lui sionnées une immense correspondance.

Les médecins français n'ont pas été les dern

rieur la permission d'inviter les Sociétés de mé-
e des départemens à contribuer au présent par des
riptions volontaires.

Projet de récompense à Jenner.

Toute Société savante, tout particulier qui cul-
l'art de guérir, tout membre d'un comité de vac-
seroient libres d'y concourir.

. A l'époque fixée pour la clôture des souscriptions,
mmission formée par les Sociétés de Paris nom-
it des députés pour aller en Angleterre, lorsque
circonstances et le gouvernement le permettront,
de présenter nos hommages et notre reconnois-
e au docteur Jenner.

'. La même commission détermineroit pareille-
t l'époque et le lieu où il conviendroit de lui éri-
une statue.

'. Il est à présumer que les Sociétés de médecine
presseront de placer le buste de Jenner à côté de
i d'Hippocrate et de Napoléon Ier.

arseille, 6 février 1807.

---

e de la lettre de Son Altesse Royale l'Archiduc harles, généralissime des armées d'Autriche, etc., M. Tissot, docteur en médecine, chirurgien en ef du corps d'armée de M. le maréchal Ney.

Lettre au doct. Tissot.

a majesté l'Empereur, mon frère, ayant été in-
ié par les rapports que je lui ai soumis, de l'em-
sement avec lequel vous avez donné vos soins aux
onniers autrichiens malades en Allemagne, m'a
gé de vous en témoigner sa reconnoissance, et de
remettre une tabatière que vous recevrez avec cette
e.

e m'acquitte de cette commission avec d'autant plus
laisir, que je partage les sentimens que votre con-
e a inspirés à Sa Majesté; et que cette marque de
venir vous rappellera une circonstance qui fait éga-
ent honneur à votre humanité et à vos talens.

Votre très-affectionné.

ienne, le 9 octobre 1806. CHARLES, général.

Société de médecine de Bruxelles.

Prix.

La Société de médecine de Bruxelles avoit pr
dans sa séance publique du 2 vendémiaire an 14
le concours de l'année 1806, la question suivan
1°. « Quels sont les symptômes caractéristiq
l'inflammation, etc. Voyez le Journal Général,
XXIV, p. 469.

Aucun des mémoires parvenus n'ayant
ment rempli le but que la Société s'étoit
posé, elle n'a pas cru pouvoir adjuger le prix
fr. qu'elle avoit promis; et elle retire ce sujet du
cours.

Néanmoins, comme deux de ces mémoires ont
ticulièrement fixé son attention, elle a déc
à titre d'encouragement, à l'un d'eux, portant
devise : *Nec omnia apud priores meliora, sed
tra quoque ætas multa laudis et artium
posteris tulit.* TACIT. ann. 3, 55, une médaille
la valeur de 100 francs. L'auteur est M. J.
Elle a fait une mention honorable de l'autre mém
ayant pour titre : *Mutationes anni temporum
pariunt morbos : et ipsis temporibus magnæ mut
nes, aut frigoris, aut caloris, et alia pro n
eodem modo.* HIPP. aph. 1, lib. III. Son auteu
M. Vimont.

La Société propose pour le sujet du prix con
en une médaille d'or de la valeur de 200 francs,
tant l'effigie de l'empereur Napoléon, la questio
vante :

1°. « Quels sont les effets que produisent les
» sur l'homme et sur les animaux ?

2°. » De quelle manière ces effets ont-ils lieu?

3°. » Quels sont les moyens de s'en garantir
» remédier aux désordres qu'ils occasionnent »?

Les mémoires pourront être écrits en latin, en
çais ou en hollandais.

Ils seront adressés, francs de port, à J. J. G
médecin, secrétaire de la Société, avant le pr
d'octobre 1807 : ce terme est de rigueur.

Les membres résidans sont seuls exceptés du
cours.

elques Objections aux Réflexions de M. Seneaux fils, sur la cause de la tupeur douloureuse qui frappe quelquefois la main de l'accoucheur introduite dans la matrice; par Cl. Thierault, docteur en médecine et en chirurgie, médecin de la ville et de l'hôpital de Bruyères, etc.

Stupeur douloureuse de la main dans les accouchemens difficiles.

Monsieur Seneaux fils a publié, dans les nales de la Société de Médecine pratique Montpellier (1), des réflexions sur la cause la stupeur douloureuse qui frappe quelfois la main de l'accoucheur introduite s la matrice. Cet engourdissement lui aru « de nature à devoir exciter l'atention non-seulement des physiologistes, nais encore de tous ceux dont les travaux nt pour objet l'étude des maladies du exe et leur traitement » : tandis que M. delocque et tous les autres accoucheurs ne t regardé jusqu'à présent que comme important, et seulement comme l'effet la compression exercée par la matrice sur main introduite dans ce viscère en contrac-

1) Tome IX, page 64.

Sur la douloureuse de la main dans les accouchemens difficiles.

tion pour terminer un accouchement rieux.

Cette cause, admise aussi par tous l lègues de M. Seneaux, qu'il a consult sujet, lui paroît néanmoins illusoire, il tâche de le prouver. Pour arriver but, il a essayé différentes compressio sa main et son poignet, avec des l ges plus ou moins serrés tantôt app à sec, et d'autres fois plongés dans chaude, sans qu'il ait éprouvé ni dan ni dans l'autre cas la torpeur qu'il sentie dans la matrice en terminant des chemens laborieux ou contre-nature; s quand le travail duroit depuis long-te que la femme avoit eu de grandes souffr circonstances dans lesquelles la torpeu main s'est fait sentir dans toute sa plé D'où l'auteur a conclu « que la matric » cet état de souffrance, devoit avc » propriété particulière qu'elle n'a p » doute dans tout autre état pour faire » main et même sur toute l'extrém » périeure le même effet que la tor L'expérience des ligatures lui a d' prouvé « que les compressions exerc » la matrice, sur la main de l'accou

» ne sont pas la cause de la stupeur et de » l'engourdissement susdits ».

Stupeur douloureuse de la main dans les accouchemens difficiles.

Telles sont les principales raisons qui font regarder à M. Seneaux la torpeur dont nous parlons, comme les effets de l'électricité ou du galvanisme, auxquels il ajoute encore les gaz hydrogène, carboné ou sulfuré, qui se forment dans la vessie et le rectum, lesquels, comme on le sait, avoisinent l'utérus de très-près. Ce qui fait dire à l'auteur que « l'on » peut considérer l'engourdissement de la » main dans la matrice, ou comme un phé- » nomène galvanique, ou comme l'effet d'un » fluide électrique accumulé dans la matrice » et dans ses parois, conjointement avec des » matières gazeuses, et qui, passant avec » rapidité à travers le tissu cutanée, se porte » dans les muscles de la main et de l'avant- » bras de l'accoucheur ».

Tout en rendant justice aux vues et aux connoissances de M. Seneaux, je me permettrai de hasarder ici quelques objections dont son mémoire m'a paru susceptible. Et d'abord ne pourroit-on pas demander de quel intérêt peut être à l'art la connoissance de ce qu'avance l'auteur pour l'étude et le traitement des maladies du sexe, quand même les choses se passeroient comme il le dit? Tous

Stupeur douloureuse de la main dans les accouchemens difficiles.

les praticiens savent que jamais les femm
accouchées par eux n'ont été exposées à
cun accident, par cela seul qu'ils ont eu
main plus ou moins engourdie en les d
vrant.

Quoique M. Seneaux n'ait point dé
les différentes manières dont il a varié les
dages qu'il a posés sur sa main et sur son
guet, il n'est guères possible d'imaginer
ait pu parvenir par ce moyen à mettre
parties dans une situation analogue
qu'elles éprouvent dans une matrice
ment contractée, phlogosée, et en quel
sorte moulée sur un enfant mal situé;
tout quand les douleurs ont été violentes,
que les eaux de l'amnios sont écoulées
depuis long-tems. Car outre la compres
exercée sur la main par une matrice en
état, l'accoucheur est encore obligé de
cher à vaincre les résistances pour pou
remuer ses doigts, trouver et saisir les
de l'enfant, afin de le retourner et d'en
l'extraction par ces parties, ou exécuter to
autre manœuvre, selon l'exigence des
C'est alors que l'engourdissement et les cr
pes de la main sont provoquées et vive
senties; ce qui est quelquefois suivi pend
plusieurs jours d'une lassitude douloureu

dans les muscles fléchisseurs de la main et des doigts, à raison des contractions forcées et réitérées dans lesquelles ils sont entrés, ainsi que de la compression qu'ils ont souffert pendant le travail. Aussi M. Seneaux convient-il que la douleur subséquente à la torpeur éprouvée dans la matrice se fait principalement sentir le long de la face interne de l'avant-bras, où sont situés ces muscles, dans la portion rouge desquels l'effet lui a semblé avec raison être profondément établi; sans qu'il soit besoin pour cela d'attribuer ce phénomène au galvanisme, non plus qu'aux propriétés engourdissantes des gaz (comme le pense l'auteur), dont la présence et les effets ne sont rien moins que prouvés dans cet événement aussi aisé à concevoir qu'il est facile à expliquer.

Stupeur douloureuse de la main dans les accouchemens difficiles.

Quant aux autres expériences de M. Seneaux, il les a faites dans la matrice même; je les placerai ici sous quatre articles pour plus de précision. Examinons-les, et voyons si elles seront plus favorables à son système que les précédentes.

1°. Ce médecin n'a point ressenti d'engourdissement, quand le travail de l'accouchement étoit nouvellement commencé, et qu'il pouvoit introduire facilement la main

Stupeur douloureuse de la main dans les accouchemens difficiles.

dans la matrice et l'y remuer dans tous les sens. Cela est tout simple, parce qu'alors les eaux de l'amnios étant écoulées depuis peu de tems, et la matrice n'étant pas encore assez contractée pour comprimer sa main, a pu la mouvoir avec facilité. Mais il n'en seroit pas dû en être ainsi, si cette matrice étoit vraiment le réceptacle des matières électrique, galvanique et gazeuses supposées capables de produire ici l'effet qui leur est attribué. Car alors la torpeur se seroit également fait sentir, sinon avec violence (puisque ces matières ne doivent acquérir une certaine énergie que par un travail long et laborieux), au moins avec assez de force pour être apperçue par le tact de M. Seneaux, qui la cherchoit. On ne peut disconvenir que le travail étant commencé, la matrice éprouve déjà des contractions, et se trouve, comme dans ses plus grandes souffrances, située entre le rectum et la vessie (1).

(1) Ceci n'est point exact; la matrice est en effet située entre la vessie et le rectum dans son état naturel de vacuité; mais au terme de l'accouchement, cet viscère ne touche à ces deux *sentines* que par de très petites surfaces, comme le savent tous les médecins; ce qui paroît avoir échappé à M. Seneaux, quand il s'appuie de cette prétendue disposition des parties pour étayer son système gazo-galvanique.

1°. La main n'a été que très-légèrement ourdie, et pour peu de minutes, quoi- elle ait séjourné dans l'utérus, y ayant me éprouvé *les contractions les plus tes, lorsque cela se passoit au commen- ent du travail.* Mais ces fortes contrac- s, au début du travail, ne pouvoient re produire qu'un engourdissement lé- puisque, comme dans le premier cas, eaux devoient être nouvellement éva- es, les parois de la matrice encore sou- et lubréfiées, et par conséquent la peu serrée entre elles et l'enfant.

Stupeur douloureuse de la main dans les accouchemens difficiles.

2°. La torpeur a été brusque, violente, et uré plusieurs jours par la simple introduc- n de la main, quand l'accouchement étoit laborieux, que la matrice étoit en jeu uis long-tems, et que la femme avoit eu grandes souffrances : cette torpeur *a eu u au moment même que la main est en- e dans la matrice, sans que ce viscère t en contraction.* En continuant son ex- rience, M. Seneaux a observé aussi que : *que la contraction utérine a eu lieu, torpeur de sa main a augmenté ; et que, and la contraction a eu cessé, la tor- ur a continué à rester aussi intense auparavant.* Ceci, au lieu de prouver

Stupeur douloureuse de la main dans les accouchemens difficiles.

contre l'opinion reçue, me paroît au contraire tout en sa faveur. La main a été saisie d'engourdissement aussitôt qu'elle est entrée dans la matrice, sans même que ce viscère fût en contraction; mais il ne faut pas perdre de vue qu'il étoit en jeu depuis long-tems, que l'accouchement avoit traîné en longueur, qu'il étoit très-laborieux et contre nature, que les souffrances de la femme avoient été très-grandes; que par conséquent les eaux de l'amnios devoient être écoulées depuis long-tems; que les parois de la matrice dures et gonflées étoient sans doute très-serrées sur l'enfant, et devoient comprimer encore davantage la main de l'accoucheur interposée entre elle et cet enfant. C'est alors, comme je l'ai déjà dit, en parlant de l'expérience des ligatures, que la compression étant très-forte, la torpeur de la main doit avoir effectivement lieu à un plus ou moins haut degré; torpeur qui nécessairement doit encore augmenter, comme M. Seneaux l'a fort bien senti, quand la matrice, agacée par la présence de la main, redouble ses efforts expulsifs.

4°. Enfin, une main ayant été retirée engourdie de la matrice, l'autre fut introduite ensuite, et sortit avec un engourdissement beaucoup plus foible, qui avoit com-

ncé plus tard, et se dissipa plus promp- Stupeur douloureuse de la main dans les accouchemens difficiles.
ement, quoiqu'elle eut essuyé les efforts
n plus grand nombre de contractions, et
elle eut séjourné plus long-tems dans la
trice que la première. Le résultat de cette
périence paroît d'abord plus difficile à ex-
quer que celui des précédentes. Mais n'est-
as très-vraisemblable que si M. Seneaux
bservé ici sans prévention, sa seconde
in aura été introduite dans un point de
cavité utérine, où les parois du viscère
ssoient avec moins d'énergie que dans
ui où la première main avoit été engour-
? Car, quoique M. Seneaux ne dise pas
ses deux mains aient été placées dans
endroits différens; il n'est pas à présu-
r qu'il leur ait fait occuper précisément
même lieu, et sur-tout la même posi-
; ce qui d'ailleurs seroit impossible, et
rroit fournir encore un argument contre
e expérience.

'est ainsi, je crois, que l'on doit expliquer,
lernière analyse, les expériences de M. Se-
ux, du moins selon l'ancienne manière
juger d'un phénomène qu'il semble re-
cher aux accoucheurs d'avoir trop né-
é jusqu'à présent : négligence qui, au
lus, n'a cependant encore été nuisible,

* Stupeur douloureuse de la main dans les accouchemens difficiles.

à un certain point, à personne que je sache, malgré une pratique assez étendue depuis plus de vingt-cinq ans.

Les partisans de l'hypothèse avancée par M. Seneaux diront sans doute, au contraire, que dans l'expérience de l'article premier, l'engourdissement de la main n'a pas dû avoir lieu, parce que les matières délétères n'étoient point encore arrivées au réservoir commun; que dans le second cas, ces matières n'étoient encore venues qu'en petite quantité; que dans le troisième, elles y abondoient pour produire le phénomène dans toute sa force; et que, dans le quatrième enfin, la première main en a absorbé la plus grande partie pour n'en laisser qu'une petite portion à la seconde.

C'est aux praticiens qu'il appartient, au reste, de réitérer ces expériences, et de prononcer sur un fait qu'ils sont dans le cas de vérifier tous les jours, comme j'ai eu occasion de le faire moi-même en dernier lieu, dans deux accouchemens contre nature qui duroient déjà depuis long-tems (1), et que

(1) Ces deux accouchemens ont été faits à la campagne, où l'on ne réclame les secours des accoucheurs que fort tard. Dans le premier, la femme souffroit depuis trois jours, les eaux écoulées cinquante-deux

ıi heureusement terminés après avoir ressenti sez vivement, et étudié avec toute l'attention ossible, le phénomène qui nous occupe. Cet xamen n'a fait que me confirmer de plus en lus que la torpeur de la main et des doigts l'étoit réellement due qu'à la difficulté de nouvoir convenablement ces parties, et à la compression qu'elles éprouvoient de la part de la matrice.

Stupeur douloureuse de la main dans les accouchemens difficiles.

Mais admettons, pour un instant, que la ause de la stupeur de la main adoptée par l. Seneaux soit la vraie; ne faudroit-il pas s-lors renoncer aussi à l'espoir d'extraire cun enfant vivant d'un lieu où une aussi èle machine aura été exposée pendant long- ms à toute l'influence de matières capables

eures avant mon arrivée avoient entraîné le cordon bilical, qui sortoit froid et sans battement quatre à inq pouces hors de la vulve : l'enfant mort, comme peut le croire, présentoit la partie latérale gauche la poitrine déjà fort engagée dans le petit bassin. ans le second de ces accouchemens, la femme avoit prouvé les douleurs de l'enfantement pendant cinq urs; l'écoulement des eaux ne datoit cependant que vingt-cinq heures, tems depuis lequel l'enfant pré- ntoit la main droite à la partie inférieure du vagin : enfant cru mort pendant quelques instans, fut néan- oins rappelé à la vie par les moyens connus, et se rte fort bien, ainsi que les deux accouchées.

soit est arrivé à plusieurs accoucheurs notamment à M. Seneaux le père, d'après le rapport de M. son fils. Je sais que plusieurs enfans périssent en effet dans les accouchemens contre nature longs et laborieux, ou par leur mauvaise situation dans une matrice fortement contractée, soit par la longueur du travail, soit enfin par des manœuvres mal exécutées de la part de l'accoucheur. Mais il n'en est pas moins vrai aussi que nous avons souvent la douce satisfaction de voir le jour à beaucoup de ces êtres infortunés, dans les circonstances les plus critiques, ce qui seroit sûrement une chose bien rare, pour ne pas dire impossible, si, outre qu'ils éprouvent d'ailleurs, ils avoient encore à subir les effets d'une atmosphère viciée comme celle que leur compose M. Seneaux.

Une autre réflexion qui se présente

est quelquefois nécessaire après la sortie enfant, même dans les accouchemens les laborieux et les plus longs. Que devient alors cet appareil malfaisant qui, un nt auparavant, faisoit éprouver à l'ac- heur des sénsations si désagréables ? -t-on que les matières subtiles qui s'é- at jetées en quantité sur la matrice, quand ant y étoit encore contenu, en sont sorties lui, ou qu'elles se sont retirées brus- ment de ce viscère ? Cela ne paroîtroit es soutenable. D'ailleurs la matrice se tracte encore assez fort pour expulser cet ère-faix; elle est toujours située entre la ie et le rectum, dont elle s'est même prochée ; et la femme a des dou- s quelquefois très-vives; ce qui devroit moins suffire pour entretenir pendant certain tems la présence des matières usées de produire la torpeur de la main, me M. Seneaux l'a annoncé d'une ma- e assez positive dans le cours de son mé- re, qu'il termine cependant en avouant les explications qu'il a données pourroient n'être que hasardées et conjecturales. Quoique les miennes me paroissent plus formes à ce qui se passe réellement dans hénomène que nous avons examiné, je

Stupeur douloureuse de la main dans les accouchemens difficiles.

Sur un vice de conformation.

sition vicieuse ne change en rien la bo conformation du bras, ainsi que de ses d articulations. Celle du coude a lieu, cou dans l'état sain, avec le *radius* et le *cub*

Il existe même encore vingt ou v quatre lignes de ces deux os, y compri extrémité articulaire.

Les divers mouvemens de flexion et d tension du moignon sur le bras s'opèr brement. Je dis du moignon, car cette tion de l'avant-bras ressemble parfai au reste d'un membre amputé, tant par chairs et les tégumens qui recouvrent ces tions osseuses, que par l'espèce de cicatr qui est contretirée, déprimée au centre; ai que par de petites éminences qui correspo dent aux deux os, comme si la peau éprouvé beaucoup de peine à les recouvri

Pour ce qui est des autres parties de l' fant, elles sont bien conformées; il est m du nombre de ceux qui sont fortement co titués, et qui promettent de vivre.

Cet enfant fut de suite confié à une n rice qui, sous quelque prétexte frivole, loigna de sa mère, sans lui permettre douces caresses qu'en pareil cas les m prodiguent avec tant d'intérêt à leurs fans. Elle n'éprouva point ce moment d

lic

eux pour la maternité, et si digne de l'ad- Sur un vice de conformation.
ration du philosophe, qui fait que dans un
tant la femme, oubliant les maux qu'elle
ure encore, passe rapidement de la dou-
r de l'enfantement à la joie d'être mère.

Les soins employés pour lui cacher son en-
t, joints à la tristesse qu'elle remarquoit
s sa famille, excitèrent ses soupçons; aussi
que jour elle le demandoit avec instance,
qui ne lui fut accordé que le neuvième, et
ès qu'on l'eut convenablement préparée.

Ces précautions n'empêchèrent pas qu'en
voyant, elle ne put se défendre d'une im-
ession triste et douloureuse.

Le soir, la fièvre se manifesta; les lochies
ssèrent de couler; le sein éprouva quel-
e changement; une vive douleur se fit
tir dans tout le côté droit de la poitrine.
lendemain matin, la douleur devenue plus
ense et s'étendant de l'épaule jusqu'aux
sses côtes, la respiration courte et entre-
pée, chaque inspiration annoncée par
cri aigu, le pouls dur et fréquent, la
e vivement colorée dénotoient assez une
uleur pleurétique.

L'application des sangsues à la vulve, les
ollliens extérieurement et intérieurement,
potions calmantes et anti-pasmodiques,

Sur un vice de conformation.

ainsi que les boissons délayantes, ne prod... sirent aucun effet sensible; cette doule... exaspérée ne céda qu'à l'application d'un la... vésicatoire sur le côté malade, lequel d... noit abondamment une suppuration qui, p... me servir de l'expression de la garde-... lade qui le pansoit quelquefois, étoit ... laiteuse; en effet, on ne pouvoit mécon... une anologie assez frappante entre l'hu... laiteuse et celle que fournissoit le v... catoire.

Le sixième jour du vésicatoire, la ... étoit fort bien. Le huitième, c'est-à-dire, ... dix-huitième de sa couche, elle se pro... noit dans son appartement; elle n'avoit p... besoin que d'un régime convenable à sa ... tuation.

C'est alors qu'à chaque visite que je fai... à cette dame, elle m'accabloit par ses qu... tions, pour connoître la cause de l'infir... de son enfant; répondre à une telle ... mande n'étoit pas chose facile: en attend... je la priai de me faire l'histoire exacte de ... vie, et particulièrement de sa dernière g... sesse; ce qu'elle fit avec précision.

Il en résulte que madame Lamies a co... tamment joui d'une bonne santé, excep... à seize ans qu'elle éprouva une infir...

mation de la plèvre, également du côté droit, qui fut guérie par la saignée, etc.; qu'elle est accouchée, pour la première fois, il y a vingt-deux mois, d'un garçon parfaitement constitué qui en a vécu dix; mais, au moment où l'on s'y attendoit le moins, une violente coqueluche l'enleva le troisième jour de la maladie: qu'enfin elle est redevenue enceinte dans le cours du mois de septembre dernier. Ce nouvel ordre de choses fut annoncé par les incommodités de la grossesse, par des boutons et des taches rougeâtres à la figure, ce qui lui rendoit le visage couperosé; et à cet effet elle s'appliqua au bras gauche, par l'ordre d'une commère du quartier, un cautère volant, dont les effets ne furent jamais sensibles, quoiqu'elle l'ait entretenu jusqu'à ce jour.

Sur un vice de conformation.

Naturellement douée de beaucoup de sensibilité, la pitié de madame Lamies fut souvent émue par la présence d'un homme manchot, racommodeur de faïance, qui exerce son état dans cette commune avec une dextérité toute particulière. C'est avec son moignon nud et long de vingt-cinq à trente lignes, qu'il saisit et fixe, contre sa poitrine ou contre le bras, les divers objets de son travail. C'est aussi dans cet état que plus d'une fois, pen-

Sur un vice de conformation.

dant le cours de la dernière grossesse, c[e] homme a excité l'attention et même la co[m]passion de cette mère infortunée.

J'ai examiné avec impartialité l'infir[mité] de notre remouleur, nommé Roquel[an] âgé de quarante-sept ans; et je suis f[orcé] d'avouer la ressemblance parfaite (pro[por]tion gardée pour le volume du moignon) [de] celle de l'enfant qui fait le sujet de cette ob[ser]vation. Cet individu m'a assuré qu'il é[toit] aussi adroit et plus fort de son moignon [que] de sa main droite; qu'il étoit né ainsi; qu'[il] avoit eu treize frères et sœurs qui, com[me] leurs parens, étoient tous bien sains et bi[en] conformés; que sa disgrace toute particuli[ère] ne l'avoit pas empêché de se marier, et d[e] donner le jour à quatre enfans jouissant de l[a] meilleure organisation, ainsi que de la me[il]leure santé.

Je ne m'engagerai point dans le dédale d[es] hypothèses physiologiques qui ont été émi[ses] par des hommes célèbres, et à diverses ép[o]ques, pour décider si les taches, les mo[n]truosités, les parties superflues, et les m[an]quantes dans un fœtus, peuvent être déter[mi]nées par la puissance formatrice de l'ame, o[u] bien par des accidens purement physiq[ues]. Je dirai seulement qu'il ne me paroît p[as]

Hippocrate ait admis les affections morales
mères, comme cause des monstruosités,
mutilations qui se remarquent chez les
veau-nés.

Sur un vice de conformation.

Dans les traités que nous avons de lui, ou
, disent les Hellenistes, de Thessalus, son
; il explique les envies et les monstruosi-
par toutes choses physiques capables de
bler la gestation. Les divers ouvrages in-
és : *De Naturâ infantis*, *De Principiis*
inis, comme dans celui *De Genera-*
e, ne nous apprennent rien qui puisse
e croire que les Grecs regardassent les
ctions de l'imagination comme cause des
tilations, qui cependant étoient tout aussi
mmunes chez eux que chez nous.

Dans le traité sur la génération, on lit que
seulement il se fait une émanation de
tes les parties du corps, tant du père que
la mère, pour la conception; mais aussi
e toutes ces mêmes parties de la mère sont
ées à contribution pour la nutrition du
us.

« Quelquefois, dit le vieillard de Cos, des
pères et mères, forts et vigoureux, engen-
drent des enfans foibles. Si cela arrive
après qu'il en est né plusieurs autres bien
constitués, il est évident que l'embryon a

Sur un vice de conformation.

» souffert dans la matrice. Plus loin il dit que
» la matrice est si petite chez quelques fem-
» mes, qu'elle ne se prête point assez au dé-
» veloppement du fœtus ; ce qui est cause
» mutilation ».

Cependant, dans le livre de la Superfétation attribué à Polybe, son gendre, et avec raison regardé comme indigne du père de la médecine, on trouve « que chez les femmes
» grosses qui ont envie de manger de la
» terre ou du charbon, et qui en mangent,
» enfans, en naissant, en portent la marque
» à la tête ; c'est-là je crois tout ce qui est
» latif à l'influence de l'imagination de la mère
» au fœtus ».

Mauriceau rapporte un grand nombre d'observations d'enfans nés monstrueux, tant par causes physiques, que par le pouvoir de l'influence morale qu'il admettoit comme étant bien suffisante pour troubler la nature dans les premiers tems de l'arrangement du linéament du fœtus.

Boerhaave regardoit les violentes passions de l'ame comme la cause la plus fréquente des maladies des femmes enceintes ; il ne lui répugnoit pas de croire à leur action sur l'embryon, au moyen du trouble qu'en éprouvoit la circulation.

De Haller n'eût pas balancé à mettre les affections morales des mères au nombre des causes qui agissent sur le produit de la conception, s'il avoit pu découvrir quelques nerfs, établissant une communication directe de l'un à l'autre. Sur un vice de conformation.

Vanswieten, son commentateur, n'a point eu besoin de l'existence de ces nerfs pour admettre, sans restriction, le pouvoir de l'imagination de la mère sur le fœtus; et il cite à l'appui un grand nombre d'observations fort curieuses qui se trouvent consignées dans plusieurs ouvrages.

Et en effet, quoique ces nerfs n'aient pas encore été démontrés, la physiologie peut cependant les admettre, vu l'organisation et la disposition du cordon ombilical.

Déjà l'anatomie moderne nous apprend que ce cordon n'est pas seulement composé de deux artères et d'une veine ombilicale, comme on l'avoit cru jusqu'à ce jour, mais aussi d'une artère et d'une veine nommée ombilico-mésentérique, qui paroissent destinées à la nutrition particulière de ce même cordon, etc. Cette découverte anatomique qui, je crois, est de M. Chaussier, donne lieu d'espérer que ce savant nous montrera quelque jour des rameaux du nerf tri-

Sur un vice de conformation.

splanchnique, accompagnant ces nouveaux vaisseaux.

En supposant pour un instant que cette sympathie n'existât pas, ne trouveroit-on point dans la circulation active, qui règne de la mère à l'enfant et *vice versâ*, les moyens d'expliquer tous ces phénomènes. Le sang ne jouit-il donc pas de la vitalité? n'est-ce pas la chair coulante de Bordeu, l'élément principal de la vie et de la reproduction? ne fournit-il pas les mêmes résultats par le moyen de la pile galvanique, que les nerfs et les muscles des animaux? n'est-ce pas lui qui donne les matériaux nécessaires au développement de toutes les parties de l'embryon, tant solides que fluides? ne remarque-t-on pas que dans le fœtus le cœur est réellement le *punctum saliens*; que son accroissement rapide et son volume plus considérable, proportionnellement que dans l'adulte, semblent dire que l'organisation des autres parties de l'enfant est en quelque sorte soumise à son influence?

Plusieurs physiologistes ont bien senti que les nerfs ne jouoient qu'un rôle secondaire dans le développement du fœtus, et qu'il seroit assez juste d'attribuer la mauvaise conformation des nouveau-nés au trouble de la

culation du suc nourricier ; mais ils ont aussi
sé qu'il n'y avoit que des causes physiques
ables d'opérer un tel dérangement dans
re voulu par la nature.

Sur un vice de conformation.

e ne sais pourquoi une telle restriction,
que tous les jours nous voyons le sang
le premier à se ressentir des diverses
ressions du *sensorium commune*.

ai vu, il n'y a pas long-tems, un homme
dans un mouvement de colère fut saisi
n vomissement de sang vermeil et tout écu-
ux ; son corps étoit couvert par de très-
tes gouttes sanguines qui transudoient à
ers la peau à la manière de la sueur. Une
e douleur a aussi produit les mêmes effets
z des individus qui d'ailleurs étoient bien
tants et ne pouvoient être soupçonnés de
pédèse.

Si dans l'homme nous voyons la circulation,
tée par les passions de l'ame, produire
tel désordre dans l'économie animale ;
bien plus grand sera celui des femmes,
t la susceptibilité nerveuse, naturellement
s grande, est encore augmentée par l'état
grossesse ? Ce même désordre ne seroit-il
nt capable de transmettre au fœtus les di-
ses affections de l'imagination, et par con-

Sur un vice de conformation.

séquent de troubler la nature dans l'organi tion de l'embryon ?

S'il est vrai, comme nous l'apprenn les naturalistes, que les monstruosités, variations de formes comme des couleu tant des feuilles, des fleurs, que des frui si communes dans le règne végétal, sont d à la difficulté qu'éprouve la circulation d sucs nourriciers ; pourquoi, dis-je, n'en roit-il pas ainsi dans le règne animal? Il auroit seulement à remarquer que ce d étant seul susceptible d'impressions morale des causes différentes produiroient les mê effets

Je n'en dirai pas davantage sur la circul tion du cordon ombilical, qui me semb suffisante pour indiquer la raison de ces b zarreries qui déconcertent si souvent la m decine (1).

Laissons à la physiologie éclairée par flambeau de l'anatomie et de l'observation solution de cette question qui, au prem

(1) Avant de chercher à expliquer et à concevoir sortes de faits, il est prudent de travailler à en co ter la vérité par un grand nombre d'observations thentiques et bien vues ; or il s'en faut que la sc en soit arrivée à ce point sur ce sujet (*Note du dacteur*).

-d'œil, peut paroître oiseuse à quelques onnes, et qui selon moi est d'un intérêt eur, relativement aux mesures de police n pourroit prendre contre l'exposition mendians mutilés qui couvrent nos places liques.

Sur un vice de conformation.

Lacédémone, on noyoit impitoyable- t dans l'Eurotas tous les enfans qui nais- nt mal conformés, comme incapables de iis rien faire pour la patrie. Il seroit plus philosophique de trouver les ens de diminuer le nombre des nais- es de tels enfans, qui sont réellement des ges pour la Société.

---

ervations sur des sangsues appliquées ux amygdales ; par M. BONNAFOX-DE-ALLET.

e 18 juillet 1806, je fus appelé, rue des ais, faubourg du Temple, n°. 20, pour lemoiselle Lévêque. La malade se plai- it d'un violent mal de gorge. Je m'assu- par l'inspection que le siége de la douleur t dans les amygdales, sur-tout dans l'a- gdale droite. Après avoir signalé cette

Applicat. de sangsues aux amygdales.

esquinancie, je m'occupai des moyens de la résoudre.

Applicat. de sangsues aux amygdales.

L'âge de la malade (31 ans), son état d'embonpoint habituel me déterminèrent à employer les moyens anti-phlogistiques généraux auxquels j'associai les dérivatifs; outre autres prescriptions, je conseillai l'application de douze sangsues autour du cou. Cette dernière partie de mon ordonnance ne fut pas exécutée, le mal ayant perdu un peu de son intensité; et la malade montrant une répugnance prononcée contre cette application, à raison des cicatrices qu'elle laisse.

Obligé de m'absenter de la capitale, je confiai la malade aux soins d'un de mes collègues. La maladie paroissant suivre une marche décroissante, il ne fut rien ajouté à mon ordonnance, et l'omission des sangsues fut ainsi autorisée. Cependant, dans le cours de la nuit du 20 au 21 (troisième jour de la maladie), l'inflammation fit des progrès effrayans. Les amygdales acquirent un tel développement que la malade étoit en danger d'être suffoquée. On eut enfin recours aux sangsues, mais en trop petit nombre : il n'en fut appliqué que quatre. Les symptômes perdirent de leur intensité, mais les glandes restèrent dans un état d'engorgement considérable, et cet état

it voisin des dangers que l'on venoit de rir.

Applicat. de sangsues aux amygdales.

De retour dans la capitale, je m'empres- de voir la malade qui avoit envoyé plu- ars fois chez moi. Elle me fit part de état; je lui reprochai son peu de do- té. (Elle s'étoit refusée à l'application de ize sangsues autour du cou).

Il s'agissoit de faire cesser l'engorgement amygdales. La malade invoquoit des ours prompts, et paroissoit n'en plus indre aucun.

Enhardi par cette résignation, je proposai porter sur les amygdales soit un instru- nt tranchant (la malade a subi une pareille ération il y a environ un an), soit des igsues. Les sangsues furent préférées.

Les dangers dont cette application est sus- ptible me retinrent. La sangsue peut s'échap- r, se glisser dans le larynx, le pharynx, etc. me rappelle l'article du *journal général de édecine, de chirurgie, etc. du mois d'avril, rnier, pag.* 377 *et suiv.*, où M. Double a t bien décrit les accidens déterminés par e sangsue avalée, et les moyens employés ur y remédier. Mais ces moyens, dans le s qui nous occupe, auroient aggravé les ac-

Applicat. de sangsues aux amygdales.

le moyen d'un bouchon de liége pl
entre les arcades dentaires, du côté de
commissure gauche des lèvres. Je prése
le cornet, armé d'une sangsue, à l'amyg
droite, en appuyant sur la langue. Je ne
pas long-tems à m'apercevoir que la sangs
dont la tête erroit en liberté hors du cor
étoit adhérente à la glande, et qu'elle fi
des mouvemens de succion très-prononc
Je la laissai se rassasier, et j'attendis qu'elle
détachât d'elle même; ce qu'elle fit au bout
dix minutes.

Pendant tout le tems que la sangsue re
fixée sur l'amygdale, la salivation fut tr
abondante. La salive qui découloit é
reçue dans un bassin. La malade tenoit
tête inclinée en avant pour faciliter cet éco
lement. Après que la sangsue eut lâché pri
il y eut un écoulement sanguino-salivaire tr
copieux. On favorisa ce nouvel écoulem
par le moyen des gargarismes d'eau cha
miélée. Cette évacuation dura au moins
heure et demie avec la même force; elle
modéra insensiblement, et s'arrêta d'
même.

La malade se trouva extrêmement soul
gée; et, à sa prière, je répétai, le lendem
avec le même succès, cette opération sur l'

l'autre amygdales (1). Le succès fut aussi mplet que je pouvois le desirer, puisque la lade qui est actrice fut en état de reparoître le théâtre trois jours après l'opération.

Applicat. de sangsues aux amygdales.

Cet exemple qui prouve les avantages que n peut tirer de l'application des sangsues sur amygdales, nous indique la manière dont te application doit être faite pour éviter elle soit suivie d'accidens, et nous rnit un moyen de remplacer d'une ma- re très-avantageuse l'opération de la *bron- otomie*, que la chirurgie conseille de mettre usage, *lorsque les malades sont prêts à ffoquer dans les esquinancies inflamma- ires et profondes, soit que cette maladie pende de causes internes, ou qu'elle soit produit d'une cause extérieure.* Sabatier, ed. opérat. t. 2, p. 373.

---

bservations sur l'usage de la Joubarbe contre les ulcères cancereux; par M. Lombard, *chirurgien à Strasbourg.*

apport fait à la Société de Médecine de Toulouse, par M. Tarbès.

M. Lombard, chirurgien en chef de l'hô- Sur l'usage de la Joubarbe contre les ulcères cancéreux.

(1) Je me servis, cette fois, d'un cornet de fer- ic, dont je déterminai les dimensions, d'après celles

Sur l'usage de la Joubarbe contre les ulcères cancéreux.

pital militaire de Strasbourg, avantageusement connu par plusieurs bons ouvrages qui sont le fruit d'une longue et heureuse pratique, vient de nous transmettre trois observations très-intéressantes sur les bons effets de la petite joubarbe pilée et appliquée sur des ulcères cancereux.

C'est ainsi que M. Lombard guérit à Paris il y a vingt-sept ans, un marchand de chevaux, qui portoit depuis plus de six ans un cancer au milieu du front, ayant la largeur d'un écu de six livres.

Il a répété tout récemment l'application de même topique sur un jeune homme de quatorze ans, dont la cloison du nez et tous les alentours étoient détruits par un cancer horrible qu'il portoit depuis treize mois. Le malade a été guéri parfaitement en trente-deux jours.

Ce célèbre chirurgien a pareillement guéri un garçon boucher de St.-Denis, près Paris, qui avoit depuis deux ans un ulcère cancereux fort large, et situé sur l'articulation de l'épaule droite.

Ces trois guérisons, obtenues par M. Lom-

du cornet de parchemin qui m'avoit servi lors de la première application.

bard, coïncident parfaitement avec le bon effet que Quesnay obtint de cette plante, il y a plus de soixante ans, sur une femme atteinte d'un ulcère cancereux situé sous l'aisselle droite, ayant les chairs fongueuses, et d'un volume beaucoup plus gros que les deux poings. Cette dernière observation est consignée dans le traité de l'art de guérir par la saignée; ouvrage rare aujourd'hui, publié à Paris en 1736 par Quesnay, en deux volumes in-12.

Sur l'usage de la Joubarbe contre les ulcères cancéreux.

La plante dont on entend parler ici est le *Sedum acre* de Linné, connue en pharmacie sous le nom de *Sedum minus*, et appelée en français petite joubarbe, triquemadame, vermiculaire brûlante, pain d'oiseau, etc.

La Société, ayant pris en très-grande considération les observations de M. Lombard, invite particulièrement les gens de l'art à faire usage extérieurement de la petite joubarbe pilée, contre une maladie aussi cruelle que le cancer ulcéré, et à faire parvenir ensuite leurs observations à M. le secrétaire-général de la Société.

Question relative à un point de thérapeutique, dans le cas d'asphyxie des nouveau-nés ; par J. SÉDILLOT.

Question de thérapeutique dans l'asphyxie des nouv.-nés.

Une note publiée au mois de janvier dernier, par M. Beauchêne, D. M. M., met les physiologistes et les praticiens sur la voie d'examiner une grande question, relative à un point de thérapeutique dans le cas d'aspyhxie des nouveau-nés. La voici textuellement : « *Réflexions sur une asphyxie d'un nouveau-né, guérie par M. Dubenthal, à l'aide de l'immersion du placenta dans une liqueur spiritueuse.* Nous avons dit l'auteur, déjà eu occasion de citer l'efficacité de ce moyen, qui, dans le cas dont il s'agit ici, a réussi au bout de cinq minutes par la seule immersion du placenta dans une cuvette remplie de deux pintes d'eau très-chaude, d'une bouteille de vin de Bordeaux et d'un verre d'eau-de-vie. L'enfant, qui ne donnoit aucun signe de vie, qui étoit flasque et décoloré, annonça au bout de douze minutes, par de foibles soupirs, que l'organe pulmonaire commençoit ses fonctions. On continua les frictions spiritueuses, l'irritation de la membrane pituitaire, l'insuflation de l'air dans les poumons,

observant de dégager l'arrière-bouche d'un
ucus qui souvent s'oppose au passage de
r dans le larynx; et on ne fit la section du
rdon que quand l'enfant eut donné des
nes non équivoques de vitalité ; en effet
a vécu. C'est pour la cinquième fois que
Dorthal a employé ce procédé ».

Question de thérapeutique dans l'asphyxie des nouv.-nés.

On regrette que M. Dorthal n'ait pas rapporté lui-même ce fait, qui, de la manière dont il est présenté, se trouve entaché de contradiction, et contient des obscurités. Et d'abord si la guérison a été obtenue par la *seule* immersion dans le mélange spiritueux, pourquoi dire peu après : *on continua* les frictions spiritueuses, etc., ce qui suppose qu'on avoit eu recours à ces moyens concurremment avec l'autre. Ensuite, M. Dorthal nous eût sans doute appris s'il réservoit cette méthode pour les cas très-rares, où le placenta sort immédiatement après l'enfant; ou bien s'il extrayoit le placenta avec force et prématurément pour le plonger dans le mélange spiritueux.

Si M. Dorthal n'a pas employé l'immersion seule, son observation ne nous paroît d'aucune importance, et peut rentrer dans la classe de celles où l'on a mis en usage les autres moyens connus. S'il l'a employée seule,

Question de thérapeutique dans l'asphyxie des nouv.-nés.

pourquoi dit on : on *continua* d'employer l
autres ? pourquoi même les a-t-on employé
L'immersion, ayant suffi pour rappel
l'enfant à la vie, eût encore suffi sans dou
pour compléter la guérison.

Si M. Dorthal borne l'application de
procédé aux cas où le placenta sort
diatement après l'enfant, je suis fondé
ter qu'il ait trouvé cinq fois dans sa vie
casion de la mettre en œuvre. Cependa
est trop instruit, je pense, pour exp
l'accouchée à tous les accidens qui peu
suivre l'extraction forcée du placenta,
la seule vue de chercher à rappeler à la v
un enfant asphyxié, qui auroit pu y être r
pelé de même par les autres moyens co
nus. Et puis, M. Dorthal sait parfaitement
comme tous les accoucheurs, que cette ex
traction forcée du placenta ne se fait pa
dans la plupart des cas, sans la déchirure
cordon ou du placenta lui-même. Il
sent que l'une ou l'autre de ces deu
circonstances rendroit nulle l'application
moyen qu'il propose, et feroit perdre
tems précieux dans l'administration des
cours que réclame l'enfant.

Peut-être que ces diverses considération
nous eussent fait garder le silence sur cet

note, si déjà les praticiens ne lui avoient donné une sérieuse attention, soit pour la critiquer, soit pour la recueillir.

Question de thérapeutique dans l'asphyxie des nouv.-nés.

M. Emmanuel père, chirurgien distingué à Boissy sous St.-Yon, dans des remarques qu'il a communiquées à la Société de Médecine à ce sujet, observe judicieusement que l'état d'asphyxie alarmant ne donne pas à l'accoucheur le tems d'extraire le placenta pour le plonger dans le mélange. Il croit aussi que ce mélange est de sa nature plus propre à racornir le placenta qu'à entretenir la vitalité dans son intérieur. M. Gauthier de Claubry, en appuyant l'opinion de M. Emmanuel, ajoute que l'eau chaude alkoolisée peut même, dans cette circonstance, produire la séparation des parties qui constituent le sang. Mon projet n'est point d'examiner ici ce que ces dernières opinions peuvent avoir de fondé. L'expérience est aisée à répéter, et par conséquent la vérité facile à reconnoître.

M. Gardien, à la page 177, du 3e. vol. du *Traité des Accouchemens*, etc. qu'il vient de publier, parlant historiquement de la note de M. Beauchêne, dit que ce moyen, peu usité dans la pratique, a été conseillé par Antoine Petit et par Levret. Il ajoute que Osiander a observé qu'un placenta, extrait

Question de thérapeutique dans l'asphyxie des nouv.-nés.

de la matrice, et resté en communication avec le fœtus, étoit, pour ainsi dire, dans un mouvement vital par la contraction et la dilatation alternative des vaisseaux qui le composent. Enfin, M. Gardien conclut, en disant : « Quoiqu'il ne me paroisse pas » probable, et qu'il soit douteux pour plu» sieurs que, dans le cas d'asphyxie ou de » foiblesse extrême, l'on puisse conserver » l'espérance de revivifier l'enfant par le sang » que lui enverroit le placenta, la prudence » dicte peut-être de ne pas couper le cor» don, et de plonger, comme Smellie l'a » conseillé, cette masse dans un liquide chaud » et légèrement stimulant ».

Observation sur une plaie contuse produite par un boulet, et suivie de complications graves; communiquée par M. FARDEAU, chirurgien-major du 64e. régiment de ligne, membre de la Légion d'Honneur, etc.

Plaie contuse suivie de compli. eat. graves.

M. le colonel Joubert du 64e. régiment reçut à la bataille d'Austerlitz un boulet dans son étrier du côté gauche. Un des barreaux de la grille passa de la face concave à la face convexe du pied. Le deuxième, le troisième et le quatrième os du métatarse furent brisés

luxés, les parties molles hachées; trois beaux considérables en longueur et en aisseur furent jetés en différens sens autour pied.

Plaie contuse suivie de complications graves.

Le pansement fait sur le champ de bataille, natelassai bien toute l'extrémité; je plaçai lessé sur un caisson; je le fis transporter s un moulin à deux lieues de là: au dé- , il eut des convulsions; il perdit con- sance; cet état ne dura pas long-tems.

a nuit se passa dans de grandes douleurs. lendemain, je trouvai le pied considéra- ment enflé, et les lambeaux dont j'ai parlé, grenés. Des phlictaines larges et nom- uses couvroient le pied et la jambe, dont olume avoit aussi considérablement aug- nté; elle étoit écchymosée dans toute son ndue; la cuisse et les glandes inguinales inrent très-douloureuses; la plaie se rsoufla considérablement.

Dans les quatre à cinq premiers jours, une nde perte de substance eut lieu: les par- tomboient par morceaux et comme en *iquium*: une grande quantité de fluides on ne sauroit nommer s'échappoit par- sus et par-dessous le pied; il existoit une ge communication entre l'une et l'autre vertures de la plaie.

Plaie contuse suivie de compliqat. graves.

Les trois doigts du milieu ne tenoient pl
que par leurs parties latérales et par les l
gumens plantaires; ils étoient gouflés, no
et recouverts de phlictaines : les ongles étoi
déracinés.

Une grande inflammation se dévelop
avec beaucoup de douleur dans tout le pied,
particulièrement dans le lieu de son arti
lation avec la jambe : tout le corps étoit dou
loureux.

Pour calmer ces accidens, je plongeai l
jambe dans un bain d'eau fraîche; le mala
éprouva un mieux subit : après un qu
d'heure, je fus obligé de rafraîchir le ba
Le malade étant fatigué, je recouvris le pi
d'un large cataplasme frais; la jambe et
reste de l'extrémité étoient pansés avec d
compresses trempées dans l'eau acidulée;
blessé prenoit quelque repos. L'appar
échauffé devenoit insupportable, il falloit r
courir encore au bain ou du moins raf
chir la plaie par des arrosemens; je ne leva
l'appareil que lorsqu'il étoit sale, à cause d
souffrances que le malade éprouvoit; m
lorsque je le pansois, je nettoyois le pied l
gèrement avec de l'eau fraîche, puis je plo
geois l'extrémité dans le bain. Envir
une heure avant le pansement, je fais
prendre une demi-once de syrop Diacod

ar calmer les spasmes violens qui avoient
n lors du pansement.
La sensibilité dominant toujours, je sup-
lmai le cataplasme dont le poids étoit fati-
ant ; il fut remplacé par de la charpie et
r quelques compresses légères que j'arro-
ir fréquemment avec de l'eau froide : le
ssé vouloit toujours être découvert ; le
ap seul, soutenu par un cerceau, lui étoit
supportable.
Le succès de ce moyen ne m'étonna pas ;
i plusieurs fois observé la même chose,
ais jamais avec tant d'évidence.
Cependant la sensibilité générale aug-
entoit toujours : la diète, les infusions
tiédeur, de camomille ; les décoctions
êtes de pavot formoient alternativement
Phoissons employées : comme les accidens
oient plus graves le soir, le sytop Dyacode
it mêlé à l'infusion de camomille.
Le colonel, étant d'un tempérament san-
in et robuste, eut dans doute éprouvé du
ulagement dans une autre circonstance, par
saignée ; mais la grande sensibilité du ma-
de, l'affoiblissement dans lequel le genre de
ere extraordinaire que nous faisions l'avoir
, ne déterminèrent à la négliger. Les hom-
es les plus robustes, après de grandes et de

Plaie contuse suivie de complications graves.

longues fatigues, sont disposés aux ataxi

Plaie contuse suivie de complications graves.

et aux adynamies; les saignées m'ont p
en général dangereuses dans ces circonstanc
et les blessures, comme causes plus ou m
débilitantes, favorisent aussi l'invasion de
maladies.

Le colonel qui se trouvoit sous l'influen
de toutes ces causes, fut pris après huit j
d'une fièvre ataxique des plus violentes;
eut des anomalies nerveuses extraordina
et dont la description seroit trop longue.

Dans l'espace de deux jours, les plaie
desséchèrent aussi bien que les deux dép
qui avoient été ouverts dans les premi
jours, et qui suppuroient encore beaucou

La surface des plaies devint dure, mêl
de points noirs, cendrés et verdâtres. Tou
les excrétions avoient la même odeur q
les matières fournies par la suppuration.

Les douleurs devinrent plus aiguës que j
mais dans le pied qui fut frappé d'un fr
de glace; l'autre jambe partagea la mê
affection.

Rappeler dans les parties le calorique
la vitalité qu'elles avoient perdus, s'offr
comme indication à remplir.

Une grande quantité de charpie bi
mollette, des compresses fines et m

moient l'appareil. Des serviettes bien
uces étoient chauffées et changées chaque
mi-heure ; des draps chauffés, roulés et
ndus des deux côtés parallélement aux
mbres, portoient et conservoient une cha-
r salutaire ; toute l'extrémité étoit recou-
rte de flanelles chaudes, et imbibées d'eau-
-vie ; des embrocations se faisoient encore
r l'une et l'autre extrémités : ces moyens
ulageoient le malade, et résistoient sans
ute à la mort qui menaçoit le pied et
obablement tout l'individu.

Plaie contuse suivie de complicat. graves

Après huit jours de soins prodigués sans
sse, les extrémités ont recouvré leur cha-
ur naturelle ; les plaies se sont humectées,
suppuration s'est rétablie ; et l'ataxie perdant
sa violence a cessé de troubler les efforts
utaires de la nature réparatrice.

Des deux dépôts qui entouroient l'articu-
ion du pied avec la jambe, l'un étoit pé-
trant ; une fistule synoviale a existé pen-
nt un mois ; elle a guéri sans opération.
a is un troisième, sur le bord tibial du pied,
mmuniquant dans l'articulation du premier
du métatarse avec le scaphoïde, a été
éri au bout de huit jours, en irritant les
faces articulaires avec la pointe d'un stilet ;
e inflammation modérée a opéré l'anki-

Plaie contuse suivie de compliqat. graves.

lose, et la tarissement de l'humeur qui tretenoit la fistule.

Mais, pendant ce tems, la fièvre atax n'étoit pas abandonnée à elle-même; les b sons dont j'ai parlé, lors de l'invasion, l' de fleurs d'oranges, le quinquina, l'opiu étoient donnés suivant l'exigence des ca

Sur la fin, l'opium étoit administré diverses formes plus largement que d'u Après les grands accidens des ataxies, l vean tombe bien souvent dans un état thénie qui trouble ses fonctions : il surv de l'insomnie, des tourmens, des agitation des rêves fatigans qui cèdent à l'usage l'opium; et des songes agréables vienn prendre leur place (1).

La convalescence a été très-pénible, tr longue; de bons bouillons, du bon vin vi de Hongrie, le tokay ont produit des ef merveilleux (2).

(1) Je ne peux comprendre pourquoi la médecine si avare de ce suc précieux. Sydenham n'en a moins été appelé l'Hippocrate anglais, quoiqu'il l prodigué.

(2) Je pense que le vin n'est pas, non plus l'opium, assez employé; sur ce point je ne trouver pas autant d'opposition sans doute. Hippocrate le donne avec soin; il le conseille même à ceux qui portent bien, jusqu'à l'ivresse, de tems en tems; en cela il s'accorde avec le sage Platon.

" est par ces moyens réunis que le colo-
Joubert a résisté à son ataxie. Attentif
ouvrir les petits dépôts, j'ai extrait des-es
lles, deux phalanges, et enfin j'ai con-
it la plaie à une heureuse terminaison.

Plaie contuse suivie de complicat. graves.

'est ainsi que finit l'observation du colo-
que tout le monde avoit condamné,
pour sa maladie interne que pour son
yante blessure qui exigeoit l'amputation
ant l'opinion générale.

Tais pénétrons-nous bien de cette belle
ité: « Que notre art est essentiellement con-
ervateur ; consumons-nous de zèle et de
entiment auprès de nos malades : conser-
vons-les au péril de notre vie, de notre
réputation même » :

Il est une joie secrète que l'envie, que
gratitude ne pourront jamais nous enle-
: je crois qu'on éprouve autant de plaisir
conserver la vie qu'à la donner.

Histoire de la constitution médicale … premier trimestre de l'an 1807, *observ… à Paris ; par* F. J. DOUBLE.

Collectio omnium constitutionum epidem… hùcusque descriptarum et emolumen… Ferret arti et collectoris nomen facet… tale. STOLL. *Rat. Med. t. I, p.*

Constitut. médic. du 1er. trim. de l'an 1086

La collection de toutes les constitut… épidémiques décrites jusqu'ici, a dit St… seroit d'un très-grand avantage pour … science, et rendroit immortel le nom de c… lui qui auroit fait un semblable travail.

Combien cette sentence doit encoura… les médecins à recueillir tous les jours … histoires des maladies régnantes compar… au tableau des constitutions des saisons. S… a beaucoup d'exagération dans la portion … gloire que Stoll promet à ceux qui con… bueront plus ou moins à cette grande œuv… il n'y en a point du tout dans ce qu'il dit … avantages que doit en retirer l'art de gué… Sans entrer dans de très-grands détails à … sujet, il est aisé de faire sentir à ceux qui … la prévoyent point, l'utilité que la méde… peut en retirer.

L'expérience médicale ne doit point … considé…

sidérée comme une propriété qui appar- ne exclusivement à tel ou tel individu, u'on ne puisse acquérir qu'aux dépens de propre pratique. Dans l'enfance de l'art, que les médecins n'avoient point encore signé les résultats de leurs observations ur servir de guide à leurs successeurs, rs l'expérience étoit individuelle, pour si dire; et chacun en débutant ne pouvoit ir que par tâtonnemens. Mais aujourd'hui e la science existe, on peut s'épargner à -même, et sur-tout épargner aux malades s sortes de tâtonnemens dans la plupart des s, et tirer en quelque sorte son expérience l'expérience des siècles précédens; parce e, comme l'a dit Zimmermann, il est im- ssible qu'un homme ait vu autant et aussi n que tous les médecins qui l'ont précédé. st ainsi qu'il faut considérer les avantages ne bonne instruction médicale; c'est sous rapport qu'il faut concevoir la différence existe entre le médecin éclairé et celui n'est qu'empyrique; enfin c'est sous ce nt de vue que l'on doit calculer le mérite la valeur des collections d'observations. ui qui a médité les écrits d'Hippocrate a vu que le père de la médecine s'est cons- ment attaché à donner à ses œuvres ce

Constitut. médic. du 1er trim. de l'an 1807

Constitut. méd. du 1er. trim. de l'an 1807.

genre d'intérêt, le seul que l'on doive réellement chercher dans les divers traités de médecine-pratique.

C'est par une suite de ces considérations dont la vérité a été sentie de tous les temps par un petit nombre de bons esprits, que Zimmermann a distingué la fausse de la vraie expérience, en reconnoissant qu'il pouvoit y avoir plus d'expérience dans un jeune médecin que dans un vieux (1). C'est aussi d'après ces considérations que Rhazès dit: J'aimerois mieux un médecin qui n'eût pas vu de malade, qu'un autre qui ignoreroit ce qu'ont dit et écrit les anciens. Mais celui qui a lu et comparé leurs observations et leurs préceptes avec peu de pratique, sera en état de traiter ses malades plus heureusement que le médecin qui ne lit point.

C'est sur-tout dans l'étude des consti-

(1) Le Traité de l'Expérience de Zimmermann est un de ces ouvrages dont on ne sauroit trop recommander la lecture, non-seulement aux médecins de tous les âges, mais aussi à toutes les classes d'hommes éclairés. Le médecin peut y puiser les règles de sa conduite à l'égard des gens du monde; et les gens du monde, à leur tour, apprendre la manière de se conduire à l'égard du médecin: les gens du monde y trouveront de plus quelques données qui pourront leur servir de guide dans le choix de leur médecin.

ns médicales bien observées et bien dé-
ites, que le médecin puisera les meilleures
urces de son expérience, puisque les ta-
eaux de ces constitutions sont l'histoire
acte des faits qui se présentent le plus com-
nément, sans compter que ces faits se
uvent naturellement en opposition avec
circonstances qui contribuent le plus effi-
cement à les faire naître, et qu'ils sont
si toujours suivis de l'indication des moyens
on leur a opposés avec le plus d'avantage.
ssi remarque-t-on qu'en général les meil-
rs ouvrages en médecine sont ceux qui ont
rédigés d'après ces principes ; tels sont
Epidémies d'Hippocrate, les Constitutions
démiques de Sydenham, de Ramazzini,
Huxham, la Collection des Médecins de
eslaw, le *Ratio medendi* de Stoll, l'*An-
s medicus* de Storck, etc.

Constitut. médic. du 1er. trim. de l'an 1807.

Janvier. La grande humidité, qui a régné
rant tout le dernier trimestre, s'est encore
ntinuée pendant celui qui va nous occu-
r. Il est vrai que dès les premiers jours de
nvier il s'est manifesté un froid assez in-
nse; qu'il a glacé même assez fortement, le
nt soufflant alors du nord-est; mais bientôt
t état de la constitution de la saison a to-
ement changé; l'air est devenu moins froid;

Constitut. médic. du 1er trim. de l'an 1807

le vent a soufflé du sud-ouest. Il s'est élevé pendant plusieurs jours, le matin sur-tout, des brouillards fort épais, et qui le plus souvent se résolvoient en pluie. Vers le 17, il a plu abondamment; et enfin, comme nous venons de le dire, nous avons vu reparoître l'extrême humidité que nous avions notée dans notre histoire de la constitution du dernier trimestre.

Cet état de l'atmosphère a duré ainsi tout le mois. Assez ordinairement, le matin et dans la nuit, il survenoit des gelées blanches, quelquefois même très-fortes; et le jour il pleuvoit. Quelquefois aussi il tomboit de la neige; mais elle fondoit presque à mesure. En somme, la constitution de la saison pendant ce mois a été froide et très-humide. Le vent a soufflé le plus habituellement du nord-ouest et du sud-ouest.

Février. L'humidité dont on se plaint tant depuis quatre mois a duré encore pendant le mois de février; et si l'on en excepte cinq à six jours dans ce mois, on peut assurer qu'il a plu constamment en plus ou moins grande abondance, sans compter qu'il survenoit quelquefois soit le matin, soit le soir, ou même matin et soir, des brouillards épais qui n'ajoutoient pas peu à l'humidité de l'atmosphère.

est remarquable que l'hygromètre s'est éralement maintenu de 90 à 100 degrés, et l est tombé dans le mois un pouce 9 lig. x dixièmes d'eau.

Du reste, il a fait très-peu froid; il a neigé s ou quatre fois, mais la neige n'a jamais u vingt-quatre heures sur terre; elle fon- t toujours presque à mesure qu'elle tom- it : aussi jusque-là nous ne pouvons, pour si dire, pas avancer que nous ayons eu iver. Ajoutons cependant que dans les ix derniers jours du mois il n'a pas plu; alors le vent souffloit du nord-est; que ir étoit très-froid; et qu'il a gelé assez for- nent.

Mars. Les gelées que nous avons notées ur les deux derniers jours de février ont ntinué pendant les premiers jours de mars: anmoins le froid n'a pas été très-intense; a neigé plusieurs fois, mais la neige fon- it presque toujours à mesure; le vent uffloit généralement du nord-est ou du rd-ouest : il se manifestoit de tems à autre elques éclaircis et par suite des instans ulement de soleil, dont les rayons réchauf- ient légèrement l'atmosphère.

Cet état de la constitution de la saison s'est nsi soutenu jusqu'au 17. A cette époque,

Constitut. médic. du 1er. trim. de l'an 1807

le vent a soufflé du sud-ouest; et il a pl pendant deux jours.

Le 20, le tems s'est mis au beau; le vent soufflé du nord-est : le matin et le soir l'air étoit très-froid; il geloit même fortement; et, dans le jour, un beau soleil continu réchauffoit considérablement l'horizon, excepté cependant dans les momens où le vent soufloit. Ce vent a été quelquefois si violent et si aigre, qu'il produisoit dans l'air une sorte de hâle, également incommode et aux individus qui y étoient exposés, et aux végétaux dont la sève commençoit à entrer en mouvement.

Du 27 au 31, le tems a été très-variable; mais toujours froid. Il a plu ou neigé presque continuellement, le vent souffloit du nord-ouest.

Ainsi la constitution de la saison, pendant ce mois, peut être partagée en deux époques la première froide et humide; la seconde froide et sèche.

Nous remarquerons que c'est précisément au début du printems, le 22 de ce mois que le tems s'est mis au beau, et qu'il a pris ainsi le caractère à-peu-près régulier de la constitution vernale.

Quant à la constitution de la saison considérée par rapport au trimestre en entier elle a été généralement froide et humide.

Constitut. médic. du 1er. trim. de l'an 1807

Mais pour ce qui concerne la nature des maladies régnantes durant le trimestre, nous serions fort embarrassés de leur assigner un caractère prédominant; car l'on peut avancer qu'il n'y a point eu dans ce trimestre de maladies générales, épidémiques ou catastatiques : à moins qu'on ne veuille regarder comme telles les rhumes assez légers qui ont attaqué presque tous les individus pendant les deux premiers mois sur-tout, et pour lesquels on appeloit rarement les secours de l'art. Il en faut dire autant d'un assez grand nombre de fluxions, d'angines, de rhumatismes et autres affections de la classe des catharales, dont le nombre et l'intensité ont été peu en rapport avec ce que la nature de la constitution de la saison sembloit devoir laisser à craindre.

Quant aux maladies sporadiques qui nous ont paru les plus dignes de remarque, nous noterons un grand nombre de fièvres scarlatines et d'autres éruptions non déterminées, comme il a coutume de s'en présenter à la fin des épidémies de petites-véroles.

Et au sujet des petites véroles, nous ferons observer que dans le mois de janvier surtout il y en a eu encore un assez grand nombre; mais qu'elles se sont montrées à cette époque moins graves et moins funestes, sans

Constitut. médic. du 1er. trim. de l'an 1807

doute parce qu'elles sont survenues à la fi
de cette sorte d'épidémie. Cette observati
rappelle et confirme jusqu'à un certain po
les réflexions que nous avons déjà faites
les analogies et les rapprochemens qui ex
tent entre une maladie en particulier et une
épidémie considérée en général (1).

Enfin, nous terminerons, au sujet des petites-véroles, en disant qu'on n'en voit presque plus dans la pratique de la capitale; mais qu'elles deviennent très-communes dans les environs de Paris, où elles semblent, en ce moment, régner comme épidémiquement.

Les diverses maladies sporadiques ou intercurrentes que l'on a eu occasion d'observer durant ce trimestre, et qui étoient d'ailleurs en petit nombre, se compliquoient assez souvent, et sur-tout d'une manière très-prompte, soit de putridité (adynamie) soit de malignité (ataxie). Ces sortes de complications, qui n'étoient pas toujours très prononcées, donnoient quelquefois aux fièvres gastriques bilieuses, simples sur-tout un caractère masqué, qui causoit de vives inquiétudes.

---

(1) Voyez Journal général de Médecine, t. X
p. 186 et suiv. Réflexions générales sur la maladie
a régné pendant l'hiver de l'an XI.

Il y a eu aussi quelques fièvres intermittentes pernicieuses. J'en ai observé une dont e symptôme prédominant étoit l'aphonie. Cette circonstance jointe à quelques autres paricularités m'a engagé à en recueilir l'obserration. Je la publierai incessamment. Constitut. médic. du 1er. trim. de l'an 18.7

Les maladies de ce trimestre ont rarement suivi l'ordre des mouvemens critiques que la nature affecte le plus ordinairement dans ces sortes de cas. On en trouvera facilement la raison dans l'espèce de foiblesse que la constitution humide de l'air a dû introduire dans la constitution des individus. L'on sait d'ailleurs, d'après l'observation d'Hippocrate, que les températures froides et humides tendent singulièrement à annihiler les mouvemens critiques des maladies. C'est ainsi que le père de la médecine, dans son premier livre, section II, des Epidémies, décrit une constitution épidémique, avec des variétés singulières de température, et durant laquelle le froid et l'humidité se succédant alternativement firent naître des maladies erratiques et rebelles aux crises.

C'est aussi très-probablement par suite de l'impression débilitante portée par l'humidité sur l'économie, que nous avons noté quelques leucophlegmaties et des dispositions plus ou moins prononcées à l'hydropisie. Cette observation rappelle celle d'Hippocrate

Constitut. médic. du 1er trim. de l'an 1807

qui a vu les hydropisies survenir particulièrement, et en plus grand nombre, à la suite des grandes pluies ; sur-tout lorsque ces pluies avoient été précédées elles-mêmes par une forte sécheresse.

Dans le traitement des différentes maladies de la constitution de ce trimestre, il a fallu avoir généralement égard à l'atonie introduite dans le système ; en cherchant toutefois à apprécier de la manière la plus juste possible le degré d'atonie que l'on avoit à combattre, pour ne lui opposer guère que des légers toniques, parce que l'atonie n'étoit point portée à un très-haut degré. Il ne faut pas perdre de vue l'utile précepte pratique de Sims, qui a dit que, lorsqu'une maladie s'établissoit d'une manière lente et modérée, il ne falloit pas employer des moyens trop violens.

Nous remarquerons, en terminant, que dans les jours de froid que nous avons notés au commencement et à la fin de ce trimestre, les maladies, sans changer de nature, offroient cependant un caractère d'irritation dont il a fallu tenir compte, et qui même, dans quelques cas, sur-tout durant les derniers jours de mars, a nécessité l'emploi des saignées, soit par la lancette, soit par les sangsues.

Le changement qui a eu lieu vers les derniers jours du mois dans la constitution de la saison, en a introduit un analogue dans la constitution des maladies régnantes ; elles se sont montrées plus nombreuses, et le caractère catarrhal a été bien plus prononcé.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

DE FÉVRIER 1807,

JOURS	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	MAXIM.	MINIM.	A MID.	MAXIMUM.	MINIMUM.	MIDI.
1	+ 3,2 s.	− 1,3 ma.	+ 2,	28,5,01 ma.	28,4,00 ma.	28,4,62
2	+ 5,5 s.	+ 0,6 ma.	+ 5,0	28,4,78 ma.	28,2,72 s.	28,4,40
3	+ 6,4 s.	+ 0,3 ma.	+ 5,4	28,2,10 ma.	27,11,62s.	28,0,50
4	+ 8,1 s.	+ 0,4 ma.	+ 7,0	27,11,30ma.	27,8,78 s.	27,10,08
5	+ 1,6 s.	+ 0,2 ma.	+ 1,9	27,10,02s	27,8,25 s.	27,8,25
6	+ 2,1 s.	− 1,8 mi.	+ 2,0	27,10,44ma.	27,8,88 min	27,11,24
7	+ 3,2 mi.	− 4,4 ma.	+ 3,2	27,12,50s.	27,0,80 ma.	27,10,04
8	+ 4,5 s.	− 2,0 ma.	+ 2,7	27,11,12ma.	27,7,18 s	27,10,02
9	+ 5,0 mi.	+ 0,6 ma.	+ 5,0	27,7,62 s.	27,4,16 ma	27,4,85
10	+ 2,2 mi.	− 0,3 s.	+ 2,0	27,11,50s.	27,16,35ma	27,10,64
11	+ 3,6 s.	− 0,4 ma.	+ 2,6	27,11,92s.	27,11,40ma.	27,11,28
12	+ 4,2 s.	− 0,6 ma	+ 3,2	28,1,76 ma.	28,0,25 ma.	28,0,50
13	+ 2,4 s.	+ 0,8 ma.	+ 2,2	28,0,62 ma.	28,0,08 s	28,0,30
14	+ 2,9 s.	+ 0,9 ma.	+ 2,2	28,0,92 ma.	27,11,65s.	28,0,00
15	+ 3,3 s.	+ 1,2 ma	+ 3,3	27,10,78s.	27,11,2 s.	27,10,40
16	+ 2,7 mi.	− 2,8 ma.	+ 2,	27,10,90ma.	27,8,04 s.	27,10,30
17	+ 4,0 s.	− 1,3 s.	+ 3,8	27,8,22 s.	27,6,70 ma.	27,6,62
18	+ 9,1 s.	+ 2,1 ma.	+ 8,6	27,7,80 mi.	27,7,62 ma.	27,7,80
19	+ 9,3 mi	+ 2,5 mi.	+ 9,3	28,0,38 min	27,9,55 ma.	27,10,37
20	+10,5 s.	+ 4,6 ma.	+ 9,3	28,1,72 s.	28,1,30 ma	28,1,40
21	+11,8 s.	+ 1,8 ma.	+ 10,8	28,3,80 s.	28,2 56 ma.	28,3,15
22	+ 9,3 s.	+ 2,5 ma	+ 8,6	28,4,35 ma.	28,3,73 ma.	28,4,25
23	+ 6,7 s.	+ 1,0 ma.	+ 5,	28,4,16 ma.	28,3,36 ma.	28,3,75
24	+ 5,7 s.	− 0,7 ma	+ 4,5	28,3,90 mi.	28.2,60 s.	28,3,95
25	+ 4,5 s.	− 1,4 ma.	+ 4,0	28,2,10 ma	28,1,61 ma.	28,2,32
26	+ 5,8 s.	− 1,0 ma.	+ 5,0	28,1,75 ma.	27,10,15ma.	28,0,51
27	+ 7,4 s.	+ 1,8 ma.	+ 5,9	27,8,90 ma.	27,8,25 mi.	27,8,25
28	+ 4,1 s.	+ 1,9 ma.	+ 3,1	27,8,75 mi.	27,8,34 s	27,8,75
29	+ 4,0 s.	+ 2,8 ma.	+ 3,	27,8,22 s.	27,8,18 mi.	27,8,03
30	+ 3,8 mi.	+ 1,0 s.	+ 3,1	27,9, 4 s.	27,8,48 ma	27,8,50
31	+ 4,3 s.	+ 1,8 ma	+ 3,3	27,7,35 ma.	27,7,78 s.	27,9,00

RÉCAPITULATION.

Plus grande élévation du mercure	28,5,01	le 1
Moindre élévation du mercure	27,4,56	le 9
Elévation moyenne	27,10,78	
Plus grand degré de chaleur	11,8 2	le 5
Moindre degré de chaleur	− 4,4	le 7
Chaleur moyenne	+3,7	

FAITES A L'OBSERV. IMP. Par M. Bouvard, astronome, membre de l'Institut national.

Jours	Hyg. à mid	Vents.	VARIATIONS DE L'ATMOSPHERE.
1	65,0	N.E.f.	Léger br., ciel sans nuage, fort beau ciel.
2	65,0	Id.	Beau ciel, quelques vapeurs
3	73,0	N.	Légères vapeurs, beau ciel, légers brouill.
4	81,5	N.	Léger brouill, b. ciel, q. n., ciel c., tems c.
5	71,0	N. N. O.	Ciel couv., neige, ciel nuageux, beau ciel.
6	74,0	N O.	Ciel très-nuag., ciel couv. beau ciel.
7	75,0	N. O.	Brouil. quel. nuag. c. nuag. neige par int. b.e.
8	79,0	N. E.	Brouil. ép. à l'hor. quel. nuag. b. ciel néb. et c
9	81,0	N.	Br beauc. d'éc ciel très-nuag. c. neige v. lan
10	75,0	N. E.	Ciel à d. couv la terre couv. de neig. c nuag
11	72,0	N. E.	Brouil. ciel nuag., beauc. d'écl. q. vap. b. c.
12	83,0	N. E.	Ciel couvert.
13	89,0	N. E.	Brouillard, ciel couvert, très-couv.
14	89,0	N.	Brouillrd, ciel couvert.
15	88,0	N.	Ciel couvert, très-couv assez beau ciel.
16	72,0	O.	Brouil. beau ciel, nuageux, couvert.
17	78,0	N.O.	Neige dans la nuit, ciel nuageux.
18	88,0	S. S. O.	Ciel couv., quelques gouttes d'eau, ciel nuag.
19	84,0	E.	Beaucoup d'éclaircissement.
20	87,0	S.	Ciel couv., néb. et très-pluv. par int. . assez b.
21	75,0	S.	Brouillard, gelée blanche, très-beau ciel.
22	75,0	N. E.	Brouillard très-épais, léger, beau ciel.
23	60,0	N. E.	Léger brouillard, assez b. ciel, beau, très-b
24	53,0	N. O. f.	Ciel pur.
25	54,0	N. E.	Idem.
26	70,0	N. E. f.	Idem
27	75,0	N. E. f.	Brouillard, ciel couvert, nuageux, couv.
28	90,0	N.	Pluie forte et abondante, ciel couvert.
29	80,0	N. fort.	Ciel couvert.
30	89,0	N. fort.	Neige fond, pl. fine, C. couv. par int., neig.
31	74,0	N. fort.	Beau ciel, nnageux, couvert

Récapitulation

Nomb. de jours beaux. . .	0	Le vent a s. du N. . .	1 ois.
de couvert	11	N. E. . . .	1
de pluie.	5	E. . . .	0
de vent.	31	S-E. . . .	0
de gelée.	13	S. . . .	2
de tonnerre.	0	S-O. . . .	1
de brouillard.	13	O. . . .	2
de neige.	4	N-O. . . .	4

Eau de pluie tombée dans le c. du mois 1 pouc. 4 lig. 2 dixièm.

TTÉRATURE MÉDICALE FRANÇAISE.

ité pratique des Maladies des Yeux, ou *Expé-ences et Observations sur les Maladies qui affec-nt ces organes ; traduit de l'italien d'* ANT. SCARPA; *ar* J. B. F. LÉVEILLÉ (1).

Quatrième et dernier extrait. CHAP. XVII. Du phylôme. On appelle staphylôme cette affection du be de l'œil, dans laquelle la cornée perd sa trans-ence naturelle, se soulève au-dessus de l'œil, et nt pointer hors des paupières en forme de tumeur ngée, blanchâtre ou perlée, tantôt lisse, tantôt sselée, et avec perte de la vision.

Maladies des yeux.

Les enfans sont sur-tout sujets à cette maladie; e survient à la suite de l'ophtalmie puriforme, ou n à la suite de la petite-vérole; et ce qu'il y a remarquable, c'est que, dans ce dernier cas, elle se forme que lors de la dessiccation des pustules, même après la desquammation.

Le développement du staphylôme peut devenir plus moins considérable. Tantôt parvenu à une cer-ine élévation, il est stationnaire; tantôt il aug-ente dans toutes ses dimensions, au point de sortir ors des paupières; ce qui incommode beaucoup le alade.

Cette maladie est sans contredit une des plus graves i attaquent les yeux; la perte de la vue est pour ainsi re inévitable, et les douleurs sont très-fortes.

Richter a prouvé que ce n'étoit point ici une disten-

(1) Voyez plus haut page 302.

sion de la cornée produite par la surabondance des humeurs de l'œil, ainsi qu'on l'avoit pensé avant lui; mais Richter a avancé d'une manière trop générale que la maladie étant toujours dans la propre substance de la cornée, celle-ci se trouvoit plus épaisse et plus dure, et que le staphylôme est toujours compact et entièrement solide. Scarpa a vu, sur-tout chez les adultes, la cornée mince et dilatée, au point que la tumeur faisoit saillie hors des paupières.

Maladies des yeux.

En général, dans les staphylômes invétérés, fort saillans hors des paupières, on voit clairement au travers l'iris qui y est contenu. Si cette membrane n'est pas également évidente sur tous les points de la tumeur, c'est parce que la conjonctive et ses vaisseaux, devenus variqueux, étendent sur la cornée une couche de substance non également dense et opaque par-tout.

Quelques auteurs ont parlé du staphylôme de la sclérotique, c'est-à-dire, d'une distension partielle, d'un soulevement dans le blanc de l'œil; mais d'autres ont nié l'existence de cette maladie. Scarpa n'a jamais rien vu d'analogue; mais il a observé deux fois, en faisant l'anatomie de l'œil, un staphylôme de l'hémisphère partiel de la sclérotique, au côté externe du nerf optique, partie vers laquelle la cornée se soulevoit en forme de tumeur oblongue, semblable à une petite noix. Mais il faut des observations ultérieures pour établir d'une manière positive les signes diagnostics de ce staphylôme à la sclérotique. Quoi qu'il en soit, la nature du mal, et sur-tout la profondeur du siége qu'il occupe s'opposeront toujours à l'administration des moyens capables de le détruire, ou même d'en arrêter les progrès.

ıant au traitement des staphylômes de la cornée, remarquable que Richter a conseillé et employé, s les cas de staphylôme récent, l'application plus fois réitérée du nitrate d'argent fondu, ou du ate oxigéné d'antimoine, dans l'intention d'éir vers le bas de la tumeur, comme un ulcère arel que l'on maintient ouvert pour donner issue, moyen de ce petit cautère, à l'humeur grossière et ace qui est la cause immédiate de l'opacité et de gorgement contre nature de la cornée.

carpa a essayé plusieurs fois le même moyen dans cas les plus simples de staphylôme récent, et il dit avoir jamais obtenu le moindre succès. Ce moyen pourroit sur-tout être d'aucun avantage contre les phylômes invétérés. Que feroit en effet l'application caustique sur la cornée devenue aride et comme calse? Toutes les fois que le staphylôme invétéré, llant hors des paupières, s'est accidentellement éré par le choc d'un corps étranger, par l'amonie des larmes, ou par la longue pression des rties sur lesquelles il appuyoit, on n'a jamais vu e cet ulcère ait opéré sa diminution : il est même sieurs fois arrivé dans des cas semblables que l'an- staphylôme dégénéroit en fongus de mauvais cactère.

La rescision du staphylôme est le seul parti que n ait à prendre, sauf à appliquer ensuite un œil ificiel, lorsque la plaie est cicatrisée. Ce moyen été indiqué par Celse qui a proposé deux méthodes pérer; la première est la ligature, la seconde est xcision: il n'est pas indifférent d'employer l'un ou utre procédé. La ligature est entièrement abandon-

Maladies des yeux.

née aujourd'hui, et il n'est que quelques chirurgiens qui l'emploient seulement comme moyen auxiliaire de l'opération. Scarpa assure que cette précaution est inutile en suivant à la lettre les conseils de Celse; et voici comment il opère. Avec un couteau semblable à celui qui sert à l'extraction de la cataracte, il traverse de part en part le staphylôme, à une ligne et demie ou deux du centre ou du sommet de la tumeur, dans la direction de l'angle externe à l'angle interne: et, en faisant glisser l'instrument dans la même direction, comme cela est indiqué pour l'extraction de la cataracte, il coupe en demi-ovale de en bas la pointe de la tumeur. Il prend ensuite avec des pinces ce segment du staphylôme; et tournant en haut le tranchant de l'instrument, il finit d'en couper circulairement le sommet, de manière que la portion emportée ait trois ou quatre lignes de diamètre selon la grosseur de la tumeur. Et puisque dans cette section on comprend ordinairement une portion de l'iris adhérente, dès le principe de la maladie, à la cornée, il en résulte qu'aussitôt après cette section demi-circulaire, le cristallin, ou son noyau, est hors de l'œil, poussé en avant par une portion du corps vitré. Par suite de cette évacuation, l'œil s'affaisse souvent assez pour pouvoir être recouvert par les paupières sur lesquelles Scarpa applique immédiatement un plumaceau de charpie sèche, soutenu par un bandage contentif.

Trois ou quatre jours ordinairement après l'opération, l'œil s'enflamme et s'engorge ainsi que les paupières, et la suppuration des membranes internes de l'œil s'ensuit. Si ce mouvement n'avoit point lieu spontané-

ment, il faudroit le provoquer par des irritans et dans tous les cas favoriser ensuite la suppuration par l'application des cataplasmes émolliens. Par cette méthode de détruire le staphylôme, le froncement consécutif du bulbe de l'œil se fait également autour du grand axe de cet organe ; et le moignon qui en résulte, étant aussi régulier dans toute sa circonférence, présente un appui facile et convenable pour l'œil artificiel.

CHAPITRE XVIII. *Hydropisie de l'œil.* Scarpa ne pense pas, comme l'ont avancé quelques chirurgiens, que la cause immédiate de l'hydropisie de l'œil soit tantôt l'accroissement de l'humeur vitrée et tantôt l'augmentation de l'humeur aqueuse, déterminés par le resserrement des pores inorganiques de la cornée. Cette opinion beaucoup trop éloignée des connoissances modernes sur l'action des vaisseaux lymphatiques est détruite par cette observation, que dans la supposition dont il s'agit, l'hydropisie de l'œil devroit sur-tout avoir lieu dans les cas de *leucoma* et d'ulcères à la cornée ; ce qui est entièrement contraire à la vérité des faits.

L'accroissement de la sécrétion du fluide aqueux, tant au-dedans des cellules qui composent le corps vitré, qu'en dehors, avec rupture par excès de distension ; et l'affoiblissement du système des vaisseaux absorbans de l'œil sont, comme dans toutes les hydropisies, les causes de la stagnation et de l'accumulation morbifiques des humeurs dans le globe de l'œil.

Cette accumulation de fluide produit nécessairement dans le globe de l'œil une figure ovale, terminée

Maladies des yeux.

en pointe dans la cornée. La tumeur en se développant dans toutes ses dimensions sort de l'orbite au point de ne pouvoir plus être recouverte par les paupières. De fortes secousses sur l'œil ou sur la tempe, une ophtalmie grave interne, et d'autres accidens souvent difficiles à déterminer sont les causes occasionnelles de cette maladie.

L'œil n'a pas plutôt pris la figure ovale, et la chambre antérieure n'a pas plutôt la capacité extraordinaire qu'elle acquiert dans cette lésion, que l'iris semble placé plus en arrière que de coutume, et singulièrement tremblant au plus petit mouvement du globe de l'œil. La pupille reste dilatée dans tous les degrès de lumière, et le cristallin est opaque dès le principe de la maladie; quelquefois cependant ce dernier accident n'arrive que lorsque la lésion est portée à son dernier degré. A toutes ces incommodités se joignent celles qui dépendent de la saillie de l'œil hors de l'orbite; et la vue est irrévocablement perdue, du moins pour cet œil-là.

On a opposé à cette maladie, particulièrement dans le principe, les mercuriaux, les extraits de ciguë et de pulsatile noire, des collyres de diverse nature, le séton à la nuque, la compression de l'œil malade, etc. Mais, suivant Scarpa, tous ces moyens sont nuls ou même nuisibles; et l'opération peut seule s'opposer aux accidens graves qui sont la suite de cette maladie, sur-tout à la perte de l'autre œil.

L'opération consiste à évacuer au moyen d'une incision les humeurs surabondantes de l'œil, et à provoquer ensuite l'inflammation et la suppuration des membranes de cet organe, de la même manière

nous l'avons dit pour le staphylôme. Différer antage cette opération seroit abandonner le ma- = aux incommodités d'une ophtalmie continuelle, dangers de l'ulcération du globe de l'œil et des pières et même du carcinôme de l'œil en entier.

our évacuer les humeurs surabondantes de l'œil, a proposé la paracentèse, en piquant le bulbe de l dans la sclérotique à deux lignes environ au- de son union avec la cornée. Cette méthode ne cure pas d'une manière assez sûre l'inflammation, est une des principales indications dans ces cas; i ce moyen a réussi quelquefois, c'est que le hazard voulu qu'en pratiquant l'incision la pointe du car ait piqué l'intérieur du bulbe de l'œil, et erminé par suite l'inflammation et la suppuration membranes. On a même cherché à diriger le cédé opératoire de manière à obtenir constam- nt ce double avantage.

Mais le moyen le plus sûr et le plus facile, suivant arpa, c'est d'opérer la section circulaire du globe l'œil dans la sclérotique, de la même manière il l'a conseillé pour les staphylômes. Le manuelératoire, les pansemens et les précautions à prendre nt absolument les mêmes.

Pour en donner une idée suffisante, rapportons ux des observations particulières recueillies par arpa.

« Un paysan âgé de treize ans, robuste et d'une ne constitution, avoit pour toute infirmité l'œil oit d'une grandeur démesurée et si saillant hors de rbite, que les paupières ne suffisoient plus pour le couvrir. La cornée de cet œil, quoique obscurcie,

Maladies des yeux.

laissoit encore entrevoir profondément l'iris, la pupille dilatée et le cristallin rembruni ».

» J'appris de la mère qu'à l'âge de deux ans, après la dessication de la petite vérole, cet enfant avoit éprouvé une ophtalmie violente aux deux yeux avec un nuage épais, sur-tout sur le droit; qu'à l'aide des vésicatoires appliqués à la nuque et derrière les oreilles, d'autres remèdes internes et externes, il avoit enfin recouvré l'usage de l'œil gauche, mais que le droit avoit continué d'être nébuleux; qu'ensuite il s'étoit grossi par degrés jusqu'à acquérir le volume prodigieux qu'il avoit lorsque je le vis, sans cependant s'être jamais plaint de fortes douleurs dans cet organe extrêmement engorgé et hydropique ».

» Cet enfant fut reçu dans cet hôpital, où je me déterminai à l'opérer, le 8 juin 1797. Je traversai de part en part le milieu de la cornée avec le bistouri dont on se sert pour l'extraction de la cataracte; je soulevant avec des pinces le segment inférieur, j'en levai circulairement avec les ciseaux de Daviel le centre de la cornée, un peu plus que du diamètre de deux lignes. Comme, à l'aide d'une légère pression, le cristallin n'avançoit point, j'ouvris sa capsule avec la pointe du bistouri. Il en sortit aussitôt une humeur laiteuse et le noyau rembruni du cristallin; puis à la suite de pressions modérées, une quantité considérable d'humeur vitrée fondue; de manière que le bulbe de l'œil se trouva assez diminué pour être parfaitement recouvert par les paupières, lorsque j'ordonnai au malade de les rapprocher ».

» Cet enfant ne parut pas éprouver une douleur supportable pendant l'opération; il passa le premier et le

d jour hors du lit, sans aucune incommodité.

ôtant de tems en tems la compresse et le dage contentif, on les trouvoit baignés d'une hu-r glutineuse qui avoit toute l'apparence d'être le ps vitré dissous. Le quatrième jour, je trouvai les pières gonflées, rouges, douloureuses, un peu écar-; le globe de l'œil enflammé, avec une légère dou-r de tête et très-peu de fièvre. Je fis appliquer le aplasme de pain et de lait, à renouveler chaque x heures ».

Le septième jour, la suppuration commença dans térieur; elle étoit d'abord séreuse, puis muqueuse de bonne qualité, avec diminution de la fièvre et la douleur. Elle fut plus ou moins abondante pen-nt deux semaines: alors les paupières et le globe de eil s'abaissèrent par degrés; celui-ci, assez diminué volume, se retira vers le fond de l'orbite. Le cercle rdacé qui environnoit la section circulaire dans le ntre de la cornée, se détacha entièrement, laissa e plaie vermeille qui se resserra sur elle-même ns l'espace d'une semaine, et se cicatrisa parfaite-ent lorsqu'on l'eut touchée quelquefois avec le ni-te d'argent. On auroit pu suppléer facilement à cette ifformité par l'application d'un œil artificiel ».

« Au commencement de juin 1799, M. Vincent isconti, très-habile pharmacien de cette ville, amena un de ses enfans âgé d'un an et demi envi-n, qu'à l'instant on lui avoit reconduit de la cam-agne où il l'avoit fait allaiter. Je lui examinai l'œil auche qui étoit sensiblement plus gros et plus saillant ue le droit, avec gonflement du même côté et une es-èce de marque à la conjonctive, principalement vers

Maladies des yeux.

l'angle externe. Le père conjecturoit que cette incommodité venoit d'une chute ou d'une secousse sur la gauche; mais la nourrice assuroit fortement le contraire. L'enfant ne donnoit aucun signe de douleur; il sembloit voir de cet œil. J'ordonnai de le purger doucement, et qu'on fît usage à l'extérieur des bains résolutifs ».

» Ces remèdes ne réussirent point. Le globe accrut de volume avec une rapidité telle, qu'au milieu de novembre de la même année il s'avançoit hors de l'orbite d'une manière monstrueuse: il étoit si gros, qu'il ne permettoit plus d'être recouvert par les paupières, qui en outre, sans autre cause manifeste, s'enflammèrent peu-à-peu avec la conjonctive; ce qui a nécessité de faire quelquefois des saignées locales au moyen des sangsues. A l'époque dont on parle, la vue, au moyen de cet œil, étoit assez détériorée et presque nulle ».

» L'accroissement rapide du volume du globe de l'œil, l'inutilité des remèdes jusqu'alors employés, la difformité de la face, et plus que tout encore, la crainte que l'œil sain ne devînt malade par sympathie, et que l'hydropisie ne dégénérât en une maladie beaucoup plus grave, me déterminèrent, ainsi que M. Volpi, chirurgien de l'hôpital de cette ville, à opérer l'évacuation et la diminution du volume de l'œil hydropique de cet enfant ».

» Ainsi, le 21 novembre, l'enfant fut étendu sur une table et fixé par des aides habiles. Avec le couteau dont on se sert pour l'extraction de la cataracte, je traversai de part en part la cornée proche son centre; je soulevai avec des pinces le lambeau demi-circulaire que j'avois formé; et, portant de bas en haut

-anchant de l'instrument, j'excisai circulairement entre de la cornée dans une étendue équivalente à e d'une petite lentille. Je me plus, dans ce cas, à per le moins possible du centre de la cornée, tant ce que je voulois m'assurer de nouveau si les symp-es consécutifs à l'évacuation de l'œil sont en raison l'ampleur que l'on donne à la section circulaire de cornée, que parce que, dans un âge aussi tendre, je ignois que l'apparition subite d'une inflammation lente, commune aux paupières, pût occasionner suites très-funestes pour la vie de l'enfant ».

Maladie des yeux.

Il s'échappa, par cette petite ouverture faite dans centre de la cornée, le cristallin demi-fluide, olli, et une certaine quantité d'humeur vitrée dis-te, de sorte que sur l'instant le globe rentra entre paupières, que je couvris d'un plumaceau et d'un dage contentif. L'enfant s'endormit peu de tems ès l'opération; il se leva et passa le reste de la rnée à jouer, comme à son ordinaire, sans donner un signe de douleur ».

» Depuis le 21 jusqu'au 28, il s'écoula de l'œil opéré e humeur semblable au corps vitré dissous; le globe les paupières s'abaissèrent chaque jour davantage; is il ne se manifesta aucun indice d'inflammation ns l'intérieur : c'est pourquoi j'ordonnai qu'on le issât découvert afin de le faire enflammer; ce qui ne oduisit cependant aucun effet ».

» Le 30 novembre, j'observai que hors de la petite ou-rture circulaire pratiquée dans le centre de la cornée y avoit une saillie faite par une portion non encore ndue du corps vitré; elle étoit consistante, globu-use; et le globe de l'œil me parut moins flétri que

Maladies des yeux.

dans les jours précédens. D'un coup de ciseau, j'enlevai ce bouchon fait par le corps vitré; et en comprimant doucement, je vis sortir une quantité assez considérable de sérosité sanguinolente semblable à de la lavure de chair; après quoi l'œil devint aussi petit que dans les jours précédens ».

» Le 2 décembre, il parut des signes inflammatoires dans les paupières et dans la conjonctive. L'enfant se montra désireux de rester au lit. J'ordonnai l'application d'un cataplasme de pain et de lait sur les paupières engorgées ».

» Le 8 décembre, l'inflammation des paupières et de la conjonctive, loin de se propager, comme je l'espérois jusque dans l'intérieur de l'œil, avoit au contraire entièrement cessé, et il se présentoit à la petite ouverture pratiquée dans le centre de la cornée une portion d'iris qui la fermoit exactement; le bulbe de l'œil s'engorgeoit. Je repoussai cette procidence de l'iris avec le bout d'un stylet; il sortit aussitôt une quantité remarquable de sérosité sanguinolente ».

» Alors, convaincu que l'ouverture circulaire faite dans le centre de la cornée étoit moindre qu'il ne le falloit et trop petite pour exciter l'inflammation des membranes internes, j'enlevai avec des pinces et des ciseaux courbes une bandelette circulaire de la cornée, suffisante pour rendre la circonférence de l'ouverture égale a celle d'une grosse lentille. Aussitôt après, l'inflammation des parties internes du globe de l'œil tarda peu à survenir: son cours fut très-doux, n'obligea jamais l'enfant à garder le lit, et ne lui causa aucune douleur vive. L'inflammation interne dissipée, le cataplasme commença à être recouvert d'un vrai pus; enfin

la marche du traitement fut par la suite très-régulière jusqu'à la fin, sans que l'enfant ait interrompu sa manière ordinaire de vivre, sans avoir perdu de sa bonne humeur accoutumée ».

» A mesure que l'écoulement du pus de l'intérieur de l'œil alloit en diminuant de quantité, les paupières s'abaissoient dans la même proportion. L'œil hydropique volumineux se resserra sur lui-même, s'enfonça dans le fond de l'orbite, en laissant un moignon qui servira dans le temps d'appui commode à un œil artificiel ».

» Le résultat de cette histoire prouve de la manière la plus convaincante tout ce que nous avons affirmé dans les deux derniers chapitres, que la violence des symptômes consécutifs à l'opération du staphylôme et de l'hydropisie de l'œil est en raison de l'étendue que l'on donne à la section circulaire pour l'évacuation des humeurs; que cependant le précepte très-utile de Celse d'enlever seulement une portion circulaire du centre de la cornée, de la grandeur d'une petite lentille, souffre des exceptions, puisque cette section est trop petite pour donner une issue facile à ce qui est contenu et au sang qui successivement s'épanche, s'amasse dans l'intérieur du globe de l'œil; ou bien est telle, qu'elle est facilement fermée par quelque portion du corps vitré non fondu, par une partie de l'iris ou par des grumeaux sanguins qui facilitent l'accumulation d'une sérosité sanguinolente dans la cavité de l'œil hydropique, et s'opposent à l'inflammation, à la suppuration de ses membranes internes; circonstance absolument nécessaire pour obtenir la fin que se propose le chirurgien dans le traitement de cette maladie ».

Maladies des yeux.

Nous terminerons ce que nous avions à dire sur l'hydropisie de l'œil, en rapportant une observation de Stoll, qui nous paroît digne de remarque.

Une jeune fille éprouva une telle augmentation de la quantité de l'humeur aqueuse par le mélange de matières séreuses, que la cornée en devint très-proéminente, ainsi que cela a lieu dans les staphylômes: les deux yeux étoient pris d'un larmoiement considérable; l'humeur des larmes étoit très-âcre: il y avoit, par les narines, un écoulement de matières comme dans le coryza.

Stoll, consultant la constitution des maladies régnantes et l'état aigu de la maladie, prescrivit les moyens qu'il avoit coutume d'opposer aux affections rhumatismales: il fit percer plusieurs fois la cornée pour en détruire la protubérance. Il employa aussi les lotions avec l'eau de Goulard et les fomentations toniques pour s'opposer au nouveau développement de la cornée: tous ces moyens furent inutiles (1).

Chapitre XIX. *De l'Amaurôse* ou *de l'Hémiopie.* L'auteur n'a rien ajouté aux savantes recherches de Schmucker et de Richter sur l'amaurôse et l'hémiopie; mais il en a exposé la doctrine de la manière la plus satisfaisante et avec des détails qui ne laissent rien à desirer.

L'amaurôse est une maladie de l'œil provenant de la paralysie du nerf optique, et qui consiste dans la perte de la vue sans autre changement sensible de l'organe que la dilatation et l'insensibilité de la pupille.

L'amaurôse est parfaite ou imparfaite, invétérée ou récente, continue ou périodique. L'amaurôse parfaite, invétérée et continue, est absolument incurable:

(1) Voyez *Ratio Med.* tome III, pag. 131.

contraire, on guérit très-souvent l'amaurôse imparfaite, récente; particulièrement celle qui est périodique, parce qu'assez ordinairement elle est sympathique d'une lésion des premières voies ou dépendante de diverses causes, qui, bien qu'elles affectent sympathiquement l'organe de la vue, peuvent encore être dissipées sans laisser après elles aucune trace de leur action.

Un très-grand nombre de causes peuvent donner naissance à l'amaurôse imparfaite récente : telles sont la suppression de la menstruation, du flux hémorroïdal, ou de toute autre évacuation dont la nature auroit contracté l'habitude; la répercussion soit spontanée, soit provoquée par l'art d'une éruption ancienne; une affection syphilitique invétérée; les métastases varioliques, herpétiques, rhumatismales, goutteuses, etc. etc. Dans tous ces cas-là il faut varier le traitement relativement à la nature des causes déterminantes de la maladie; mais il faut remarquer que, quelle que soit la nature de ces causes, l'état gastrique est presque toujours ou cause soit primitive, soit secondaire, ou complication de la maladie : en conséquence, l'usage des émétiques, des purgatifs et des toniques dont l'action est dirigée spécialement vers les premières voies, doit faire la base des diverses méthodes de traitement à opposer à l'amaurôse. On doit même débuter par là dans les cas d'amaurôse purement périodique, si l'on veut que le quinquina agisse d'une manière efficace.

A ces moyens, on ajoutera avec avantage l'usage de pillules ou des poudres résolutives à l'intérieur, et extérieurement les vapeurs du carbonate ammoniacal

Maladies des yeux.

dirigées sur les yeux. L'électricité employée seule a toujours été d'une foible ressource ; et lorsqu'elle a réussi, c'est à cause des divers moyens qu'on lui a associés.

Tout ce que l'auteur a dit de l'amaurôse se rapporte également à l'héméralopie, dont le traitement est absolument le même.

Le vingtième et dernier chapitre de l'ouvrage de Scarpa présente l'histoire d'une concrétion calculeuse trouvée dans l'intérieur du globe de l'œil, en faisant l'anatomie de cet organe. Ce fait se rapproche beaucoup de celui dont a parlé Haller (*op min. obs.* 65), et que Scarpa a rapporté pour le comparer au sien. Ces faits, quoique rares, ne sont pas sans exemples. Fabrice de Hilden, Lancisi, Heister, Morand, Zinn, Pellier et autres citent, ainsi que l'a remarqué Scarpa, des faits de concrétions calculeuses trouvées dans l'intérieur de l'œil. F. J. D.

Chimie appliquée aux arts; par M. J. A. Chaptal (1), *membre et trésorier du Sénat-Conservateur, etc.*

Chimie appliquée aux arts.

Deuxième et dernier extrait. Nous avons annoncé, en terminant notre premier extrait de l'ouvrage de M. Chaptal, que, parmi les objets importans dont il se compose, il en étoit plusieurs, outre l'article Vitalité, qui se rattachoient plus ou moins directement à quelqu'une des branches de la médecine; nous en donnerons des exemples.

Dans le deuxième volume de cet ouvrage, l'auteur traite des corps sur lesquels s'exerce l'action chimique,

(1) Voyez plus haut, pag. 316.

Il parle d'abord des fluides gazeux dont il fait connoître la nature et les propriétés. Il examine le gaz oxigène, et il s'occupe par suite de l'action de l'air dans la respiration. Pour étudier avec soin les différens phénomènes chimiques de la respiration, il indique 1°. les changemens qu'éprouve l'air dans le poumon; 2°. les changemens que subit l'animal par l'acte de la respiration.

Le premier effet de l'action du poumon sur l'air est d'en diminuer le volume, d'absorber une portion de l'oxigène dont l'air est composé, de produire de l'acide carbonique et de l'eau, ainsi que l'ont démontré les expériences de Lavoisier et de Seguin.

D'après les expériences de Crawfort, un animal placé dans un milieu froid consomme plus d'air dans un tems donné que lorsqu'il est placé dans un milieu chaud.

Quant aux effets de l'air dans la respiration, ils consistent à établir un des foyers de la chaleur animale, et voici les expériences qui, en résultat, prouvent la vérité de cette proposition. Crawfort a trouvé que la chaleur du sang artériel dans un chien étoit à celle du sang veineux, comme 111 est à 100; et dans un mouton, comme 123 est à 100; Buffon et Broussonnet ont constaté que la chaleur dans chaque classe d'individus est proportionnée au volume des poumons; et il n'avoit pas échappé à Aristote que les animaux à sang froid n'ont qu'une oreillette et un ventricule. L'observation physiologique fait voir que la chaleur est d'autant plus considérable que l'air est plus pur, et que les animaux les plus chauds sont ceux dont le poumon est le plus volumineux.

Chimie appliquée aux arts.

Un autre changement résultant de la respiration c'est la coloration du sang. Si l'on laisse pendant quelque tems ce fluide exposé au contact de l'air libre sa surface prend une couleur vermeille, tandis que dessous reste noirâtre. Cigna a observé que toute la masse conserve la même couleur noire, si on la recouvre d'une couche d'huile. Beccaria s'est assuré que le sang reste noir dans le vide. Hewson a rendu le sang veineux vermeil, en injectant de l'air dans l'espace d'une veine déterminé par deux ligatures. Thouvenel a prouvé qu'en pompant l'air qui repose sur le sang, on lui fait perdre une grande partie de sa couleur. Edme Goudwin, en enflant avec un soufflet le poumon de chiens vivans dont il enlevoit le sternum et mettoit a nu le tronc des veines et des artères pulmonaires, a vu que le sang qui revenoit du poumon étoit vermeil, et que lorsqu'il cessoit de souffler une minute, le sang devenoit noir dans les veines comme dans les artères. Crawfort a démontré que la coloration du sang est plus sensible dans un milieu froid que dans un milieu chaud.

Ainsi il est bien évident que l'air ou plus particulièrement l'oxigène produit la couleur vermeille du sang : cette couleur est d'autant plus intense que l'air est plus pur ou plus condensé.

Quant à la nature des combinaisons que contracte l'air avec le sang pour produire cette coloration, les faits, c'est-à-dire la production de l'acide carbonique et de l'eau, indiquent qu'il y a soustraction d'hydrogène et de carbonne dans la respiration ; et c'est probablement à la déperdition de ces deux principes qu'il faut rapporter la couleur vermeille du sang

ailton a vu qu'en faisant passer du gaz hydrogène
du sang arrêté dans la veine jugulaire par deux
tures, et l'y laissant en contact pendant une heure, Chimie appliquée aux arts.
ng se trouve liquide après l'expérience, et presque
noir que l'encre : il a vu de plus qu'en inter-
ant le sang dans les veines pendant le même tems,
coagule, sans devenir aussi noir que lorsqu'on le
en contact avec le gaz hydrogène. Du reste, il
remarquer, en terminant sur cet article, que M.
ptal n'avoit à traiter que des effets chimiques de la
iration, et qu'il ne devoit nullement faire men-
de ses effets vitaux dont la nature modifie plus
moins dans diverses circonstances l'action chimique.
lus bas, M. Chaptal, en traitant du mêlange et
combinaisons des corps, s'occupe du mé-
ge et de l'action des gaz entre eux; ce qui l'a-
ne à parler de la composition de l'atmosphère.
prouve par l'expérience que les gaz ont entre eux
affinité déterminée ; et il remarque que c'est
te affinité qui fait que l'air, puisé dans l'atmos-
ère à quatre mille toises au-dessus de la terre, a
senté à M. Gay-Lussac la même proportion entre
principes constituans que l'air de la surface de la
re. Cette considération renverse toutes les spécula-
ns qu'avoient faites certains médecins sur la com-
sition différente de l'air respiré au haut des mon-
nes ou dans les plaines; et la différence des mala-
s qu'on remarque dans ces divers lieux, ne tient
à la composition chimique de l'air, mais à une
ie d'actions diverses dont l'air, plus ou moins sec,
s ou moins condensé, etc., ne fournit que le plus
it nombre.

Chimie appliquée aux arts.

A la suite des terres et des alkalis, l'auteur a livré à quelques considérations relatives à la théorie des caustiques, sur l'action desquels il a porté le plus grand jour.

Après avoir dit que la causticité est la propriété qu'ont quelques corps de ronger, d'échauffer ou de détruire la partie du tissu cutanée, cellulaire ou autre sur laquelle on les applique, il indique rapidement les diverses opinions successivement émises pour expliquer la nature ou la manière d'agir de cette propriété: et l'on voit que ces opinions, en se rectifiant les unes par les autres, semblent avoir conduit naturellement à l'explication qu'en a donnée M. Chaptal.

Les caustiques développent beaucoup de chaleur quand ils agissent: lorsqu'on les combine avec des terres acides ou autres, selon leur nature, il se produit beaucoup plus de chaleur que lorsque ces corps ne sont pas caustiques. Lorsqu'on prive la chaux ou l'alkali de l'acide carbonique pour les rendre caustiques, on ne fait que leur donner du calorique en échange; mais ce calorique s'y trouve à l'état de combinaison; et il n'est par conséquent pas sensible au thermomètre. Le calorique se dégage dès qu'on combine un autre principe avec l'alkali caustique. L'alkali ou la chaux caustiques, quoique délayés dans l'eau jusqu'à un certain point, conservent plus de causticité que les carbonates de chaux ou d'alkali très rapprochés.

Toutes ces considérations ne permettent point de concevoir l'action des caustiques autrement que par la combinaison du calorique; mais cette combinaison a lieu d'une manière plus ou moins forte,

moins intime, suivant que les corps sur lesquels applique les caustiques, ont plus de tendance à genre de combinaison, et que l'affinité est plus nde entre les corps à cautériser, et les substances ns lesquelles le calorique est fixé pour les rendre astiques; ce qui confirme la justesse de l'idée qu'a eximée Macquer en rapportant la cause de la causticité l'effort ou à la tendance à la combinaison. Lorsque caustique est combiné et saturé par d'autres corps, au et l'acide carbonique; il perd sa caustioité.

Il suit de là que l'action des caustiques diffère ant à son degré, et jusqu'à un certain point quant mode d'agir. « Ainsi un corps chaud, une pierre ugie au feu transmettra son excès de chaleur, et duira sur le corps un effet caustique : l'alkali pé- ré de la même dose de calorique que la chaux, par mple, formera un caustique bien plus puissant que chaux, parce que sa vertu dissolvante sur la peau est a marquée : l'acide sulfurique concentré détermi- a une chaleur bien plus forte sur la peau humide, sur la peau sèche, etc.

Toutes ces considérations ont amené M. Chaptal à blir plusieurs espèces de caustiques sous les déno- nations suivantes :

Caustiques échauffans, caustiques brûlans, caus- ues dissolvans.

« Dans chacune de ces trois classes, la chaleur est premier principe d'action; elle détermine l'appari- n des premiers symptômes, tels que la rougeur, l'in- mmation, la douleur, de manière qu'on doit la re- rder comme le premier agent de la causticité. Il même des cas où la chaleur agit seule; et c'est rs ce que j'appelle caustiques échauffans. Par

Chimie appliquée aux arts.

exemple, lorsqu'on rubéfie et enflamme une partie par le simple frottement, ou lorsqu'on applique un corps chaud sur la peau, tous les effets qui en sont la suite dépendent évidemment du calorique libre qui s'accumule sur un point ».

« Mais cette chaleur concentrée sur une partie détermine très-souvent la combinaison de l'oxigène et alors il y a combustion : c'est ce qui arrive lorsqu'on tient trop long-tems un charbon embrasé, ou tout autre corps chaud en contact avec la peau. Dans ce cas, l'aplication du corps embrâsé élève la température de la partie sur laquelle il agit, y produit la rougeur, l'inflammation, et y fixe l'oxigène qui brûle les chairs. Mais, pour que la combustion ait lieu, il ne faut pas toujours en puiser le principe dans l'atmosphère. On peut réunir dans le même corps le calorique et l'oxigène ; et c'est ce qui se trouve dans la pierre infernale, dans les muriates oxigénés métalliques. Ici l'oxigène, très-concentré et peu adhérent à ses bases, se porte sur le corps animal, et brûle la partie sur laquelle il s'applique. On voit dans ce cas l'argent se revivifier, et l'acide muriatique oxigéné passer à l'état d'acide muriatique.

« L'effet de tous ces caustiques est donc une véritable combustion ; et je les appelle caustiques brûlans : il est aisé de concevoir qu'on ne peut employer sous cette qualité que les sels métalliques, dont l'acide est aisément décomposable ; et que même dans la classe des sels formés par ces acides on ne peut espérer de causticité que de la part de ceux où l'oxigène adhère peu au métal ; car lorsque l'affinité est très-forte, le déplacement est difficile, et alors la combustion ne peut avoir lieu ».

La troisième classe de caustiques embrasse tous qui dissolvent la partie sur laquelle on les applique. alkalis sont tous de ce genre; on peut même y r la chaux. Ici, comme dans tous les autres caus- s, le premier effet est produit par le calorique ces corps sont pénétrés; mais la dissolution ne pas à se faire, et l'alkali creuse et dissout jusqu'à u'il soit saturé : il se forme dans ce cas un vraî n animal. Nous avons nommé ces caustiques, iques dissolvans par rapport à leur effet ».

La classification que nous venons d'établir entre austiques, d'après leur effet, peut avoir quelque ance sur le choix que le médecin doit en faire. qu'il ne se propose que de déterminer une in- nation locale et d'appeler les humeurs vers un , ou d'y exciter un centre d'irritation, on peut rner à l'emploi des caustiques échauffans, tels les frictions et l'application d'un corps chaud qu'il soit. S'il s'agit de détruire des chairs pres- mortes, de ranimer la vie dans une partie pres- sensible, alors il faut employer les caustiques ns. Mais si l'on a pour but de creuser profon- nt et de pénétrer jusqu'au tissu cellulaire pour tirer les humeurs, et les faire couler au-dehors, st forcé de dissoudre; et l'emploi des caustiques lvans est indispensable ».

Je ne parlerai point ici des épispastiques, des catoires et de la classe nombreuse des corps irri- : car outre que la nature de ces agens nous est connue, leur effet tient de trop près à la vitalité, qu'on puisse l'attribuer à des causes physiques. est si vrai que ces effets ne sont pas les mêmes

Chimie appliquée aux arts.

sur tous les animaux, et qu'il en est qui pas sensiblement affectés, tandis que l'action tiques dont nous avons parlé, est constante, et presque purement chimique; je dis pre la vie en modifie encore les effets, et les re ment plus marqués. La sensibilité et l'i qu'on exalte par leur moyen, décident le humeurs, l'inflammation et tous les symp en sont la suite. La chaleur appliquée sur au même degré produira des effets presc et comme la chaleur est le premier principe dans l'effet des caustiques, il faut conclu vitalité excitée par eux contribue à les re énergiques ».

Le tannin joue un assez grand rôle da decine, pour que nous rapportions par extr M. Chaptal a dit de cette substance : elle essentiellement aux végétaux ; elle entre coup dans les propriétés médicamenteuses de elle constitue sur-tout leur propriété astring cependant avoir rien de commun avec les minérales, qu'on appelle stiptiques, telles c la couperose, etc.

Le tannin abonde dans la gomme kino cachou, les écorces de chêne et de grenade de gale, le sumach, le quinquina, etc. Il dans l'eau, et on peut l'extraire des végéta de ce liquide ; mais alors il est mêlé de duits qui lui sont étrangers, et dont il im debarrasser pour l'obtenir pur.

M. Proust a fait connoître un procédé a pour avoir le tannin dans toute sa purete

à verser de la dissolution de muriate d'étain
une décoction de noix de galle : il se fait dans
oment un précipité d'un blanc jaunâtre, qui
que la combinaison du principe astringent avec
le d'étain. On décante la liqueur qui surnage :
ve le précipité ; on le délaie dans l'eau et on
compose par le moyen du gaz hydrogène sulfuré :
de d'étain sulfuré se dépose, et l'astringent se
ut à mesure dans l'eau. On filtre et on évapore
une bassine d'argent : la dissolution prend l'odeur
couleur d'une décoction de noix de galle : la
auce qu'elle laisse après l'évaporation, est sèche,
e, friable ; elle a la cassure de l'extrait d'aloës
attire pas l'humidité de l'air ; elle a une saveur
e et se dissout dans l'eau chaude et dans l'alkool.
, au lieu d'agir sur la noix de galle, on se sert
décoction de tan pour en obtenir le tannin,
udra pour produire le précipité employer le nitro-
ate d'étain. Alors quand le tannin est bien lavé,
est plus décomposable par le gaz hydrogène
ré ; il ne change même pas de couleur : ce qui
ve encore que l'astringent de la noix de galle est
ifié par l'acide gallique.
alkool, l'éther, les huiles soit fixes, soit volatiles,
calorique, sont autant de moyens que l'on peut
loyer pour obtenir le tannin.
e tannin est précipité de ses dissolutions aqueuses
presque tous les acides, mais avec quelques modi-
itions dépendantes de la nature de l'acide qu'on
ploie.
Mais la principale propriété du tannin, celle
a porté un si grand intérêt sur cette substance,

Chimie appliquée aux arts.

c'est la faculté qu'il a de se combiner avec la gélatine et de former avec elle un corps insoluble dans l'eau et imputrescible. C'est sur-tout à M. Seguin que nous devons cette importante découverte, et l'application heureuse qu'il en a faite à la théorie du tannage ».

« Le tannin est presque indécomposable par la fermentation; il paroit même que les fruits et les écorces qui en contiennent le plus, sont ceux qui se conservent le plus long-temps ».

« Une très-belle expérience de M. Hatchet, qui consiste à former du tannin par la dissolution d'un charbon quelconque dans l'acide nitrique, a jeté un grand jour sur la nature et les propriétés de cette substance. Il paroît en effet d'après cela que le tannin n'est qu'un oxide de carbone : et en partant de ce principe on conçoit son inaltérabilité, son existence dans les écorces, etc. ».

Nous avons annoncé plus haut que l'on trouvoit dans l'ouvrage de M. Chaptal la désignation d'une foule de procédés nouvellement usités dans les arts et tous plus ou moins curieux, plus ou moins importans à connoître; nous allons en donner un exemple.

Il entroit dans le plan bien conçu de l'auteur de parler de la distillation, pour en faire connoître les principes, l'objet et les divers procédés opératoires; et c'est dans la distillation des vins que l'auteur a cherché à faire l'application des détails dans lesquels il vouloit entrer relativement à la distillation en général.

Il a fait d'abord l'historique des progrès successifs de la distillation des vins : tout le monde sait

Chimie appliquée aux arts.

nombien M. Chaptal a contribué à en améliorer les procédés opératoires par les formes diverses qu'il a données aux parties qui composent l'alambic. mais sur-tout par les utiles changemens qu'il a apportés dans la construction des fourneaux. Nous remarquerons à ce sujet que c'est à un des professeurs de l'université de Montpellier, Arnauld de Villeneuve, que nous devons les premières idées précises qui aient été publiées sur la distillation des vins; et que c'est aussi à un des professeurs de cette même université, M. Chaptal, que l'on doit les principales améliorations apportées à cette opération.

M. Chaptal réduit à deux principes généraux tout ce qui concerne la distillation des vins: 1°. chauffer également toutes les parties de la masse du liquide, et leur appliquer toute la chaleur qui se dégage par la combustion; 2°. modérer promptement et entièrement les vapeurs qui s'élèvent.

La forme de la chaudière et particulièrement du fond, et la construction du fourneau produisent le premier objet. Le deuxième dépend de la précaution que l'on prend d'entretenir continuellement l'eau fraîche dans les circonvolutions du serpentin, dont le réfrigérant devient d'ailleurs inutile, ainsi que l'a démontré M. Chaptal.

» De nos jours, dit l'auteur, la distillation des vins vient encore de recevoir de nouveaux degrés d'amélioration; et ces nouveaux procédés sont tels que les anciens ne peuvent plus concourir avec les établissemens qui sont formés d'après les nouveaux principes. Ces procédés sont encore des secrets entre les mains de leurs auteurs. Mais comme plusieurs artis-

Chimie appliquée aux arts.

tes se disputent la découverte et ont formé des *brule*[illegible] sur les mêmes principes, à quelques modifications pr[illegible] je crois pouvoir publier ce qui en est parvenu à ma connoissance ».

« Le nouvel appareil distillatoire est un véritable appareil de Woulf. Il consiste en un chaudron qu'on place dans un fourneau, et en une suite de chaudières rondes qui communiquent entre elles par le moyen de tuyaux. L'appareil est terminé par un serpentin ».

« On met du vin dans la chaudière et dans tous les vases qui sont intermédiaires entre elle et le serpentin ».

« Le bec du chapiteau de la chaudière plonge dans la liqueur du premier vase, à la profondeur de trois pouces (0, met. 542) ».

« De la partie vide de ce premier vase part un tuyau, qui va plonger dans la liqueur du second vase, et à la même profondeur que le premier ».

« Et du second il part un tuyau qui s'adapte dans le serpentin, lequel est rafraichi par le procédé que nous avons indiqué ».

« Lorsqu'on chauffe le vin contenu dans la chaudière, les vapeurs qui s'en élèvent vont se rendre dans le liquide du premier vase, et lui communiquent une chaleur suffisante pour en dégager l'esprit-de-vin. Ces vapeurs d'esprit de-vin passent dans le liquide du second vase, et y déterminent la volatilisation de l'alkool qui y est contenu. De sorte qu'un foyer médiocre occasionne l'ébullition d'une masse énorme de vin distribué dans plusieurs vases; et la condensation

de cette masse considérable de vapeurs va s'opérer dans le serpentin comme à l'ordinaire ».

« On peut obtenir de l'eau-de-vie plus ou moins forte, et se procurer à volonté le degré de spirituosité qu'on desire, en prenant le produit du premier ballon ou du second ».

« Si, au lieu d'employer le vin, on met de l'eau dans la chaudière et du vin dans les autres vases, on obtient une eau-de-vie plus suave, plus douce, que lorsqu'on y met du vin ».

« Il est inutile d'observer qu'il faut renouveler le liquide de la chaudière à mesure qu'il diminue par l'évaporation. Mais il est probable qu'on a calculé et déterminé la quantité qui est nécessaire, pour terminer l'évaporation de tout l'alkool contenu dans le vin qu'on a mis à distiller. D'ailleurs il est facile de faire remplacer, par un mécanisme très-simple, la portion du liquide qui s'évapore de la chaudière, sans arrêter ni ralentir la distillation ».

« Ce procédé a le double avantage de diminuer considérablement la dépense du combustible, puisqu'on ne l'applique qu'à un petit vase eu égard à la masse de liquide qu'on évapore, et d'extraire plus d'eau-de-vie d'une quantité donnée de vin que par les appareils ordinaires ».

On peut déterminer d'une manière très-précise, et par des moyens généralement connus, le degré de spirituosité de l'eau-de-vie. Mais ce degré de spirituosité ne constitue pas seul la bonté de ce liquide. Elle dépend aussi beaucoup de la nature des liqueurs qui ont fourni l'eau-de-vie; car toutes les liqueurs provenant des corps sucrés sont fermentescibles, et par suite susceptibles de fournir de l'eau-de-vie.

Elémens de minéralogie.

preuves à l'appui de notre opinion, dans la comparaison des caractères des minéraux avec les symptômes des maladies, dans la nomenclature et les synonimies, etc. Nous aurons peut-être l'occasion de développer ailleurs les idées que nous ne faisons qu'indiquer ici.

Quoi qu'il en soit au surplus de ces considérations, l'utilité des connoissances minéralogiques en médecine est généralement reconnue ; et l'on nous saura gré d'avoir indiqué aux médecins un traité élémentaire de minéralogie, dans lequel on retrouve l'exposition claire et précise de tout ce qu'il est important de connoître dans cette science. Outre les connoissances détaillées des minéraux que l'auteur a réunies dans son ouvrage, on y lira encore avec plaisir une espèce de traité particulier sur l'exploitation des mines, la métallurgie et les usages directs des métaux.

Mais de tous les objets contenus dans l'ouvrage de M. Brongniart, ceux qui ont un plus grand rapport avec notre but principal, sont les articles Air et Eau.

L'*air* ne se manifeste guère à la plupart des hommes que par les résistances qu'il fait éprouver lorsqu'on l'agite, ou lorsque, se portant d'un lieu dans un autre avec une grande rapidité, il produit le phénomène que l'on nomme *vent*.

Quoique ce fluide soit ordinairement invisible en raison de sa grande transparence, il n'est cependant pas absolument sans couleur. Ses grandes masses sont bleuâtres. C'est ce que nous prouve la teinte bleue que prennent les objets éloignés et la couleur azurée du ciel. Aussi cette couleur se perd-elle en passant au noir, à mesure qu'on s'élève, et que l'atmosphère devient moins épaisse et moins dense.

Les physiciens ont reconnu par divers moyens que la pesanteur spécifique de l'air est à celle de l'eau comme 0,0013 est à 1 sous une pression de 0, met. 76 cent. et à 0 du thermomètre centigrade ; c'est-à-dire que le poids du pied cube d'air est d'une once trois gros et trois grains à dix degrés de Réaumur.

Elémens de minéralogie.

La terre est enveloppée dans toute son étendue d'une couche d'air qu'on nomme *atmosphère*. Cette couche est beaucoup plus mince qu'on ne se le figure ordinairement, puisqu'on ne peut lui supposer plus de six myriamètres en hauteur (13 lieues et demie de 25 au degré), jusqu'à ses dernières limites sensibles sur la lumière ; et sur ces six myriamètres il n'y a qu'une couche de huit kilomètres au plus, dans laquelle puissent vivre les corps organisés.

Quoique cette couche ait très-peu d'épaisseur en comparaison du diamètre de la terre, elle exerce par sa pression une grande influence sur les corps qui sont à la surface du globe, en limitant l'évaporation des liquides, et en s'opposant au dégagement d'un grand nombre de fluides élastiques. Cette pression, sur une surface d'un décimètre quarré, équivaut à un poids de 103 kilogrammes. D'après cette donnée, il est facile de calculer et de déterminer le degré de pression qu'exerce l'atmosphère sur le corps humain en général.

L'*eau* existe à l'état solide et à l'état liquide. L'eau liquide, supposée parfaitement pure et prise à 17 deg. 5 du thermomètre centigrade, est regardée comme l'unité ou le terme de comparaison de la pesanteur spécifique des autres corps. Un centimètre cube d'eau, prise à son *maximum* de densité, c'est-à-dire à + 4 degrés du thermomètre centigrade, pèse un gramme dans le vide.

Elémens de minéralogie.

oxalate alkalin (le sel d'oseille), qui y produit aussitôt un précipité par la propriété qu'a l'acide oxalique de détruire toutes les combinaisons à base calcaire.

On appelle eaux minérales toutes celles qui contiennent un principe minéral quelconque en assez grande quantité pour qu'il soit perceptible par nos sens.

M. Brongniart divise les eaux minérales en acides, salines, sulfureuses et métalliques.

1°. Les eaux acides doivent le plus souvent cette qualité à la présence de l'acide carbonique qui ne s'y trouve jamais pur, mais ordinairement combiné avec la chaux ou la magnésie. Ces eaux contiennent en outre du muriate de soude, du carbonate de soude, etc. Telles sont les eaux thermales de Vichy, du Mont-d'Or, de Châtel-Guyon, de Pozzello près Pize, etc., et les eaux froides de Seltz de Spa, de Pyrmont, de Pougues près Nevers, de Châteldon, de Largeac, etc.

On trouve aussi l'acide sulfurique dans les eaux minérales; mais ce cas est beaucoup plus rare. On a reconnu la présence de cet acide dans l'eau d'une source qui coule dans une caverne près Aix en Savoie. Les eaux de certains lacs de Toscane tiennent en dissolution de l'acide boracique.

2°. Les eaux salines peuvent être de nature très-diverse. M. Kirwan a observé que certains sels s'y trouvoient plus particulièrement réunis, et que souvent même la présence de tels ou tels autres sels en excluoit certains autres: ainsi on trouve ordinairement ensemble la chaux carbonatée et la chaux sulfatée;

r et l'alumine sulfatée ; la soude et la chaux mu-
ıtées, etc. La soude muriatée est toujours accom-
ıgnée de chaux sulfatée, à moins qu'il n'y ait de la
ude carbonatée. La magnésie carbonatée est ordinai-
ment accompagnée de chaux carbonatée ; la soude
rbonatée de soude muriatée et sulfatée ; la magnésie
uriatée et la magnésie sulfatée de soude muriatée. La
aux sulfatée se trouve dans la plupart des sources, et
compagne tous les sels, excepté la soude carbo-
tée.

3°. Les eaux sulfureuses reconnoissables par leur
eur fétide tiennent du soufre en dissolution, à l'aide
gaz hydrogène : elles renferment souvent divers
tres sels, et notamment la chaux carbonatée. Quel-
es-unes de ces eaux contiennent, avec le gaz hydro-
ne sulfuré, de l'hydro-sulfure de chaux et de bitume.
nfin M. Gimbernat assure que dans les eaux d'Aix-
-Chapelle le soufre est tenu en dissolution par
zote.

4°. Eaux métalliques. De tous les métaux contenus
ns les eaux minérales le fer est le plus commun ; il
t tenu en dissolution par l'acide carbonique, et peut-
re, dans quelques cas, par l'acide sulfurique.

Les eaux ferrugineuses sont celles de Forges, de
ussang, de Provins, de Passy. Les eaux de Spa, de
yrmont, de Pougues, sont acidules et ferrugineuses :
elles de la Régne près d'Alais sont presque saturées
e sulfate de fer.

On trouve quelquefois, dans le voisinage des mines
le cuivre, des eaux qui tiennent en dissolution du sul-
fate de cuivre.

M. Brongniart a également donné sous le titre de

Elémens de minéralogie.

Gissement des détails instructifs sur la production et la formation des eaux minérales.

La plupart des eaux minérales sourdent des terrains secondaires; par exemple, de terrains calcaires mêlés de fer sulfuré, et principalement, selon M. Kirwan de couches schisteuses imprégnées de ces sulfures. On doit ajouter à ces deux sortes de terrains les pays volcaniques, qui donnent naissance à beaucoup d'espèces d'eaux minérales.

Il est assez naturel de penser que ces eaux ont pris dans ces divers terrains les sels qu'elles contiennent, puisque les principes de ces substances y sont très-abondans, et sur-tout très-disposés à la combinaison. Cependant on cite plusieurs exemples d'eaux minérales chaudes qui sortent immédiatement du granit, du gneiss, ou d'autres roches que l'on regarde généralement comme primitives. M. Cordier a vu près du Cantal des sources chaudes à + 100 deg. centig., sortir d'une roche granitique. M. Link fait remarquer que les eaux de Caldas, qui sont à + 150 deg. centig.; celles de Manteigas au pied de la Serra de Estrella; et presque toutes les sources d'eau chaude du Portugal sortent du granit. Les eaux de Vals près d'Aubenas, département de l'Ardèche, qui contiennent beaucoup d'acide carbonique, sortent d'une roche de granit dont elles altèrent le felspath. Celles de Saint-Laurent-des-Bains, même département qui ont une température de + 57 deg. centig. sortent pareillement d'une montagne granitique. Enfin les eaux chaudes de Wildbaad, dans le pays de Saltzbourg, prennent aussi leur source dans le granit ou dans le gneiss. Il paroît d'ailleurs que toutes les eaux qui

nous venons de citer, et qui coulent dans le sein des roches primitives, sont simplement chaudes, et ne renferment point de matières salines.

Elémens de minéralogie.

Il existe donc dans la nature des eaux qui sortent de la terre avec une température naturelle, souvent supérieure à celle de l'atmosphère : on les nomme eaux chaudes ou eaux thermales. Tantôt elles sont pures; tantôt elles renferment des matières salines ou gazeuses. Elles sont fort répandues sur le globe; leur température égale quelquefois celle de l'eau bouillante; mais plus ordinairement elle lui est inférieure. Elles ont presque toutes une odeur de gaz hydrogène sulfuré; et quelques-unes renferment une grande quantité de ce fluide élastique.

Mais ce qu'il y a de remarquable dans l'existence de ces eaux, c'est la constance de leur température qui reste, à peu de chose près, la même pendant plusieurs siècles. M. Ramond a fait observer que les sources de Bagnères, connues depuis deux mille ans, coulent toujours dans le même lieu et avec la même température. Il attribue leur chaleur à la décomposition des pyrites qui imprègnent la plus grande partie des terrains calcaires de ce pays. Mais, comme ces eaux ne contiennent guères qu'un peu de sulfate de chaux, on ne peut admettre qu'elles coulent sur les pyrites même, parce que, si cela étoit ainsi, elles tiendroient en dissolution du sulfate de fer. Il faut donc supposer, dit M. Brongniart qu'elles passent sur des bancs de pierre seulement échauffés par la décomposition du fer sulfuré que ces bancs recouvrent.

L'auteur a terminé l'histoire naturelle des eaux minérales, par une sorte de tableau ou par un apperçu

Elémens de minéralogie.

géographique des pays qui fournissent les eau
nérales les plus connues ou les plus remarq
Dans ce travail qu'il faut lire dans l'ouvrage
de M. Brongniart, on note que la France est
pays dans lesquels les sources d'eaux minérale
le plus nombreuses, et dans lesquels on trouve
les plus renommées de ces sources. F. J. I

LITTÉRATURE MÉDICALE ETRANGÈ

POLIZIA DI SANITA, etc. *Police sanitaire pou*
ter les contagions, les détruire, et conserver la
la santé et les intérêts des peuples et des nat
par Jacques BARZELOTTI, *Professeur de cl*
gie et de médecine à l'Université de Siéne, M
des plus célèbres Académies d'Italie, un
in-8°., imprimé à Siéne chez Honorat l
avec cette épigraphe :

Salus populi suprema lex esto.

Police sanitaire

Cet ouvrage, dédié aux instituts nationa
France et d'Italie, est du petit nombre de ce
doivent intéresser tous les ordres de citoyens, f
particulier l'attention des médecins, et méri
rang distingué parmi les diverses productions qu
puis quelque tems, l'on voit éclore. Le style en
et net ; les idées en sont élevées et vraiment phi
piques, les recherches savantes et marquées
de la vérité et du bon goût. Il est divisé en sei
pitres, précédés d'une introduction dans laquel
teur recherche si parmi les institutions huma
trouve quelques traces de bonnes règles sanitai

ınt les moyens de prévenir ou d'arrêter les causes de contagion, tant parmi les hommes que parmi les aniıux ; et à quels signes on peut attribuer, lorsqu'elle xiste pas préalablement, son introduction et sa pagation.

Police sanitaire.

Après avoir fait sentir l'utilité des vues qu'il se pose, après avoir présenté le tableau des ravages occasionnent les maladies contagieuses, rappelé es qui, depuis l'invasion de l'Attique par les ples du Péloponèse, ont désolé l'univers, jusqu'à jours; il examine, en philosophe, l'influence pouvoient avoir sur ces calamités les céréınies superstitieuses que les peuples anciens et lernes mettoient alors aveuglément en pratique. Il se que, si certaines maladies contagieuses se mon- t dans certains pays, sans y avoir été importées, ne doit en attribuer la cause qu'au défaut de rigou- ses lois sanitaires; et il prouve, presque jusqu'à l'é- ence, qu'on pourroit, par cette voie, anéantir les qui, comme la peste, sont endémiques dans lques contrées.

Pour asseoir les premières bases de ces lois, il ap- le à son aide l'expérience, la raison et les avis des eurs qui se sont distingués dans l'observation des ladies contagieuses et de leurs terribles effets. Mais xige, avant tout, que les hommes sacrifient au bien blic leur amour-propre et leur intérêt personnel. Il montre que la peste n'eût pas été introduite en 20 à Marseille, si ce premier sentiment ne l'eut porté sur tout autre.

L'auteur examine dans le premier chapitre si la po- e de santé, considérée sous ses véritables rapports,

Police sanitaire.

est selon le droit des gens et celui de la nature. Pour résoudre la question avec plus de succès, il commence par définir ce qu'il entend par police sanitaire; il conclut qu'elle doit être comprise dans la police générale, c'est-à-dire qu'elle doit faire partie des lois naturelles. « Car, ajoute-t-il, comme toute bonne loi n'est autre » chose que l'expression de la volonté des hommes » réunis en société, il s'ensuit que toutes celles qui » sont fondées sur les principes qui leur assurent la » jouissance des droits que leur a départis la nature, » appartiennent à toutes les contrées, à toutes les na- » tions : or, il n'est pas de lois dont les principes fon- » damentaux ne rentrent mieux dans les droits com- » muns de la société, que celles qui ont pour but de » conserver la vie et la santé de chacun en particulier; » donc, la police de santé repose sur les droits de » la nature, sur ceux de tous les hommes et de toutes » les nations ».

La solution du titre du second chapitre découle naturellement de ce qui a été avancé dans le premier; aussi la question suivante y est-elle conclue affirmativement : « La police sanitaire doit-elle être univer- » selle; chaque nation doit-elle se faire un devoir de » se l'imposer? » L'auteur, en traitant cet article, déploie une érudition infinie et des connoissances très-étendues en législation. Il examine dans le troisième si la police sanitaire doit être basée sur la nécessité de prévenir la contagion et d'en extirper les sources. Avant d'indiquer les moyens qu'on doit, à ces deux fins, mettre en usage, il établit en maxime préliminaire que pour réussir dans le plan qu'il propose il faut nécessairement considérer comme injuste et

comme criminelle toute action, toute considération qui pourroit en contrarier la marche. Mais comme toutes les maladies contagieuses ne présentent pas le même danger (telles que certaines affections pétéchiales, miliaires), il indique les modifications que l'on doit employer dans ces sortes de contagions. Il considère ensuite si la fièvre jaune est aussi contagieuse qu'on l'a cru, et que certains auteurs ou praticiens le pensent; si elle se déclare dans toutes les saisons, sous tous les climats; et si elle se propage avec autant de férocité que la peste. Son opinion à l'égard de cette maladie, avouons-le, n'est pas conforme à la saine observation : quoiqu'ébranlé par la lecture des ouvrages des docteurs Valentin, le Gallois, etc, qu'il cite, il ne laisse pas ignorer qu'il n'est pas encore convaincu. Il est vrai qu'il avoue n'avoir jamais vu cette cruelle maladie, dont la non-contagion ne peut être aujourd'hui mise en doute que par un très-petit nombre de médecins obstinés ou guidés par quelqu'intérêt particulier. Le chapitre V est une répétition des précédens, espèce de corollaire qu'on lit néanmoins avec plaisir, parce qu'il est enrichi de recherches heureuses et savantes.

Police sanitaire.

Le restant de l'ouvrage est consacré à l'examen des mesures générales et particulières que l'auteur propose pour prévenir, détruire, anéantir à jamais les principes de contagion, et assurer, comme il le dit, le bonheur des peuples. On pourroit lui reprocher d'indiquer quelquefois des moyens trop barbares, qui répugnent à la sensibilité, que des hommes civilisés ne sauroient mettre en pratique, et qui, outre ces inconvéniens, manqueroient souvent leur véritable but.

Police sanitaire.

A travers tous ces projets, présentés d'ailleurs par le docteur Barzelotti avec le ton du doute et du la réserve, on rencontre une foule de notions très-intéressantes sur les diverses maladies contagieuses, ou soupçonnées de l'être. On trouve, sur les dernières, des idées très-lumineuses et qui seroient bien propres à donner une haute opinion des connoissances de l'auteur, si elle n'avoit déjà été inspirée par la lecture des chapitres antécédens. Enfin, soit qu'il parle des maladies qui font l'objet de son écrit, ou qu'il indique les moyens curatifs propres à les combattre, il le fait toujours en observateur éclairé et en praticien consommé.

La police de santé est terminée par un appendice dans lequel l'auteur fait connoître à ses concitoyens la méthode désinfectante et l'appareil portatif de M. Guyton-de-Morveau.

An essay Medical, philosophical and Chemical und drunkeness and its effects on the human body by Thomas Trotter, M. D. etc. Essai Médical, philosophique, et chimique sur l'ivresse et sur ses effets sur le corps-humain; par M. THOMAS TROTTER; D. M.: Londres, in-8°. 203 pages.

Sur l'ivresse.

Ce sujet, dont un assez grand nombre d'observateurs ont rapporté des faits particuliers, n'a presque pas été traité *ex professo*; et si l'on en excepte un petit nombre de dissertations inaugurales, on peut avancer qu'il n'y a que très-peu de chose de fait là-dessus.

Le travail que nous annonçons est une extension de la dissertation que l'auteur avoit présentée sur l'ivresse, à l'école d'Edimbourg, en 1788, pour recevoir sa

grade de docteur. Le professeur Cullen, qui fut un des examinateurs, porta le jugement le plus favorable sur cette dissertation, et prodigua les plus grands éloges à M. Trotter. Il commença à l'argumenter par ces mots : « *Hanc de ebrietate dissertationem non ebrius scripsisti* ».

Sur l'ivresse.

Le docteur Trotter débute par quelques considérations sur l'étendue et l'importance de son sujet. Il se plaint que cette matière ait été si fortement négligée par les auteurs de médecine.

Les hommes, dit-il, en courant après les plaisirs, ont, sans s'en douter, ajouté au nombre de leurs maladies beaucoup de maux qui ne sont que la suite de la luxure, et de tous les écarts auxquels ils se livrent. Il n'en est point qui leur soit plus préjudiciable que l'abus des liqueurs spiritueuses. Cependant dans les livres de médecine on trouve à peine l'ivresse mentionnée en passant ; et l'on ne dit presque rien de ses effets, aussi bien que de son mode d'agir. Ce point de la médecine pratique est cependant bien important et bien curieux à traiter. L'action stimulante des liqueurs spiritueuses exerce comme une influence magique qui dérange les fonctions intellectuelles et animales de l'économie.

Le plus souvent les maladies chroniques ont pour cause principale l'habitude de l'ivresse : l'esprit et le corps en souffrent également. La paralysie, l'apoplexie, l'hydropisie, la démence, la folie sont les suites ordinaires de l'ivrognerie ; sans compter les différens accidens nerveux, l'hébètement et l'espèce d'abrutissement qu'elle produit aussi tôt ou tard.

L'auteur a divisé son sujet en plusieurs points. Il a

Sur l'ivresse.

d'abord cherché à donner une bonne définition de l'ivresse ; il en a présenté ensuite les phénomènes et les symptômes ; de-là il a passé à la recherche de la manière dont les liqueurs spiritueuses agissent sur le corps vivant ; il a donné la liste des maladies qui en sont la suite ordinaire ; et enfin il a indiqué les moyens de se corriger de l'ivrognerie et la manière de remédier aux accidens qui ont lieu pendant l'accès de l'ivresse.

M. Trotter, ayant considéré l'ivresse comme une sorte d'empoisonnement produit par un poison sédatif, a dû nécessairement s'occuper du mode d'agir des narcotiques en général sur le corps humain ; et il a envisagé cette question si souvent agitée relative aux effets stimulans et sédatifs de ces substances. Il défend, en l'étendant considérablement et sur-tout en l'éclaircissant beaucoup, l'opinion qui semble être le plus généralement admise ; savoir, que ces poisons peuvent être administrés de manière à agir comme stimulans dans le premier moment de leur action, sans que l'effet sédatif qui suit soit à peine sensible. Au contraire, on peut aussi les administrer de telle sorte que leur action stimulante primitive soit très-légère, et que l'effet sédatif qui suit soit porté à un très-haut degré. Il suffit de les prendre à des doses immodérées pour avoir le second effet ; on obtient au contraire le premier, de l'usage de ces substances à petites doses.

Parmi les effets des plus remarquables de l'ivresse, nous noterons la faculté de résister au froid et à la contagion que cet état imprime à l'économie animale. L'on doit très-probablement expliquer cet effet par la concentration des forces à l'intérieur ; concentration qui fait que la périphérie ou la surface extérieure du

corps est peu impressionnable et nullement susceptible de se prêter à l'action vitale nécessaire pour donner passage aux miasmes contagieux. Sur l'ivresse.

Le docteur Trotter a insisté avec raison sur ce genre d'avantages que présente l'ivresse ; mais il faut remarquer que c'est toujours au préjudice de la santé et de la vie en général.

Il a rapporté à ce sujet plusieurs observations ; parmi lesquelles une confirme les bons effets de l'immersion dans l'eau froide, pour faire cesser comme subitement les accès de l'ivresse. F. J. D.

Notes extraites des journaux français et étrangers.

Le docteur Welper, de Berlin, a observé que les cadavres des individus qui ont été empoisonnés par l'arsenic, sont fréquemment à l'abri de la putréfaction, et qu'on les trouve changés en espèces de momies. Si cette observation étoit confirmée par l'expérience de plusieurs faits analogues, elle pourroit servir comme un moyen de constater la vérité des empoisonnemens par l'arsenic sur les corps morts depuis long-temps, et elle donneroit les moyens d'examiner l'action chimique de l'arsenic sur le corps humain. On trouveroit sur-tout, dans la confirmation de cette observation, un moyen facile et sûr de conserver les cadavres et de les prémunir contre la putréfaction : les embaumemens deviendroient plus simples ; mais il faudroit encore user de ce moyen avec beaucoup de précautions. Notes pratiques.

Notes pratiques.

On a observé à Ohlau, en Silésie, un exemple de fécondité humaine très-rare. La femme d'un ramoneur, nommée Doepfer, est accouchée, le 10 décembre 1806, de six garçons tous morts. Cette même femme, mariée aujourd'hui en secondes noces, a déjà mis au monde quarante-quatre enfans; elle a eu, dans son premier mariage qu'elle contracta à l'âge de vingt-deux ans, vingt-sept garçons et trois filles. Depuis son second mariage, qui a eu lieu il y a trois ans, elle a engendré quatorze garçons, savoir: trois de sa première couche, cinq de la seconde et six de la troisième. Cette femme est encore très-robuste et bien portante.

(*Extrait de la gazette medico-chirurgicale de Salzbourg*).

M. Gouan, professeur honoraire de l'école de Montpellier, vante, contre certaines espèces de taies aux yeux, l'instillation de l'huile d'olives. Il s'est plusieurs fois convaincu de l'efficacité de ce moyen, auquel cependant il a presque constamment associé l'usage des vésicatoires à la nuque.

Il remarque que ce remède seroit inutile ou de peu d'efficacité dans les cas où les taies seroient occasionnées par des pustules de petite-vérole qui auroient suppuré, et dont la cicatrice résisteroit vraisemblablement à l'action des huileux, quelque réitérée qu'en fût l'application.

Le docteur Odier, de Genève, a essayé l'emploi de la teinture de coloquinte que l'on a beaucoup vantée contre la paraplégie et contre les foiblesses perma-

entes des extrémités inférieures. Il l'a administrée dans ce cas avec succès, aussi bien que dans quelques espèces d'hypocondrie, à cause sans doute des effets axatif, tonique et stomachique qu'elle produit. Pour préparer cette teinture, on fait infuser pendant vingt-quatre heures six gros de coloquinte dans neuf onces l'eau spiritueuse d'anis; on filtre ensuite la liqueur : on la prescrit comme tonique à la dose de quinze à vingt gouttes dans un peu d'eau. A plus fortes doses, elle purge, mais en déterminant des coliques souvent violentes et que l'on évite en diminuant la quantité du médicament.

Notes pratiques.

Le docteur Williams P. Devees (musée médical de Philadelphie) recommande, contre la menstruation difficile ou supprimée l'usage de la teinture volatile de gayac, préparée comme il suit : prenez gomme de gayac en poudre huit onces, carbonate de soude trois gros, piment en poudre deux onces, alkool deux livres.

On donne une cuillerée à thé de ce remède trois fois par jour, dans un petit verre de bon vin, avant les repas ou une heure après : on le suspend lorsque les règles paroissent; souvent on est obligé de le continuer long-tems, ou même d'en augmenter la dose. Le docteur Devees y a quelquefois ajouté avec succès, suivant les circonstances, l'esprit volatil de sel ammoniac, à la dose d'un gros par quatre onces de teinture. L'usage de ce remède n'exclut point la saignée, les bains et autres moyens dont l'emploi seroit suggéré par des indications suffisantes.

Le docteur Devees fait mention d'un symptôme que Demman avoit observé avant lui. Il a vu que, lorsque

Notes pratiques.

les règles viennent à reparoître, la matrice expulse alors une espèce de membrane. Lorsque ce symptôme se présente chez les femmes mariées, on peut juger qu'elles ont été stériles. Suivant l'auteur, ce symptôme s'observe plus souvent dans les campagnes que dans les villes : il l'a noté plusieurs fois aux environs de Philadelphie. Il a remarqué aussi que les femmes cessent d'être stériles, lorsque cette espèce de membrane a été expulsée de l'utérus pendant l'écoulement menstruel.

CORRESPONDANCE.

Lettre de M. ROCHÉ, *Médecin et Chirurgien à Thiery, au Réducteur du Journal général de Médecine.*

Bandage extensif dans les fractures du col du fémur.

En vous envoyant mon mémoire sur quelques corrections faites au bandage extensif de Desault, quoique j'aie eu moins la prétention de me faire citer que le desir de profiter des observations que la Société de Médecine voudroit bien faire sur mon travail, je dois vous adresser mes réclamations contre une note peu exacte de M. Roux, insérée dans votre journal, tome XXVI, page 59.

« Tout en reconnoissant, dit le rapporteur, le mé» rite de M. Roché, la justice me fait un devoir de » dire que, etc. ».

La justice, à mon tour, *me fait un devoir de dire que* 1°. M. Brunel n'étoit point, lorsqu'il a imaginé son bandage, élève à l'école de Paris; mais bien chirurgien de la marine au port de Brest, où il en a laissé le modèle : 2°. que ce bandage n'ayant été décrit nulle part, je n'en avois eu aucune connoissance

qu'à la fin de l'an XI, époque à laquelle je le vis, pour la première fois, à Brest; il y avoit alors plus d'un an que j'avois présenté le mien à l'école de médecine de Strasbourg : 3°. que ce bandage n'a d'autre analogie avec le mien que celle d'être destiné à concourir au même but, (sous ce rapport, les appareils de M. Bellocq, de Manne, de Desault et de M. Boyer, ont entre eux la plus parfaite analogie). Et d'abord la ceinture, le sous-cuisse et le coussinet extenseur de M. Brunel sont de cuir, et aucune précaution n'a été prise dans leur contraction pour éviter qu'ils ne lèsent les parties sur lesquelles ils s'appliquent. Les pièces analogues de mon bandage sont de toile et façonnées de manière à ce que les parties autour desquelles elles sont fixées n'en souffrent nullement. Quant à nos attelles externes, et c'est sur elles sur-tout que portent mes réclamations, elles ont si peu de rapport entre elles qu'il faut que M. Roux n'en ait jugé que sur des ouï-dire pour leur avoir assigné la *plus parfaite analogie.* Celle de M. Brunel, étroite, fort épaisse, est formée de deux pièces pour l'alonger et la raccourcir à volonté, au moyen d'une vis en fer. *La petite machine propre à faire l'extension suivant l'axe du membre* est entièrement de métal et composée de huit à dix pièces : elle s'adapte à l'extrémité inférieure de l'attelle à l'aide de deux vis. Il est facile de voir que cette petite machine ne peut être exécutée que par un artiste adroit, et qui a devant ses yeux un modèle. Mon attelle au contraire est faite d'une seule pièce en bois; elle ne diffère de celle de Desault qu'en ce qu'au lieu d'être droite et de présenter inférieurement une mortaise et une échancrure, elle offre un talon correspon-

Bandage extensif dans les fractures du col du fémur.

Notes pratiques.

dant à la plante du pied, talon percé d'une mortaise carrée, traversée par un treuil destiné à faire l'extension suivant l'axe du membre.

En définitif, l'appareil de M. Brunel doit, à mon avis, être mis au rang des machines compliquées que la chirurgie *perfectionnante* élagué journellement de son arsenal. Quant à mon attelle, je viens tout récemment (dans le courant de janvier 1807) d'en obtenir un plein succès dans une fracture oblique du fémur, où le bandage de Desault avoit été insuffisant.

BIBLIOGRAPHIE MEDICALE.

Des Ecrouelles, des Humeurs froides et Observations sur l'utilité du tussilage dans le traitement de cette maladie; par P. H. H. BODARD, *Docteur en Médecine, etc.*, 108 *pages in-8°., Paris* 1807, *chez Maradan, libraire, rue des Grands-Augustins, avec cette épigraphe.*

In scientiâ naturali principia, veritates experientiâ confirmari debent.

Bibliographie médicale.

L'auteur a cherché à répandre et à rendre plus fréquent, contre un genre de maladie qui ne se rencontre que trop communément, l'emploi d'un remède, que l'on a suivant lui négligé sans raison. Ce remède, dit-il, n'est pas nouveau, c'est-à-dire, qu'on l'a administré plusieurs fois avec succès contre les affections scrophuleuses; néanmoins il ne l'annonce pas comme un spécifique; mais il ajoute que, s'il ne peut garantir son efficacité constante, les expériences qu'il rapporte dans son ouvrage prouvent qu'il est doué

doué d'une grande énergie non-seulement dans les affections scrophuleuses, mais encore lorsque la nature a besoin d'être aidée dans l'exercice de ses fonctions. Bibliographie.

L'auteur a présenté en effet dans son ouvrage des recherches très-érudites sur l'histoire naturelle du tussilage, sur ses dénominations et sur ses usages tant chez les anciens que chez les modernes. Il a rapporté plusieurs observations empruntées de divers praticiens sur les propriétés anti-scrophuleuses de cette plante, et il y a ajouté aussi quelques faits pratiques qui lui sont propres.

Du reste, l'ouvrage est rédigé, comme le fait observer M. Bodard, de manière à être intelligible aux méres de famille auxquelles il l'a adressé, autant qu'aux gens de l'art.

On a employé les feuilles de tussilage en cataplasme, en lotions et en fomentations à l'extérieur; en décoction, en poudre et en extrait intérieurement; et quelques faits rapportés semblent constater la propriété anti-scrophuleuse de ce végétal. Nous nous bornerons avec M. Bodard à appeler l'attention des praticiens sur l'emploi de ce moyen; et sans rien décider sur son efficacité, nous nous contenterons de manifester ici quelques doutes fondés sur l'inertie apparente de ce moyen dans une maladie où il est si important d'imprimer à la nature une violente secousse pour exciter et ranimer les forces vitales. A l'appui de ces considérations générales, nous rapporterons ce qu'ont dit sur le tussilage Peyrilhe et Murray, les deux auteurs de matière médicale les plus dignes de foi, ceux que l'on doit toujours

Bibliographie.

consulter, lorsqu'il s'agit des propriétés générales des médicamens.

Peyrilhe parle du *Tussilago petasites* et du *Tussilago farfura*, deux espèces qui se confondent par leurs vertus, ainsi que l'a fait observer M. Bodard. Après avoir dit qu'on donne le *T. farfara* contre l'asthme, contre la phthisie, contre les scrophules d'après Cullen etc., l'auteur ajoute : « plante de peu d'énergie dont la matière médicale peut se priver sans s'appauvrir. Il est remarquable qu'avec des vertus très-foibles, même douteuses, on la trouve recommandée contre la toux, presque dès la naissance de l'art de guérir. On doit peu compter sur l'eau distillée du pas-d'âne : son syrop, sans justifier entièrement le fréquent usage qu'on en fait, n'est pas sans vertus ». Mais ces vertus ne sont-elles pas dues au sucre seulement?

A l'art. du *T. petasites*, Peyrilhe remarque que cette espèce diffère fort peu de l'autre sous le rapport médical; elle lui paroît cependant plus active comme plus amère et plus odorante.

Murray ne confond point, il est vrai, ces deux espèces de tussilage, et il attribue à chacune des propriétés différentes qu'il rapporte toutes fois d'après l'autorité d'autres praticiens, et sans paroître y ajouter une grande confiance.

Voici ce qu'il dit du *Tussilago petasites*.

Nolo multus esse in recensendis virtutibus contra asthma, vermes, obstructionem menstruorum, et ALIA *quum nullibi experientiâ satis evictæ occurrunt.*

Apparatus medicaminum, t. I. *p.* 114.

Bibliographie.

Essai sur les plaies de tête et sur les heureux succès obtenus de la méthode évacuante dans les accidens de la commotion, avec quelques vues sur les méprises que l'on peut commettre dans l'opération du trépan, dissertation inaugurale; par M. CAGÈRE, *in-4°. Montpellier*, 1806.

L'auteur de cette dissertation, dont le titre annonce assez et l'objet et le but, a appuyé son opinion sur des observations qui lui sont propres, et sur l'autorité des plus grands maîtres de l'art.

Dans les détails auxquels il s'est livré, il a fait, à la fois, preuve de bonnes connoissances médicales et chirurgicales, et d'un jugement sain. De tout ce qu'il a avancé sur le sujet de sa dissertation, on peut conclure avec lui que dans les coups, les plaies de tête et les accidens de la commotion à la suite des chûtes, quand on sera bien convaincu de l'existence de la frénésie inflammatoire, il faudra se déterminer à pratiquer des saignées plus ou moins répétées, et à user des boissons délayantes anti-phlogistiques, et même des évacuans : si au contraire il n'y a pas d'inflammation réelle, les évacuans doivent être préférés à tout autre moyen. On y joindra aussi avec beaucoup d'avantage l'application d'un large vésicatoire sur la tête. Si, après avoir mis en usage tous ces moyens, il s'est formé un épanchement purulent, épais et visqueux; si le malade est dans un grand hôpital, ou dans des pays marécageux; s'il est d'une constitution bilieuse et humorale, à quoi serviront deux ou trois couronnes de trépan, sinon à augmenter les accidens, à procurer de nouvelles douleurs, et peut-être à abréger le terme de

Bibliographie.

la vie ? C'est ainsi, dit M. Cagère, que l'opération de l'empyème, qui remédie quelquefois momentanément à la difficulté de respirer, par l'évacuation du fluide épanché, est souvent suivie de la mort.

Quand bien même, à la suite de ces moyens, la résolution n'auroit pas lieu, l'application du trépan n'en deviendroit pas moins inutile, puisqu'il seroit impossible par cette opération de donner issue aux matières gluantes et adhérentes au cerveau et à ses membranes.

L'auteur ne prétend cependant point proscrire le trépan d'une manière absolue, mais réduire cette opération aux cas qui la nécessitent indispensablement, et lorsqu'il y aura des indications évidentes, soit à cause de la nature et du siége de l'épanchement, soit à cause d'une fracture compliquée des os du crâne avec enfoncement de quelques esquilles qui auront intéressé le cerveau ou ses dépendances, soit enfin à raison de la nature des circonstances qui ne laisseront point à craindre les suites funestes trop ordinaires à cette opération.

Notice et Extrait raisonné d'un livre de Médecine, devenu si rare, qu'on n'en connoît que deux ou trois exemplaires; avec des notes historiques, littéraires et critiques; par P. Sue, *Professeur et Bibliothécaire de l'École de Médecine de Paris, in-8°., 52 pages: Paris, 1807.*

Le livre, sur lequel M. Sue a dirigé ses recherches, n'a guère d'autre mérite que d'être très-rare. C'est un ouvrage de M. Bouvard, qui présente sans ordre et presque sans intérêts un grand nombre de généralités sur la médecine, et quelques détails particuliers qui lui sont relatifs.

Au reste, ce médiocre ouvrage n'en a pas moins provoqué de savantes recherches et des renseignemens qu'on lira avec plaisir dans le travail de M. Sue. Bibliographie.

Tables chronologique et alphabétique des auteurs et des matières pour les thèses in-4°. et in-8°., soutenues à l'École de Médecine de Paris, depuis le 28 frimaire an 7 jusqu'au 1er janvier 1806, rédigées par M. Sue, *Professeur-Bibliothécaire de l'École de Paris; deux brochures, l'une in-4°. pour les thèses de ce format et l'autre in-8°. pour les thèses in-8°.*

La collection des thèses de l'Ecole de Paris, ausssi intéressante par le nombre des dissertations que par la nature de leurs sujets, et par la manière dont la plupart de ces sujets ont été traités, sera consultée avec fruit dans un grand nombre de cas; et l'on aura beaucoup d'obligation à M. Sue d'avoir facilité aux médecins ce genre de recherches par les tables bien faites qu'il publie aujourd'hui.

L'auteur a rédigé une double table de ces dissertations; l'une est celle des noms des auteurs, à la suite desquels il a placé les titres de leurs dissertations: l'autre est la table des matières dans laquelle il a rapporté par ordre alphabétique les principales idées contenues dans les diverses dissertations soutenues à l'Ecole de Paris. Il suffit d'annoncer ce travail pour indiquer le genre d'utilité et les avantages qu'il offre aux médecins.

Bibliographie.

Annuaire à l'usage de la Société de Médecine de Paris séante à l'hôtel du département, pour l'an 1807. In-24. 127 pages. Prix 1 fr. 50 c. Paris, chez Croullebois, libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques.

Cet annuaire qui présente le mode d'organisation de la Société de Médecine de Paris, le plan de ses travaux, la liste de ses membres résidans ou associés, nationaux ou étrangers, etc., offre encore la liste générale des médecins, chirurgiens, officiers de santé et pharmaciens du département de la Seine, avec la désignation de leurs demeures. Sous ce rapport, il peut devenir d'une utilité générale (1).

Traité d'accouchemens, de maladies des femmes, de l'éducation médicinale des enfans et des maladies propres à cet âge ; par M. GARDIEN, *docteur en médecine, professeur d'accouchemens, etc. Quatre gros vol. in-8°. Paris, 1807, chez Crochard, libraire, rue de l'Ecole de Médecine. Prix 22 l. 10 s. et 30 l. par la poste ; avec cette épigraphe :*

Multum restat adhuc operis, multumque restabit; nec ulli nato post mille sæcula præcludetur occasio aliquid adjiciendi. *Senec. Epist.* LXIV, lib. I.

Tableaux d'essais pratiques sur quelques remèdes usités à l'hôpital civil de Gand, où l'on apprendra par expérience à les rendre à leur juste valeur ; par P. E. WAUTERS, *Gand, 1807. In-8°, 192 pages.*

Cet ouvrage contient 1°. des essais sur la digitale

(1) Par erreur grave, on a oublié de porter M. BOUVIER dans le tableau des membres de la Société, divisé par classes.

pourprée dans le traitement de l'hydropisie et de la phthisie pulmonaire ;

2°. Des essais sur l'usage de la douce-amère surtout contre les douleurs rhumatiques et goutteuses ;

3°. Des essais sur les fleurs de camomille vulgaire dans les fièvres intermittentes ;

4°. Des essais sur l'usage de l'écorce de chêne dans les fièvres intermittentes et dans les continues.

Il y est joint une lettre critique sur cet ouvrage, par M. J. B. Van Lokeren.

Des causes qui ont modifié la constitution physique et médicale chez les peuples anciens et modernes : mémoire qui a obtenu le prix décerné en 1805 *par l'académie de Dijon, sur cette question :* « Les fièvres » catarrhales deviennent plus fréquentes qu'elles ne » l'ont jamais été ; les fièvres inflammatoires deviennent extrêmement rares ; les fièvres bilieuses » sont moins communes : déterminer quelles sont » les causes qui ont pu donner lieu à ces révolutions dans nos climats et nos tempéramens » ; *par M.* GAILLARD, *docteur et professeur en médecine, médecin de l'hôpital des Incurables de Poitiers, etc. Brochure in-8°. de* 164 *pages. Prix* 2 *fr.* 25 *c. pour Paris, et* 3 *fr., francs de port, par la poste. A Paris, chez Capelle et Renand, libraires-commissionnaires, rue J. J. Rousseau ; et à Poitiers, chez Catineau, imprimeur-libraire.*

Dans le prochain cahier, nous rendrons un compte détaillé de ces trois derniers ouvrages.

Prix. *Prix proposés par l'académie Joséphine de médecine et de chirurgie de Vienne.*

L'académie Joséphine de médecine de Vienne, voulant se conformer à l'intention de feu le docteur Brendel, de Sternbourg, qui a fondé un prix annuel pour les seuls chirurgiens de l'armée autrichienne, propose un prix de deux médailles d'or, chacune de dix ducats, pour les années 1806 et 1807, lesquelles seront accordées à la meilleure topographie médicale d'une forteresse ou d'un quartier militaire quelconque des états autrichiens, soit pour la cavalerie, soit pour l'infanterie :

La même académie propose, pour la troisième fois, un prix de deux cents florins sur la question suivante, qui n'a pas encore été traitée d'une manière satisfaisante :

« Quelles sont les maladies de la vessie ou de l'urètre promptement ou lentement suivies de mort, et » autres que la lithiasie auxquelles les hommes sont » sujets dans un âge avancé ? quelles sont leurs causes ? » quels symptômes les accompagnent et les font exactement distinguer l'une de l'autre, ainsi que des incommodités de la pierre ? quel est enfin le traitement le plus convenable et le plus approprié aux divers états de la vessie et de l'urètre » ?

Les mémoires doivent être adressés francs de port, et avec les précautions d'usage pour les concours académiques, à la direction de l'académie, avant la fin de 1807. Ils peuvent être écrits en allemand, en latin, en français ou en italien. Le concours pour le dernier prix est également ouvert aux médecins de l'état civil et militaire, et aux étrangers comme aux nationaux.

Mémoires manuscrits.

SUITE DES MÉMOIRES MANUSCRITS PARVENUS A LA SOCIÉTÉ.

1080. Méthode nouvelle pour arrêter une hémorragie utérine, occasionnée par l'inertie complette de la matrice, après l'accouchement à terme; par M. ROUZET.

1081. Observations sur une fracture de la jambe à la suite d'un coup de biscayen qui avoit emporté presque le tiers inférieur du tibia et du péronée, guérie sans amputation; par le même.

1082. Observation sur des ulcères gangréneux survenus à la suite d'un anthrax; par le même.

1083. Observations de petites-véroles malignes survenues pendant le développement de la vaccine; par Jn. SÉDILLOT.

1084. Mémoire sur l'épizootie qui règne sur les cochons dans les campagnes de la sous-préfecture de l'arrondissement de la Flèche; par M. BOUCHER, chirurgien.

1085. Art vétérinaire. Mémoire et observations sur une fracture réduite le huitième jour de l'accident; par Pierre NOYEZ, vétérinaire.

1086. Art ou médecine vétérinaire: histoire d'une péripneumonie, et observations sur la métastase de l'humeur qui s'étoit portée sur les jambes et qui a enlevé l'animal; par le même.

1087. Art vétérinaire: observation sur un avortement laborieux terminé fort heureusement par les topiques émolliens, notamment par les bains de vapeurs; par le même.

Mémoires manuscrits.

1088. Art vétérinaire : effets avantageux de l'eau froide employée de diverses manières dans une péripneumonie; par le même.

1089. Observations sur la petite-vérole survenue après l'insertion de la vaccine et sur la marche simultanée de ces deux affections; par M. DUPLAN, docteur-médecin à Paris.

1090. Remarques et observations relatives à l'asphyxie des enfans nouveau-nés; par M. EMMANUEL père, chirurgien à Boissy-sous-Saint-Yon.

1091. Mémoire sur l'anévrisme; par M. MAUNOIR, de Genève.

1092. Ulcère carinomateux du sphincter de l'anus et de ses environs; par M. SUZIRAY, médecin au Havre.

1093. Observations de croup; par M. CARRON, médecin à Annecy.

1094. Deux observations de glossitis ou inflammation de la langue; par le même.

1095. Observation sur des sangsues appliquées immédiatement aux amygdales; par M. BONNAFOX-DE-MALLET.

1096. Observation d'une inflammation suivie de l'exfoliation des gros intestins; par M. LECHEVEREL, médecin au Havre. (L'auteur a joint à l'observation l'envoi de la pièce anatomique).

1097. Quelques remarques sur la strangulation; par M. FILLEAU d'Etampes.

1098. Quelques objections aux réflexions de M. Serneaux le fils, sur la cause de la stupeur douloureuse qui frappe quelquefois la main de l'accoucheur in-

troduite dans la matrice; par M. THIÉBAULT, docteur en médecine et en chirurgie à Bruyères.

Mémoires manuscrits.

1099. Observations cliniques sur l'emploi de la digitale pourprée dans la phthisie pulmonaire, les catarrhes chroniques, l'hydrothorax, etc.; par J. MOUTON fils, docteur en médecine à Agde.

1100. Observations sur des fistules urinaires; par M. CUCHET, docteur-médecin, à Aubenas.

1101. Observation sur l'amputation presque totale du pouce, produite par un coup de sabre; par M. JACQUEMINS, chirurgien-accoucheur et officier de santé à Tiell, département de la Lys.

1102. Observations sur quelques maladies convulsives; par M. JACQUES, D. M. P., rue Saint-Etienne, à Paris.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE TOME XXVIII

DU JOURNAL GÉNÉRAL DE MÉDECINE.

Histoire naturelle, Physique, Chimie et Pharmacie.

Classification végétale et exposé d'une nouvelle méthode calquée sur celle de Tournefort ; par D. L. GUIART. 112

Traité élémentaire de minéralogie ; par M. BRONGNIART. 442

Observations météorologiques ; par M. BOUVARD, 84, 191, 300. 411

Mémoires de chimie, contenant des analyses des minéraux ; par M. CLAPROTH : traduit par M. TASSAERT. 215

Chimie appliquée aux arts ; par M. CHAPTAL. 316, 423

Nouveau dictionnaire des drogues simples et composées de LEMERY ; publié par S. MORELOT. 331

Art vétérinaire.

Sur une fracture de la jambe d'un mulet ; par M. NOYEZ : extrait et rapport par M. TARTRA. 184

Del vajuolo de quadrupedi et degli uccelli di BRUGNONE. 218

Vaccine.

Observations de petites-véroles malignes survenues pendant le développement de la vaccine ; par Jn. SÉDILLOT. 3

Observations sur la petite-vérole survenue pendant le travail de la vaccine, et sur la marche simultanée de ces deux éruptions ; par M. DUPLAN. 129

Observation relative à la vaccine. 337

Projet de récompense à décerner au docteur JENNER ; proposé par le docteur L. VALENTIN. 347

Accouchemens.

Notes sur Smellie et Deventer. 225

Observations on abortion by D. J. BURNS. 332

Quelques objections aux réflexions de M. SENEAUX fils, sur la cause de la stupeur douloureuse qui frappe quelquefois la main de l'accoucheur ; par M. THIÉBAULT. 353

Question relative à un point de thérapeutique dans le cas d'asphyxie des nouveau-nés ; par M. Jn. SÉDILLOT. 388

Médecine.

Observation sur le croup ; par M. POILROUX : extrait et rapport par F. J. DOUBLE. 9

Hépatite aiguë terminée par un abcès au foie ; par M. MERCIER. 30

Histoire de la constitution médicale du dernier trimestre de 1806, observée à Paris ; par F. J. DOUBLE. 80